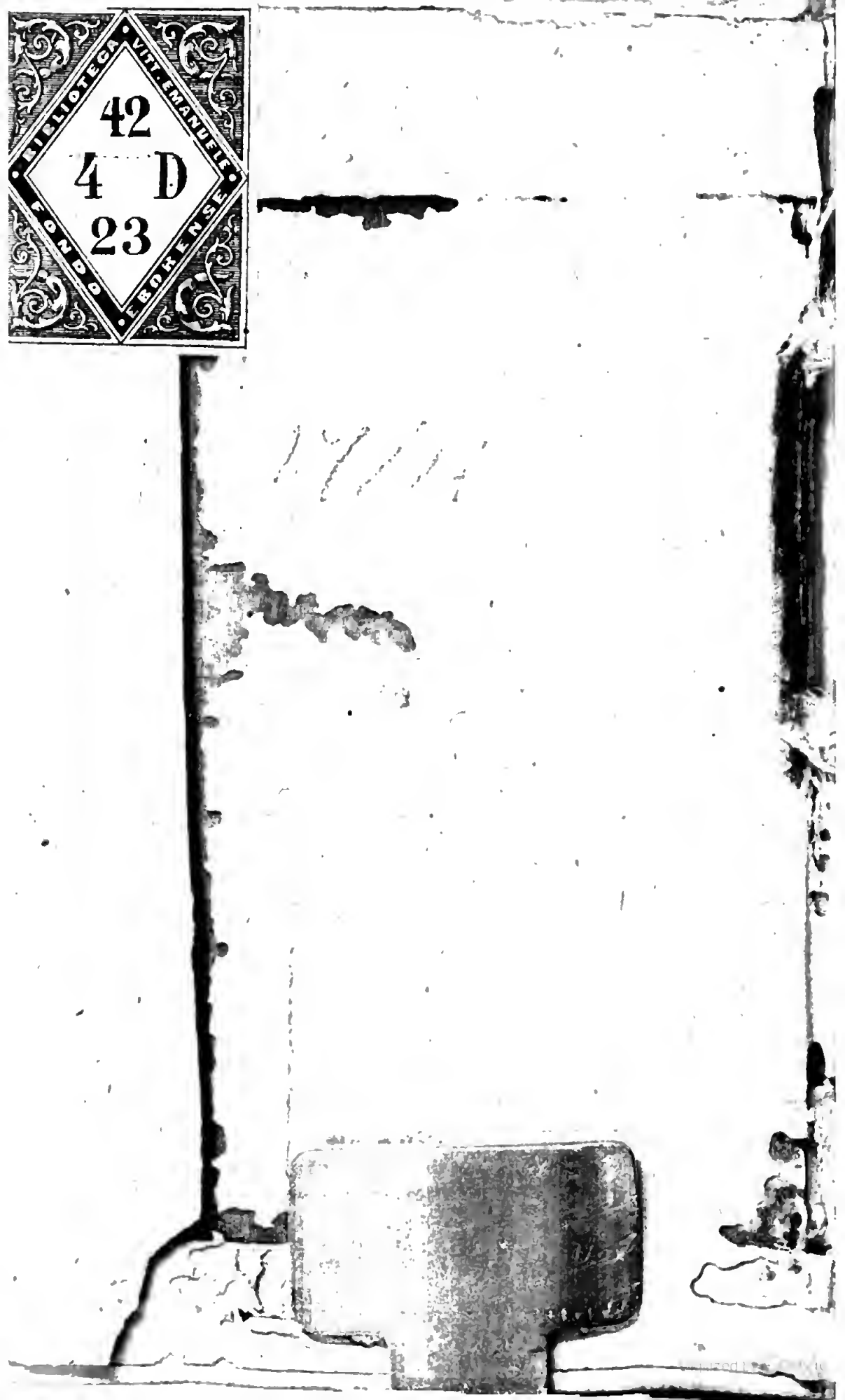
BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO EBORENSE
42
4 D
23



DISSERTATIONS NOUVELLES SUR LES MALADIES DE LA POITRINE, du COEUR, de l'ESTOMAC, des FEMMES, VENERIENNES, & quelques Maladies particulieres.

Où selon les nouvelles découvertes on donne une Idée claire & distincte de toutes ces Maladies par opposition à l'opinion des Anciens

Par Mr. BARBEYRAC.

Docteur en Medecine de Montpellier.

Avec deux descriptions de Maladies qui n'ont jamais été écrites,

Par Mr. BOERHAAVE.

A AMSTERDAM,
Chez les JANSSONS à WAESBERGE.

M. DCC. XX.

Google

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

LA neceſſité de mettre une Préface à la tête de tous les livres qu'on donne au public, eſt devenue ſi indiſpenſable, dans le ſiecle ou nous ſommes, qu'il ne faudroit ſouvent que manquer à cette formalité pour decrier un livre dans l'eſprit de la plûpart des bons connoiſſeurs. Nous ſommes naturellement ſi ardens pour tout ce qui porte le nom de nouveauté, que nous ſouhaiterions pouvoir decouvrir d'un ſeul coup d'œil tout ce que renferme un livre

quelque gros qu'il ſoit, & que nous ſommes bien aiſe, ne pouvant pas le faire, de rencontrer dès l'entrée une Préface qui nous apprenne en abregé tout ce que le Livre contient de plus eſſentiel & de plus conſiderable. C'eſt pourtant, ami lecteur, ce que vous ne trouverés pas dans celle-ci, car le Livre n'étant lui-même qu'un abregé des matieres qu'on y traite, on ne ſauroit tant ſoit peu parler de ces mêmes matieres ſans rendre la Préface auſſi ample que le Livre. Le ſeul but qu'on ſe propoſe ici eſt de vous avertir que quoique vous voiés d'abord par le titre de cet ouvrage que ce ſont les mêmes traités qui ont déja paru en public ſous celui de Nouveaux Traités de Medecine, *vous n'avés qu'à jetter les yeux ſur quel endroit du Livre qu'il vous plaira, pour reconnoître la difference qu'il y a entre les uns & les autres. On ne diſconvient pas que les matieres dont ils traitent ne ſoient les mêmes, & qu'elles ne viennent d'une même ſource, mais la copie dont le Libraire de Lion s'eſt ſervi, s'eſt trouvée ſi alterée & ſi defectueuſe preſque dans toutes les pages, qu'il n'y a perſonne de bon ſens qui ne s'apperçoive de ces deffauts pour peu d'application qu'il apporte à ſa Lecture. Cependant com-*

comme ce Livre à eu une debite très considerable dans les deux plus fameuſes Univerſités du Roiaume de France, ſoit parce qu'avec les abſurdités & le fatras qu'il contenoit, on y trouvoit pluſieurs bons raiſonnemens, ſoit parce qu'il étoit l'ouvrage, d'un des plus grands Praticiens de ce ſiecle, j'ai cru que vous ne me ſauriés pas mauvais gré, ſi je vous en procurois une Edition que je puis appeller, je ne dis pas revûë & corrigée, mais differente & toute nouvelle, puis qu'outre les corrections qu'on y a faites vous y trouverés des Additions qui groſſiſſent le livre de plus d'un tiers. Ces Additions conſiſtent en un Traité particulier des Maladies de l'eſtomac, dont il n'étoit fait nulle mention dans la premiere Edition; en un Chapitre de l'Angine que vous trouverez à la tête de cet ouvrage; en deux Chapitres du Phymoſis & Paraphymoſis, & de la Carnoſité qu'on a ajoûté à la fin des Maladies Venerienes, en un nouveau Traité de la petite Verole tout different du premier, & enfin en un formulaire regulier des remédes dont il eſt fait mention pour la cure de chaque maladie; on a cru cette derniere addition d'un grand ſecours ſoit pour les jeunes Etudiants qui ne ſont pas encore verſés dans

la practique, soit pour plusieurs autres personnes qui n'étant pas du métier, & n'aiant pas la commodité d'avoir des Medecins pour les leur prescrire, pourront utilement s'en servir pour se soulager dans leurs incommodités. J'espere que cet ouvrage aura un succès beaucoup meilleur que celui qui la précede, est que je serai par là encouragé à vous donner au plûtôt un volume de Theses de Medecine du célébre Monsieur de Chatelain Professeur en l'Université de Montpellier, & peu de tems après un Abregé de Chirurgie pour satisfaire la passion que tant de monde a d'en voir un degagé de tous les Remédes inutiles dont les Anciens se servoient. On a cru faire plaisir au Lecteur d'ajouter à la fin de ce Traité une traduction de deux Dissertations très-curieuses que le Célébre Mr. Boerhaaven a donné en Latin au Public.

Table des Chapitres contenus dans ce Livre.

Traité des Maladies de la Poitrine.

Chapitre I. *De l'Angine.* 1
—— II. *de l'Asthme.* 19
—— III. *de la Pleuresie.* 55
—— IV. *de la Peripneumonie.* 82
—— V. *de l'Empyeme.* 103
—— VI. *du Vomica du Poûmon.* 125
—— VII. *de l'Hydropisie de la Poitrine.* 128
—— VIII. *de l'Hemoptisie, ou crachement de sang.* 144
—— IX. *de la Phthisie.* 163
—— X. *des maladies du Cœur & de la Syncope.* 201
—— XI. *de la Palpitation du Cœur.* 230

Traité des maladies de l'Estomac.

—— I. *du Degoût.* 243
—— II. *de la faim Canine.* 254
—— III. *de la Coction blessée.* 259
—— IV. *de la Lyenterie, & Celiaque passion.* 272
—— V. *de la soif contre Nature, ou du Diabete.* 279
—— VI. *du Hoquet.* 292
—— VII. *du vomissement & de la Nausée.* 299

Traité des maladies des femmes.

Chap. I. *du Chlorosis, ou des Pâles Couleurs.* 307
—— II. *de la suppression des mois.* 317
—— III. *du flux periodique immoderé.* 324
—— IV. *des fleurs blanches.* 330

Chap.

Chap. V. *de la fureur uterine.* 335
—— VI. *de la paſſion hyſterique.* 339
—— VII. *de l'Inflammation de la matrice.* 353
—— VIII. *de l'Hydropiſie de la matrice.* 361
—— IX. *de la chute de la matrice.* 365
—— X. *des maladies aiguës & chroniques des femmes enceintes.* 368
—— XI. *de l'avortement ou fauſſe couche.* 375

Traité des maladies Veneriennes.

Chap. I. *de la Verole.* 379
—— II. *de la Gonorrhée virulente ou Chaude-Piſſe.* 398
—— III. *du Bubon Venerien, ou Poulin.* 409
—— IV. *des petits ulceres, ou Chancres.* 412
—— V. *des Verrues & Pourreaux.* 415
—— VI. *du Phymoſis & Paraphymoſis.* 416
Chap. VII. *de la Carnoſité.* 420

De la nature du Charbon & de ſa gueriſon. 429.
De la Colique Nephritique ou douleur Nephritique. 442
De la Petite Verole. 448
Hiſtoire d'une maladie qui n'a point été decrite par Mr. Boerhaave. 465
Deſcription d'une autre maladie également rare & cruelle par le même. 515

TRAITÉ
DES
MALADIES
DE LA POITRINE

CHAP. I.

DE L'ANGINE.

QUoi que l'Angine ne ſoit pas à proprement parler un affection de la Poitrine, & qu'elle ait uniquement ſon ſiege aux muscles du goſier & à ceux des parties voiſines, nous ne laiſſerons cependant pas de donner ici une Idée en abregé de cette maladie, d'en apprendre les differences, les cauſes & les ſymptomes, & d'en propoſer la cure, ſoit parce qu'en cette occaſion la reſpiration eſt quelquefois ſi fort empéchée que le malade en ſuffoque, ſoit parce que l'Angine venant à ſuppurer le pus qui

peut tomber par la trachée artere dans les poûmons y peut produire un ulcere, la Peripneumonie, ou la Phthiſie, qui ſont des maladies dont nous devons parler dans ce Traité.

L'Angine, pour commancer par ſa definition, & pour en donner une qui comprene toutes les eſpeces, eſt une affection du goſier ou de la gorge & des parties voiſines qui empéche la reſpiration, & la deglutition des alimens tantôt ſolides, & tantôt liquides, ſans qu'il y ait aucun vice dans la trachée artere, ni dans la poitrine.

Elle ſe diviſe en Angine fauſſe ou vraie : l'Angine fauſſe qui eſt ordinairement ſans fiévre, arrive lors qu'il ſe fait quelque décharge de quelque matiere pituiteuſe ou ſur le Pharinx, ou ſur les glandes qui ſe trouvent rependue autour du Larinx, ou lors que quelque vertebre du col étant disloquée preſſe ſi fort la trachée artere & l'Eſophage que le patient ne peut ni reſpirer ni avaler les alimens qu'on lui preſente.

L'Angine vraie eſt celle qui ſe manifeſte avec une grande inflammation des muscles du Larinx ou du goſier ou des par-

parties voiſines accompagnée d'une fiévre violente. Celle ci ſe ſubdiviſe encore en quatre eſpeces ſuivant les differentes parties qu'elle occupe ; car ſi l'inflammation occupe ſeulement les muscles internes du Larinx on l'appelle Cynanche, ſi ce ſont les muscles externes elle ſe nomme Paracynanche ; on donne le nom de Synnanche à celle qui occupe les muscles interieurs du goſier, & celui de Paraſinnanche à celle qui occupe les externes.

La cauſe Interne de ces quatre eſpeces eſt toûjours la même, auſſi bien que celle de toutes les inflammations qui arrivent dans quelle partie du corps que ce ſoit ; ſavoir un ſang fort bouillant qui venant des arteres carotides avec vehemence & en grande quantité diſtend extrémement ces parties, rompt même quelque fibrilles & s'y extravaſant enfin empéche par ſon ſejour que celui qui continue à couler par les mêmes arteres ne puiſſe aller jusques au cœur, & qu'au contraire en ſurvenant toûjours de nouveau ces parties ſont obligées de ſe tumefier jusques à ce ou que le ſang extravaſé ſe diſſipe, ou qu'il ſoit répris

par celui qui continue de couler dans les vaiſſeaux, ou qu'il vienne enfin à ſe fermenter & à ſe corrompre dans ces parties, au quel cas la ſuppuration arrivant la tumeur creve, & le pus s'epanche tantôt dans la bouche, tantôt dans la trachée artere, ſi on ne le previent en baiſſant la tête.

Les cauſes externes ſont un air extremement froid, ſur tout quand on s'y expoſe après s'être échauffé par quelque violent exercice; les boiſſons froides; la mauvaiſe conſtitution de l'air, & l'irregularité de la ſaiſon, c'eſt-à-dire lors qu'il fait tantôt chaud & tantôt froid; de demeurer tête neüe au ſerain; les trop grands efforts qu'on fait en criant, & pluſieurs autres choſes de cette nature.

Pour les cauſes de la fauſſe Angine nous en avons fait mention dans la premiére diviſion que nous avons fait de cette maladie en Angine fauſſe & vraie ainſi il n'eſt pas neceſſaire que nous les rapportions encore ici.

Nous ne nous arréterons pas non plus à rendre raiſon des accidens qui accompagnent cette maladie lors qu'elle eſt produite par le déboitement de quelque

que vertebre du col, ni comment ce deboitement ſe fait, parce qu'outre que cela nous meneroit trop loin, cela regarde encore en particulier cette partie de la Chirurgie, qui traite des Fractures & des Luxations: Mais nous paſſerons à l'explication des ſymptomes qui accompagnent l'autre eſpece d'Angine que nous appellons vraie.

La difficulté de reſpirer qu'on à dans cette affection, vient de ce que le conduit de la trachée artere ſe trouvant plus étroit qu'à l'ordinaire, ou pour mieux dire presque bouché à cauſe de la tumeur qui occupe le Larinx & les parties voiſines, l'air ne peut entrer dans les poûmons qu'à grand peine pour les dilater autant qu'il faut, & autant qu'il eſt neceſſaire pour aider la circulation du ſang.

La fiévre qui accompagne toûjours, l'inflammation, vient des particules du ſang extravaſé qui ſe mélant par la circulation avec toute la maſſe y cauſent une fermentation extraordinaire & irreguliere qui eſt proprement ce en quoi conſiſte la fiévre: ainſi l'inflammation eſt la cauſe de la fiévre, mais quelquefois auſſi en

revanche la fiévre eſt la cauſe de l'inflammation & de l'Angine même comme l'experience ne nous en convainc que trop.

Nous avons encore dit dans la definition que nous avons donné de cette maladie, qu'on a de la peine à avaler tantôt les alimens ſolides & non pas les liquides, & au contraire tantôt les liquides & non pas les ſolides : Pour expliquer ces deux ſymptomes il faut conſiderer que l'inflammation n'occupe pas toûjours les mêmes parties, comme nous l'avons inſinué ci-devant, & il faut tomber d'accord qu'outre les muscles du Larinx & ceux du goſier qu'elle occupe ordinairement, elle peut encore ſe communiquer tantôt aux muscles qui ſont à la racine de la langue, & tantôt aux muscles Eſophagiens, ou à l'Eſophage lui même : cela étant, comme perſonne ne ſauroit le nier, il ne nous ſera pas fort difficile de rendre raiſon de ces deux ſymptomes: car par exemple lorsque l'Angine eſt telle que les Malades avalent les alimens lequides, & qu'ils ne ſauroient en aucune maniere prendre des ſolides il n'y à qu'à conſiderer que les muscles de la langue étant enflammés dans leur inſertion,

tion, ils ne ſauroient faire les mouvemens qui ſont neceſſaires pour la deglutition des viandes, & qu'en ce cas l'eau par exemple & les autres liqueurs paſſent bien (quoi que ce ſoit neanmoins avec peine) parce que d'elles mêmes & de leur propre nature elles ſe portent en bas, & s'inſinuent dans le conduit pour peu qu'il ſe trouve ouvert, pendant que les alimens ſolides reſtent dans la bouche; parce qu'aiant beſoin de l'impulſion de la langue pour être pouſſés, & qu'étant neceſſaire que le muscle geniogloſſe s'avance pour faire place aux alimens à la racine de la langue, & que la langue enſuite en ſe retirant & en ſe contractant pour ainſi dire vers le goſier les pouſſe dans l'Eſophage, pas une de ces actions ne peut ſe faire, parce que l'inflammation occupant les muscles par le moïen desquels elles ſe font, elle ne leur laiſſe pas la liberté de ſe mouvoir comme il ſeroit neceſſaire pour les produire, & ainſi les alimens ſolides reſtent dans la bouche faute d'impulſion.

Pour l'autre cas au contraire ou l'on avale les alimens ſolides, & ou les liquides ne ſauroient paſſer quelque effort

faſſe, il ne faut pas ſuppoſer l'inflammation aux muscles de la langue, mais bien à ceux de l'Eſophage, ou à l'Eſophage lui même, en telle ſorte que le conduit ſe trouve bouché, jusques à empécher le paſſage de l'eau ou des autres liqueurs, qui étant pouſſées par la langue vers le lieu de l'inflammation, & cedant facilement à cette impulſion à cauſe de leur lubricitité & de leur peu de conſiſtence, ſans pouvoir vaincre la reſiſtance & la conſtriction que l'inflammation fait, ſont obligées de s'écouler & de rejaillir par les côtés, & ſouvent même par les narines dont l'orifice interne repond au Pharinx; au lieu que les alimens ſolides aiant plus de conſiſtence, & agiſſant avec plus de force à cauſe de l'impulſion que la langue leur donne en ſe contractant & en ſe retirant en dedans à laquelle ils ne cedent pas à cauſe de leur ſolidité, ils forcent l'obſtacle que l'inflammation fait, & s'ouvrent le paſſage en dilatant le conduit & écartant les parois ou les tuniques de l'Eſophage que ladite inflammation à rapprochées, & comme unies l'une contre l'autre.

Les accidens qui accompagnent cette ma-

maladie la font ſi bien connoître, que ce ſeroit tems perdu que de s'occuper ici à en donner une notion plus claire. La vraie ſe diſtingue de la fauſſe en ce que la fiévre accompagne toûjours celle la, que la difficulté de reſpirer & d'avaler y eſt beaucoup plus grande, qu'il y à douleur à la partie, & qu'il paroit même quelquefois de la rougeur au dehors; celle qui eſt cauſée par le deboitement de quelque vertebre eſt la plus facile de toutes à connoître. Si l'inflammation occupe la partie interne du Larinx ou du Pharinx la difficulté de reſpirer & d'avaler eſt moindre que lors qu'elle occupe la partie externe; en ce cas la encore la douleur qu'on reſſent eſt plus profonde & l'inflammation ſe manifeſte ſouvent aux parties externes du col.

La neceſſité inevitable que nous avons tous de reſpirer, & de prendre des alimens, fait aſſés voir que l'Angine eſt une maladie très-dangereuſe, puis que nous empéchant de pouvoir faire l'un & l'autre, il faut de neceſſité que faute de reſpiration la circulation ceſſant, les poûmons s'engorgent de ſang &. que nous ſuffoquions, & que faute d'alimens

pour la nourriture des parties, & pour reparer la perte continuelle qui ſe fait des eſprits animaux, la mort s'enſuive ſans qu'il ſoit poſſible de l'eviter. L'Angine qui provient de la luxation de quelque vertebre eſt presque toûjours mortelle : les autres eſpeces ſont plus ou moins dangereuſes ſelon que les accidens qui les accompagnent ſont plus ou moins grands.

La cure de cette maladie, comme celle de toutes les inflammations, conſiſte dans la revulſion & dans la derivation du ſang qui s'eſt extravaſé & accumulé dans les muscles ſusdits du goſier ou des parties voiſines ; nous procurerons l'une & l'autre par des frequentes ſaignées des bras, du pied, du col, & même de la jugulaire, comme le malade court risque de ſuffoquer en un moment ſur tout ſi l'inflammation eſt grande, nous ne devons pas epargner le ſang, & s'il eſt neceſſaire il faut lui en tirer cinq ou ſix fois dans l'espace de vingt-quatre heures. On ſe ſert encore dans ce cas des Sangſues qu'on applique par ci par la tout autour du col, mais principalement à l'endroit du goſier ; l'effect qu'el-

qu'elles produiſent eſt quelquefois merveilleux, auſſi bien que celui des Ventouſes qu'on ſcarifie ſur la nuque, & ſous le menton ; celui de l'ouverture des ranines n'eſt pas ſi conſiderable ainſi il n'eſt pas neceſſaire de la mettre en uſage; on ne doit même pas ſe ſervir de Sangſues ni de Ventouſes ſcarifiées qu'on n'ait fait pour le moins quatre ou cinq ſaignées aux bras, au pied, ou à la jugulaire. Dans l'entre deux des ſaignées on donnera des Clyſters purgatifs & violens afin d'attirer un peu par le bas une partie de la matiere morbifique; ces Clysteres ſeront compoſés en la maniere ſuivante.

Prenés feuilles de Mauve, de Mercuriale, de Bete & de Parietaire de chacun une poignée, ſemences d'Anis & de Fenouil de chacun deux drachmes, Orge entier & Son de chacun une demi poignée, fleurs de Camomille & de Melilot de chacun une pincée, Senné d'Orient ſemences de Cartame, & Polipode de Chêne de chacun une demi once, faites cuire le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau pendant quelques heures, coulés la enſuite, & dans une livre de colatu-

re dissolvés six drachmes de Diaphœnix ; & autant de Diaprunum solutif avec deux onces de Miel Mercurial, pour un Clystere que vous donnéres au malade une heure après la premiere saigne, & que vous reïtererés le même jour, ou le lendemain comme vous le trouverés à propos.

Cependant dès le premier jour il faut donner des Emulsions au malade pour tâcher de temperer l'ardeur du sang, & pour en arréter le mouvement excessif ; il sera même bon d'y ajoûter les Narcotiques pour calmer les douleurs qu'on ressent, & pour arréter la fluxion.

Prenés Amandes douces pelées & mondées six paires, une once des quatre semences froides, une drachme de semence de Pavot blanc & autant de celle de Laitue, pilés le tout dans un mortier de marbre en y versant peu à peu trois onces d'eau Rose, & autant de celle de Pavot rouge, coulés ensuite vôtre liqueur & y ajoûtés demi once de syrop de Capillaire, de Violette, ou de Nymphea, & trois drachmes de syrop de Pavot blanc, ou un grain de bon Laudanum, pour une Emulsion que vous lui fairés prendre le soir. Les

Les Gargarismes dont on ſe ſert en cette occaſion ne ſont pas d'un grand ſecours, cependant ſi vous voulés les mettre en uſage, voici la formule des plus uſités & des meilleurs.

Prenés deux drachmes de Regliſſe & autant d'ecorce de Grenade, une pincée de fleurs de Balauſtes, Raiſins ſecs ſix drachmes, & ſept ou huit Figues, faites cuire le tout en eau d'Orge & ſur une livre de colature diſſolvés une once de Miel Roſat & autant de ſyrop de Capillaire, ſervés vous de cette liqueur pour faire gargariſer le malade.

Ou bien prenés racines de Mauves & d'Althea de chacune deux onces, ſemence de Lin, & de Fænugrec de chacune deux drachmes, une demi poignée de Raiſins ſecs, fleurs de Camomile & de Melilot de chacune une pincée, faites cuire le tout en eau d'Orge & ſur une livre de colature diſſolvés une once de ſyrop de Roſes ſeches.

Pour temperer l'acrimonie de l'humeur qui irrite la partie enflammée, on peut ſe ſervir du Looch ſuivant.

Prenés du mucilage de ſemence de Pſyllium & de Coin tiré avec l'eau Roſe

quatre onces, ſyrop Violat une once, mélés le tout enſemble pour un Looch, dont il prendra quelque cueiller de tems en tems, & qu'il tiendra dans la bouche, avalant inſenſiblement ce qui ſe delaïera.

Après avoir ſuffiſamment deſempli les vaiſſeaux, je veux dire après cinq ou ſix ſaignées. Il en faudra venir à la purgation que vous compoſerés en la maniere ſuivante.

Prenés demi once de Sené, deux onces pulpe de Caſſe, deux drachmes ſel Prunelle, & une demi poignée de Roſes rouges, faites infuſer le tout à froid dans trois verrés d'eau pendant toute la nuit, le matin après avoir coulé l'infuſion vous en donneréz un verre à ſix heures, un autre à huit, & le troiſiéme à onze, aiant premierement diſſout une once de ſyrop de Cichorée compoſé dans le premier verre.

Dans un cas fort preſſent & lors qu'après pluſieurs ſaignées l'inflammation ne diminue pas, & qu'on apprehende que le malade ſuffoque, on ne fait pas difficulté de rendre les purgations plus fortes, & même de donner l'emetique, comme Riviere l'ordonne. Com-

Comme la fiévre eſt toûjours grande dans cette maladie, il faut ſe contenter de nourrir le malade de bons bouillons ſans lui donner d'alimens ſolides ſur tout quand on peut s'en empecher, & qu'on n'a pas de la difficulté à les avaler; ſi l'inflammation occupe l'eſophage & qu'elle ſoit telle que les alimens liquides ne puiſſent pas paſſer, on peut y remedier par le moïen d'une canule courbe qu'on introduit au de la de l'inflammation, & à laquelle on adapte une ſeringue pour pouſſer jusques dans l'Eſophage les liqueurs qu'on veut donner au malade: en ce cas on peut encore ſe ſervir des *Clyſteres* nourriſſans dont voici la formule.

Prenés demi livre de bon bouillon, deux jaunes d'œuf, & une once de ſucre, mélés le tout enſemble pour un Clyſtere, que vous reitererés trois ou quatre fois le jour ſi le cas le requiert.

Tous les remedes que nous avons propoſé jusques ici ne tendent qu'a appaiſer l'inflammation, & à faire reſoudre & diſſiper la tumeur; toutefois ſi elles ſont ſi opiniatres l'une & l'autre, qu'il faille enfin que la tumeur vienne à ſuppuration,

tion, on pourra l'aider par le moïen de quelque Cataplâme emollient, celui qui ſuit me paroit un des plus efficaces.

Prenés feuilles de Jusquiame, ou Joubarbe une quantité ſuffiſante que vous fairés cuire ſous les cendres chaudes les aiant envelopées dans une feuille de papier mouillé, étant cuites tirés en la pulpe; & prenés enſuite racines de Bryonia, racines de Lis blanc, de chacune demi once, feuilles de Parietaire une poignée, fleurs de Camomille une demi poignée faites cuire le tout & le pilés & aiant paſſé la pulpe au travers d'un tamis mélés-la avec celle de Jusquiame, & ajoutés y enſuite deux onces de farine de ſemence de Lin, & autant de celle de Fænugrec, avec un peu de Beurre & d'Huile de Camomille, faites en des Cataplâmes que vous appliquerés autour du col & que vous renouvelléres deux fois le jour.

Vous pourrés avec les mêmes ſimples & les feuilles de Mauve & celles d'Althea faire des Fomentations autour du col avant d'y appliquer les Cataplâmes.

La ſuppuration étant faite, il faudra crever la tumeur en la preſſant avec le doigt,

doigt, ou avec le bout d'une espatule, ou avec une ongle crochue que l'on ſe laiſſera croitre pour cet uſage; ou bien on aura un petit biſtori courbé par la pointe, qu'on tiendra caché entre les doigts de peur de bleſſer quelque autre partie, jusques à ce que l'aiant introduit au fonds du goſier on le faira un peu gliſſer pour piquer la tumeur, ſoudain après quoi il faut avoir le ſoin de faire pancher la tête au malade, afin que la matiere qui en ſort ne tombe ni dans l'eſophage ni dans la trachée artere. Si la tumeur eſt ſi profonde qu'on ne puiſſe ni l'apercevoir ni l'atteindre avec le bout des doigts. *Il faudra* le ſervir de l'inſtrument qu'on appelle *ſpeculum oris* par le moien duquel le conduit étant dilaté & la langue abbaiſſée, on pourra introduire une pointe de fer un peu crocheüe attachée à un petit manche de bois, jusques au lieu ou eſt la tumeur pour la percer. Pour ce qui eſt de la Laryngotomie dont on pourroit ſe ſervir en cette occaſion, cet une operation qui n'eſt du tout point en uſage, à cauſe du danger qu'il y a à la faire.

La tumeur étant ouverte & le pus écoulé

coulé. Il faudra ſe ſervir de quelque décoction deterſive & aſtringente pour nettoier l'ulcere, celle qui ſuit n'eſt pas à rejetter.

Prenés une poignée d'Orge entier, une demi once de Regliſſe, une demi poignée de Raiſins ſecs, & autant de Roſes rouges, faites bouillir le tout dans une livre d'eau jusques à la conſumption de la quatriéme partie, & aiant coulé le reſte diſſolvés y une demi once de Miel Roſat, & ſervés vous en pour faire gargariſer le malade. Si l'ulcere ne ſe conſolide pas peu à peu de lui même on pourra le toucher avec le Collyre de Lanfranch.

Il faut cependant avoir ſoin de purgeotter le malade de tems en tems, & de lui tenir le ventre livre par l'uſage des Lavements; Il faut ſur tout prendre garde de ne le nourrir pas d'alimens ſolides de peur qu'il ne ſe faſſe quelque nouvelle fluxion.

Avant de finir ce Chapitre il faut remarquer contre l'opinion des Anciens que le pus qui coule de la tumeur de l'Angine après qu'elle eſt ouverte, ne ſauroit produire l'Empyeme, parce que faute de paſſage il ne tombe pas dans la capacité

té de la poitrine, ce qu'il faudroit qu'il fit pour causer l'Empyeme; tout ce qui peut arriver c'est qu'il tombe par la trachée artere dans les poûmons qu'il peut ulcerer en y coulant peu à peu, & suffoquer entierement si c'etoit tout à coup; mais ni l'un ni l'autre n'arrive pas le plus souvent, parceque s'il tombe du pus en bas c'est ordinairement dans l'Esophage & de la dans l'Estomac, ou le danger n'est pas si grand.

CHAPITRE, II.

De l'Asthme

L'ASTHME est une affection des poûmons, dans laquelle la respiration est difficile & frequente, avec une grande agitation de la poitrine le plus souvent sans fiévre.

L'Asthme est idiopatique ou sympathique. L'Asthme idiopatique est celui qui vient de la propre affection des poûmons: le sympatique est celui qui procede de la communication que le poûmon a avec les visceres & les autres parties du corps, lorsqu'elles se trouvent affectées.

L'Asth-

L'Aſthme Idiopathique ſe diviſe en Aſthme Pneumonique, qui regarde proprement les poûmons, lequel dépend de l'obſtruction ou de la compreſſion des Bronches, qui empéchent que l'air n'entre librement dans les poûmons pour attenuer le ſang; & en Aſthme purement convulſif, lequel regarde les parties mouvantes qui ſervent à la reſpiration, ſavoir les muſcles de la poitrine, le diaphragme, les fibres charnuës des bronches, & ſouvent même les principes des nerfs, qui vont s'inſerer dans les organes de la reſpiration, lors qu'il y a quelque matiere acre qui les picote & les irrite, & par ce picotement excite la convulſion dans les parties.

On diviſe ordinairement l'Aſthme idiopatique en trois eſpeces. La premiere eſt appellée *Dyſpnée*; la 2e retient le nom d'*Aſthme*; & la troiſiéme eſt nommée *Orthopnée*. La Dyſpnée eſt une reſpiration preſſée & malaiſée qui procede du reſſerrement des bronches des poûmons. L'Aſthme proprement dite eſt une reſpiration grande & frequente avec bruit & ſifflement, dans laquelle le diaphragme les muſcles intercoſtaux & ceux du

du bas ventre ſe meuvent avec violence. L'Orthopnée eſt une très-grande difficulté de reſpirer avec une extreme agitation de tous les muſcles intercoſtaux de ceux de l'abdomen, & même des ſcapulaires dans laquelle le malade ne peut reſpirer qu'en ſe tenant debout; ou étant aſſis & la teſte fort élevée.

Comme dans cette affection les bronches ſont plus ſerrées qu'à l'ordinaire, il faut examiner un peu les cauſes de ce reſſerrement. J'en remarque deux générales, ſavoir l'obſtruction & la compreſſion. L'obſtruction ſe fait toutes les fois que des humeurs craſſes & viſqueuſes, ſoit matiere purulente ou ſang extravaſé, s'attachent contre les parois des bronches au dedans, ou que des tubercules, des ſchirres ou des pierres en ferment le paſſage; ou qu'il ſe fait une prompte & abondante décharge de ſeroſités. Non pas de la tête dans les poûmons comme le vouloient les Anciens, parcequ'il n'y à pas de conduit, mais lors qu'elles exudent des glandes dont la ſuperficie interne de la trachée artere, eſt toute parſemée, ou quelles ſortent par l'extremité des arteres qui aboutiſſent dans

dans ce même conduit. La compreſſion ſe fait lorſque quelqu'une de ce matieres quelle qu'elle ſoit, s'attache au conduit de l'artere ou veine pulmonaire. Mais de quelle maniere que la choſe arrive, ſoit que les bronches ſoient obſtruées ou qu'elles ſoient comprimées, il eſt toûjours vrai qu'il y doit avoir difficulté de reſpirer, parce qù'il n'entre pas dans les poûmons autant d'air qu'il eſt neceſſaire pour faire ſon diaſtole & ſon ſiſtole, & pour entretenir le mouvement circulaire des humeurs; d'où vient que le ſang n'étant pas alors aſſés animé, ni aſſés attenué pour couler librement dans les vaiſſeaux du poûmon cela fait qu'il peſe extrememement ſur cette partie, & cette peſanteur irritant les fibres de ce viſcere cauſe un ſentiment d'incommodité à l'ame, laquelle à l'occaſion de cette ſenſation douleureuſe determine les eſprits animaux à couler en plus grande quantité dans les muſcles de la poitrine & aux parties qui ſervent à la reſpiration pour la faire plus frequente & plus forte; & c'eſt de la que vient cette grande agitation qu'on remarque dans l'effort de l'Aſthme.

Les

Les causes évidentes de l'Asthme, du moins les principales & les plus ordinaires regardent l'air & le sang suivant les divers changements & les diverses alterations dont ils sont capables.

1°. Pour ce qui est de l'air, il est constant que les Asthmatiques ont plus de peine à respirer l'Hiver que l'Eté, & qu'ils sont plus pressés du paroxisme de l'Asthme dans cette saison. Par ce que l'air étant extremement froid, serre les pores du corps & des petits vaisseaux qui sont répandus dans toute l'habitude : de maniere que le sang n'y pouvant circuler librement, & se trouvant chargé de ses propres fumées par un défaut de transpiration, il est contraint d'aller dans les grands vaisseaux, avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire, & comme il passe tout par ceux du poûmon, les remplissant beaucoup il les dilate. Or cette dilatation ne sauroit se faire qu'en même tems les bronches ne soient plus serrées & plus étroites qu'auparavant : d'où il suit qu'il entre moins d'air dans les poûmons, lorsque le sang en auroit plus de besoin pour son rafraîchissement, c'est-à-dire, lors qu'il est fort bouillant & fort

fort échauffé, & c'eſt la raiſon pourquoi les Aſthmatiques reſſentent alors une ſi grande difficulté de reſpirer, ce qui n'arrive pas ordinairement durant l'Eté (à moins qu'on ne s'agite par quelque violent exercice) parce que les pores ſont fort ouverts, & que les humeurs tranſpirent facilement.

2°. Un air fort craſſe & chargé de beaucoup de vapeurs & d'exhalaiſons, tel qu'eſt celui des lieux marécageux & aquatiques, donne bien ſouvent lieu au paroxyſme de l'Aſthme, à cauſe qu'il empéche la tranſpiration des humeurs, non pas préciſement comme l'air, qui eſt extremement froid, en ſerrant les pores du corps, mais bien en les bouchant.

3°. Le paroxiſme de l'Aſthme peut être excité par l'air marin, en ceux qui navigent ou qui habitent proche de la mer, & cela pour deux raiſons. La premiere parce que l'air étant fort chaud & armé de petits corps ſalins dont il ſe charge en paſſant dans la mer, il fermente & diſſout extremement la maſſe du ſang, & la rend par conſequent propre aux fluxions & aux décharges des ſeroſités qui

qui se font alors dans les poûmons. La seconde c'est qu'étant fort humide il n'a pas assés de force lors qu'il est dans les poûmons pour animer le sang & aider à son mouvement; car il faut savoir que la force de l'air consiste dans une vertu élastique, qui n'est autre chose que la rigidité de certains sels qui le composent. Or comme il est vrai que l'eau est capable de dissoudre toutes sortes de sels, il s'ensuit que plus l'air est chargé d'humidité, & plus il perd de sa vertu élastique, & qu'il est moins capable par consequent dans cet état d'attenuer, de subtiliser, & d'animer le sang autant qu'il est necessaire pour rendre la circulation libre & égale: mais cela est encore plus vrai à l'égard de l'air pluvieux, comme les Asthmatiques ne le savent que trop par leur propre experience: car étant incomparablement plus vaporeux & plus humide que l'air marin, il a consequemment moins de cette force ou de cette vertu élastique, qui le rend capable de donner de la vigueur au sang & d'entretenir son mouvement.

4°. Un air extremement leger, comme est celui qu'on respire sur le som-

met des montagnes, ou au haut d'un clocher fort élevé, peut cauſer quelquefois le paroxiſme de l'Aſthme à ceux qui ſont ſujets à cette affection, en ce qu'il ne fait que paſſer vîte dans les poûmons, ſans avoir le tems de les gonfler & dilater ſuffiſamment : outre qu'étant d'ailleurs ſi ſubtil & aiant ſi peu de conſiſtance, il ne ſauroit ſe charger que de très-peu de fumées du ſang pour les entraîner avec lui dans l'expiration, ce qui fait la difficulté de reſpirer par les raiſons qu'on à déja dites.

Enfin un air corrompu & peſtiferé eſt ſouvent la cauſe du paroxiſme aſthmatique, en ce qu'étant plein de ſels corroſifs & tranchants, il rompt facilement la tiſſure du ſang, & le diſſout d'une étrange maniere. Or le ſang étant diſſous, la partie la plus tenuë, qui eſt la ſeroſité, ſe jette abondamment ſur le poûmon qui eſt déja mal conformé dans ces ſortes de maladies : Ajoûtez à cela, qu'un ſang extremement relâché en ſa tiſſure n'a pas beaucoup de mouvement, à cauſe que les eſprits qui lui en donnoient ſe detachant facilement des autres parties, ſont preſque tous diſſipez, de

ſor-

ſorte que ce ſang paſſant dans les vaiſſeaux du poûmon y croupit, & peſe ſur ce viſcere comme s'il étoit coagulé.

Les cauſes évidentes de l'Aſthme qui regardent le ſang, ſont internes ou externes. Les internes ſont celles qui agiſſent immediatement ſur lui, en fourniſſant des particules heterogenées, & capables de le fermenter & de le diſſoudre: telles ſont quelquefois la ſuppreſſion des mois ou des hemorrhoides, ou de quelque autre evacuation particuliere; un ulcere conſiderable dans quelque viſcere & la fiévre: car le ſang étant alors fort diſſout & enflâmé, eſt capable de produire dans le poûmon tous les changemens extraordinaires que j'ai déja remarqué, une grande agitation des vaiſſeaux, la compreſſion des conduits de l'air, & un épanchement conſiderables des ſeroſités ou de limphe dans leurs cavités; & comme le poûmon ſe trouve fort oppreſſé dans cet état, de peur qu'il ne s'engorge entierement, & que le malade ne vienne à ſuffoquer tout à coup; il arrive que le diaphragme & les muſcles de la poitrine s'agitent violemment, & font pour ainſi dire leurs der-

niers efforts, afin que l'air ſoit receu plus abondamment dans les bronches ; & cela ſe fait ainſi naturellement, & par la ſeule neceſſité de la machine ; ou parce que l'ame ſentant vivement toutes ſes incommoditez de l'oppreſſion, determine les eſprits animaux à couler en plus grande quantité vers les muſcles qui ſervent à la reſpiration, pour y remedier en quelque maniere.

Les cauſes externes ſont toute ſorte d'exercices violents, & d'excez qui ſont capables d'allumer la maſſe du ſang & de la mettre dans un grand mouvement : ce qu'on remarque principalement dans les grandes courſes, & les montées fort difficiles ; car outre qu'elles ont cela de commun avec tous les autres exercices violents qu'elles échauffent beaucoup le ſang, elles agiſſent encore d'une maniere ſinguliere pour produire le paroxiſme de l'Aſthme ; qui eſt que les eſprits animaux étant determinez alors à couler en grande quantité vers les muſcles des jambes, par la preſſante neceſſité où elles ſont de fournir à la courſe, ou de lever un grand poids, il n'en va pas aſſez dans les poûmon non plus que dans les muſcles

cles de la poitrine & dans le diaphragme, pour gonfler & comprimer suffisamment les poûmons, pour donner entrée à tout l'air qui est necessaire pour entretenir la circulation du sang: & c'est de là que vient cette grande difficulté de respirer que sentent les Asthmatiques, qui les oblige même quelquefois de faire diverses pauses, en courant ou en montant dans des lieux fort élevez. Il est vrai que cela peut arriver par la même raison à des personnes qui ont les poûmons fort sains & bien constituez, aussi bien qu'aux Asthmatiques, avec cette difference pourtant, que les derniers auront une plus grande difficulté de respirer que les autres; car outre le défaut d'esprits dans les organes de la respiration, ils ont d'ailleurs un vice de conformation dans le poûmon qui empêche le passage de l'air, ce qui ne se trouve pas dans les autres.

De tout ce que je viens de dire des causes évidentes de l'Asthme, tant internes qu'externes, qui se prennent du côté de l'air, ou du sang separément, ou de tous les deux ensemble, suivant les diverses alterations dont ils sont capables;

il eſt aiſé de conclure que bien que ces Aſthmatiques aient un vice de conformation dans le poûmon, lequel conſiſte dans l'obſtruction ou la compreſſion des bronches, ils ne doivent pas neanmoins être tous également preſſés de l'Aſthme, parce que l'air ou le ſang ne ſont pas toûjours également alterés, & qu'ils ne s'éloignent pas d'une même maniere de leur état naturel : il ſe peut faire même qu'étant bien conditionnez l'un & l'autre & dans un juſte temperament, ces ſortes de malades auront la reſpiration libre, ou du moins fort peu empêchée; ce qui s'accorde très-bien avec l'experience; Car il eſt vrai qu'ils ont ſouvent des bons intervales, dont la raiſon eſt, que l'air n'étant receu dans le poûmon que par le moïen de la reſpiration & pour refraîchir le ſang & le depurer, en ſe chargeant d'une partie de ſes fumées, il ſe peut faire que cet air que je ſuppoſe fort bon & fort temperé, encore qu'il n'ait pas ſon paſſage tout-à fait libre dans les bronches, parce qu'elles ſont ſerrées comme j'ai déja dit, il entrera neanmoins en ſuffiſante quantité pour temperer la chaleur d'un ſang qui coule paiſiblement dans

dans les vaisseaux, sans élever beaucoup de fumée, & dont le mouvement est égal : au lieu que si le même étant plus échauffé & plus agité qu'à l'ordinaire par quelque violent exercice, ou par quelque autre cause que ce soit, se portoit vers les entrailles avec beaucoup de rapidité, cette quantité d'air qui entreroit alors dans les bronches retressies du poûmon, ne suffiroit pas pour en temperer l'extreme chaleur & ardeur, & le depurer comme il faut de ces excrements, ce qui causeroit dans les poûmons & dans les autres parties qui servent à la respiration, les mouvemens extraordinaires dont j'ai déja parlé, & consequemment une très-grande difficulté de respirer, qui est une suite necessaire de ces grands changemens.

L'Asthme convulsif que nous avons établi pour la deuxiéme espece de l'Asthme Idiopathique, procede d'une forte irritation qui se fait dans les fibres charneuses ou nerveuses des bronches, du diaphragme & des muscles de la poitrine, tantôt dans les unes, tantôt dans les autres. Et pour savoir precisement pourquoi il arrive une si grande difficulté de re-

reſpirer, il eſt bon de remarquer. 1°. Pour ce qui eſt du poûmon que quelque matiere acre s'étant attachée à ſes fibres ou à quelqu'un des nerfs, qui ſe répandent dans ſa ſubſtance, elle les picote & les irrite extrémement, & par cette irritation cauſe des violentes agitations aux eſprits animaux, leſquels ſe portent alors tumultueuſement & ſans ordre dans les fibres du poûmon, ils le font tantôt ſerrer, tantôt dilater d'une maniere fort irreguliere; & c'eſt principalement dans cette irregularité de diaſtole & de ſiſtole que conſiſte l'Aſthme convulſif.

De même s'il arrive que des ſeroſités acres s'étant jettées ſur les muſcles de la poitrine ou ſur ceux du diaphragme, le piquotent fortement, l'Aſthme convulſif doit s'enſuivre immediatement, parceque le mouvement du poûmon dependant principalement de celui de ces parties qui ſervent à la reſpiration, il faut de toute neceſſité que celui-ci étant violent & irregulier, l'autre le devienne auſſi en même tems. Mais remarqués auſſi que pour produire l'Aſthme convulſif il n'eſt pas neceſſaire que l'irritation ſe faſſe toûjours dans l'extremité des nerfs

nerfs des parties qui ſervent à la reſpiration ; il ſuffit ſeulement que la matiere irritante ſe jette ſur le principe, comme il arrive quelquefois ; car de cette maniere les eſprits animaux étant violemment agités, & ſe mouvant d'un mouvement déreglé & impetueux, ils ne manquent jamais de produire cette grande difficulté de reſpirer par le mouvement convulſif & irregulier qu'ils cauſent dans les eſprits.

Il eſt bon de remarquer encore que l'Aſthme convulſif a ſes paroxiſmes auſſi bien que l'Aſthme pneumonique ; mais il eſt difficile d'en connoître la veritable cauſe, Monſieur Willis pretend que ce ſoit une matiere heterogenée & nuiſible aux eſprits animaux, laquelle deſcendant du cerveau par les conduits des nerfs, qui vont aux poûmons, au diaphragme & aux muſcles de la poitrine juſques dans les fibres, ou le plexus de ce nerf s'y arrête, & y établit pour ainſi dire ſon nid. Et comme dans le commencement elle ne tombe qu'en petite quantité, elle n'eſt pas capable de cauſer de grands deſordres dans les organes de la reſpiration ; d'où vient qu'elle n'eſt pas

fort empêchée ; mais cette matiere venant à s'augmenter de jour en jour & petit à petit, parce qu'il en arrive de nouvelle pour ſe joindre à la premiere ; elle commence enfin à agiter les eſprits animaux, qui ſe portants alors tumultueuſement dans les fibres, leur font faire des mouvemens convulſifs & irreguliers, en quoi conſiſte le Paroxiſme Aſthmatique, lequel ſe fait ſentir après, & s'augmente par les cauſes évidentes, & ne ceſſe pas tout-à-fait que la cauſe morbifique ne ſoit entierement épuiſée, puis quand elle ſe renouvelle & qu'elle s'y amaſſe jusques à ce que les fibres en ſoient remplies, les Paroxiſmes de cette maladie reprennent & ſouvent deviennent periodiques, comme on le voit par experience.

La penſée de Mr. Willis, me paroitroit fort juſte & très-bien raiſonnée, ſi elle ne ſuppoſoit une choſe fauſſe, qui eſt que la matiere morbifique tombe par les conduits des nerfs, qui ſervent à la reſpiration dans les fibres, ou dans les plexus de ces mêmes nerfs. Car l'Anatomie ne nous y fait pas voir des cavités ſenſibles par où cette matiere puiſſe paſſer.

ser. Tout ce qu'on peut y découvrir, & encore faut-il que ce soit par le moïen du microscope, c'est justement de petits pores, par où l'on tient que les esprits animaux coulent: ainsi le sentiment de Mr. Willis est defectueux, en ce qu'il suppose une chose qui n'est point. Deplus si cette matiere morbifique s'étoit fixée, ainsi qu'il le veut, & comme fichée dans les fibres musculaires de quelqu'un des organes de la respiration, ou dans quelque plexus des nerfs, qui s'y repandent; comment pourroit elle y demeurer attachée si long tems sans s'y aigrir extremement: & si elle devenoit si aigre, comment pourroit elle ne pas ronger cette partie petit à petit, & y produire un ulcere? C'est pourtant ce qu'on ne voit pas arriver, & qui est contraire à l'experience.

Pour moi j'aimerois mieux dire que la matiere morbifique qui fait les paroxismes reglés de l'Asthme convulsif vient du sang: mais ce n'est qu'après s'y être amassée, & accruë au point qu'elle se trouve capable de fermenter la masse du sang & la mettre dans un grand mouvement, à cause de ses parties heteroge-

nées qui ne peuvent pas bien s'ajuſter avec elles, ſoit que cela ſe faſſe par la mauvaiſe conſtitution du ſang même, ſoit par le vice de la premiere coction ; ſoit enfin par quelque autre cauſe ou interne ou externe quelle quelle puiſſe être. Cette matiere, dis-je, s'étant augmentée juſques à une certaine quantité, s'epanche enfin par le moïen de la fermentation hors des vaiſſeaux, & ſe jettant ſur les parties nerveuſes, ou du diaphragme, ou du poûmon, ou des muſcles intercoſtaux, elle les irrite & leur fait faire des contractions & des dilatations violentes & irregulieres; en quoi conſiſte le Paroxiſme de l'Aſthme convulſif, lequel dure tout autant qu'il y a de cette matiere aigre & irritante, & ne ceſſe pas tout-à-fait qu'elle ne ſoit entierement diſſipée : puis cette matiere acre ſe formant tout de nouveau petit à petit dans la maſſe du ſang comme la premiere, & venant à s'augmenter juſques à ce qu'elle eſt parvenuë à une même quantité, elle s'échape auſſi dans le même tems des vaiſſeaux, où elle circuloit avec le ſang, & ſe déchargeant ſur les fibres ou ſur les nerfs des parties qui ſervent

vent à la reſpiration, elle y produit les mêmes effets que la matiere qui l'a precedée par des agitations violentes & convulſives: & c'eſt ce qui fait proprement la regularité des Paroxiſmes de l'Aſthme, leſquels reprennent toûjours les maladies en certain tems, quelquefois de 15 en 15 jours, & quelquefois de mois en mois, ou de deux en deux mois & ainſi du reſte.

Quoique l'Aſthme ſoit quelquefois ſimple dans le commencement, ou purement pneumonique ou convulſif, neanmoins après que l'un d'eux a duré quelque tems, le plus ſouvent il s'aſſocie à l'autre. D'où l'on peut conclure qu'il n'eſt point d'Aſthme inveteré qui ne ſoit une affection mélée, ou qu'il ne ſoit cauſé en partie par le vice des poûmons mal conformés, & en partie par celui des fibres & des nerfs qui vont aux organes de la reſpiration; car les conduits de l'air étant ſerrés ou bouchez par quelque cauſe que ce ſoit, ne laiſſent pas entrer autant d'air qu'il faut pour faire la reſpiration libre; d'où il arrive deux grandes incommodités. La premiere eſt, que le ſang n'étant pas aſſés animé par un défaut

d'air, ne coule pas librement & qu'au contraire en paſſant par les vaiſſeaux du poûmon, avec une lenteur extreme il ſe décharge d'une partie de ſes excrements ſur les parties nerveuſes de ce viſcere. La deuxiéme eſt, que le même ſang venant à ſe gâter par un défaut d'air & de rafraîchiſſement, ne peut fournir au cerveau qu'un méchant ſuc pour matiere des eſprits animaux, dont les organes de la reſpiration qui ſont déja affoiblis & bleſſés, ſe reſſentent principalement. Si c'eſt au contraire l'Aſthme convulſif qui commence le premier, on verra après un certain tems, l'Aſthme pneumonique ſe joindre à lui, & le mal ſera reciproque entre eux; dont la raiſon ſera que le mouvement du poûmon étant ſouvent empêché ou arrêté par les irritations irregulieres & convulſives, qui arrivent alors dans les organes de la reſpiration, le ſang ne peut pas circuler librement, ni s'epurer comme il faut de ſes excrements; d'où vient qu'une partie ſe décharge dans la ſubſtance du poûmon, & principalement dans les bronches, laquelle s'y épaiſſit dans la ſuite & s'y endurcit, de maniere qu'elle y forme ou des tubercules,

les, ou des ſchirres, qui bouchent ou ſerrent les conduits, & ne laiſſent pas le paſſage libre à l'air.

On pourroit demander ici pourquoi les matieres acres qui ſont l'ulcere du poûmon dans la phtiſie, ne cauſent pas en même tems l'Aſthme convulſif, en piquant les fibres & les nerfs de ce viſcere, puiſqu'il ne faut ſelon nôtre ſentiment que des matieres acres pour cauſer quelquefois cette affection. Mais je réponds à cela, qu'il y a cette difference entre les matieres qui cauſent l'ulcere du poûmon dans la phtiſie, & celles qui font l'Aſthme convulſif; que les premieres aiant les pointes plus groſſes & plus maſſives que les autres, ne peuvent pas ſe gliſſer ſi facilement dans les pores des fibres ou des nerfs, pour les irriter & mettre les eſprits animaux dans un mouvement déreglé: outre que les matieres qui ulcerent le poûmon agiſſent ordinairement petit à petit & fort lentement, au lieu que celles qui cauſent l'Aſthme convulſif en ſe jettant ſur les pores & ſur les nerfs du poûmon, ont leur action fort vive & fort prompte.

Les ſignes qui accompagnent ordinairement

rement les paroxiſmes de l'Aſthme, ſont un certain bruit ou ſiflement qu'on entend, une toux tantôt ſeche, & un moment après humide, & dans ceux qui ſont preſſez de l'Orthopnée, il y a ceci de particulier qu'ils ne peuvent pas reſpirer étant couchez dans les lits, ſans un danger manifeſte de ſuffocation; de ſorte que pour avoir en quelque maniere leur reſpiration, ils ſont contraints de demeurer aſſis ſur leurs lits, aiant toûjours la tête élevée.

Le ſiflement de l'Aſthme vient de la forte colliſion que ſouffre l'air en paſſant à travers des matieres, qui ſont fort agitées dans les bronches.

La toux arrive dans l'Aſthme lorſqu'il ſe trouve dans les bronches du poûmon des matieres acres qui en irritent violemment les fibres, & leur font faire de fortes contractions, par le moient deſquelles l'air étant obligé de ſortir plus vîte & plus impetueuſement qu'à l'ordinaire, & allant heurter avec force contre les parois de la trachée artere, il excite le bruit qu'on entend dans la toux; or cette toux eſt humide, lorſque les matieres qui ſont contenuës dans les poûmons ont la conſiſtence

ſiſtence qu'il faut pour être priſes par l'air, & être renduës enſuite par les crachats ; au contraire la toux eſt ſeche, quand les matieres étant fort tenues & fort déliées, l'air ne peut avoir priſe ſur elles pour les entraîner avec lui dans l'expiration, ou bien qu'en ſe trouvant au deſſus des bronches où elles ſont fortement attachées, elles ne peuvent pas s'en décharger commodément à cauſe de la ſituation. Il eſt vrai que ſans qu'il y ait aucune ſorte d'humeur acre dans les bronches, cela n'empéche pourtant pas que la toux ſeche ne preſſe quelquefois les Aſthmatiques, & alors il faut penſer qu'elle procede de l'irritation qui eſt cauſée dans les fibres, par l'acreté de certains corps qui ſe trouvent ordinairement dans ces ſortes de conduits, comme ſont (par exemple) les tubercules, les ſchirres, les pierres, ou enfin quelque autre amas de matiere contre nature quelle quelle puiſſe être.

Pour ce qui regarde les Orthopnoïques, je dis qu'ils ne peuvent reſpirer qu'avec peine & ſans ſe mettre même dans un danger évident d'être ſuffoquez étant couchez ſur le lit ; parce que dans cette

cette ſituation le poûmon peſant ſur lui-même ne laiſſe pas à l'air une entrée ſi libre, qu'alors qu'il eſt ſuſpendu comme il eſt quand on ſe tient aſſis ou debout: ce qui fait que les malades ſont obligez de prendre l'une ou l'autre de ces ſituations, pour avoir en quelque maniere leur reſpiration. Deplus les vaiſſeaux ſe trouvans comme affaiſſés par la peſanteur du poûmon ſur lui même, le ſang n'a pas ſon cours libre & croupit quaſi dans ce viſcere, ce qui rend encore la reſpiration plus difficile.

Cette extreme difficulté de reſpirer pourroit bien encore arriver dans les Orthopnoïques quand ils ſont couchés ſur le lit, de ce que les cavités du cerveau ſe trouvant quelquefois pleines d'une ſeroſité acre, il en tombe une bonne partie ſur les principes des nerfs de la huitiéme paire par le panchant qu'il y a lors qu'on eſt dans cette ſituation: de ſorte que ce nerf qui donne beaucoup de ramifications aux organes de la reſpiration, & principalement au poûmon étant fortement irrité par l'acrimonie de cette matiere, il ſe fait auſſi-tôt de grandes convulſions dans cette partie qui menaçent

naçent le malade de mort de moment en moment. Mais c'eſt aſſés parlé de l'Aſthme idiopatique du poûmon, de ſes cauſes & de ſes ſignes. Venons preſentement à l'Aſthme ſympatique.

L'Aſthme ſympatique procede comme j'ai déja dit de la communication que le poûmon a avec les viſceres lorſqu'ils ſe trouvent trop affectés: ainſi les muſcles intercoſtaux dans la Pleureſie, les muſcles du larinx dans l'Angine étant bleſſés rendent la reſpiration difficile. Les premiers, parce que ne pouvant pas faire leur contraction auſſi forte qu'à l'ordinaire, ils ne peuvent par conſequent mouvoir le poûmon comme il faut pour recevoir l'air. Les ſeconds parce qu'étant fort tumefiés à cauſe de l'inflammation, ils preſſent le larinx & la trachée artere, en ne laiſſant pas entrer ſuffiſamment de l'air dans les poûmons: ainſi le pus & les eaux qui ſont ramaſſées dans la cavité de la poitrine, dans l'Empieme, & l'Hydropiſie rendent la reſpiration difficile, à cauſe qu'ils ne laiſſent pas un eſpace aſſés grand aux poûmons pour ſon diaſtole. De même le cœur étant affecté comme dans la ſincope & le polype,

pe; il y a difficulté de reſpiration; parce que le ſang étant pouſſé alors foiblement & inégalement par le cœur dans les poûmons, il y coule fort lentement, & il y croupit pour ainſi dire, ce qui fait que l'on reſpire alors avec grande peine. Enfin les tumeurs des hypocondres, de la rate ou du foye bleſſent auſſi la reſpiration parce qu'ils tirent en bas le diaphragme auſquels ils ſont attachés, & ne lui laiſſent pas le mouvement libre.

Remarqués encore que les perſonnes boſſues deviennent Aſthmatiques, ſur tout ceux qui le ſont par devant & par derriere, parce que la boſſe reſſerrant & étraiciſſant leur poitrine, les poûmons n'ont pas tout l'espace qu'il faut pour ſe dilater; Il eſt vrai qu'en ce cas la difficulté qu'on à de reſpirer n'eſt pas grande, à moins qu'on ne ſoit devenu boſſu fort jeune, & que la poitrine ne ſe trouve ſi étroite que les poûmons, ne ſe puiſſent dilater.

Pour ce qui eſt du prognoſtic, on peut dire que l'Aſthme eſt une maladie longue & très-difficile à guerir quand elle eſt inveterée, & qu'alors elle menace de Phthiſie ou d'Hydropiſie, ou de quelque af-

fection ſoporeuſe ou convulſive, ſuivant les differentes routes que prenent les ſeroſités : je veux dire que ſi elles ſe repandent & s'attachent au poûmon qui eſt déja affecté ou affoibli par quantité de paroxiſmes, elles l'ulcerent enfin, & produiſent la Phthiſie : Si elles ſe repandent dans l'habitude du corps elles cauſent l'Anaſarque, & dans la cavité de l'abdomen l'Aſcites. Si elles gaignent le cerveau il ſe fera un ſommeil contre nature: & ſi elles s'attachent aux principes des nerfs elles exciteront des convulſions.

Cella n'arrive pourtant pas toûjours à tous les Aſthmatiques, car on en voit ſouvent à qui pas un de ces accidens n'arrive quoi qu'ils ſoient parvenus à une extreme vieilleſſe, & qu'ils aient été expoſés pendant toute leur vie à des violents paroxismes.

Pour bien traiter cette maladie, il faut la conſiderer ou dans le paroxiſme ou hors du paroxiſme : dans le paroxiſme il faut aller d'abord à ſoulager le malade de ſon oppreſſion. Pour cet effet je ne vois rien de plus propre ni de plus efficace que la ſaignée que l'on doit reïterer ſuivant la grandeur de l'accès & les forces du ma-

malade : car ſoit que l'oppreſſion vienne d'une décharge qui s'eſt faite dans les conduits de l'âpre artere par les arteres & les glandes, ſoit qu'elle procede d'un ſang extrêmement rarefié, & bouillant qui dilate les vaiſſeaux du poûmon & comprime les bronches par cette dilatation, la ſaignée eſt toûjours le meilleur & le plus prompt de tous les remedes, & cela pour deux raiſons. La premiere eſt qu'elle calme le mouvement de la fermentation des humeurs & diminue la fluxion. La ſeconde eſt qu'en deſempliſſant les vaiſſeaux elle empêche que ceux du poûmon ne compriment les conduits de la trachée artere ; de maniere que l'air y entre plus facilement, & la reſpiration devient d'abord plus libre, & les ſeroſités même qui s'étoient extravaſées peuvent être & plus aiſement & plûtôt repriſes par la maſſe du ſang, lorſque les vaiſſeaux ſont deſemplis.

Obſervés ſur tout dès que le paroxiſme arrive de donner beaucoup d'air aux malades & d'éloigner de leur lit toutes les perſonnes inutiles, car leur haleine en épaiſiſſant & échauffant l'air les incommode beaucoup par les raiſons que nous avons

avons déja dites; pour les soulager dans cet état il faut ouvrir les fenêtres, afin qu'un air plus subtil entrant dans la chambre donne plus de mouvement au sang, & le fasse mieux circuler dans les poûmons.

Après la saignée, les Remedes Purgatifs, alterans & bechiques pourront être emploiés dans cette maladie; les premiers pour emporter une partie des fermens & des parties heterogenées qui sont dans le sang; les seconds pour temperer son ardeur & même pour pousser les serosités par les urines, si l'on mêle dans la décoction rafraîchissante quelques racines aperitives moins chaudes; & les troisiémes pour faciliter l'expulsion & le crachement des matieres qui sont contenues dans les poûmons en adoucissant & humectant les bronches ou en epaississant l'air qui s'en charge plus facilement.

Les Remedes Purgatifs seront composés de cette maniere, Prenés une once de pulpe de Casse, trois drachmes de Senné mondé, une drachme de Sel Prunelle, une pincée de Roses rouges faites infuser le tout dans une suffisante quantité d'eau pen-

pendant ſix ou ſept heures ſur les cendres chaudes, coulés l'infuſion & faites diſſoudre dans ce que vous aurés coulé une once de Syrop de fleur de Pecher, & une once de bonne Manne, faites une potion que vous donnerés le matin.

Si cette Medecine ne purge pas ſuffiſamment on peut adjoûter un peu d'Agaric à l'infuſion, & ſix ou ſept grains de Jalap à la colature. Il y à des grands Praticiens qui dans un cas fort preſſant ne font pas difficulté de donner l'Emetique; ils en mélent ſix drachmes & même une once dans une infuſion de Senné; c'eſt au Medecin qui ſe trouvera auprès de tels malades a conſulter ſi on peut le leur donner ou non; car quoi que cette pratique ſoit une des plus ſûres dont on puiſſe ſe ſervir, & celle dont on peut attendre un grand ſoulagement, cependant il eſt certain qu'il y à des cas ou l'on ne ſauroit la mettre en uſage ſans un peril manifeſte.

On ne s'arreſtera pas ici à vous donner pluſieurs formulaires pour compoſer une potion, celle qu'on à déja donné doit tenir lieu de toutes celles que vous trouverés par-ci par la dans pluſieurs Auteurs

teurs qui ne valent sans doute pas mieux que celle la quoi qu'elles soient sous d'autres formes, & qu'elles soient remplies de mille ingrediens qui sont plutot nuisibles qu'ils n'augmentent la vertu du remede.

Si le malade à une aversion insurmontable pour les potions vous les pouvés purger avec des pillules avec quelque poudre, ou en bolus, vous composerés les pilules de cette maniere.

Prenés Aloës succotrin une once, mettés-le en poudre & l'arrosés avec le suc des Violettes, prenés ensuite deux drachmes de bonne Rhubarbe, autant de Senné mondé, & une drachme & demi de jalap en poudre, deux drachmes Creme de Tartre, un scrupule de Canele, avec le syrop de Roses composé faites une masse de Pillules, dont vous donnerés une drachme & demi au malade le matin à jeun.

Si vous voulés le purger avec une poudre prenés celle de Cornachin dont voici la formule, prenés quatre grains d'Antimoine Diaphoretique, huit grains de Diagrede, vingt grains Creme de Tartre mêlés le tout aprés l'avoir pulverisé &

le faites prendre dans le moitié d'une Pomme cuite.

Pour le Bolus Prenés demi once Pulpe de Casse, deux drachmes Catholicon fin, Jalap en poudre huit grains, & une drachme Creme de Tartre, mêlés le tout & le donnés dans une oublie.

Les Remedes Alterans & Apertifs seront composés en la maniere suivante, Prenés racines de Bruscus & d'Asperges de chacune deux onces, feuilles d'Agrimoine, Pimpinelle, Borrache, Dent de Lion, & Capillaire de chacun une poignée, une once des quatre semences froides, une demi poignée de fleurs de Souci, faites bouillir le tout dans deux livres d'eau jusques à la consumption de la quatriéme partie, coulés ensuite la liqueur & la divisés en trois prises dont vous en fairés prendre au malade une chaque matin pendant neuf jours, après y avoir ajouté six drachmes de syrop de Limons.

Vous rendrés la cinquiéme & la derniere prise purgatives en y faisant bouillir deux drachmes de Senné, & y dissolvant une once de Manne.

Vous pourrés faire des bouillons pour le

le même usage en prenant les mêmes racines & les mêmes feuilles, & y ajoûtant un morceau de col de Mouton.

Pour Bechiques servés vous du Looch suivant Prenés de la poudre de Diaireos simple & du Sucre candi de chacun deux drachmes, Conserves de Tussilage & de Capillaire de chacun demi once, & une suffisante quantité d'Oximel pour former un *Looch* dont vous fairés user au malade avec un baton de Regliſſe, avalant peu à peu ce qui se dissoudra.

Ou bien Prenés de Syrop de Tussilage & de celui de Capillaire de chacun une once, mêlés les avec six drachmes d'Oximel, & en donnés de tems en tems une cueillerée au malade qu'il tiendra dans la bouche, avalant ce qui se dissoudra.

Vous pouvés mêler quelques goutes d'esprit de Souphre à ce dernier Looch si le malade est fort oppressé, ou un demi scrupule de Lait de Souphre, où une demi drachme de Baume de Souphre, qui sont des spécifiques pour les maladies du poûmon : le Laudanum convient encore beaucoup dans cette affection pour calmer le mouvement irregulier des es-

prits, & pour arreſter la fluxion.

Cependant il ne faut pas oublier les Cliſteres & ſur tout dans les commencemens, parce qu'ils emportent les matieres fecales, leſquelles étant retenues pourroient ſervir d'obſtacle à la reſpiration en preſſant le diaphragme & l'empêchant de ſe porter en bas autant qu'il ſeroit neceſſaire pour faciliter la reſpiration.

Ces Clyſteres doivent être acres & purgatifs afin de cauſer une grande irritation dans les parties inferieures vous pouvés même y méler jusques à trois onces de vin Emetique, ſur tout dans l'Aſthme convulſif. Prenés feuilles d'Althea, de Mercuriale, de Bete, de Parietaire, d'Hyſſope, de Calamentum, de Sauge, de chacune une poignée, ſemence de Fenouil demi once, Senné une once, fleurs de Camomille, & de Melilot de chacun une pincée, faites cuire le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau, & dans une livre de colature diſſolvés une once de Catholicon & autant de Diaphœnic & deux onces de Miel Mercuriel. Au lieu du Senné nous pouvés prendre l'Agaric & la Pulpe de Coloquinthe de chacun deux drachmes. Si

Si ce Clyſtere n'irrite pas ſuffiſamment vous y diſſoudrés le vin Emetique jusques à trois onces.

Mais on remarque quelquefois que la nature fait ce que les Medecins ont de la peine à faire dans pluſieurs jours par le ſecours de l'art ; j'entens qu'un flus d'urine ſurvient tout à coup à l'Aſthme qui le fait bien tôt ceſſer, parce que les ſeroſités prennent une autre route & au lieu de ſe jetter ſur la poitrine pour faire l'oppreſſion elles ſe déchargent dans les reins & dans la veſſie & produiſent ce flux d'urine.

Hors du paroxiſme il faut preſcrire aux Aſthmatiques un regime de vivre très exact : c'eſt la maniere de le prevenir ; j'entends qu'ils doivent éviter jusques au moindre excés dans le boire & dans le manger ; point de viandes échauffantes & qui puiſſent faire beaucoup fermenter le ſang ; point de grandes agitations & violens exercices : il leur faut en un mot un grand repos d'eſprit & de corps.

Par deſſus tout cela il eſt bon de les purger de tems en tems pour tenir le corps net, & de leur faire prendre des remedes ou des bouillons rafraîchiſſans,

pour corriger la masse du sang. Les eaux minerales prises à propos sont d'un grand secours pour prevenir le paroxisme de l'Asthme, parce qu'elles emportent par les urines une bonne partie des serosités & des mechantes humeurs qui sont dans la masse du sang.

L'acier est encore fort bon pour les Asthmatiques, parce qu'y aiant ordinairement des obstructions dans le bas ventre, elles empéchent que le sang ne se depure comme il faut, & font que ne pouvant circuler librement dans ces parties il se porte en plus grande quantité dans les poûmons, & en gonfle si fort les vaisseaux que les bronches se trouvant comprimées, l'air n'y entre qu'avec peine, & par consequent la respiration est empêchée.

L'usage du lait fait encore merveilles dans cette occasion, sur tout quand on à le soin de tenir le corps purgé de tems en tems, & qu'on ne le fait prendre qu'après les remedes généraux.

CHA-

CHAPITRE III.

De la Pleureſie.

QUoi que cette maladie n'arrive presque jamais ſans être accomgnée de la Peripneumonie, ou que pour mieux dire celle la ſoit toûjours l'effe& de celle ci, nous donerons pourtant dans ce Chapitre une idée de cette affection entend qu'elle arrive par elle même, & fairons voir l'affinité qu'il y à entre ces deux maladies, & les differences qu'on y peut mettre, reſervant à parler de la Peripneumonie dans le chapitre ſuivant.

La Pleureſie donc eſt une inflammation de la pleure ou de la membrane qui tapiſſe les côtes, accompagnée d'une douleur de côté poignante & aiguë, d'une grande difficulté de reſpirer & de la fiévre continuë.

La cauſe antecedante de la Pleureſie eſt un ſang bouillant & impetueux qui s'extravaſe dans la pleure ; & le même ſang eſt la cauſe prochaine & conjointe de cette maladie.

La douleur aigue & poignante qu'on

ſent du côté affecté, vient de la ſolution de continu qui ſe fait dans la membrane qui eſt d'un ſentiment fort exquis & fort delicat.

La difficulté de reſpirer vient de ce que les muſcles de la poitrine ne peuvent pas bien faire leurs fonctions ordinaires pour aider au ſiſtole & au diaſtole du poûmon, & cela pour deux raiſons. La premiere eſt que le ſang qui eſt figé & caillé dans la pleure preſſant les nerfs de cette partie, ne laiſſe pas un cours libre aux eſprits animaux: & la ſeconde eſt que les fibres de ces muſcles s'imbïbant de quelque partie de ce ſang, ne peuvent ſe ſerrer ni ſe dilater comme il faut pour faire la reſpiration.

La fiévre eſt cauſée par de mauvais levains ou par des parties heterogenées qui ſe trouvent dans la maſſe du ſang qui la fermentent & l'agitent extremement, & elle eſt toûjours beaucoup plûtôt la cauſe que l'effet de la Pleureſie; elle la devance même fort ſouvent, car l'on voit des malades agités d'une groſſe fiévre ne ſe plaindre que deux ou trois jours après de la douleur de côté. La raiſon en eſt claire, car il eſt aiſé de con-

cevoir

cevoir que la maſſe du ſang doit s'allumer & ſe fermenter beaucoup plûtôt qu'il ne puiſſe ſe faire aucune décharge dans quelque partie, comme dans la Pleure ou dans le poûmon, pour y cauſer une inflammation. Mais ſi la fiévre precede le plus ſouvent la Pleureſie, il faut ſavoir auſſi que la Pleureſie à ſon tour ne ſert pas peu à entretenir la fiévre & même à l'augmenter : & cela vient de ce que le ſang en circulant ſe charge toûjours de quelques parties de celui qui eſt extravaſé dans la pleure, leſquelles ſont comme autant de mauvais fermens capables de l'enflammer & de le corrompre d'avantage.

Voila les trois ſignes patognomiques de la Pleureſie expliqués ; j'entens la douleur aigue de côté, la difficulté de reſpirer, & une grande fiévre : les Anciens y en ont voulu ajoûter un quatriéme qui eſt la toux ; mais ils l'ont fait mal à propos, puiſque la toux eſt purement un ſimptome du poûmon, & non pas de la pleure & des muſcles intercoſtaux qui ſont ſeulement affectés dans cette maladie. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt que la Peripneumonie qui eſt toûjours

accompagnée de la toux, ſe joint très ſouvent à la Pleureſie ou que pour mieux dire elle en eſt presque toujours la cauſe, de ſorte qu'on attribuoit à celle-ci ce qui étoit proprement un effet de l'autre: or qu'il y ait une grande affinité entre ces deux maladies, & qu'elles ſe joignent preſque toûjours enſemble, il eſt aiſé d'en voir la raiſon; car ſi l'inflammation commence par exemple dans la pleure, elle percera bien-tôt dans les poûmons, à cauſe du voiſinage de ſes parties; j'entens que les poûmons allant toucher à chaque diaſtole contre la pleure du côté qu'elle eſt enflammée, il s'échauffe ſi bien qu'il s'enflamme lui même.

Si c'eſt au contraire les poûmons qui ſont les premiers enflammés, la pleure ne manquera pas de s'enflammer auſſi à ſon tour du même côté où le poûmon eſt tout en feu par la même raiſon du contact. Mais pour expliquer encore plus clairement comme quoi l'inflammation du poûmon ſe communique à la pleure, pour ne parler que de la Peripneumonie il eſt bon de conſiderer de pres tout ce qui arrive dans cette membrane lorsque le poûmon enflammé va battre contre elle

elle à châque dilatation : c'eſt que le ſang qui y bouillonne & s'y fermente extrêmement, étant determiné de s'y porter en plus grande quantité, cette membrane ſe dilatant & s'ouvrant fort par la chaleur, tout cela fait qu'il ſe rompt enfin quelques vaiſſeaux par où le ſang s'épanche & fait l'inflammation.

Ce n'eſt pas tout que la Peripneumonie ſe joigne ſi ſouvent à la Pleureſie ; on voit encore quelquefois qu'elles ſont produites toutes deux enſemble. En effet combien de malades voit on qui ſe plaignent tout à la fois & d'une douleur de côté très-vive & très-aiguë, & d'une extrême chaleur d'entrailles : cela vient de ce que le même ſang qui eſt emporté du mouvement de la fiévre & qui roule impetueuſement par tous les vaiſſeaux du corps, s'extravaſe en même tems & dans la pleure & dans les poûmons pour y cauſer des inflammations.

Si l'on demande pourquoi il ſe repand dans ces parties plûtôt que dans les autres, je n'ai autre choſe à répondre ſi ce n'eſt que cela vient d'une certaine diſpotion du ſang & d'un ferment particulier qui le rend plus propre à ces ſortes de

decharges qu'à d'autres. On voit enfin que ces deux maladies ſe changent l'une dans l'autre, car il y a des malades qui ne ſentent dans la premiere attaque qu'une douleur de côté très-poignante & très-aiguë, puis cette douleur s'évanouïſſant tout à coup ou deux jours après, elle ne laiſſe les malades ſenſibles qu'à une très grande oppreſſion & à une douleur d'entrailles qui les devore. Il y en a d'autres encor qui dans le moment ſe plaignent d'avoir le poûmon tout en feu & fort oppreſſés: quelque tems après, les ſimptomes facheux venant à ſe diſſiper, ils ſont vivement touchés d'une douleur de côté extrêmement aigue. Ce qui ne vient que de ce que la matiere morbifique eſt tranſportée d'un lieu en un autre.

Ainſi pour ce qui regarde les perſonnes malades, je dis que le ſang qui étoit extravaſé & qui cauſoit cette douleur de côté ſi aiguë, aiant été repris par le ſang qui circule dans les vaiſſeaux & s'étant mêlé avec lui, la décharge ſe fait alors dans les poûmons où l'inflammation ſubſiſte, accompagnée de tous les fâcheux ſimptomes pendant que la pleure ſe trouve tout-à-fait degagée: & c'eſt de

cette

cette maniere que la Pleureſie ſe change en Peripneumonie; & pour ce qui eſt des autres malades il eſt aiſé de voir que le poûmon eſt ſeulement enflammé, mais que le ſang qui eſt repandu dans la ſubſtance étant repris & r'entrant dans toute la maſſe, tout l'effort du mal vient après tomber ſur la pleure, laquelle demeure ſeule affectée durant tout le cours de la maladie; & voila comme la Peripneumonie peut ſe changer en Pleureſie.

Quoique ce transport de matiere d'une partie dans une autre ſoit un peu difficile à concevoir, cependant il eſt certain que cela peut arriver quoi que cela n'arrive peut-être pas toûjours; car enfin la douleur peut ceſſer dans une partie, & ſurvenir dans une autre ſans qu'il ſoit beſoin que la matiere qui étoit la cauſe de la douleur dans celle la paſſe dans celle ci pour y produire le même effect; il ſuffit pour cela que la matiere de la premiere douleur ſe diſſipe, & qu'il ſe faſſe une nouvelle fluxion dans une autre partie, ce qui ſe peut faire ſans que la matiere de l'une paſſe dans l'autre: peut-être même arrive-t-il que la pleure & le poûmon

étant enflamés en même tems on ne ſent de la douleur que dans la partie qui l'eſt le plus, & que la matiere qui en eſt la cauſe venant à ſe diſſiper dans l'une, on s'aperçoit enſuite de l'autre : Il ſe peut encore faire que la Pleureſie & la Peripneumonie ſe trouvant toûjours enſemble, & celle-ci étant la cauſe de l'autre, la douleur de côté qu'on attribue à la Pleureſie peut ſe diſſiper, & celle du poûmon ſe faire ſentir, car il ne faut pour cela ſinon que le poûmon ſe détache de la pleure qui eſt ce qui fait la douleur du coté, l'ouverture qu'on à fait des perſonnes qu'on croyoit être mortes de Pleureſie nous aiant fait voir, qu'elles n'avoient prèsque point d'inflammation à la pleure, & qu'elle avoient ſeulement le poûmon attaché aux cotés, qui eſt ſuivant toutes les apparences ce qui étoit la cauſe de la douleur aigue qu'ils reſſentoient pendant leur maladie; or cette adherence des poûmons à la pleure peut ſe faire par le moïen des matieres visqueuſes qui exudent des parties enflammées & qui uniſſent par leur viſcoſité l'un à l'autre.

Mais pour reprendre la toux que j'avois

vois quittée pour faire voir la grande affinité qui ſe trouve entre la Pleureſie & la Perineupmonie, il eſt bon de remarquer que ceux qui ſoûtiennent que c'eſt un ſigne pathognomique de la Pleureſie, l'expliquent par l'irritation des fibres des muſcles intercoſtaux cauſée par un ſang extravaſé dans ces parties. Mais cette explication n'eſt pas juſte, & il n'y a que la ſeule irritation des fibres des bronches qui ſoit capable de produire cet effet; & voici comment. Lorſque les bronches ſont irritées par quelque matiere acre les eſprits animaux étant determinés à y couler en plus grande quantité, elles font des contractions violentes & irregulieres, par le moïen deſquelles l'air étant contraint de ſortir à diverſes repriſes & avec beaucoup de viteſſe & ſouffrant une colliſion extremement forte dans les canaux de l'apre artere y cauſe en ſortant, le bruit qu'on entend dans la toux.

Voions preſentement tout ce qui peut arriver lors que les muſcles de la potrine ſont irrités par quelque matiere acre: rien autre choſe ſi ce n'eſt qu'ils ſe ſerrent violemment, & en ſe ſerrant ils tirent

rent les côtes à eux & dilatent fort la poitrine pour recevoir l'air. Mais tout cela regarde proprement l'inſpiration au lieu qu'il ne s'agit ici que d'une expiration violente, inégale & frequente & qui ſe fait avec bruit telle qu'eſt la toux, d'où il s'enſuit enfin qu'elle ne peut pas être priſe pour un ſigne parthognomique de la Pleureſie, à moins que le poûmon comme j'ai déja dit n'en ſoit affecté & que les bronches ne ſoient irritées ou par un ſang extravaſé ou par une matiere acre ou quelque autre que ce puiſſe être.

Ajoûtés à cela que tant s'en faut même au ſentiment de ceux qui ſoûtiennent le contraire que les contractions & les dilatations des muſcles intercoſtaux ſoient fortes & puiſſantes, qu'elles ſont au contraire plus petites & plus foibles quoique plus frequentes que dans l'état naturel, à cauſe de l'inflammation qui s'étendant juſques à eux bleſſe leur action, & fait même la difficulté de reſpirer dans ces ſortes de maladies.

Les cauſes éloignées & évidentes de la Pleureſie ſont toutes les choſes qui peuvent enflammer la maſſe du ſang comme

me une chaleur exceſſive, une conſtipation ſubite des pores par une extrême froideur, les liqueurs ardentes, toute ſorte d'exercice immoderé & autres choſes de cette nature.

Mais à propos de froid & d'exercice, on fait ordinairement une queſtion aſſés difficile ſur cela, qui conſiſte à ſavoir pourquoi cette grande quantité d'eau qu'on laiſſe boire à ceux qui ſont travaillés d'une fiévre ardente, ne cauſe jamais la Pleureſie, puiſque l'on voit des gens tomber dans cette maladie lorſque après s'être fort échaufés le ſang par la débauche ou par quelque violent exercice, ils ſont aſſés imprudens pour avaller une quantité d'eau fraîche.

Je réponds qu'il y a bien de la difference de l'état où ſe trouvent ces perſonnes à celui des febricitans. Les premiers qui pour l'ordinaire ont des corps cacochimes & impurs mettant leur mauvaiſes humeurs dans un grand mouvement par quelque violent exercice, font extrêmement dilater les vaiſſeaux, & l'eau fraîche qu'ils boivent enſuite de cette grande agitation, en faiſant ſerrer les fibres & boucher les pores, empêche

que

que les fumées ne s'échapent: de maniere qu'étant retenuës dans la maſſe du ſang elles y excitent encor une plus grande fermentation. Et comme le ſang ſe trouve d'ailleurs plus ſerré dans ſon lit lors qu'il devroit neceſſairement occuper plus d'eſpace, pour circuler commodement, cela fait qu'il ſe porte comme un torrent par tout le corps avec une rapidité extrême où il s'epanche & cauſe l'inflammation.

Mais il n'en va pas de même en ceux qui ont la fiévre ardente, car bien que la grande quantité d'eau fraîche qu'on leur laiſſe boire pour moderer l'accés de leur ardeur faſſe le même effet ſur les vaiſſeaux, j'entens qu'il en reſſerre les pores, & que leur ſang ſe fermente extrémement & faſſe continuellement effect ſur ces vaiſſeaux que la fraîcheur de l'eau a ſi fort reſſerrées & deſquels il a rendu les fibres rigides, il n'eſt pas extraordinaire qu'il en faſſe rompre quelqu'un dans la pleure ou dans quelque autre partie où il s'épanche. Neanmoins parce qu'on ne manque pas de deſemplir d'abord les vaiſſeaux par des frequentes & copieuſes ſaignées, le ſang quelque agi-

té

té qu'il puiſſe être y coule librement : & par cette raiſon il ne ſauroit produire l'inflammation de la pleure. Il eſt vrai que ſi les febricitans ne ſe faiſoient point ſaigner de trois ou quatre jours après la premiere attaque du mal, & qu'ils beuſſent cependant de l'eau fraîche à ſouhait pour temperer un peu cette ſoif intolerable qui accompagne ordinairement la fiévre ardente, je ne doute pas qu'il ne ſe fît bien-tôt quelque inflammation interne ou dans la pleure ou dans le poûmon, le ſang étant extraordinairement agité, & les vaiſſeaux qui le contiennent étant plus ſerrés qu'à l'ordinaire.

Il y a une autre eſpece de Pleureſie qu'on appelle fauſſe ou batarde, laquelle a ſon ſiege dans les muſcles intercoſtaux externes ou dans leurs interſtices, laquelle eſt produite par quelque flatuoſité ou par quelque humeur acre qui s'y eſt ramaſſée. On diſtingue cette Pleureſie de la vraie en trois manieres. Premierement en ce qu'elle a ſon ſiege dans les muſcles intercoſtaux externes ; & que l'autre a le ſien dans les internes. Secondement, en ce que dans la fauſſe Pleureſie le malade ſe trouve plus mal de coucher

cher ſur le côté affecté, à cauſe que les muſcles externes qui ſont ſeulement enflammés ſont comprimés dans cette ſituation : au lieu que dans la vraie c'eſt tout le contraire, j'entens que ſi le malade ſe couche du côté oppoſé la douleur s'augmente & ſe fait mieux ſentir, parce qu'alors la partie enflammée ſe dilate par ſon propre poids & ſouffre divulſion, ou parce que le poûmon ſe trouvant attaché à la pleure y cauſe une trop grande tenſion en la tirant en bas par ſon propre poids. Troiſiémement, en ce que la vraie Pleureſie eſt accompagnée des ſimptomes plus facheux & plus intolerables que la fauſſe.

Au reſte il eſt bon de remarquer, pour ne pas ſe tromper, qu'on reſſent quelquefois une douleur de côté très-facheuſe, laquelle parce qu'elle reſſemble à la Pleureſie eſt priſe mal à propos pour elle: car il arrive à de certains ſcorbutiques ou autres perſonnes qui ſont ſujettes aux affections du genre nerveux, qu'une humeur fort acre & extrêmement douloureuſe ſe jette quelquefois ſur la pleure, ou dans les muſcles intercoſtaux où s'étant fortement attachée elle y cauſe de très-

très-cuiſantes douleurs ; cette affection eſt neanmoins diſtinguée de la Pleureſie en ce qu'il n'y a point de fiévre, que le pouls eſt aſſés bon & aſſés bien reglé, que les forces ne ſont point abbatues, & qu'enfin la douleur n'eſt pas fixe & qu'elle ſe fait ſentir en differentes parties, ſuivant que la matiere ſe tranſporte d'un lieu à un autre par le conduit des fibres.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, Hippocrate a fait pluſieurs obſervations qui marquent la bonne ou mauvaiſe iſſue de cette maladie : mais ce ſeroit une choſe preſque auſſi inutile que penible de les raporter ici. Tout ce qu'on peut en dire de plus certain, c'eſt que ſi les frequentes & copieuſes ſaignées n'emportent pas cette maladie bien-tôt, ou qu'elle ne ſe gueriſſe pas par des évacuations critiques, ſavoir par des hemorragies ou des vomiſſemens bilieux ou de flux de ventre qui arrivent dans le commencement, elle degenere fort ſouvent en Empieme ou en Phthiſie, leſquelles maladies ne laiſſent qu'un triſte prognostic.

L'Empieme vient de ce que le ſang qui étant

étant extravaſé dans la pleure, n'aiant peu s'y reſoudre par inſenſible tranſpiration ou être repris par les veines pour être évacué, vient enfin à ſe ſuppurer & le pus s'ouvrant un paſſage dans cette membrane tombe dans la cavité de la poitrine. La Phtiſie ſe fait lorſque le même pus vient à ronger la ſubſtance du poûmon par ſon acreté, & y produit un ulcere.

Je ne dirai rien ici du crachat ſanglant des pleuritiques duquel on pretend tirer de grandes lumieres pour l'évenement de cette maladie: car on ne convient pas que ces ſortes de malades puiſſent cracher en aucune maniere du ſang, à moins qu'il ne vienne de la poitrine; & à dire vrai il eſt également impoſſible qu'un ſang fixe exude au travers d'une membrane auſſi épaiſſe que la pleure comme veulent la plûpart, & qu'il ſoit enſuite pris par le poûmon de même que par un éponge pour être craché. Cela pourroit arriver ſi la membrane qui envelope le viſcere étoit rongée en quelque part, juſques dans les bronches, par où le ſang pût s'inſinuer. Mais tandis que le poûmon eſt entier & ſans aucune entameure, com-

comment pourra t'il s'imbiber de ce ſang ſupoſé, qui s'epanche de la pleure dans la cavité de la poitrine, puis qu'il ne s'imbibe jamais d'eau ni de pus dans l'Hydropiſie de poitrine & dans l'Empieme; car l'exemple nous montre tous les jours que ces ſortes de malades ne rendent point du tout de cette matiere par la bouche, & que pour l'evacuer on eſt obligé d'en venir toûjours à l'ouverture du côté.

Ainſi quand les pleuretiques crachent du ſang ou du pus, on peut aſſeurer qu'il y à ulcere dans les poûmons; or comme cela arrive presques toûjours à ceux qui ſont attaqués d'une Pleureſie, ce n'eſt pas auſſi mal à propos que nous avons dit ci devant que cette maladie eſt toûjcurs accompagnée de la Peripneumonie.

La methode de traiter cette maladie renferme deux indications. La premiere ſe prend de la cauſe conjointe qui conſiſte dans un ſang extravaſé dans la pleure où il cauſe l'inflammation. Et la deuxiéme ſe tire de la cauſe antecedente de la Pleureſie, qui n'eſt autre choſe qu'un ſang trop bouillant & trop échauf-

échauffé qui ſe jette ſur cette partie.

La ſaignée ſatisfait à même tems à ces deux indications; car outre qu'en ôtant une partie des fermens qui ſont dans la maſſe du ſang, & qu'en diminuant ainſi la chaleur elle empêche qu'il ne ſe faſſe de nouvelles décharges ſur la pleure, elle ſert d'ailleurs à deſemplir les vaiſſeaux, de maniere que le ſang qui étoit extravaſé dans cette partie peut être facilement repris par celui qui circule & conſerver ſon mouvement avec lui.

On a long-tems diſputé pour ſavoir s'il faloit plutôt ſaigner par la baſilique qui répond au côté malade, que par celle du côté oppoſé: mais depuis que la circulation du ſang eſt connuë on ne balance plus là deſſus, & il eſt indifferent quelque part qu'on ſaigne. On peut dire ſeulement en faveur de ceux qui veulent qu'on ouvre plûtôt la veine du côté malade, que la baſilique étant deſemplie, les arteres du bras reçoivent plus de ſang, de ſorte qu'en venant de l'aorte dans les rameaux de cette veine beaucoup plus qu'auparavant, & étant determiné à couler avec beaucoup plus de rapidité de ce côté-là, il en va moins peut-être à cau-

cauſe de cette viteſſe dans les arteres vertebrales pour fournir au foyer de la maladie.

Il y en a encore qui diſent que lorſque l'inflammation eſt du côté droit, ſoit dans la pleure ſoit dans le poûmon, la douleur de tête eſt auſſi du côté droit, & le viſage eſt plus rouge de ce côté là. Cela peut être vrai quelquefois à cauſe que les malades ſe couchent toûjours ſur le côté affecté, ainſi les vaiſſeaux étant comprimés le ſang demeure plus long-tems à circuler dans la partie du même côté.

Si quelqu'un demande d'où vient que le premier & le dernier ſang qu'on tire dans la Pleureſie ou dans la Peripneumonie eſt quelquefois loüable, & que le deuxiéme ou le troiſiéme eſt corrompu : il eſt aiſé de répondre que ſi cela arrive c'eſt parce que la portion la plus gâtée étant figée dans la pleure ou dans le poûmon, il faut bien que la plus pure ſorte la premiere, & puis les vaiſſeaux étant deſemplis le ſang extravaſé qui étoit ſans mouvement eſt enfin repris par celui qui circule, & en ſe mélant avec lui il ſort par la même ouverture ; & quand la

maſſe eſt enfin dépouillée de tout ce qu'elle avoit de partie gatées, ce n'eſt pas une merveille que le dernier ſang ſoit beau. J'ai dit ſi cela arrive quelquefois que le premier & le dernier ſang qu'on tire aux Pleuretiques ſoit bon, & que le deuxiéme ſoit ſeulement gaté; car le plus ſouvent tout le ſang qu'on leur tire eſt également mauvais auſſi bien le premier que le dernier, le deuxiéme & le troiſiéme, & ainſi du reſte, ſuivant la quantité des ſaignées qu'on trouve à propos de faire: & il ne faut pas s'en étonner, puiſque la Pleureſie n'eſt pas ſi-tôt formée qu'elle eſt accompagnée de la fiévre qui enferme toûjours avec elle beaucoup de corruption; ce n'eſt pas qu'après tout on doive trop ſe fier ſur la connoiſſance qu'on peut avoir du bon ou du mauvais ſang, car on y eſt bien ſouvent trompé par l'apparence.

En effet le ſang paroit bon ou mauvais ſuivant les diverſes iſſuës qu'on lui donne, ou ſuivant qu'il coule plus vîte ou plus lentement: ainſi voions-nous que le ſang qui ſort de la veine par une petite ouverture paroit fort bon & fort loüable, quoique nous ſoions comme aſſeurez par

la

la grandeur & la malignité de la maladie qu'il ne peut-être dans le fond que fort gaté. La raiſon de cela eſt que le ſang coulant en petite quantité, & n'aiant pas beaucoup d'eſprits pour l'agiter, les parties heterogenées qu'il contient ne peuvent pas ſi bien ſe ſeparer des autres. Si le ſang coule auſſi trop lentement, comme il arrive quelquefois dans la fiévre maligne lorſque le malade qui ſe fait ſaigner a peur, ou tombe en defaillance, l'air qui penetre cette iſſuë fait le même effet ſur lui, j'entens qu'il reſſerre d'abord les parties, & confond peſle-meſle celles qui ſont gatées avec celles qui ne le ſont pas: d'où vient qu'alors après une ou deux paletes il en ſort une de bonne à cauſe de l'accident qui y eſt ſurvenu.

Et par la même raiſon encore ſi l'on recevoit le ſang qui coule dans un grand plat & dans une petite palette tour à tour, on y verroit une notable difference de l'un à l'autre; j'entens que celui qui ſeroit dans le plat ſeroit meilleur que celui qui ſeroit dans la palete, parceque l'air aiant beaucoup plus de priſe ſur l'un que ſur l'autre, il le refroidiroit plûtôt, & par là empêchant que les parties hetero-

genées ne pûſſent pas bien ſe ſeparer des autres, ce ſang nous paroîtroit meilleur que celui qui ſeroit dans la palete, quoiqu'ils fuſſent tous deux également mauvais.

Après les ſaignées on peut ſe ſervir de quelque petite purgation pour vuider doucement la matiere morbifique : les Juleps, Emulſions, & Cliſteres ſont d'uſage : Les premiers rafraîchiſſent la maſſe du ſang & diminuent ſon mouvement ; les derniers ſervent à tenir les inteſtins nets, leſquels outre les matieres fecales reçoivent encore quantité d'ordures, dont le ſang ſe decharge en ſe fermentant par les arterioles qui ſont répanduës dans leurs tuniques ; & plus encore par le pore Cholidoche & le conduit Virſongien, or ſi on laiſſoit croupir long-tems les impuretés, il ſeroit à craindre qu'elles ne fuſſent repriſes par les veines, & ne rentraſſent dans la maſſe du ſang où elles cauſeroient de nouveaux deſordres.

Vous compoſerés les Clyſteres de cette Maniere, Prenés feuilles des Mauves, de Bete, de Parietaire, & de Laitue de chacune une poignée, une once & demi

des

des quatre ſemences froides, Orge entier une demi poignée, fleurs de Camomile & de Melilot de chacun une pincée, faites cuire le tout dans une quantité ſuffiſante d'eau, coulés enſuite vôtre liqueur & y diſſolvés une once de Catholicon fin & deux onces de Miel violat, faites en un Clyſtere que vous donnerés au malade de deux en deux jours.

Pendant tout le cours de la maladie, c'eſt-à dire pendant que la fiévre durera, ſouvenés vous de ne donner point d'alimens ſolides à vôtre malade, & contentés-vous de le nourrir avec des bouillons, dont vous lui donnerés un petite écuelle de trois en trois heures.

Son boire ordinaire ſera d'une Ptiſane faite avec l'Orge, les Raiſins ſecs, & un peu de Regliſſe.

Les Emulſions dont il uſera reglement tous les ſoirs, & même le matin ſi le cas le requiert ſeront compoſées en la maniere ſuivante.

Prenés Amandes douces pelées huit paires, ſix drachmes des quatre ſemences froides, ſemence de Laîtue & de Pavot blanc de chacun une demi drachme, pilés le tout dans un mortier de marbre

en y verſant peu à peu un grand verre de la Ptyſane ci devant prescrite,& autant d'eau diſtillée de Pavot rouge;coulés enſuite votre liqueur que vous diviſerés en deux priſes, que vous fairés prendre ſoir & matin à vôtre malade, après avoir mêlé dans chacune une once de ſyrop de Capillaire ou de Tuſſilage, & trois drachmes de ſyrop de Pavot blanc, où un grain de Laudanum dans la priſe du ſoir.

Si au lieu d'une Emulſion vous voulés lui donner quelque Julep ſervés vous de la formule ſuivante.

Prenés eau diſtillée de Pavot rouge ; & de celle de Lys de chacune trois onces; ſyrop de Violettes une once, ſyrop de Pavot blanc trois drachmes, mêlés le tout enſemble & le faites prendre au malade.

Ne faites pas difficulté de vous ſervir de Narcotiques au commancement & dans le progrés de cette maladie quoiqu'elle ſoit jointe à la Peripneumonie car quoique Willis les desapprouve & beaucoup de Praticiens après lui, on remarque qu'ils font un merveilleux effect, ſur tout en ceux qui ſont travaillés de veilles & de reveries, & en ceux qui ſouf-

ſouffrent des vehementes douleurs. Willis & les autres en deffendent l'uſage parce, diſent-ils, qu'ils arrêtent les crachats & empêchent l'expectoration, mais ils ne prenent pas garde qu'il n'y à pas de remede plus propre que le Laudanum pour arrêter le progrés de la fluxion, qui eſt à quoi tendent les frequentes ſaignées & les autres remedes qu'on ordonne dans ces maladies : d'ailleurs il faut conſiderer que c'eſt le plus ſouvent la ſeule foibleſſe des poûmons qui empêche l'expectoration des matieres purulentes dont ils ſont farcis, & que l'uſage des Narcotiques remedie admirablement bien à cette foibleſſe en donnant occaſion à la generation des eſprits animaux ; qui ſe fait beaucoup mieux & en plus grande abondance comme tout le monde le ſait, pendant le ſommeil que durant les veilles ; Enfin n'y aiant rien de plus facheux & de plus incommode à un malade que les continuelles veilles qui en échauffant extraordinairement le ſang diſſipent les eſprits, & cauſent mille autres accidents, il eſt fort à propos de les prevenir autant qu'il eſt poſſible : en procurant au malade un doux repos, & en entrenant

une grande tranquillité dans le ſang qui ſont les deux indications que nous rempliſſons par le moïen des Narcotiques.

Tous ces remedes peuvent ſe faire en même tems, je veux dire qu'à meſure qu'on ſaigne le malade on peut lui donner des Lavemens & lui faire prendre des Emulſions ou des Juleps ſoir & matin; après quoi on peut venir à des petites purgations aiant premierement fait ſix ou ſept ſaignées & cela en trois ou quatre jours afin d'arrêter bien-tôt le progrés de la fluxion : les Medecines peuvent être compoſées de cette maniere.

Prenés trois drachmes de Senné, un peu de Roſes rouges, une drachme de ſel prunelle, feuilles de Cichorée & de Laitue de chacune une demi poignée, faites bouillir le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau, & coulés enſuite vôtre liqueur ou vous diſſoudrés une once de Manne & autant de ſyrop de Roſes compoſé, faites en une potion que vous donnerés le matin à vôtre malade.

Ou bien faités infuſer deux drachmes de Senné dans une écuelle de bouillon avec une drachme de Sel Prunelle, & l'aiant coulé diſſolvés y une once de Manne, & le donnés au malade. Si

Si la Peripneumonie eſt jointe à la Pleureſie & que la poitrine ſoit fort embarraſſée, vous ne devez pas faire difficulté de lui donner ſix drachmes & même une once de vin Emetique dans une infuſion de Senné.

Tous ces remedes peuvent être reïterés ſuivant l'état ou ſe trouvera le malade, ſur tout les petites purgations qu'il faudra mettre en uſage de tems en tems jusques à ce que le malade ait recouvert une parfaite ſanté.

On ne fera pas mal cependant d'appliquer ſur le côté affecté un cataplâme lenitif pour endormir un peu la douleur, & donner quelque ſoulagement au malade: ſur tout ſi c'eſt une fauſſe Pleureſie, & que les muſcles externes ſe trouvent affectés auſſi bien que les internes: ſi dans un pareil cas comme il arrive presque toûjours il paroit une tumeur dans l'endroit où l'on ſent la douleur, après avoir beaucoup ſaigné, vous pouvés appliquer une Ventouſe ſcarifiée ſur la partie affectée, & enſuite un Cautere pour faire ſortir les matieres qui ſont contenues dans cet endroit, vous traiterés enſuite la plaie comme une autre ulcere.

CHAPITRE IV.

De la Peripneumonie.

LA Peripneumonie eſt une inflammation des poûmons avec fiévre aiguë, toux & difficulté de reſpirer. Outre ces ſignes Pathognomiques cette maladie eſt ſouvent accompagnée d'une douleur poignante dans la poitrine, d'une intumeſcence ou enfleure de poûmon, & du crachement de ſang tantôt pur tantôt mêlé avec d'autres matieres: ajoûtez à cela une ſoif inſupporable, des veilles opiniâtres, une grande douleur de tête, & quelquefois Délire avec une grande inquietude dans tout le corps.

Pour rendre plus facilement raiſon de tous ces ſimptomes, il eſt bon d'expliquer auparavant & la cauſe antecedente & la cauſe conjointe de cette maladie. Et pour commencer par la premiere où il y a plus de difficulté, je dis qu'elle renferme neceſſairement deux choſes; ſavoir une

une fermentation extraordinaire dans la maſſe du ſang & une certaine diſpoſition de ce même ſang qui le rend plus propre à s'extravaſer plûtôt dans les poûmons, que dans aucune autre partie du corps : Or cette diſpoſition du ſang n'eſt autre choſe qu'une certaine figure dans quelqu'une de ſes parties, qui s'accommodant mieux aux pores des poûmons que ceux d'aucune autre partie, fait qu'il s'y arrête & qu'il s'y fige ; de maniere que le ſang qui eſt alors dans un grand mouvement, & qui ſe porte dans le poûmon avec une rapidité extreme, ne trouvant pas ſon paſſage libre, parce qu'il ſe le ferme lui-même de la maniere que je viens de dire, il faut neceſſairement que ce viſcere s'engorge, que ſes vaiſſeaux s'en rempliſſent extrémement, & qu'il s'en rompe quelqu'un par où il s'extravaſe dans ſa ſubſtance & cauſe l'inflammation.

On me dira peut-être qu'elle eſt plûtôt excitée dans le poûmon que dans aucun autre viſcere à cauſe qu'il eſt foible, comme dit Hippocrate, & fort ſujet aux fluxions. Mais pour faire voir que cette raiſon n'eſt pas bonne, je demande à

mon tour, lorſqu'un ſang extremement chaud & bouillant s'extravaſe dans le foie ou dans la pleure, & non pas dans le poûmon, dans le bras ou dans la cuiſſe, eſt ce la foibleſſe ou delicateſſe des parties qui fait cela : nullement, & c'eſt une choſe inſoûtenable, puiſqu'il n'y en a pas aucune d'elles qui ne ſoit plus forte & plus capable de reſiſter à l'impetuoſité des humeurs que les poûmons qui n'ont couru alors aucun danger. Il faut donc toûjours avoir recours à cette diſpoſition particuliere du ſang qui le fait plûtôt arrêter dans une partie que dans l'autre, pour s'épancher enſuite, & cauſer l'inflammation.

De cela, il eſt évident que la fiévre ardente ne peut pas cauſer la Peripneumonie : car bien que le ſang ſoit alors tout en feu & qu'il roule dans les poûmons avec une extreme viteſſe, neanmoins parce qu'il n'a pas dans cette fiévre cette diſpoſition particuliere dont j'ai parlé, & qu'il n'y a rien qui l'arrête en paſſant par ce nombre preſque innombrable de vaiſſeaux qui ſont répandus dans ce viſcere, il ne ſauroit en faire crever aucun par lequel il puiſſe couler dans ſa ſub-

ſubſtanee : Ajoûtez à cela que la fiévre ardente n'arrive ordinairement que l'Eté lorſque les humeurs ſe trouvent comme grillées par les ardeurs de la ſaiſon, & alors les pores étant fort ouverts le ſang tranſpire facilement, & paſſe d'autant plus vîte & plus librement dans les poûmons qu'il ſe décharge par tout ailleurs d'une bonne partie des fumées qu'il éleve en circulant.

Par une raiſon toute contraire à cela, l'Hiver doit être plus fertile en Peripneumonie qu'aucune autre ſaiſon, comme l'exemple nous le montre aſſés evidement : car l'air étant extremement froid dans cette ſaiſon, il fait ſerrer les parties externes & en bouche les pores, de ſorte que le ſang ne trouvant pas à ſe decharger que de peu de fumées, ou de preſque point, il en devient plus bouillant & plus impetueux : & ne pouvant d'ailleurs être porté qu'en petite quantité par les arteres & les veines qui ſont le long de l'habitude du corps, il eſt contraint d'aller & plus abondamment & plus vîte dans les vaiſſeaux du dedans, & comme il paſſe autant dans le poûmon que dans toutes les autres parties enſemble, il ne

faut pas s'étonner ſi au moindre exercice que l'on fait, ſur tout ſi l'on vient à s'expoſer imprudemment au froid, (ce qui augmente de beaucoup ſon mouvement) il ne faut pas s'étonner, dis-je, ſi ce ſang fait rompre ſouvent quelque vaiſſeau dans le poûmon, où il produit enſuite la Peripneumonie: cela peut arriver ainſi par la ſeule conſtipation des pores, ſans qu'il ſoit neceſſaire que le ſang aie toûjours cette diſpoſition prochaine à s'arrêter dans les poûmons, laquelle concourt avec la fiévre à la production de cette maladie, ainſi que je l'ai déja expliqué.

La froideur de l'air ne contribuë pas ſeulement à la production de la Peripneumonie en bouchant les pores & ſerrant les parties externes: mais elle eſt quelquefois ſi exceſſive en de certains Païs, comme vers le Septentrion & le Nord, que l'air étant attiré dans les poûmons par la reſpiration il y glace preſque le ſang; & diminuant tout à coup ſon mouvement, il eſt cauſe que les veines s'en rempliſſent d'une telle maniere, qu'il en creve bien-tôt quelqu'une qui le laiſſe couler dans ce viſcere; & c'eſt ainſi que

la

la Peripneumonie ſe produit, laquelle eſt ſi ſouvent epidemique parmi les Anglois.

La cauſe conjointe de la Peripneumonie conſiſte ſeulement dans le ſang qui eſt extravaſé dans la ſubſtance du poûmon.

Les ſignes Pathognomiques de cette maladie ſont la fiévre, la toux, & difficulté de reſpirer. La fiévre eſt cauſée par une grande fermentation qui ſe fait dans le ſang: elle eſt produite d'ordinaire à même tems que la Peripneumonie, & ſouvent elle la precede par la même raiſon que j'ai déja dit pour la Pleureſie: & ſi quelquefois la fiévre ſuccede à la Peripneumonie, cela vient par accident & par le moïen de quelque cauſe externe, comme pourroit être (par exemple) une bleſſure qu'on auroit reçuë dans le poûmon, laquelle eſt toûjours ſuivie d'une d'une extravaſation de ſang, & de la fiévre.

La toux ſe fait lorſque le ſang extravaſé dans le poûmon vient à piquoter & à irriter les bronches.

La difficulté de reſpirer vient de ce que le même ſang comprime les bronches,

ches, & ne laiſſe pas un paſſage libre à l'air. A quoi on peut ajoûter que la forte tenſion des membranes du poûmon cauſée par l'inflammation empêche qu'il ne peut ſe dilater ni ſe ſerrer comme il faut pour recevoir & chaſſer l'air ſucceſſivement.

Les autres ſimptomes qui accompagnent ordinairement la Peripneumonie ſont une douleur aſſés vive qu'ils ſentent de tems en tems dans le poûmon, avec une grande intumeſcence, une extreme ſoif, des grandes veilles, douleur de tête, délire, la rougeur du viſage & une grande inquietude.

La douleur dans les Peripneumoniques vient en partie de la forte tenſion & dilatation des membranes du poûmon, qui ſont d'un ſentiment exquis & delicat; & en partie de l'irritation & piquotement des fibres nerveux cauſées par l'acreté de ce ſang extravaſé qui fait la Peripneumonie. Cette douleur s'étend quelquefois juſques au dos, & quelquefois même juſques aux épaules & vers la partie du ſternum, parceque le poûmon eſt attaché à toutes ces parties par des membranes.

Il eſt vrai que cette douleur vient le plus ſouvent, comme nous l'avons déjà dit dans le Chapitre precedent, de ce que les poûmons ſont attachés à la pleure; & c'eſt en ce cas que ſi on ſe couche ſur le côté ſain la douleur eſt beaucoup plus grande, parce que les poûmons tirant en bas par leur propre poids la pleure où ils ſont attachés, ils y cauſent une eſpece de dilaceration qui ne ſauroit ſe faire ſans de très-vives douleurs; nous avons encore dit dans le Chapitre precedent comment cette adherence arrive.

L'intumeſcence ou enflure des poûmons n'eſt autre choſe que la grande tenſion de ces parties membraneuſes, avec une dilatation extraordinaire de ſes vaiſſeaux cauſée par le ſang extrememment bouillant & rarefié.

La ſoif reconnoit pour cauſe, des fumées ſeches & brûlantes qui dégorgent de la maſſe du ſang par le bout des arteres dans l'orifice ſuperieur du ventricule, & qui par l'impreſſion qu'elles y font excitent en nous le ſentiment de ſoif.

Les grandes veilles ſont cauſées par l'extreme chaleur du ſang, lequel ſe portant vers les parties avec beaucoup de vi-

viteſſe & d'impetuoſité, cauſe de forts ébranlemens dans le cerveau, & met les eſprits animaux dans un très-grand mouvement.

La douleur de tête peut proceder de deux cauſes, ou de la forte divulſion que ce ſang bouillant & fort rarefié excite dans la dure & pie mere, en dilatant extremement leurs vaiſſeaux; ou des fumées acres & mordicantes qui s'en élevent vers les membranes, leſquelles elles irritent & piquotent fortement.

Le delire ne peut mieux s'expliquer que par l'extreme ardeur du ſang, laquelle trouble toute l'œconomie du cerveau, & donne aux eſprits animaux une agitation violente & fort déreglée qui eſt proprement le caractere de ce ſimptome.

La rougeur du viſage vient de ce que le ſang trouvant moins de facilité à couler vers les parties inferieures par la reſiſtance que l'oppreſſion du poûmon fait à ſon cours, il eſt contraint de ſe porter en plus grande quantité vers les ſuperieures: ce qui fait que les veines en prenant trop & ſe gonflant exceſſivement, elles communiquent aux parties où

où elles ſe trouvent cette rougeur vive & éclatante qui provient du ſang, laquelle brille & paroit mieux au viſage que dans aucune autre partie, a cauſe que la peau en eſt très-rare & très-déliée.

L'inquietude n'eſt autre choſe qu'une douleur ſourde & profonde dans toutes les parties du corps, laquelle eſt excitée par des fumées un peu groſſieres qui ſe détachent de la maſſe du ſang pour ſe jetter ſur ſes parties nerveuſes.

Les cauſes évidentes de la Peripneumonie ſont les mêmes que celles de la Pleureſie : j'entens en général toutes les choſes qui peuvent allumer la maſſe du ſang & exciter de grandes fermentations.

Toutes les Peripneumonies ne reconnoiſſent pourtant pas ces cauſes, car celles des perſonnes âgées, qui tombent presque tous enfin dans cette maladie, viennent de ce que leur ſang ſe trouvant à la longue trop groſſier, & deſtitué d'*esprits*, s'arrête dans les poûmons, où venant à ſe corrompre & à ſe pourrir par le ſejour qu'il y fait, y cauſe l'inflammation que nous appellons Peripneumonie: ſur quoi remarqués encore en paſſant que l'inflammation n'eſt pas toûjours pro-

produite par un ſang extravaſé ; à quoi on peut ajoûter que tout ſang extravaſé ne produit pas auſſi l'inflammation, car il n'en ſurvient point du tout dans l'Hemoptiſie quoi qu'on rende quelquefois jusques à trois ou quatre livres de ſang, & même d'avantage, qui ſe trouve effectivement hors des vaiſſeaux, l'inflammation n'arrive donc par un ſang extravaſé que lors que ce ſang croupit, qu'il n'a point de mouvement, & qu'il ſe trouve renfermé dans un lieu d'ou il ne peut ſortir, comme il arrive dans la Peripneumonie ; au lieu que dans l'Hemoptiſie trouvant ſortie par les bronches il paſſe ſans cauſer aucune inflammation.

Les Peripneumonies ſont auſſi quelquefois des maladies hereditaires à cauſe de la mauvaiſe conſtitution du ſang : la diſpoſition des poûmons y contribue encore beaucoup, car il y à quelquefois des duretés ou glandes Scrophuleuſes qui au commancement n'étant pas fort grandes n'empêchent pas le mouvement du ſang, mais quand elles viennent à groſſir elles compriment les vaiſſeaux, & par cette compreſſion empêchant le paſſage du ſang,

ſang, il faut de neceſſité que l'effort qu'il fait pour paſſer outre en creve quelcun, & qu'il ſe repende enſuite dans cette partie, ou il cauſe une inflammation par les raiſons que nous avons déja alleguées.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, il n'y a gueres de perſonnes qui ne ſachent que cette maladie eſt fort dangereuſe, & que la plus grande partie de ceux qui en ſont attaqués en meurent ou en reviennent avec peine. La raiſon de cela s'accorde bien avec l'experience : car il eſt fort difficile de guerir d'une ſolution de continu, avec une grande extravaſation du ſang, dans une partie auſſi foible, auſſi molle, & auſſi delicate que le poûmon, lequel eſt d'ailleurs dans un perpetuel mouvement.

Mais d'où vient qu'on guerit pourtant quelquefois l'ulcere qui ſe fait au poûmon dans la Peripneumonie, & qu'on ne peut jamais guerir celui qui ſe fait dans la *Phthiſie*. Je répons que parmi les Peripneumoniques il s'en trouve beaucoup qui ont naturellement les poûmons fort bons & très-bien conſtitués, & le ſang dans ſon juxte temperament; de ſorte qu'après qu'on a fait une fois ceſſer

ceſſer la fiévre, & l'inflammation par le moïen des ſaignées, des purgations, & autres remedes qu'on a accoûtumé d'emploier dans cette maladie, le ſang ſe fermente doucement dans les vaiſſeaux, ſon cours eſt égal & paiſible, & il ne ſe fait plus de decharges ſur le poûmon capables d'y entretenir l'ulcere. Voila pourquoi dans cet état ce qui y reſte d'impur & de ſordide, s'en allant d'un côté par l'inſenſible tranſpiration, & de l'autre rentrant par l'orifice des veines dans la maſſe du ſang pour être evacué par les voies ordinaires, la partie ulcerée ſe netoie peu à peu, & ce qu'il y a de rongé ſe reünit & ſe conſolide, qui eſt en quoi conſiſte la gueriſon de l'ulcere.

Il en arrive autrement dans les Phthiſiques, car ils ont tout le ſang acre & ſalé, le poûmon plein de glandes contre nature & de duretez: & enfin une fiévre lente qui ne les quitte jamais jusques à la mort: toutes leſquelles choſes concourent à la fois à rendre l'ulcere incurable, & voici de quelle maniere: le poûmon mal conformé & ſcirrheux fait deux choſes; j'entends qu'il empêche que le ſang ne circule librement dans

les

les vaiſſeaux, & qu'il n'entre pas aſſez d'air dans les bronches pour le rafraichir & le depurer de ſes excremens : il ſe gâte encore davantage & devient plus ſalé : mais la plus grande corruption du ſang ne vient pas de là, car en circulant il s'empreint d'une partie des impuretés de l'ulcere, leſquelles le corrompent & le diſſolvent bien autrement. Ce ſont les matieres ſolides qui entretiennent la fiévre lente, & lui donnent du ſuc pour ſe nourrir, puiſque la fiévre ne manque pas à ſon tour de fournir au poûmon, dequoi entretenir le foier de la maladie par les decharges continuelles qu'elle fait faire ſur la partie affectée : ainſi il n'eſt pas extraordinaire qu'un ulcere qui eſt ſi bien entretenu par tant d'endroits differens élude tous les ſecours de l'art, & devienne incurable malgré tous les remedes qu'on y peut faire.

La Peripneumonie ſurvenant à l'Angine ou à la Pleureſie, eſt plus à craindre que lorſqu'elle vient d'elle-même, ou après l'une ou l'autre de ces maladies ; mais de quelle maniere qu'elle arrive, elle eſt toûjours dangereuſe, ſur tout ſi elle eſt accompagnée d'une fiévre fort ai-

aiguë, de grandes veilles, d'une ſoif inſupportable, & de l'Orthopnée : car tout cela marque une chaleur exceſſive dans le ſang, avec une grande oppreſſion de poitrine.

La Peripneumonie accompagnée du hoquet eſt une des plus dangereuſes, Hipocrate lui même dit *Peripneumonia cum ſingultu malum* ; la raiſon de cela eſt qu'en ce cas l'inflammation eſt très grande, & que le poûmon ſe trouve ſi gonflé qu'il preſſe le diaphragme jusques à lui cauſer les mouvemens convulſifs qui font le hoquet.

Les affaires du malade ſont encore dans un plus méchant état, quand le delire, la phreneſie, les mouvemens convulſifs, ou la paralyſie de la moitié du corps ſe joignent à ces autres ſimptomes, parce que cela marque qu'il s'eſt déja fait un tranſport au cerveau ; il n'y a pas moins à apprehender pour un Peripneumonique, ſi avec une fort grande difficulté de reſpirer il a de cruels vomiſſemens ou frequentes défaillance, un petit poux, & des ſueurs froides ; car tous ces ſignes nous font voir clairement que le poûmon ne ſe dégage point, que les matieres qui

ſont

ſont extravaſées dans la ſubſtance ne ſont ni crachées ni repriſes dans la maſſe du ſang, que la circulation étant de plus en plus empêchée les eſprits ſe diſſipent, les forces s'abattent, & le malade tend à ſa fin.

Pour ce qui eſt des crachats, ceux qui ſont un peu craſſes & blancs, & teins tant ſoit peu de ſang, ſont les moins mauvais : les tenus, & les crus chargés de ſang ſont plus méchants, parce qu'ils marquent une fluxion plus abondante ; mais c'eſt encore un plus méchant ſigne de ne cracher rien du tout, à cauſe que les matieres extravaſées étant retenuës dans le poûmon. Il faut de neceſſité ou que le malade ſuffoque, ou que la tumeur venant à crever en dehors elle cauſe l'Empyeme. Les autres eſpeces de crachats, comme les jaunatres, les verdâtres & les noirs ſont tous mauvais, parce qu'ils marquent tous beaucoup de feu dans la maſſe du ſang, mais ces derniers ſur tout plus que tous les autres. Les crachats extremement épais ſont beaucoup à craindre par la même raiſon, de quelle couleur qu'ils ſoient ; car la chaleur aiant enlevé les parties les

plus humides de ces ſortes de matieres, ce qu'il y a de plus craſſe demeure & fait l'épaiſſeur.

Je ne dis rien des urines, parce qu'elles ſont fort trompeuſes, & qu'on ne peut rien conter d'aſſeuré ſur leur couleur & ſur leur conſiſtance : & marque de cela, c'eſt qu'elles ſont très-belles dans la fiévre maligne, où il y a beaucoup de corruption. Il eſt vrai que ſi les urines s'éloignoient beaucoup de l'état naturel, & qu'elles fuſſent, par exemple, extremement rouges ou noires, on pourroit bien alors les regarder comme d'un très-méchant augure pour le malade : car leur couleur extraordinaire ſeroit un ſigne viſible d'une extreme chaleur dans le ſang.

Une ſueur copieuſe, un flux d'urine, la diarrhée, l'hemorragie du nés, les flux des menſtruës ou des hemorrhoïdes ſont quelquefois de bon augure dans cette maladie ; & même ſi quelqu'une de ces evacuations ſurvient à propos, elle l'emporte ou avance fort la gueriſon.

L'état des forces eſt d'une extreme conſequence dans la Peripneumonie : car au milieu des plus cruels ſimptomes dont

dont elle peut être accompagnée, pourveu que les forces ſe ſoûtiennent & que le poux ſoit encor fort, il y a toûjours quelque ſorte d'eſperance; au lieu que s'il eſt foible, c'eſt un très-méchant ſigne, quand même les autres ſimptomes ſeroient appaiſés & ne preſſeroient plus tant le malade.

Le poux inégal eſt le plus mauvais après *le petit*, en ce qu'il marque une grande oppreſſion de Poitrine; car alors le ſang ne pouvant circuler librement dans les entrailles, mais au contraire allant avec beaucoup d'inégalité du ventricule droit du cœur vers le gauche, le cœur ne le pouſſe dans les arteres que de la maniere qu'il le reçoit, c'eſt-à-dire fort inégalement, & c'eſt ce qui fait l'inégalité de poux.

La méthode de traiter la Peripneumonie étant la même que celle de la Pleureſie, & la difference des parties affectées n'empéchant pas qu'elles n'aient toutes deux les mêmes indications, il faut auſſi les mêmes remedes pour la chaſſer; de ſorte que la ſaignée, la purgation, & les remedes alterans, & les cliſteres conviennent dans cette mala-

die, mais il faut les ménager prudemment ; & ſur tout il ne faut point purger le malade qu'après l'avoir fait ſaigner quatre ou cinq fois, plus ou moins, ſuivant la grandeur de la Peripneumonie, & les forces du malade. La raiſon en eſt, que ſi l'on venoit à purger le malade après une ou deux ſaignées ſeulement, la fermentation qu'exciteroit le remede purgatif dans la maſſe du ſang, les vaiſſeaux n'étant pas ſuffiſamment deſemplis, pourroit cauſer une nouvelle decharge dans les poûmons, ou faire un tranſport dans le cerveau.

Cependant il ne faut pas oublier les Loochs & les Eclegmes, qui ſervent à faciliter l'expulſion des crachats ; car comme on les tient long-tems dans la bouche, ils ne contribuent pas peu à épaiſſir l'air qu'on reſpire, & à lui donner une conſiſtence propre pour ſe charger des matieres qui ſont dans le poûmon, & les entraîner avec lui dans l'expiration, outre qu'il coule toûjours quelque goutte de ce reméde liquide dans l'apre artere, laquelle en étant lubrifiée & humectée, ſe trouve plus propre au mouvement & à faire des contractions, par

par le moïen deſquelles elle ſe décharge des ſeroſités dont elle eſt abreuvée.

Vous pourrés compoſer les Loochs de pluſieurs manieres, ou avec des poudres, ou avec des opiates, ou avec des ſirops ; comme ces derniers me paroiſſent les plus propres en voici à peu près la formule.

Prenés ſyrop de Tuſſilage & Oxymel ſimple de chacun une once & demi, Baume de Soufre une drachme & demi, faités en un Looch dont vous donnerés de tems en tems quelque cueillerée au malade, en lui ordonnant de le tenir dans la bouche, & d'avaler inſenſiblement ce qui ſe diſſoudra.

Comme ce que nous avons dit des Narcotiques dans le chapitre précedent n'a été qu'à l'occaſion de la Peripneumonie, il n'eſt pas néceſſaire de redire ici les bons effects qu'ils produiſent, & de combattre derechef l'opinion de Willis puisque ce ſeroit tems perdu : obſervés ſeulement qu'en cas d'une grande oppreſſion du poûmon, vous ne devés pas toûjours vous ſervir du Laudanum, & qu'il vaut mieux pour lors ſe ſervir d'un Narcotique plus doux, comme du ſirop

de Pavot, de peur que le Laudanum n'augmente encore ſon oppreſſion en fixant trop les eſprits dans le cerveau, & n'en laiſſant pas couler aſſez dans les organes de la reſpiration pour faire leurs fonctions.

Il y a un cas particulier où les Ventouſes ſcarifiées ſur le dos n'apportent pas un mediocre ſoulagement aux Peripneumoniques. Car lors qu'on juge que l'inflammation s'eſt communiquée aux muſcles du dos dans cet endroit, où le poûmon eſt attaché par des membranes, ce qui eſt aiſé à connoître par la grande douleur que reſſent le malade en ces parties en touſſant, alors cette operation ſe fait à raiſon des muſcles affectés, & pour emporter une partie du ſang qui eſt extravaſé.

Si tous les remédes ſont ſans effet, & que le poûmon ne ſe trouve pas déchargé, on peut donner avec confiance l'emetique, dont on voit tous les jours des effets admirables en pareilles rencontres, pourveu neanmoins que le malade ait aſſés de force pour en ſupporter la violence, & qu'on aie ſuffiſamment ſaigné. Car ſi les vaiſſeaux ſe trouvoient encore aſſés

aſſés pleins, il ſeroit à craindre que la fermentation extraordinaire que cauſe ce reméde dans la maſſe du ſang ne vint à faire crever bientôt quelque vaiſſeau conſiderable, pour y cauſer enſuite une inflammation, laquelle ſeroit extremement dangereuſe, & mettroit le malade dans un pitoiable état.

CHAPITRE V.

De l'Empyeme.

BIen que le mot d'Empyeme pris ſelon toute ſon étenduë ſignifie toute ſorte de ſuppuration, c'eſt-à-dire d'amas ou de collection de pus quelque partie du corps qu'elle ſe faſſe; cependant nous nous en ſervirons ici pour ſignifier avec tout le reſte des Medecins cet amas de pus ou de matiere purulente qui ſe fait dans la capacité de la Poitrine; je dis de pus ou de matiere purulente, parce qu'on diſtingue ordinairement l'un d'avec l'autre, appellant pus un amas pur de vraie corruption, & matiere purulente

te une pourriture qui eſt mélée avec quelque portion de ſang, de bile, ou de quelque autre humeur que ce ſoit.

La cauſe antecedante de l'Empyeme eſt toûjours quelque autre maladie de la Poitrine; à laquelle elle ſuccede, comme la Pleureſie, & la Peripneumonie, & je veux dire que lorſque quelqu'une de ces maladies ne pût ſe terminer heureuſement: & que le ſang qui eſt extravaſé ne pût ni être craché, ni ſe reſoudre par l'inſenſible tranſpiration, ni être repris par les veines pour r'entrer dans la maſſe du ſang, & être enſuite évacué par le moien des ſaignées & des purgations, & qu'il eſt enfin obligé de venir à ſuppuration & à former un abſcés dans le poûmon, ſi cet abſcés vient enſuite à crever & a laiſſer couler une grande quantité de pus dans la Poitrine, c'eſt ce pus ainſi ramaſſé dans la capacité de la Poitrine qu'on appelle Empyeme.

L'Empyeme peut encore être produite par accident, ſavoir lors qu'on reçoit quelque bleſſure dans le poûmon ou dans la Poitrine, ou qu'il ſe rompt quelque vaiſſeau dans l'un ou dans l'autre par une grande cheute, ou par quelque violent effort;

effort; car de quelle maniere que la choſe arrive, le ſang qui coule abondamment dans la capacité de la Poitrine, ſe convertiſſant en pus par le ſejour qu'il y fait, & parce qu'étant deſtitué de ſon mouvement circulaire ſes principes viennent à ſe ſeparer les uns des autres, qui eſt en quoi conſiſte la corruption, y cauſe auſſi ce que nous appellons Empyeme.

En parlant de l'Angine nous avons remarqué ſur la fin du Chapitre que le pus qui coule de la tumeur après qu'elle eſt percée, ne ſauroit cauſer l'Empyeme, comme le pretendoient les Anciens, parce que faute de conduit il ne tombe point dans la capacité de la Poitrine, & que tout ce qu'il peut faire c'eſt de tomber par la trachée artere dans les poûmons, auquel cas il faut que le malade ſuffoque parce que la reſpiration eſt empéchée, les conduits par ou l'air doit paſſer ſe trouvans bouchés.

La diſtillation d'une pituite ſalée du cerveau dans la capacité de la poitrine, qu'ils ont auſſi admis pour une cauſe de l'Empyeme, eſt une reverie toute pure, puisque l'Anatomie nous fait voir qu'il

n'y a nul conduit de communication entre ces deux parties que par le moïen de la circulation.

Les ſignes de l'Empyeme ſont de deux ſortes; les uns nous marquent quand il eſt ſur le point de ſe faire, ou ce qui eſt la même choſe que le pus eſt prêt de tomber ou tombe déja ou du poûmon ſi c'eſt enſuite de la Peripneumonie ou de la pleure ſi c'eſt enſuite de la Pleureſie dans la capacité de la Poitrine. Les autres ſignes nous font connoître que l'Empyeme eſt tout fait, ou que le pus eſt déja ramaſſé dans la dite cavité.

Les ſignes de la premiere eſpece ſont un redoublement de fiévre avec de grands friſſons, & des défaillances & quelque petit ſentiment de peſanteur dans la Poitrine.

La fiévre redouble lorſque l'Empyeme eſt ſur le point de ſe former, à cauſe que les matieres de l'abſès aiant plus d'agitation que jamais, & le fermentant d'une étrange maniere, communiquent auſſi plus de chaleur au ſang qui circule dans la partie affectée, & lui fourniſſant en même tems quantité de parties heterogenées & nuiſibles, & augmentant

tant encore ſon mouvement, contribuent beaucoup de leur côté au redoublement de la fiévre.

Les friſſons ne peuvent être mieux attribués qu'à des vapeurs acres qui s'élevant du ſang dans la fermentation, vont irriter les membranes & leur font faire ces ſortes de tremouſſement qu'on ſent dans tout le corps; on pourroit dire encore que toutes les membranes étant continues, il ſuffit ſeulement que celles qui tapiſſent les parois de la Poitrine ſoient fortement irritées par l'acreté du pus qui y eſt ramaſſé, afin que toutes les parties de nôtre corps en friſſonnent.

Les defaillances peuvent arriver en deux manieres: ou bien parceque l'Empyeme emportant beaucoup de ſang & d'eſprits vitaux, il ne peut ſe faire dans le cerveau que peu d'eſprits animaux; de ſorte que le cœur n'en recevant pas en ſuffiſante quantité pour faire des contractions vigoureuſes, & pouſſer comme il faut le ſang dans toutes les parties du corps, il vient bien tôt à s'en remplir lui même & à s'engorger; & c'eſt alors qu'on ſe ſent évanouir. Ou bien la dé-

faillance peut-être cauſée par des fumées épaiſſes & groſſieres qui s'élevant du ſang des Empyematiques vers la cavité du cœur, s'y attachent fortement, & en tiennent les parois tellement dilatées, que le cœur a bien de la peine à faire de petites ſiſtoles pour pouſſer le ſang dans toutes les parties du corps : d'où vient qu'il s'arrete & croupit dans les ventricules, & cette lenteur extrême du ſang eſt la cauſe prochaine de la defaillance.

On ſent un petit poids dans la Poitrine parce que les matieres de l'Empyeme qui le cauſent ne ſont pas encore en grande quantité.

Les ſignes de l'Empyeme confirmé ſont une fiévre ardente avec des redoublemens la nuit, & une difficulté de reſpirer preſque continuelle, la fluctuation des matieres dans la cavité de la Poitrine quand on ſe remuë, forces ſueurs, & principalement la nuit, une grande rougeur aux joües, des yeux caves, des ongles courbées, l'enfleure des jambes & des pieds, l'eruption de quelque puſtule à la Poitrine, & ſur la fin une tumeur œdemateuſe du côté où eſt le pus.

Le ſang des Empyiques aiant puiſé dans

dans les matieres de l'Empyeme beaucoup d'impuretés & de parties heterogenées capables de les fermenter, il ne faut pas s'étonner s'ils ont une fiévre ardente laquelle redouble la nuit, à cauſe que les exhalaiſons & les vapeurs que le ſoleil avoient élevées de la terre & des eaux, n'étant plus retenuës par ſa preſence quand il eſt couché, elles retombent auſſi-tôt par leur propre poids; & comme l'air qui les reçoit en devient plus craſſe & plus froid, il bouche les pores du corps, & empêche l'iſſuë des fumées du ſang, leſquelles étant retenuës dans la maſſe y excitent une fermentation extraordinaire, d'ou naît le redoublement de la fiévre.

Les ſueurs arrivent dans l'Empyeme inveteré parceque le ſang eſt fort diſſous, & cette diſſolution ne vient que des vapeurs acres & des petits corps tranchants & inciſifs qui s'élevent continuellement du pus juſques à lui & en diſſolvent ſa tiſſure. Les ſueurs arrivent principalement la nuit, à cauſe que le corps étant ſans action, & l'air étant plus froid & plus craſſe que le jour par les raiſons que je viens de dire en parlant de la fiévre,

les pores du corps ſe trouvent preſque bouchés, en ſorte que les vapeurs qui s'élevent alors en grande quantité de la maſſe, ne trouvant pas leur iſſuë libre & leur mouvement étant retardé par ce moïen, elles viennent à s'arrêter ſur la ſurface de la peau, du moins une partie d'elles, où s'attachant continuellement, elles s'y epaiſſiſſent petit à petit, & forment inſenſiblement des gouttes d'eau, de la même maniere à peu près que les vapeurs qui s'élevent des liqueurs qu'on diſtille en chimie, lorſqu'elles ſont attachées en ſuffiſante quantité, au haut de la chape qui les reçoit.

La difficulté de reſpirer eſt cauſée en partie par la peſanteur du pus ſur le diaphragme, lequel empêche ſon mouvement, & en partie par l'eſpace que le pus occupe dans la cavité du thorax, n'en laiſſant pas aſſez au poûmon pour ſe bien dilater, & recevoir ſuffiſamment de l'air.

Le flotement de matiere dans cette partie quand on ſe tourne d'un côté ou d'autre, eſt une choſe ſi claire, qu'elle n'a pas beſoin d'explication.

La rougeur des joües eſt une ſuite de l'op-

l'oppreſſion du poûmon, de la maniere que j'ai déja expliqué dans la Peripneumonie. Il eſt vrai que la fiévre ſeule eſt quelquefois capable de cauſer cette rougeur ſur le viſage, en faiſant aller le ſang le plus ſubtil en plus grande quantité ſur cette partie.

Les yeux caves & les ongles courbées reconnoiſſent tous deux une même cauſe, ſavoir la mêchante conſtitution du ſang, lequel étant fort acre, & impur & peu convenable pour la nourriture des parties, il faut neceſſairement qu'elle vienne à ſe conſumer par un défaut d'aliment: ainſi les yeux s'enfonçent dans la tête, parce qu'il n'y a point de graiſſe pour remplir les interſtices des muſcles, & les tenir dans leur ſituation naturelle; & les ongles ſe courbent, parcequ'il n'y a point de chair pour les ſoutenir.

L'enfleure des jambes & des pieds eſt encore un effet de la diſſolution du ſang, dont la partie la plus tenuë qui eſt la ſereuſe s'epanche facilement des vaiſſeaux, ſoit à cauſe du penchant ou de la facilité qu'elle y trouve. ſoit que ſes parties étant plus éloignées du foier de la chaleur, le ſang qui eſt déja fort aqueux &

preſ-

preſque épuiſé d'eſprits, n'a pas aſſez de mouvement ni de force pour remonter vers le cœur; en ſorte que coulant lentement dans les veines, elles s'en rempliſſent bien-tôt, & obligent la ſeroſité à ſortir à travers leurs membranes pour ſe répandre dans les parties. A quoi l'on peut ajoûter encore que les conduits lymphatiques ſe trouvans en même-tems remplis de lymphe, il en exude une grande quantité, laquelle ſe mélant avec la ſeroſité, concourt avec elle à l'enfleure des jambes & des pieds.

L'erruption des puſtules dans la Poitrine n'eſt autre choſe que la partie la plus fixe & la plus déliée du pus, laquelle a rongé & percé la membrane qui tapiſſe les côtes, & s'eſt faite un paſſage à travers les muſcles intercoſtaux, juſques à la peau où elle s'eſt attachée en forme de croute ou de puſtule.

Enfin après que le pus a long-tems croupi dans la cavité de la Poitrine, il s'en détache des parties ſereuſes & aqueuſes, leſquelles ſe jettant dans les interſtices des muſcles intercoſtaux, y cauſent une tumeur œdemateuſe, qui eſt un des ſignes les plus aſſeurés de l'Empyeme inveteré.

Pour

On connoit que la collection du pus eſt du côté gauche ou du côté droit par l'inflammation qui à precedé, par la chaleur, par le poids, & par le flottement de la matiere qui ſe font toûjours ſentir du côté ou elle eſt ramaſſée.

Nous ne dirons rien ici des ſignes qui diſtinguent l'Empyeme d'avec l'Hydropiſe de la Poitrine, remettant de les propoſer dans le Chapitre ou nous traiterons de cette maladie en particulier.

Avant de venir au Prognoſtic & à la cure de l'Empyeme, remarqués qu'il arrive quelquefois, ſur tout dans l'Empyeme inveteré que le poûmon s'attache à la membrane qui tapiſſe les côtes, à cauſe de la viſcoſité que le pus à acquis par le grand ſejour qu'il à fait dans la Poitrine.

La tenſion de l'abdomen qui eſt encore un ſigne de l'Empyeme, vient de la grande abondance de matiere qui eſt repandue dans la capacité de la Poitrine, car venant par ſa peſanteur à preſſer le diaphragme, il faut de neceſſité qu'elle preſſe auſſi les parties qui ſont au deſſous.

Pour le prognoſtic on le peut faire

avant

avant & après l'operation, ſi aiant trop tardé à la faire, on voit que les forces du malade ſont affoiblies,& la maladie accompagnée de très-méchans ſimptomes, on peut dire alors qu'il n'y a plus d'eſperance pour lui, & bien loin d'entreprendre l'ouverture du côté, il eſt plus à propos à un Medecin de laiſſer mourir le malade, de peur que l'on ne l'accuſe de l'avoir tué. Que ſi au contraire les forces ſont encore bonnes, & que les ſimptomes ne ſoient pas trop violents, il en faut venir hardiment à l'operation; & après qu'elle eſt faite, ſi le pus qui en ſort eſt blanc, égal & bien cuit, c'eſt un bon ſigne, & on a lieu de s'en promettre un bon ſuccez. Mais ſi le pus au contraire eſt tenu, fétide & un peu teint de ſang, c'eſt une méchante marque, & l'eſperance de la gueriſon eſt fort petite.

L'Empyeme qui ſuccede à une Pleureſie ou à une Peripneumonie eſt beaucoup plus dangereux que celui qui arrive après quelque bleſſeure; ou qui vient de la rupture de quelque vaiſſeau dans la capacité de la Poitrine, car la ſuite de celui-ci eſt preſque toûjours bonne ſur tout

tout ſi la bleſſeure n'a pas penetré fort avant dans le poûmon; au lieu que l'autre jette ſouvent le malade dans le Maraſme, dans la fiévre lente, & dans la Phthyſie.

Ceux qui pretendent que le pus de l'Empyeme ſort quelquefois par les urines n'ont aucune connoiſſance de l'Anatomie; car n'y aiant nul conduit de la capacité de la Poitrine aux reins, ou à la veſſie, on ne ſauroit concevoir auſſi comment le pus y peut paſſer: on ne nie pourtant pas qu'on ne puiſſe dans l'Empyeme rendre du pus par les urines & même par les ſelles, mais en ce cas on ſoutient qu'il y à ulcere, ou dans les boyaux quand il en ſort par les ſelles, ou dans les reins ou la veſſie quand c'eſt par les urines.

On doit à peu près raiſonner de la même maniere lors que dans l'Empyeme on rend du pus avec les crachats, car en ce cas il faut ou que l'ulcere du poûmon continue (lors que l'Empyeme à ſuccedé à la Peripneumonie) ou que dans les autres cas le pus ait corrodé la membrane des poûmons, & que par l'ouverture qu'il s'eſt faite il entre dans les bronches, &

& ſoit de là porté au dehors par l'expectoration, étant impoſſible de concevoir qu'il puiſſe tranſuder au travers de ladite membrane qui eſt aſſés épaiſſe, puis que les eaux qui ſont ramaſſées dans la capacité de la Poitrine dans l'Hydropiſie de cette partie, ne le font pas, quoi qu'elle, ſoient beaucoup plus tenues, & plus deliées.

Lorſque l'éprouvete du Chirurgien a receu du pus une couleur de feu ou d'or, c'eſt un mauvais preſage, ſuivant Hippocrate; parceque ces couleurs marquent l'extreme acreté du pus qui s'attache fortement à cette ſorte d'inſtrument, en ce qu'aiant des ſels fort pointus & fort penetrants, il ſe gliſſe facilement dans les pores de l'inſtrument, & nous y fait voir cette couleur.

La méthode de traiter l'Empyeme eſt preſque toute renfermée dans l'ouverture du côté, du moins quand on a des ſignes évidents : car ſi les ſignes qu'on peut avoir de l'Empyeme ſont douteux, il vaut mieux attendre quelques jours que d'entreprendre au hazard & temerairement cette operation, de peur de ſe décrier & de jetter le malade dans un état plus

plus dangereux. Quand on connoit l'Empyeme d'une maniere à ne pouvoir preſque pas en douter, il ne faut pas heſiter un moment à ouvrir le côté pour donner iſſuë au pus qui eſt ramaſſé dans la cavité de la Poitrine. Il y en a qui s'amuſent à preſcrire des Cataplâmes pour être appliquez ſur la partie, & des Apoſemes propres pour cuire & meurir les matieres, & les faire ſortir enſuite par les crachats; mais ne voiant pas comment le poûmon peut s'en charger, & ne connoiſſant pas de voie pour cela comme nous avons deja dit, je dis que ces remédes ſont hors de ſaiſon & inutiles.

Cette operation n'eſt pas preſentement à beaucoup près ſi dangereuſe, ni ſi douleureuſe, qu'elle l'étoit autrefois; car les Anciens aiant appliqué un cautere ſur la partie le plus avant qu'ils pouvoient pour faciliter l'ouverture en rongeant les chairs, perccoient enſuite le reſte avec un biſtorin, ou autre Inſtrument de cette nature, ce qui ne ſauroit ſe faire ſans de très-vives douleurs; d'ailleurs on couroit risque de piqueur le poûmon, qui en ſe dilatant dans l'inſpiration pouvoit ſe rencontrer à l'endroit

où

où on faiſoit l'ouverture : on fait aujourd-hui cette operation d'une maniere un peu differente, & beaucoup plus ſeure; on choiſit pour la faire l'espace qui ſe rencontre entre la quatriéme & la cinquiéme côte en contant de bas en haut ; ſi les côtes ne paroiſſent pas on cherche l'Angle inferieur de l'Omoplate, & on fait l'operation trois doigts au deſſous & autant à côte de l'Epine du dos ; ou bien encore on tire un filet transverſalement du Cartilage Xiphoide en derriere par le côté que l'on veut ouvrir, & aiant fait deſcendre perpendiculairement un autre filet de la pointe de l'Omoplate, on fait l'ouverture à l'endroit où les deux filets ſe croiſent, obſervant toûjours que ce ſoit immediatement au deſſus de la côte, & non pas au deſſous à cauſe du nerfs de l'artere & de la veine qu'on y rencontreroit: on commance bien d'ouvrir la partie premierement par le cautere qui corrode les chairs jusqu'à la pleure, mais enſuite au lieu du biſtorin on ſe ſert d'une canule d'argent taillée à mode d'une plume à écrire dont le bout n'eſt pas extremement pointu ; on la pouſſe inſenſiblement en dedans, juſques à ce que la pleure

re étant percée la matiere ſorte par l'ouverture de la canule, & afin qu'on ne ſoit pas obligé de cauſer des nouvelles douleurs en la remettant dans la partie toutes les fois qu'on à deſſein de tirer du pus, on à le ſoin de faire faire deux petits trous à l'extremité de la canule qui demeure au dehors, ou paſſant deux rubans on l'attache autour du corps, & où on la laiſſe continuellement juſques à ce qu'on juge à propos de laiſſer conſolider la plaie, auquel tems on ôte la canule d'argent, & on introduit dans la plaie une tente de charpis enduite de Mondificatif d'Apio, qu'on à le ſoin de bien attacher autour du corps de peur qu'elle n'entre dans la capacité de la poitrine; c'eſt encore d'une pareilles tente qu'on doit ſe ſervir lors que les côtes ſe trouvent ſi ſerrées qu'on ne peut ſouffrir la canule d'argent.

Pendant que l'on fait l'operation, il faut bien prendre garde à deux choſes. La premiere eſt, d'évacuer le pus peu à peu, & à diverſes repriſes, parceque les trop promptes & les trop grandes évacuations ſont toûjours ſuivies d'un grand abattement de forces, & emportent quelque-

quefois les malades. La deuxiéme eſt, de ne laiſſer point entrer d'air que le moins qu'il ſe pourra dans la cavité de la Poitrine: car il n'eſt pas ſi-tôt mélé avec le pus qu'il le rend incomparablement plus puant qu'il n'étoit auparavant, en le faiſant fermenter, & mettant en plus grand mouvement les petits corps piquants & acres qui s'en élevent & qui ſaiſiſſent de fort loin l'odorat. Pour prevenir cet accident, ou du moins pour le faire bien-tôt ceſſer, il eſt à propos de faire deux ou trois fois le jour des injections dans la Poitrine avec l'eau vulneraire.

Comme encore pour détremper le pus lors qu'on remarque qu'il eſt trop epais & qu'il a de la peine à ſortir; vous compoſerés ces eaux vulneraires en la maniere ſuivante.

Prenés feuilles d'Agrimoine, & de petite Abſynthe de chacun une poignée, ſommites d'Hyperic & Roſes rouges de chacun une demi poignée raiſins ſecs huit paires, faites cuire le tout dans une ſuffiſanté quantité d'eau, coulés enſuite votre liqueur & dans une livre de colature diſſolvés y une once & demi de miel Roſat;

ſat; ſervés vous de cette liqueur pour faire des injections dans la Poitrine toutes les fois que vous penſerés le malade, obſervant d'agiter un peu le corps lors que vous aurés fait les injections afin que le pus s'attenue d'avantage, & que la cavité de la Poitrine ſe nettoie mieux; vous mettrés enſuite vôtre malade dans la ſituation qui vous paroîtra la plus commode pour faire evacuer les injections & le pus.

Il y à de bons Praticiens qui pour toute injection ſe ſervent de l'eau d'Orge, d'Oximel, & du Miel Roſat : d'autres qui ajoûtent à la formule que nous venons de donner les racines d'Ariſtoloche & de Gentiane.

Outre ces injections que nous venons de preſcrire pour faciliter la ſortie du pus, il ſera encore neceſſaire d'appliquer un Emplatre convenable ſur la partie pour aider la ſuppuration.

Si après l'operation de l'Empyeme on veut ſavoir ſi ce qu'on à évacué, eſt du pus ou de la matiere purulente ſeulement, on n'a qu'à en prendre un portion & la jetter dans un baſſin plein d'eau; car ſi elle va juſques au fond, c'eſt une

marque que c'eſt proprement du pus, puis qu'étant fort terreſtre, la peſanteur l'entraîne en bas; ſi elle nage au contraire dans l'eau, c'eſt un ſigne que c'eſt de la matiere purulente, laquelle peſe moins que le pus, étant ſoûtenuë toûjours par le mélange de quelques humeurs.

Cependant pour rafraîchir la maſſe du ſang & pour adoucir ce qu'il y a d'acre & de ſalé, il eſt bon de faire prendre au malade des Juleps & des Emulſions. Prenés racines d'Althea, & de Regliſſe de chacun une once, feuilles de Buglosſe, de Capillaire, de Borrache, & de Politric de chacun une poignée, une once des quatre ſemences froides, Orge entier, Raiſins ſecs, fleurs de Borrache, de Pavot rouge, & de Violetes de chacun une pincée, faites cuire le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau pendant quelque heures, coulés enſuite votre liqueur & dans une livre & demi de colature diſſolvés trois onces de ſirop de Jujubes, ou de celui de Violetes, & diviſés la enſuite en trois priſes dont vous en fairés prendre au malade une chaque matin, & une autre le ſoir.

La

A la place de ces Juleps composés, vous pourrés encore vous servir de tems en tems des eaux distillées.

Prenés trois onces d'eau distillée de Pavot rouge & autant de celle de Lys, ou d'eau Rose, ou vous dissolverés une once de sirop de Capillaire, ou de Tussilage, & quelques goutes d'esprit de Souphre, pour un Julep que vous donnerés le soir à vôtre malade.

Pour les Emulsions vous pourrés les composer de même que celles dont nous avons donné la formule dans le Chapitre de la Pleuresie; vous pourrés même y ajoûter des Narcotiques si le malade est travaillé des veilles ou de grandes douleurs.

Cependant vous tiendrés le bas ventre net par l'usage des lavemens composés de feuilles de Mauves, de Parietaire, de Laitue, d'un peu d'Orge, d'une poignée de Son, le Catholicon fin, & le Miel Rosat.

Et aurés le soin de le purger de tems en tems avec des petites Purgations afin devacuer une partie de la matiere qui cause la fiévre.

Prenés deux drachmes de Senné, de-

mi once de Tamarins, une once de pulpe de Caſſe, un peu de Roſes rouges, & une drachme de Sel Prunelles, faités infuſer le tout dans huit onces d'eau pendant toute la nuit ſur les cendres chaudes, le matin aiant coulé vôtre infuſion diſſolvés y une once de bonne Manne, & la donnés au malade.

Vous aurés encore ſoin de lui faire prendre de tems en tems quelque potion vulneraire, ſur tout quand l'Empyeme eſt ſurvenue après quelque bleſſure conſiderable, ou par quelque grand effort qui à rompu quelque vaiſſeau dans la capacité de la Poitrine.

Prenés une demi poignée d'Orge entier, autant de feuilles d'Agrimoine, de Pimpinelle, de Mille-feuille, de Sanicle, de Symphitum majus, de la Piloſelle, & de ſommités d'Hypericon, avec une pincée de Roſes rouges, faités cuire le tout dans huit onces d'eau, coulés enſuite la liqueur, & y diſſolvés une once de ſirop de Roſes ſeches, & en donnés quelque cueillerée de tems en tems à vôtre malade.

Si nonobſtant l'uſage de tous ces remédes vôtre malade tombe dans le Maraſme

raſme & dans la Conſomption, reduiſés le à l'uſage du Lait d'Aneſſe, en le tenant purgé de dix en dix jours avec une infuſion de Sené & un peu de Manne.

C'eſt encore de cette maniere que vous devés le traiter, s'il arrive que l'ouverture qu'on à fait degenere en Fiſtule, n'y aiant rien de plus ſalutaire que le Lait en pareil cas.

CHAPITRE VI.

Du Vomica du Poûmon.

LE Vomica eſt proprement un abſcés ou une petite tumeur qui s'eſt faite dans une des parties du Poûmon. Cette tumeur ſe forme petit à petit, & comme en cachette, ſans que le malade s'en apperçoive, & ſans qu'il y ait aucun ſigne aſſeuré pour la connoître & pour la diſtinguer des autres maladies de la Poitrine. Et comme il y en a beaucoup de ceux qui en ſont atteints qu'elle laiſſe vivre aſſez long-tems, on peut dire avec raiſon que ceux-là portent dans leurs en-

trailles la cauſe de leur mort ſans le ſavoir. Car du moment que cette tumeur ſe fait connoître, venant à ſe crever tout à coup, le pus ſe repend tout auſſi-tôt dans le Poûmon & dans cette diſtribution, une partie ſe mêlant avec la maſſe du ſang, empêche la circulation; & l'autre preſſe tellement les bronches, qu'elles ferment quaſi le paſſage à l'air, de ſorte que le malade en cet état perd la reſpiration, & bien-tôt après vient à ſuffoquer.

Et ſi quelqu'un échape du Vomica après qu'il s'eſt rompu, il faut aſſeurement qu'il ſoit bien vigoureux, & que le pus ſe trouvant en petite quantité dans le poûmon, ſoit pris par les bronches à diverſes repriſes pour être rendu par le crachat en même tems: encore cet abſcés laiſſe t'il toûjours un ulcere au poûmon, qui jette les malades dans la Phthiſie, & les conduit bien-tôt au tombeau.

Quoique l'origine de cette maladie ſoit fort incertaine, on peut dire neanmoins fort vrai-ſemblablement qu'elle procede de quelque ſeroſité, ou de quelqu'autre humeur, qui s'étant épanchée hors des vais-

vaiſſeaux dans une des parties du poûmon, apparemment dans quelque veſicule, elle eſt venuë à ſe fermenter peu à peu, & finalement à ſe ſupurer, & puis à ſe répandre tout à coup après avoir rompu ſon envelope ou par l'effort de la fermentation ou par quelque autre cauſe evidente.

Il y a une autre eſpece de tumeur qui ſe fait dans le poûmon, qu'on appelle tubercule crud, lequel differe du Vomica, en ce qu'il ne ſuppure jamais; mais venant à s'augmenter peu à peu & à occuper un plus grand eſpace dans le poûmon, il cauſe une très-grande difficulté de reſpirer au malade, & avance fort ſes jours.

Comme le Vomica laiſſe toûjours un ulcere au Poûmon & degenere en Phthiſie, lorſqu'il ne ſuffoque pas d'abord le malade, il ne demande pas auſſi une méthode de traiter particuliere; & il faut ſeulement ſe ſervir des mêmes remédes dont on ſe ſert dans la Phthiſie, de laquelle je parlerai en ſon lieu.

CHAPITRE VII.

De l'Hydropiſie de la Poitrine.

L'Hydropiſie de Poitrine n'eſt autre choſe qu'un amas d'eau qui ſe fait dans cette partie. Or cet amas d'eau peut ſe faire en trois manieres. 1°. Lorſque le ſang étant fort ſereux & diſſous, & les bouts des arteres fort lâches & même un peu ouverts, il s'en échape quantité de ſeroſitez qui tombent dans la cavité de la Poitrine. A quoi l'on peut ajoûter encore, que les veines prenant trop de ce ſang aqueux & s'en rempliſſant, cela fait que n'aiant que très peu d'eſprits il n'a pas aſſez de mouvement pour circuler vîte, & que la ſeroſité qui en eſt la partie la plus tenuë, exude facilement à travers les membranes de ces vaiſſeaux, & ſe joignant en même tems avec celle qui coule de l'orifice des arteres dans la Poitrine, elles y forment toutes deux ce grand amas d'eau qui fait l'Hydropiſie de cette partie.

2°. Cet-

2°. Cette affection de Poitrine peut arriver lorſque les vaiſſeaux Lymphatiques qui ſont répandus en grande quantité dans la ſurface du poûmon, venant à ſe remplir de lymphe ou parce qu'il y en va trop abondamment, ou parce qu'étant bouchez en quelque part, elle n'y peut couler librement, ils forment ces veſicules hydatides dont parle Hippocrate, leſquelles ſe rompent enfin, laiſſent couler une grande quantité de lymphe dans la cavité du thorax; ou même ſans que les veſicules ou les vaiſſeaux lymphatiques viennent à ſe crever par une abondance de lymphe, il ſuffit pour produire cette maladie qu'elle en exude ſimplement, & qu'elle s'épanche ſans peine lorſqu'ils en ſont trop pleins.

3°. Il ſe peut faire que la grande quantité de vapeurs qui s'élevent continuellement du ſang dans les ventricules du cœur, où il bouillonne, & eſt beaucoup plus chaud que dans aucune autre partie du corps, ne pouvant s'inſinuer dans les pores de poûmon, à cauſe de quelque obſtacle, pour s'exhaler dans l'expiration, ou ne pouvant s'échaper à travers les parois de la Poitrine, il ſe

peut faire, dis-je, que ces vapeurs ſoient retenuës dans ſa cavité, où ſe condenſant & s'epaiſſiſſant en eau avec les goutes qu'elles forment ſans ceſſe, elles forment inſenſiblement l'Hydropiſie dans cette partie.

A ces trois cauſes de l'Hydropiſie de Poitrine dont nous venons de parler, on peut en ajoûter une quatriéme, ſavoir la compreſſion ou l'obſtruction des arteres ou des veines qui ſont repandus en grande quantité dans la ſubſtance des poûmons, que je croi être la cauſe la plus ordinaire de l'amas des eaux qui ſe fait dans la capacité de la Poitrine, comme elle l'eſt toûjours de celui qui ſe fait dans l'abdomen lors que quelcun des viſceres qui y ſont renfermés vient à s'obſtruer; car il arrive en ce cas que le ſang qui eſt pouſſé par le ſyſtole du cœur ne pouvant pas continuer ſon cours à cauſe de l'obſtacle que la compreſſion ou l'obſtruction y apporte, diſtend extremement les vaiſſeaux ou il ſe trouve renfermé; or comme cette dilatation ne ſauroit ſe faire ſans que les pores de ces vaiſſeaux ne s'elargiſſent en quelque maniere, il arrive que ce qui ſe trouve dans le

le ſang de plus aqueux & de plus tenu s'échappe par lesdits pores & cauſe inſenſiblement l'amas des ſeroſités dont nous venons de parler. Ce raiſonnement s'accorde parfaitement bien à l'experience, car dans l'ouverture qu'on fait des corps morts d'Hydropiſie on trouve toûjours les viſceres ſi obſtrués qu'ils ſont devenus ſchirreux, ſur tout les poûmons lors qu'il arrive que pluſieurs glandes ſe groſiſſant s'uniſſent les unes aux autres : on peut encore ſe convaincre par experience que l'obſtruction & la compreſſion des vaiſſeaux eſt capable de produire l'epanchement des ſeroſités dont nous parlons, car ſi aiant ouvert la capacité de la Poitrine d'un Chien ou de quelque autre animal, & lie la veine cave, en telle ſorte que le ſang qui vient des parties inferieurs ne puiſſe pas continuer ſon mouvement jusques au cœur, il arrive qu'étant toûjours pouſſé par celui qui vient de nouveau, les veines s'en rempliſſent ſi fort, & que les tuniques ſe dilatent jusques à laiſſer échaper ce qui ſe trouve de plus tenu dans la maſſe du ſang ; ſi bien qu'on moins d'une heure ou deux après avoir fait la ligature, l'ab-

domen ſe trouve plein des ſeroſités, qui ſont coulées par les pores desdites tuniques.

Sur quoi vous devés remarquér que de quelle façon que l'Hydropiſie ſe faſſe, l'Aſcite & même l'Anaſarque ne manquent ſouvent de s'y joindre tantôt l'une, tantôt l'autre, & quelquefois toutes deux enſemble: & que l'Hydropiſie de Poitrine ſurvient auſſi quelquefois à l'une & à l'autre de ces deux eſpeces d'Hydropiſie; de quoi il ne faut pas s'étonner, puiſqu'elles ne reconnoiſſent toutes qu'une même cauſe, ſavoir eſt la ſeroſité du ſang qui s'épanche, tantôt dans une partie tantôt dans l'autre, ſuivant les differentes diſpoſitions qu'elle y trouve; ainſi quand l'humeur ſereuſe ſe répand dans l'habitude du corps, elle fait l'Anaſarque; lorſqu'elle s'épanche dans la cavité du bas ventre, elle fait l'Aſcités: & quand elle ſe jette ſur la Poitrine, elle y forme l'Hydropiſie dont il eſt queſtion: & comme elle peut ſe répandre tout à la fois dans ces trois differentes parties, lors que ces parties ont les diſpoſitiont dont nous venons de parler, il eſt aiſé de voir

voir qu'elle peut cauſer ces trois ſortes d'Hydropiſie.

Les ſignes de l'Hydropiſie de Poitrine étant preſque les mêmes que ceux de l'Empyeme, on ne ſauroit gueres bien diſtinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre que par les ſignes qui ont precedé : Il y en à pourtant deux qu'on peut en quelque maniere appeller diſtincts, parce qu'effectivement ils mettent quelque diſtinction entre ces deux maladies.

Le Premier ſe prend de l'enfleure des jambes qui arrive aux Hydropiques dès le commencement de la maladie ; au lieu que les Empyiques n'ont les jambes enflées, que lorſque l'Empyeme eſt inveteré : encore en voit-on mourir quelques-uns qui n'ont jamais ces ſimptomes ; la raiſon de cette difference eſt, que les Hydropiques de Poitrine aiant le ſang incomparablement plus diſſout & plus aqueux que celui des Empyiques, la décharge des ſeroſitez ſe fait ſur les jambes dès le commencement de cette maladie, pour les mêmes raiſons que j'ai déja alleguées en l'Empyeme inveteré.

Le ſecond ſigne eſt une plus grande difficulté de reſpirer la nuit que le jour,

laquelle interrompt le ſommeil du malade ce qui n'arriye pas preciſement dans l'Empyeme, dont la raiſon eſt, que les humeurs ne tranſpirant pas ſi facilement la nuit que le jour, & ſur tout pendant le ſommeil, il ſe fait un grand amas de ſeroſitez dans les vaiſſeaux: & comme elles ne peuvent pas être renduës par les urines, la décharge en eſt plus grande ſur la Poitrine, laquelle augmente conſequemment la difficulté de reſpirer: & pour ce qui eſt de l'interruption du ſommeil, cela vient des fumées qui s'élevent alors du ſang dans le cerveau, où ſe mélant avec les eſprits, elles les agitent & leur donnent trop de mouvement.

Outre cela l'Empyeme ſuccedant toûjours, à la Pleureſie, ou à la Peripneumonie, ne peut-on pas aſſeurer (toutes les fois qu'il ſe fait quelque amas de matiere dans la cavité de la Poitrine, ſans qu'aucune de ces maladies aient precedé) que c'eſt plûtôt une Hydropiſie de Poitrine qu'un Empyeme?

Tous les autres ſignes qu'on peut donner pour diſtinguer l'Hydropiſie de Poitrine d'avec l'Empyeme ſont fort équi-

équivoques; il eſt vrai que le flottement des matieres eſt au commencement plus grand dans celle la que dans celui-ci, parce que l'eau étant plus liquide que le pus, eſt plus facile auſſi à être emeüe : La difficulté de reſpirer eſt encore beaucoup plus grande dans l'Hydropiſie de Poitrine, parce que l'abondance des ſeroſités étant toûjours plus conſiderable que celle du pus, & rempliſſant par conſequent d'avantage la cavité de la Poitrine, les poûmons ont moins d'espace pour ſe dilater; c'eſt auſſi pour cette raiſon que lors que les Hydropiques ſe mettent au lit ils ne ſauroit reſter dans une ſituation horiſontale, ſans reſſentir une plus grande difficulté de reſpirer, parce qu'en ce cas les eaux ſe jettent toutes dans la Poitrine, ſur tout ſi l'Hydropiſie de Poitrine ſe trouve accompagnée de celle du bas Ventre & de l'Anaſarca, & c'eſt auſſi pour remedier à cet inconvenient & pour eviter le danger qu'ils courent d'être étouffés, qu'on les met dans une ſituation ou la tête ſe trouve fort élevée, & les jambes fort baſſes, afin que les ſeroſités prennent leur pente en bas, ce qui dans un moment diminue

l'op-

l'oppreſſion de Poitrine qu'ils reſſentent.

Pour ce qui regarde le Prognoſtic, on peut dire aſſeurement que cette maladie eſt très-dangereuſe & preſque toûjours incurable ; car quand même on pourroit évacuer les eaux qui ſont répanduës dans la cavité de la Poitrine, comment peut-on empécher qu'il n'y en affluë de nouvelles, les conduits étant déja fort ouverts, & le ſang étant entierement diſſout, & tout propre à s'y épancher? En verité il eſt bien difficile d'en venir à bout quelques remédes qu'on emploie pour cela ; on voit au contraire par experience, & ſur tout ſi l'Aſcités ſe joint à l'Hydropiſie de Poitrine, que le ſang ſe gâtant de plus en plus tous les jours, & les forces du malade s'affoibliſſant par une grande diſſipation d'eſprits, la mort finalement s'enſuit. L'Hydropiſie qui ſuccede à des longues, & à des grandes maladies eſt toûjours mortelle ; la diarrhée qui vient ſur la fin de l'Hydropiſie eſt toûjours une marque que la mort eſt à la porte.

La méthode de traiter cette maladie renferme deux indications. La premiere

re ſe prend de la cauſe conjointe, qui conſiſte dans les eaux qui ſont ramaſſées dans les cavités de la Poitrine, leſquelles il faut évacuer s'il ſe peut en quelque maniere. La ſeconde ſe tire de la cauſe antecedente, qui n'eſt autre choſe que les ſeroſitez qui abondent dans la maſſe du ſang, & ſe jettent ſur cette partie abondamment: j'entens qu'il faut empêcher leur décharge ſur cette partie par des remédes convenables.

Pour ſatisfaire à la premiere indication, il ſemble qu'il n'y ait point de meilleur reméde que l'ouverture du côté pour faire ſortir les eaux. Mais parcequ'elle ne reüſſit preſque jamais, & que les meilleurs Praticiens la rejettent, il vaut mieux s'en tenir ſimplement aux remédes hydragogues qu'on pourra ordonner de tems en tems, avec une decoction rafraîchiſſante, & aperitive, pour détourner les ſeroſités de la Poitrine, & les évacuer en même tems & par les ſelles & par les urines

Pour proceder comme il faut à cette cure, il faut donner de tems en tems des lavemens au malade que vous pourrés compoſer en la maniere ſuivante.

Pre-

Prenés une poignée d'Orge, autant de feuilles de Mauve, de Violier, de Laitue & de Borrache, une once des quatre Semences Froides, & un peu de Son, faites en une décoction, dans une livre de laquelle après l'avoir coulée vous dissoudrés une once de Catholicon, & deux onces de Miel Violat pour un Clystere que vous reïtererés aussi souvent que vous le trouverés à propos. Et quand il sera question de le rendre plus purgatif vous y mêlerés le Diaphœnix & faires bouiller une demi once de Senné dans la décoction.

Le lendemain du Clystere vous lui fairés prendre la Potion suivante.

Prenés Senné mondé trois drachmes, Tamarins six drachmes, Creme de Tartre une drachme, une pincée de Roses rouges & autant de petite Absynthe, une drachme de bonne Rhubarbe concassée suspendue dans un noüet, faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau, & après l'avoir coulée dissolvés y une once de bonne Manne, & dix grains de Jalap pour une potion que vous donnerés le matin à vôtre malade.

Après la purgation vous lui donnerés pen-

pendant douze jours de deux jours l'un deux onces de ſirop de Cichorée compoſé avec la Rhubarbe, que vous diſſoudrés dans un bouillon rafraichiſſant, enſuite il uſera pendant quinze jours des bouillons aperitifs compoſés en la maniere ſuivante.

Prenés une once de Limaille de Fer rouillé que vous renfermerés dans un noüet, racines de Bruſcus, d'Aſperge & de Dent de Lion de chacun demi once, écorce moienne de Sureau & de Tamaris de chacun deux drachmes, feuilles d'Agrimoine, de Capillaire, de Pimpinelle, & de Borrache une demi poignée de chacun, une ſcrupule de bonne Rhubarbe renfermée dans un noüet, avec un morceau de col de mouton, faités en un bouillon qu'il prendra le matin, vous rendrés la ſeptiéme & la derniere priſe purgatives en y faiſant infuſer deux drachmes de Senné, & diſſolvant dans la colature une once de Manne & dix grains de Jalap.

Chaque quatriéme jour des bouillons vous lui fairés prendre le matin une demi heure avant le bouillon un Bolus compoſé de deux drachmes de pulpe de

Caſſe

Caſſe & d'autant de bonne Therebentine de Veniſe.

Et comme cette maladie eſt ordinairement cauſée par l'obſtruction de quelque viſcere (comme nous l'avons deja inſinué), un ou deux jours après les bouillons vous fairés prendre au malade l'opiate ſuivante. Prenés ſix drachmes de Limaille de Fer rouillé, & autant de conſerve de Capillaire, trois drachmes Senné mondé, & autant de bonne Rhubarbe, deux drachmes de Jalap, trois drachmes Creme de Tartre, & avec une ſuffiſante quantité de ſirop de Cichorée compoſé faites une opiate, dont vous donnerés deux drachmes au malade de deux jours l'un, & lui fairés enſuite avaler une demi écuelle de bouillon rafraichiſſant, & le fairés promener pendant une heure; il continuera de prendre de cette opiate pendant trois ſemaines.

Pour ſa boiſſon ordinaire vous lui fairés uſer de la décoction de racine de Bruſcus, de Cichorée ſauvage, de Gramen & d'Ozeille avec le fruit de Cynorrhodon pendant le printems & l'été; & dans l'automne & l'hyver de l'infuſion

ſion de fer rouillé avec la ſixiéme partie de vin clairet; le malade peut boire de cette décoction autant qu'il lui plaira ſans apprehender d'augmenter par la l'abondance des ſeroſités; ſi par l'uſage de tous ces remédes vous n'avés pas entierement delivré vôtre malade, vous vous contenterés de le tenir purgé dans la ſuite de huit en huit jours avec la poudre Cornachine, dont vous lui donnerés ſeize grains dans un peu de conſerve de Roſes.

Dans l'entre-deux de cette poudre vous lui fairés prendre deux ou trois jours de ſuite l'opiate ſuivante.

Prenés trois onces de conſerve de Cynorrhodon, une once de conſerve de petite Abſynthe, deux drachmes de Corail rouge preparé, une drachme & demi de bonne Rhubarbe & avec une ſuffiſante quantité de ſirop de Cichorée compoſé faites une opiate, dont vous donnerés trois drachmes au malade le matin deux heures avant dejeuner, lui faiſant avaler par deſſus un peu d'eau diſtillée de Cichorée.

Si ſeize grains de poudre Cornachine ne le purgent pas ſuffiſamment, vous

en

en augmenterés la doſe de quelques grains ; & ſi cela ne ſuffit pas encore vous y ajoûterés un peu de bon Elaterium.

On ſe ſert encore dans cette maladie avec beaucoup de ſuccés des Cloportes preparées dont on donne une drachme en poudre dans un bouillon rafraichiſſant.

Le Sel de Mars, & le Sel de Tartre ſont encore fort bons pour toutes ſortes d'Hydropiſie

Le Mercure de vie, ni le Mercure doux ne ſont pas d'un grand ſecours dans cette maladie quoique Riviere les propoſe comme d'excellens remédes.

On ne doit pas ſe ſervir non plus du ſirop de Noir Prun, ou de Rhamnus Catharcticus pour la cure de cette maladie, parce qu'il eſt trop violent & qu'il altere trop le malade. Le ſuc d'Iris, ou de Soldanelle, le Gutta Gummi, & autres hydragogues violents ſont auſſi très dangereux à cauſe de la grande fermentation qu'ils excitent dans la maſſe du ſang; il vaut mieux faire choix de l'extrait de Jalap, & même de l'Emetique, mais il n'en faut venir la, qu'après avoir tenté des remédes plus doux.

Les

Les ſudorifiques ne valent rien non plus pour les Hydropiques parce qu'ils diſſolvent trop le ſang.

Si on met en uſage la ſaignée il faut que ce ſoit au commencement de la maladie lors que les malades ſont encore vigoureux.

S'ils ſont tourmentés de veilles on peut leur donner des Narcotiques avec des Juleps ou des Emulſions.

Les cauteres dont à accoutumé de ſe ſervir en pareil cas ſont de nul effect, comme l'experience le montre.

Si l'Hydropiſie de Poitrine eſt accompagnée de l'Anaſarce ou de l'Aſcitès & que les jambes ſoient enflées, il faut bien ſe garder d'y appliquer des Veſicatoires, ou d'y faire des Scarifications, car la gangrene ne manque presque jamais d'y ſurvenir peu de tems après: Il eſt vrai qu'il y à des perſonnes qui ſont gueries de Hydropiſies univerſelles leurs jambes s'étant ouvertes, & les ſeroſités s'étant écoulées, mais ce ſont des exemples qu'on ne doit pas tirer à conſequence.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De l'Hemoptiſie, ou Crachement de ſang.

LE mot d'Hemoptiſie pris dans toute ſon étendué, ſignifie toute ſorte de crachement de ſang de quelque endroit qu'il vienne: Nous nous en ſervons pourtant ici pour ſignifier avec tout le reſte des Medecins le ſeul crachement de ſang qui vient des poûmons ſans aucune inflammation manifeſte.

Quoique cette maladie ſoit aſſés ordinaire au poûmon, il y à pourtant de quoi s'etonner qu'elle n'arrive plus frequemment qu'elle ne fait; car à conſiderer de près la ſtructure de ce viſcere, qui n'eſt à proprement parler qu'une toile très-ſubtile, & entre-tiſſuë d'une infinité de vaiſſeaux, diverſement repliés & entremêlés les uns entre les autre, à peine peut-on concevoir que le ſang qui ſe porte dans les entrailles avec une rapidité extrême, puiſſe couler librement

&

& ſans interruption parmi tant de replis & détours, qui ſemblent former un eſpece de labyrinthe dans le poûmon.

Les cauſes internes de cette maladie ſe prennent immediatement de la trop grande quantité du ſang, ou de ſa mauvaiſe qualité, ou bien de la méchante conformation des vaiſſeaux.

Lorſque le ſang pêche en quantité, & qu'il ſe porte trop abondamment & trop impetueuſement dans les vaiſſeaux du poûmon, on connoit facilement qu'il peut s'ouvrir un paſſage à travers le bout des arteres, ou rompre quelque veine à force de la dilater ou de l'étendre.

Lorſque le ſang pêche en qualité, c'eſt-à-dire quand il eſt à la fois fort acre & fort ſubtil, il eſt capable non ſeulement d'ouvrir l'extremité des arteres par ſon acreté & ſes pointes, & s'échaper d'autant plus facilement, qu'il eſt plus tenu mais encore de ſe faire jour à travers les tuniques des veines, en les rongeant ou en les perçant; de même auſſi s'il eſt quelquefois trop craſſe & qu'il ait de la diſpoſition à ſe coaguler, comme il arrive dans le ſcorbut ou dans l'affection hypocondriaque, il ſe peut faire que

n'étant pas à cauſe de ſa lenteur auſſi promptement pris par les veines qu'il eſt porté par les arteres, ces derniers vaiſſeaux ſe trouvant trop pleins s'ouvrent, & laiſſent couler dans les poûmons une certaine quantité de ſang qui produit l'Hemoptiſie.

Quand le crachement de ſang vient de la méchante conformation des vaiſſeaux c'eſt ou parce que les arteres étant trop humides & trop laches, s'entrouvrent dans leur extremité, & laiſſent couler le ſang hors de leur canal ou parce que les veines étant trop tendres ou trop grêles, ont de la facilité à ſe rompre ou par quelque mouvement violent ou même par celui du ſang quand il eſt un peu extraordinaire.

Il en eſt de même des cauſes évidentes & externes, qui ſont capables de produire le crachement de ſang. Les unes le font par elles-mêmes, & immediatement, comme une toux forte & violente, des grands cris, un effort de voix en chantant, une bleſſure dans le poûmon, & d'autres accidens de cette nature qui peuvent faire rompre quelque veine. Et les autres cauſes le font par le

moïen de la plenitude, ou de la trop grande fermentation qu'elles excitent dans la masse du sang, comme la trop bonne chere, les grands exercices dans le boire & dans le manger, & principalement si on use des viandes salées & poivrées, qui laissent des impressions d'acreté & de saleure dans le sang; la suppression des hemorrhoïdes ou des mois, les veilles excessives, & en un mot toute sorte de violens exercices.

Mais de quelle maniere que le crachement de sang arrive, soit par la plenitude ou par une extrême effervescence, soit par la seule acreté & tenuité du sang, il est toûjours vrai qu'il s'échape plus souvent des bouts des arteres lâches & entr'ouverts, qu'il ne sort d'une veine rompuë du poûmon.

Quelcun faira peut être ici une objection, & demandera pourquoi est ce que la Peripneumonie ne survient pas toûjours à l'Hemoptisie, puisque pour produire celle là il ne faut qu'un épanchement de sang dans le poûmon qui est ce qui se rencontre dans l'Hemoptisie? A quoi je répons qu'il ne suffit pas seulement que le sang s'extravase dans la sub-

ſtance du poûmon pour produire la Peripneumonie, mais qu'il faut encore qu'il y croupiſſe & qu'il s'y fermente, qui eſt ce qui n'arrive point dans l'Hemoptiſie; car à meſure que le ſang s'epanche des vaiſſeaux dans le poûmon, il en irrite tout auſſi-tôt les bronches, & leur fait faire des fortes contractions par le moien deſquelles autant que par l'action de l'air il eſt pouſſé dans la trachée artere, & de là hors de la bouche avec les crachats.

Sur quoi remarqués qu'il n'y à que le poûmon dans tout le corps qui ait le privilege particulier de ſouffrir un épanchement de ſang dans ſa ſubſtance ſans qu'il s'y faſſe inflammation: car par exemple ſi dans le foie, dans la ratte, dans la pleure, ou dans quelque autre partie, il vient à ſe crever quelque vaiſſeau par quelque cauſe que ce ſoit, & que le ſang s'épanche, il ne manque jamais de s'y faire inflammation; au lieu que cela n'arrive pas toûjours dans le poûmon, ſoit parce qu'il a des fibres charnues & mouvantes qui ſont capables de pouſſer le ſang extravaſé jusques dans la bouche par les contractions qu'elles font lorsqu'elles ſont irritées, ſoit

ſoit parce qu'il y a des conduits particuliers deſtinés à la reception de l'air qui en paſſant dans les poûmons peut ſe charger de ce ſang & l'entrainer avec lui dans l'expiration, ſoit encore parce que le poûmon eſt muni de la trachée artere qui eſt un grand canal qui demeure toûjours ouvert pour laiſſer paſſer les fumées & les autres excremens du ſang dont l'air ſe charge en paſſant dans cette partie ; ce qui ne ſe rencontrant ni dans le foie, ni dans la ratte ni dans aucune autre partie, il faut neceſſairement qu'il y ſurvienne inflammation dès qu'il vient à s'y faire quelque épanchement de ſang, parce que l'une ni l'autre de ces parties ne peut en être delivrée auſſi-tôt qu'il eſt extravaſé.

Ce n'eſt pas que dans les muſcles des bras, ou des jambes par exemple il n'y ait incomparablement plus de fibres charnues que dans le poûmon, & qui ſont même en état de faire de plus fortes contractions pour chaſſer le ſang qui s'y épanche, mais comme il n'y a pas de voie manifeſte par ou le ſang puiſſe ſortir, & que l'air n'y entre pas d'ailleurs abondamment par des conduits particu-

liers pour l'entrainer, toutes les contractions de ces fibres deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'il ne ſurvienne un Phlegmon dans ces parties, lors que le ſang s'y eſt extravaſé, & ainſi ces exemple ne ſauroit détruire le privilege particulier que nous avons attribué au poûmon.

Mais peut être pouſſera t'on plus loin l'objection, en demandant pourquoi eſt ce que le ſang qui fait la Peripneumonie s'arrête dans le poûmon, & que celui qui cauſe l'Hemoptiſie ne s'y arrête pas? A quoi je répons que cela vient, de ce qu'il eſt differemment conditionné dans ces deux affections; je veux dire que le ſang étant gluant & viſqueux dans la Peripneumonie, elude par ſa viſcoſité l'action des fibres charnues des bronches, & demeure comme attaché à leurs parois, ſans pouvoir être emporté par l'air, au lieu que celui qui cauſe l'Hemoptiſie étant plus coulant & plus ſubtil, il arrive qu'à meſure qu'il s'épanche dans le poûmon il eſt rejetté tout auſſitôt au dehors, par les contractions qu'il cauſe aux dites fibres charnues en les irritant.

Il ſe peut encore faire que dans la Peripneumonie il y ait deux vaiſſeaux rompus en même tems dans le poûmon, l'un entre les interſtices des petits lobes, & l'autre dans la cavité des bronches: lorsque cela arrive de cette ſorte, le ſang qui coule par le premier vaiſſeaux tombant dans un endroit ou il ſe trouve à couvert des contractions des bronches, & du paſſage de l'air, il faut neceſſairement qu'il y croupiſſe, qu'il s'y fermente, & qu'il y cauſe enfin l'inflamation; au lieu que le ſang qui s'épanche par la rupture de l'autre vaiſſeau dans la cavité des bronches eſt pouſſé en même tems au dehors & rendu par les crachats de la maniere que nous l'avons déja expliqué: or comme dans l'Hemoptiſie il ſort tout par cette voie, il y a lieu de croire que l'extravaſation ſe fait ſeulement dans la cavité des bronches, d'où il eſt chaſſé dehors en partie par leur contractions & en partie entraîné par l'air dans l'expiration: & par une raiſon toute contraire à celle là nous pouvons conclurre que dans les Peripneumonies où l'on ne crache du tout point le ſang, tout l'épanchement s'eſt fait dans les in-

terſtices, ou dans la ſubſtance des lobes du poûmon, ou que tout au moins s'il tombe dans la cavité des bronches, & qu'il n'en ſoit pas chaſſé par les contractions, c'eſt parce qu'il eſt trop viſqueux, & qu'il demeure attaché par ſa viſcoſité aux parois des conduits.

Il faut encore remarquer ſur ce que nous venons de dire de la Peripneumonie à l'occaſion de l'Hemoptiſie, qu'il ne ſuffit pas pour cauſer cette maladie, que le ſang croupiſſe dans le poûmon après s'y être extravaſé mais qu'il faut encore qu'il y ſoit en ſuffiſante quantité, & qu'il s'y fermente conſiderablement pour y produire l'inflammation, car s'il n'y en avoit par exemple que quelques goutes d'extravaſées, elles cauſeroient plûtôt la Phthiſie, comme l'experience nous en convainc aſſés tous les jours: car nous voions preſque toûjours que lors que cette maladie arrive par un crachement de ſang, l'ulcere ne ſe fait jamais dans le poûmon dans le commancement, mais bien lors que le crachement de ſang vient à ceſſer; la raiſon de cela eſt que dans les premieres attaques de l'Hemoptiſie les fibres charnues des bron-

bronches faiſant d'aſſés fortes contractions pouſſent le ſang au dehors à meſure qu'il s'extravaſe, & le mettent dans un état à pouvoir être entraîné dans la bouche par l'air qui ſort dans l'expiration ; ainſi quoi que l'epanchement du ſang ſoit alors fort conſiderable, il ne produit point d'ulcere parce qu'il n'a pas le tems de croupir & de s'arrêter dans cet endroit ; mais comme dans le cours de l'Hemoptiſie ces fibres s'affoibliſſent enfin peu à peu à cauſe de leur action continuelle, & qu'elles reçoivent d'ailleurs moins d'esprits animaux qu'auparavant, (parce qu'y aiant moins de ſang dans le corps, il s'en engendre auſſi en moindre quantité) elles ne ſont pas capables de faire des contractions aſſés fortes pour pouſſer le ſang dehors à meſure qu'il s'extravaſe, ſi bien que s'il arrive que dans cet état de foibleſſe & de langueur, le vaiſſeau qui étoit ouvert ne ſoit pas bien reüni, & qu'il tombe quelque peu de ſang dans la cavité des bronches, il ne manque pas d'y acquerir bien tôt par le ſejour qu'il y fait une acrimonie capable de ronger peu à peu la ſubſtance du poûmon, & d'y produire un ulcere.

Comme le ſang qu'on rend par la bouche peut venir auſſi bien de l'eſtomac, des gencives ou du nés, que des poûmons, nous propoſerons en peu de mots les ſignes qui nous peuvent faire connoître de quel endroit du corps vient le ſang qu'on crache.

1°. La toux qui accompagne le crachement de ſang eſt un ſigne infaillible que le ſang vient du poûmon; on remarque d'ailleurs que ce ſang eſt d'un rouge fort vif & fort éclatant, & qu'il à encore un peu d'écume, qui ſont deux choſes que le nitre de l'air lui communique dans le poûmon.

2°. Quand le ſang vient des gencives la ſeule ſputation nous le fait connoître, auſſi bien que lors qu'il vient du palais. 3°. Quand il vient du nés dans la bouche, on le peut connoître par l'irritation que l'on ſent au nés, & en ce que ſi l'on vient à ſe moucher les matieres qui ſortent du nés ſe trouvent ſanguinolentes.

Comme la toux nous fait connoître que le ſang qu'on crache vient des poûmons, la maniere de touſſer jointe à la quantité du ſang qui eſt rendu par la bou-

bouche, nous peut faire connoître de quel endroit du poûmon il vient: ainſi ſi avec une petite toux, ou même ſans touſſer, après avoir ſenti un petit piquotement dans le fonds du goſier, on rend une petite quantité de ſang mêlé avec un peu de pituite, c'eſt une marque qu'il vient du Larinx, dans la cavité duquel il eſt tombé du bout ouvert de quelque artere du poûmon, ou de quelqu'une des bronches que donne l'aorte à l'apre artere. Et ſi cette ſorte d'extravaſation du ſang arrive quelquefois durant le ſommeil, à peine aperçoit-on qu'on le crache dès qu'on eſt éveillé, à cauſe qu'en dormant il avoit déja été pouſſé du Larinx dans le goſier, par le moïen des fibres.

Que ſi le ſang ſort avec impetuoſité & abondance & qu'en même tems la toux preſſe le malade, en telle ſorte qu'il ſemble plûtôt le vomir que le cracher, on peut dire que ce ſang qui vient toûjours fort vîte & fort écumeux, ſort toûjours de quelque vaiſſeau conſiderable, qui s'eſt ouvert ou rompu dans le milieu du poûmon, avec cette difference pourtant, que celui qui s'échape du bout

des arteres eſt beaucoup plus impetueux, & même en plus grande quantité que celui qui vient des veines, dont celles qui ſont rompuës en laiſſent plus couler que celles qui ſont rongées.

Que ſi enfin le ſang ne ſort qu'en petite quantité & avec une toux profonde & ſouvent reïterée, c'eſt un ſigne qu'il vient des veſicules orbiculaires, dans leſquelles il s'eſt jetté après s'être échapé de quelqu'un des vaiſſeaux qui ferment le laſſis d'où elles ſont entourées, & d'où il a été pouſſé au dehors à diverſes repriſes.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, on peut dire abſolument parlant, que le crachement de ſang n'eſt jamais ſans danger: il eſt vrai qu'il y a des perſonnes qui en courent moins que les autres; car ſi un homme d'une complexion forte & vigoureuſe, par exemple, tombe dans cette maladie par quelque cauſe évidente que ce ſoit, on peut eſperer de le guerir, au contraire ſi c'eſt un homme foible & d'une conſtitution delicate a peine peut-on le tirer d'affaires, & il tombe ordinairement dans la Phthiſie; & principalement ſi l'Hemoptiſie eſt une maladie he-

hereditaire dans sa famille : car on remarque presque toûjours que ces sortes de malades ont la Poitrine étroite, le poûmon foible & fort sujet à la toux avec un sang acre & tenu.

Le crachement de sang est encore fort dangereux dans ceux qui ont eu quelque Peripneumonie ou quelque autre maladie de Poitrine, & sur tout s'il y a quelque obstruction & quelque mechante conformation dans le poûmon.

Pour les differentes especes du crachement du sang, je dis que celui qui sort des petits vaisseau de la trachée artere, est souvent hors de danger ; celui qui vient des petits vaisseaux qui sont à l'extremité des poûmons, se guerit quelquefois, ou du moins il est moins dangereux que cette grande Hemoptisie qui arrive par l'ouverture ou rupture de quelque insigne vaisseau qui est dans le milieu du poûmon.

Outre la méchante conformation & la delicatesse du poûmon qui se trouve dans ceux qui viennent des parents autrefois sujets au crachement de sang, il y a encore deux choses en général qui rendent la guerison de cette maladie fort

difficile dans tous ceux qui en ſont atteints, ſavoir la ſtructure même du poûmon & ſon mouvement continuel. Pour le premier on voit que le poûmon n'étant qu'un tiſſu de differens vaiſſeaux, lorſque quelqu'un eſt rompu ou ouvert, il eſt mal aiſé qu'il ſe reprennent n'y aiant pas de chair; le ſecond eſt que ſe mouvant ſans ceſſe dans la reſpiration, il empêche par ce moïen la reünion des parties, laquelle demande un grand repos.

Pour bien traiter cette maladie, il faut avoir en veüe deux choſes. La premiere, d'empêcher que le ſang ne coule dans la partie affectée. Et la deuxiéme, de guérir la ſolution de continuité.

Pour ſatisfaire à la premiere indication, il eſt à propos de diminuer le ſang, d'appaiſer ſon effervescence, de corriger ſon intemperie, & de le détourner ailleurs: tout cela ſe fait très-bien par des ſaignées, par des purgations où la Rubarbe entre (laquelle a la vertu de reſſer en purgeant) par des Juleps & des Emulſions, & enfin par le Lait & les Bains d'eau douce tiede.

Pour remplir la deuxiéme intention qui s'attache à fermer les vaiſſeaux ouverts, ou

ou les faire reprendre quand ils ſont rompus, il faut ſe ſervir des remédes adſtringents & aglutinans, comme ſont les ſucs d'Ortie & de Plantain, & on peut encore venir à des plus forts, comme ſont la Terre Sigillée, le Bol d'Armenie, & le Sang de Dragon.

Le Laudanum & le Quinquina conviennent encore dans cette maladie; mais le dernier reméde ſur tout eſt fort bon, lorſque la fiévre ſe joint au crachement de ſang: car par ſes parties embarraſſantes il calme le grand mouvement des humeurs.

Il faut avant toutes choſes deſemplir les vaiſſeaux du malade autant qu'il ſe pourra; on ne fait pas difficulté dans un cas preſſant de faire deux ou trois ſaignées par jour s'il eſt neceſſaire, tantôt des bras, tantôt du pied, afin que la maſſe du ſang étant diminuée, il en coule moins dans les poûmons.

Les Juleps qu'on faira prendre au malade ſoir & matin ſeront compoſés en la maniere ſuivante.

Prenés eau de Plantin, & eau Roſe de chacun trois onces, Corail rouge préparé une drachme, ſirop de Roſes ſeches

ches & ſirop de Coins de chacun demi once, Laudanum un grain, ou deux ; mêlés le tout enſemble, & le donnés au malade ſoir & matin.

Le crachement de ſang étant un peu apaiſé on pourra venir à une legere purgation que vous compoſéres en la maniere ſuivante.

Prenés une once de Pulpe de Caſſe, & une drachme de bonne Rhubarbe, faites les infuſer dans ſix onces d'eau de Millefeuille pendant quelques heures ſur les cendres chaudes, coulés enſuite vôtre infuſion, & après y avoir diſſout une once de Manne, donnés la au malade.

Il faut eviter dans cette occaſion le Senné, le Jalap & autres violens purgatifs; parce qu'agitant trop la maſſe du ſang ils augmentent auſſi l'Hemoptiſie en dilatant les vaiſſeaux qui ſont déja ouverts. Les ſucs d'Ortie & de Plantin peuvent être pris tout ſeuls, ou mêlés avec un bouillon rafraichiſſant.

Pour les autres aſtringens on peut les donner en forme d'Opiate. Prenés conſerves de Symphitum majus, & de Roſes de chacune trois onces, Bol d'Armenie

nie & Terre Sigillée de chacun trois drachmes, Corail rouge preparé deux drachmes avec le ſirop de Coins ou de celui de Roſes ſeches, compoſés une opiate dont vous donnerés demi once au malade chaque matin, pendant dix ou douze jours, lui faiſant avaler tout d'abord après deux ou trois onces de bonne eau Roſe

L'Opiate finie vous le repurgerés avec la même potion dont nous avons donné la formule ci-deſſus. Après quoi vous lui fairés prendre pendant long-tems le Lait d'Aneſſe, aiant ſoin de le tenir purgé de dix en dix jours.

L'uſage du Lait fini vous lui fairés prendre le demi bain, ou le bain entier dans l'eau douce tiede pendant quinze jours, & au ſortir du bain vous lui fairés avaler une écuelle de Creme d'Orge.

Pendant l'uſage de l'Opiate & du Lait, vous lui donnerés deux fois la ſemaine le ſoir en ſe couchant un verre d'eau de Plantin avec trois drachmes de ſirop de Pavot blanc battus enſemble.

Les Trochisques de Karabé, & le Sang de Dragon ſont auſſi d'un grand uſage dans cette maladie, mêlés avec les eaux de Symphitum majus, de Plantin, ou de

de Millefeuille en forme de Julep.

Pour ce qui regarde la maniere de vivre qu'il faut obſerver dans tout le cours de cette maladie, prenés garde de ne donner point au malade des bouillons trop forts faits avec la Volaille, le Mouton, le Veau &c. car les ſels volatiles & les parties ſulphureuſes dont ces ſortes de viandes abondent n'étant que trop capables de cauſer des grandes fermentations dans la maſſe du ſang ne pourroient être que très-nuiſibles au malade, & faire faire des nouvelles décharges ſur la partie affligée: Il vaut mieux en ordonner des rafraichiſſans & moins nourriſſans compoſés avec le Veau & le Mouton & quantités d'herbes rafraichiſſantes & aſtringentes comme ſont le Pourpier, la Laitue, la Borrache, le Plantin, le Millefeuille, & les racines de Conſolidum majus & celles d'Althea.

Les Hordeats, les Avenats, les Amandés & la Creme de Ris ſont quelquefois préferables à cette ſorte de bouillons, car outre qu'ils ſont ſuffiſamment nourriſſans, ils ſont encore fort propres pour adoucir le ſang, pour lui donner de la conſiſtence & le rafraichir qui ſont les

trois

trois choſes dont il à le plus de beſoin dans cet état, étant en même tems fort acre, fort tenu, & extremement bouillant.

La boiſſon ordinaire pendant tout le cours de la maladie doit être une Ptyſanne d'Orge avec les Roſes rouges, les feuilles de Symphitum majus, & celles de Plantin.

CHAPITRE IX.

De la Phthiſie.

QUoique le mot de Phthiſie pris dans toute ſon étenduë ſignifie toute ſorte de maigreur des parties, il ſe prend ici ſeulement pour cette extenuation de tout le corps, qui vient enſuite d'un ulcere ou de quelqu'autre affection du poûmon.

J'ai dit d'un ulcere ou de quelqu'autre affection dans le poûmon, parceque les Anciens n'ont reconnus que l'ulcere pour la ſeule cauſe de la Phthiſie, & ne l'ont definie que par rapport à lui; quoique l'experience nous montre tous les jours par

par la diſſection des cadavres ; qu'il meurt quantité de Phthiſiques ſans avoir le poûmon ulceré, mais ſeulement rempli de duretés ou de tubercules, ou des matieres ſabuleuſes ; ce qui n'eſt que trop ſuffiſant pour produire la Phthiſie dans ceux qui en ont les poûmons infectés. Car alors le ſang ne pouvant circuler librement dans les vaiſſeaux, & ne recevant pas aſſez d'air par les bronches pour ſe dépurer de ſes excremens, il en décharge une bonne partie dans ce viſcere, laquelle ſe remêlant enſuite dans le ſang par le moïen de la circulation, elle le gâte d'une telle maniere, qu'il n'eſt plus propre pour la nourriture des parties, & c'eſt ce qui fait que ces malades meurent Phthiſiques. De ſorte donc que la meilleure definition qu'on puiſſe donner de la Phthiſie, eſt celle de Mr. Willis, qui dit que c'eſt une extenuation de tout le corps, laquelle vient de la méchante conformation du poûmon.

Mais comme l'ulcere du poûmon eſt la cauſe la plus ordinaire de cette maladie, il eſt bon d'expliquer comment il ſe forme : & pour cet effet il faut plûtôt découvrir les routes que prennent les hu-

humeurs pour aller dans la Poitrine : Car c'eſt une choſe de laquelle tout le monde ne tombe pas d'accord, y aiant beaucoup des Medecins prevenus en faveur de l'Antiquité, qui ſont encore dans cette erreur, que l'humeur qui fait l'ulcere du poûmon tombe du cerveau par le palais dans ce viſcere : l'Anatomie cependant nous montre le contraire, & nous fait voir qu'il ne coule rien du cerveau dans la glande pituitaire qui ſemble être le ſeul paſſage du cerveau au palais & à la Poitrine, qui ne ſoit auſſi-tôt porté par des conduits particuliers dans les veines jugulaires, ou il ſe mêle avec la maſſe du ſang : d'où je conclus qu'il n'y a que les arteres du poûmon, par le bout deſquelles les humeurs coulent dans le poûmon même, & la tunique glanduleuſe de l'apre artere d'où elles exudent dans ces cavites, lorſque les glandes ſe trouvent trop abreuvées.

Cela ſuppoſé, je dis que l'ulcere du poûmon peut-être produit en deux manieres, ou par l'abondance, ou par l'acreté des humeurs.

Pour le premier il eſt certain que la maſſe du ſang étant fort diſſoute par quel-

quelque cauſe que ce ſoit, il s'échape ordinairement une grande quantité de ſeroſitez dans le poûmon par le bout des arteres, & il en exude en même tems une bonne partie de la tunique glanduleuſe de l'apre artere dans ſes cavités; de telle ſorte que le poûmon en étant comme inondé & extrêmement irrité, il eſt preſque toûjours néceſſité à touſſer & à cracher : mais juſques là il ne produit rien que ce qu'on appelle ordinairement Catharre ou Rhume, & on en eſt quitte ordinairement pour la peine de touſſer & de pouſſer ces matieres dehors, & ſouvent même cette ſorte d'évacuation eſt ſalutaire, & tourne au ſoulagement du malade, lorſque le ſang & les poûmons en ſe purgeant de ſes excremens ont acquis une conſtitution tout-à-fait loüable, & très-propre à rétablir fortement la ſanté,

Mais ſi la toux devient de jour en jour plus fâcheuſe & plus violente, & que la fluxion augmente au lieu de diminuer, il arrive que cette grande décharge des ſeroſités ſur les poûmons remplit & dilate ſi fort les veſicules du poûmon, qu'elle en fait crever peut-être deux ou trois,

trois, & voilà l'ulcere quaſi tout formé : car de deux ou trois veſicules rompuës, il ne s'en fait qu'une grande qui eſt comme une eſpece de lac, d'où la matiere ne pouvant être toute chaſſée dehors, celle qui reſte vient bientôt à ſe pourrir & à ſe corrompre dans la ſubſtance du poûmon : Et comme le ſang ſe charge en paſſant par les veines de l'impureté de l'ulcere, il le rend auſſi avec uſure au poûmon par les arteres ; de ſorte que ſe gâtant tour à tour l'un l'autre, & ſe fourniſſant une nouvelle matiere de corruption, il ne faut pas s'étonner ſi l'on voit dans la ſuite de nouveaux ulceres dans le poûmon, & le ſang devenir le ſujet de la fiévre par l'inſigne corruption qu'il contracte, laquelle ruine inſenſiblement le malade, & le jettant dans une langueur extrême, le mene finalement à la mort.

2°. Ce n'eſt pas toûjours les grandes décharges ſur le poûmon qui produiſent l'ulcere de la maniere que je viens de dire : il eſt encore plus ſouvent cauſé par des humeurs acres & rongeantes, pour peu qu'il s'en échape dans ſa ſubſtance : car ſi elles ſont trop ſubtiles, & n'ont

n'ont pas une conſiſtence propre pour être entraînées par l'air dans la toux, & ſervir de matiere aux crachats, ou qu'elles ne rentrent pas bientôt dans la maſſe du ſang par les veines, elles ne manquent pas étant piquantes & armées de ſels comme elles ſont, de ronger la ſubſtance du poûmon dans l'endroit où elles ſe ſont arrêtées, juſques à ce que l'ulcere y eſt tout formé

Mais d'où vient qu'il y a des gens preſſez d'une toux ſeche & preſque continuelle durant toute leur vie, qui ne laiſſent pas de venir vieux, & ne meurent pas pour cela Phthiſiques, & d'autres au contraire qui touſſent, & qui crachent ſouvent, & dont les crachats ſont tantôt craſſes & jaunâtres, & quelquefois purulents, ſans qu'ils tombent toutefois dans la Phthiſie.

Je réponds que les premiers ſont d'ordinaire des gens d'un temperament ſec & bilieux, & qui ont le ſang fort acre & fort ſalé; de maniere que quand quelque ſeroſité s'eſt extravaſée dans le poûmon, elle piquote d'abord les fibres par ſes pointes ſalines, & excite la toux, qui n'eſt ſuivie d'aucun crachat, à cauſe que la

la matiere eſt trop déliée & trop fine pour pouvoir être enlevée par l'air dans l'expiration : & ſi elle ne cauſe pas un ulcere dans le poûmon de ces perſonnes, c'eſt peut-être qu'elle n'a pas des pointes aſſez fortes pour en ronger la ſubſtance : ou qu'elle n'a pas du moins le tems de le faire, étant repriſe par la maſſe du ſang bien-tôt après qu'elle s'en eſt détachée.

Ajoûtez à cela, que quand même la matiere acre qui fait la toux en irritant les poûmons, auroit aſſez de maſſe pour y produire un ulcere, il ſe peut faire qu'elle ſera tellement diſpoſée dans toute la ſubſtance, qu'elle ne ſera point capable du tout de produire cet effet ; de même à peu près que pluſieurs épingles apliquées contre une main ne pourroient y faire que chacune une petite piqueure, étant ſeparées & éloignées les unes des autres, leſquelles ſi elles étoient bien ramaſſées dans un endroit de la main, y feroient une ouverture conſiderable.

Enfin comme le temperament chaud & ſec eſt le plus propre à faire des fluxions, parce que le ſang abonde en parties volatiles & ſalines qui ſont ſuſceptibles de mouvement & de fermenta-

tion, il ne faut pas s'étonner ſi ceux qui ont cette ſorte de conſtitution ſont presque toûjours preſſés de la toux puisqu'il s'échappe continuellement dans leur poûmon quelque humeur acre capable de l'irriter.

Pour ce qui eſt des autres qui font toûjours les crachats en touſſant, tantôt jaunâtres, tantôt craſſes & épais, & quelquefois mêlés de pus, je dis qu'ils ont aſſeurément le poûmon ulceré, mais que l'ulcere eſt muni & entouré de matieres calleuſes, excepté du côté des bronchès, ou il y à apparence qu'il y à quelque petite ouverture par ou quelque partie du pus s'écoule, & eſt rendu enſuite avec d'autres matieres par les crachats; car ſi cela n'étoit pas ainſi & qu'il n'y eut pas quelque dureté autour de l'ulcere, ou du moins quelque autre choſe qui empêchat le commerce du pus avec le ſang, il faudroit neceſſairement que ces ſortes de gens tombaſſent dans une fiévre lente, & conſequemment dans la Phthiſie, parce que le ſang ſe gateroit inſenſiblement tous les jours en s'impregnant des parties impures que l'ulcere lui fourniroit; ce qui n'arrivant

pas

pas il y à apparence que l'ulcere eſt dans le poûmon de la maniere que je viens de dire, & qu'il eſt la comme un eſpece de cautere que la nature à pris plaiſir à y former pour l'évacuation de ces ordures par la voie du crachat: de là vient que ces ſortes de perſonnes à cette incommodité près joüiſſent autrement d'une aſſez bonne ſanté, ils mangent, reſpirent, dorment bien, deviennent aſſez vieux pour faire juger que leur indiſpoſition n'a pas avancé de beaucoup leurs jours.

La cauſe conjointe de cette maladie étant ainſi expliquée, venons preſentement aux cauſes procatartiques, leſquelles ſont en grand nombre & fort differentes, j'entens qu'il y en a d'externes & d'internes, de prochaines & d'éloignées, de naturelles & d'étrangeres; chacune deſquelles regarde le ſang ou le poûmon ſeparément, ou tous les deux enſemble, pour la production de la Phthiſie, & voici comment.

Les cauſes evidentes qui ſe prennent du côté du ſang ſont toutes celles qui le peuvent fermenter beaucoup, & le mettre dans un grand mouvement; comme (par exemple) un regorgement de

lymphe dans la maſſe du ſang, par l'obſtruction des vaiſſeaux Lymphatiques du poûmon qui y ſont répandus en grande quantité, la ſuppreſſion des mois, des hemorrhoïdes, d'un cautere, ou de quelqu'autre évacuation particuliere, la repercuſſion des puſtules & des gales, & plus encore que tout cela, la reſpiration empêchée par un extrême froid : car quoiqu'il n'agiſſe pas immediatément ſur la maſſe du ſang comme les autres cauſes, en lui fourniſſant quantité de parties heterogenées, & fort nuiſibles, neanmoins parce qu'il bouche les pores du corps, & empêche l'iſſuë des fumées, il eſt plus à craindre que tout le reſte pour ceux qui ont de la diſpoſition à cette affection : car les fumées étant retenuës dans la maſſe du ſang, elles y cauſent une très-grande fermentation, & en diſſolvent la tiſſure, & le chargent d'une abondance extrême de ſeroſitez, leſquelles ſe jettant bien-tôt ſur les poûmons, cauſent la toux & l'oppreſſion, qui ſont ſouvent les precurſeurs de la Phthiſie.

Les cauſes procatartiques qui regardent le poûmon ſont trois ; ſavoir, la méchante conformation de la Poitrine, la

la debilité naturelle des poûmons, la diſpoſition héréditaire de la Phthiſie, & les maladies precedentes de la Poitrine, comme ſont les plaies & les bleſſures, la Pleureſie, la Peripneumonie, le crachement de ſang, la rougeole, la petite verole, & quelques autres.

Pour ce qui eſt de la méchante conformation de la Poitrine, on voit aſſez que les poûmons pour ſe conſerver & garantir de cette maladie doivent toûjours ſe mouvoir vigoureuſement; & faire, pour ainſi dire, à plein voile, le ſiſtole & le diaſtole tour à tour, afin que par ce moïen l'air ſoit abondamment reçû juſques dans les coins les plus cachez; que de là il ſoit auſſi-tôt repouſſé au dehors pour la plus grande partie, avec toutes les fumées du ſang à chaque expiration. Or comme cette ſorte d'actions des poûmons dépend beaucoup de la Poitrine, qui eſt comme la machine mouvante, il faudra neceſſairement que ſi elle vient à manquer par ſa méchante ſtructure, la reſpiration ſoit auſſi defectueuſe en pluſieurs choſes.

Or il y a deux eſpeces de méchante conformation de la Poitrine; ſavoir la

boſſe, & l'élevation des épaules en forme d'aîles, à cauſe deſquelles il ſe trouve beaucoup de gens qui ont de la diſpoſition à cette maladie, parce que dans l'une ou l'autre de ces figures de la Poitrine, les poûmons n'ont pas un eſpace aſſez libre pour ſe mouvoir comme il faut, ni les muſcles de la Poitrine ne peuvent pas ſi bien faire leurs fonctions que ſi elle étoit carrée.

La diſpoſition héréditaire à cette affection conſiſte principalement en deux choſes; ſavoir, en ce que ces ſortes de perſonnes ont un ſang acre & bouillant, & qu'il ſe forme dans leur poûmon des glandes contre nature: mais cette diſpotion ne produit ſon effet que dans un certain tems: car les glandes étant dans leur commencement fort tenduës & fort ſouples, elles cedent facilement au mouvement du poûmon, & n'empêchent pas celui du ſang, qui eſt alors fort mediocre; de ſorte que la reſpiration eſt libre juſques là qu'il n'y a point d'apparence de Phthiſie. Mais comme ces glandes viennent à s'endurcir avec le tems, & à occuper un plus grand eſpace dans les poûmons, elles ſervent d'obſtacle à la re-

reſpiration auſſi bien qu'à la circulation du ſang, lequel étant devenu & plus chaud & plus bouillant dans un âge avancé, s'y porte avec beaucoup de rapidité : d'où vient que ne pouvant circuler librement, en partie par la compreſſion des vaiſſeaux, & en partie par un défaut d'air, il laiſſe échaper ſouvent beaucoup d'excremens dans le poûmon, leſquels par leur acreté en rongeant petit à petit ſa ſubſtance y forment un ulcere. Et comme tous ceux qui viennent de parents Phthiſiques, & qui héritent leurs incommoditez, n'ont pas leur ſang également acre & cauſtique, & n'ont pas la même quantité de glandes dans les poûmons, ou diſpoſées d'une même maniere à l'accroiſſement : de là vient que quoiqu'ils meurent tous Phthiſiques, les uns tombent plûtôt dans cette incommodité, les autres plus tard ; les uns (par exemple) à dix-huit ou vingt ans, les autres à vingt-cinq, & il y en a même qui vont juſques à trente, trente-cinq, & quarante années, mais c'eſt fort rare.

Ajoûtez à celà, que ces malades ont ordinairement le col fort long, la Poi-

trine étroite, & les vaiſſeaux extrêmement delicats & tendres: toutes leſquelles choſes ne contribuent pas peu à cette affection. Premierement, pour ce qui regarde le col il eſt certain qu'une partie des fumées les plus craſſes du ſang, que l'air éleve dans l'expiration, ne pouvant être portées au dehors à cauſe de la longueur du canal, retombent dans les poûmons où elles s'aigriſſent, & rongent dans la ſuite ſa ſubſtance par leur acreté. Il arrive à peu près en ce cas la même choſe qu'à un matras à long col, ou l'on diſtille & rectifie quelque liqueur ſpiritueuſe; car plus le matras à le col long, plus l'eſprit qu'on diſtille eſt pur & ſubtil, parce que n'y aiant que la partie la plus volatile qui monte au chapiteau, le reſte étant groſſier eſt obligé de retomber, ou de demeurer du moins en chemin au col du matras: en un mot plus les cheminées ſont hautes, plus il s'y ramaſſe de ſuie. 2°. La Poitrine étroite eſt d'un grand obſtacle à la reſpiration, ou à la circulation du ſang, en ce que les poûmons n'ont pas aſſez d'eſpace pour faire leur ſiſtole & leur diaſtole, & que le ſang par conſequent n'eſt

n'eſt pas aſſez animé par l'air qui lui manque. 3°. Lorſque les vaiſſeaux ſont tendres & delicats, ils s'entrouvrent dans leurs extremitez, & laiſſent échaper fort facilement leurs ſeroſités & les excremens du ſang dans les poûmons; outre que ſi l'on fait quelque effort ils peuvent ſe rompre tout auſſi-tôt.

Ce qui a fait peut-être dire à Hippocrate, que la jeuneſſe eſt de tous les âges, celui qui nous rend les plus ſujets à la Phthiſie, à cauſe qu'aiant beaucoup de feu, elle fait des efforts extraordinaires, & s'abandonne à toute ſorte de violents exercices; de plus elle ne garde ordinairement aucun regime de vivre, mais ſe plait à la débauche; d'où vient que le ſang qui n'eſt que trop bouillant dans cet âge, ſe fermentant & s'allumant encore davantage, s'extravaſe facilement dans les entrailles, & cette extravaſation du ſang degenere ſouvent en Phthiſie. Enfin les maladies precedentes de la Poitrine, comme l'Empieme, la Pleureſie, la Peripneumonie; &c. peuvent cauſer la Phthiſie, de la maniere que j'ai déja expliqué, en parlant de chacune de ces maladies en particulier.

On peut ajoûter encore à toutes ces cauſes, la contagion & la méchante conſtitution de l'air, leſquelles regardent le poûmon, & chacune deſquelles eſt capable de produire la Phthiſie.

Pour ce qui eſt de la contagion, on voit aſſez par experience qu'un homme qui frequente un Phthiſique pendant long-tems, & qui a un commerce particulier avec lui, tombe tôt ou tard dans la Phthiſie, parce qu'il s'éleve continuellement du poûmon ulceré du malade, des fumées tabifiques, ou de petits corps acres ou tranchants, qui perçant dans les poûmons de l'autre avec l'air qu'il reſpire, ne manquent pas de faire à la longue la même impreſſion, c'eſt-à-dire, qu'ils rongent ſa ſubſtance par leur acreté & par leur pointe.

Tout cela ſe prouve évidemment par l'exemple du mari & de la femme. Car ces perſonnes étant neceſſitées d'être toûjours enſemble, & même ne s'abſtenant pas de la liberté que leur donne le mariage d'avoir un même lit, il eſt impoſſible que l'une d'elles étant atteinte de cette maladie contagieuſe, ne la communique facilement à l'autre, & ſur tout

ſi

ſi celle qui n'a pas le poûmon encore affecté y a quelque diſpoſition.

La méchante conſtitution de l'air conſiſte en ce qu'il eſt trop ſubtil ou trop craſſe : s'il eſt trop ſubtil il rarefie & fermente extrêmement le ſang, laquelle rarefaction peut faire rompre quelque veine dans le poûmon, outre qu'il n'a pas alors la conſiſtence qu'il faut pour ſe charger des matieres qui ſont dans les bronches, & les autres conduits de l'air, & les entraîner avec lui dans l'expiration : de ſorte qu'étant retenuës elles pourriſſent, & en ſe pourriſſant contractent une acreté capable d'ulcerer les poûmons ; de la vient qu'on voit force pulmoniques parmi ceux qui habitent des lieux élevez, ou qui ſont proches des montagnes, où l'air eſt extrememement ſubtil.

Si l'air eſt trop craſſe il nuit pareillement à la Poitrine, à cauſe qu'il bouche les pores & empêche la tranſpiration des humeurs ; de maniere que les fumées du ſang qui doivent s'échaper ne trouvant pas leur iſſuë libre, excitent une grande fermentation dans la maſſe du ſang, laquelle eſt ſuivie de beaucoup de dé-

charge ſur les poûmons, & puis l'air craſſe & humide les humecte trop & les rend lâches, & ne ſert qu'à entretenir l'ulcere quand il eſt formé ; outre qu'il n'anime pas aſſez le ſang qui paſſe dans le poûmon ; d'où vient qu'il y croupit preſque toûjours & s'y décharge d'une partie de ſes excremens.

Mais l'air n'eſt jamais ſi dangereux pour ceux qui ont de la diſpoſition à la Phthiſie, que dans les lieux où il y a des eaux minerales : car c'eſt là qu'il ſe charge des vapeurs & des exhalaiſons ſulphureuſes & ſalines, leſquelles étant receüies dans les poûmons par le moïen de la reſpiration s'y attachent quelquefois. Et comme les exhalaiſons & vapeurs ſulphureuſes le deſſechent, celles qui ſont ſalées le rongent auſſi par leur pointe : ce qui arrive principalement le ſoir & la nuit, à cauſe que le Soleil qui les avoit élevées de la terre & des eaux pendant le ſoir, ne les retenant plus quand il eſt couché, elles retombent par leur propre poids, & ſont enfin reſpirées avec l'air, par le poûmon, qui en reçoit toutes les incommoditez que je viens de dire : & il ne faut pas demander après cela pour-

quoi

quoi on voit tant de Phthiſiques parmi les Anglois: car bien qu'il n'y ait pas par tout des eaux minerales pour fournir à l'air des vapeurs ſulphureuſes & ſalines, comme ils ſont neanmoins accoûtumé de faire feu pendant l'Hiver (qui eſt fort rude en ce païs) avec des pierres chargées de bitume & de ſouphre qu'on tire des mines, n'aiant que très-peu de bois pour ſe chauffer, l'action du feu éleve de ces pierres une grande quantité de petis corps ſalins & ſulphureux qui entrent avec l'air dans le poûmon, & le rongent peu à peu.

Les ſignes de cette maladie ſont de trois ſortes. Les uns marquent quand quelqu'un en eſt menacé. Les autres quand elle commence à ſe former; & les autres enfin quand elle eſt toute faite & deſeſperée

Les ſignes qui nous ſont connoître que la Phthiſie n'eſt pas loin, ſont une petite toux avec un crachat ſalé & un peu amer, les inquietudes qui prennent quelquefois, & enfin un déreglement de chaleur, ou quelque petit accez de fiévre de tems en tems: mais il faut que cela arrive à des corps cacochimes & foi-

bles, & qui ont de la diſpoſition à cette maladie, autant par la méchante conſtitution de leur ſang, que par la méchante conformation de leur Poitrine; autrement ces ſignes ſeroient équivoques, & on pourroit bien s'y tromper. On doit donc dire ſeulement de quelqu'un qu'il eſt menacé de la Phthiſie, lorſqu'il a toutes les mauvaiſes diſpoſitions que je viens de remarquer.

La toux eſt petite dans le commencement, à cauſe que la matiere qui s'eſt échapée dans le poûmon n'eſt pas en grande quantité & qu'elle ne s'irrite que foiblement: outre que le poûmon n'aiant reçû aucune atteinte conſiderable, eſt plus en état que jamais de reſiſter à l'impreſſion des corps étrangers & nuiſibles.

Le crachat ſalé eſt l'effet d'une fluxion ſalée ſur le poûmon, qui eſt la plus propre pour les ronger & y cauſer un ulcere. Et parce qu'il eſt quelquefois un peu amer, c'eſt déja un ſigne que la matiere a croupi quelque tems dans les viſceres, où elle a contracté cette qualité par le ſejour & par les diverſes alterations qu'elle a reçû d'une grande chaleur.

Les

Les vapeurs acres qui s'élevent du ſang dans tout le corps & qui font quelquefois ces inquietudes, nous prouvent aſſez la méchante conſtitution de ce ſang & le danger qu'il y a pour le poûmon.

Il y a de tems en tems quelques petits accès de fiévre, à cauſe que ces humeurs qui ſe ſont jettées dans le poûmon échauffent beaucoup le ſang & le font fermenter plus qu'à l'ordinaire. Et comme il n'y a que peu d'humeurs, la fermentation ne peut pas durer long-tems, ou plûtôt le mal eſt dans le ſang même qui eſt fort acre & fort ſalé, & qui ſe fermente à la moindre occaſion; Mais parce qu'il n'y a que fort peu de levain pour le mettre dans un mouvement déreglé, de là vient que la fiévre ne continuë pas dans le commencement & qu'elle ne prend même le malade que de loin à loin & ſans aucun ordre, ſuivant les differents amas de matiere étrangere qui ſe font dans la maſſe du ſang, quelquefois plûtôt, quelquefois plus tard.

Les ſignes de la Phthiſie qui commence ſont une toux plus forte, une peſanteur dans la Poitrine, une grande fiévre,

fiévre, avec des friſſons, des crachats fort épais, & quelquefois mêlés d'un peu de pus, & de ſueurs dans la nuit, ſur tout à la Poitrine.

La toux eſt plus forte & plus violente dans le commencement de la Phthiſie; (j'entens quand l'ulcere ſe forme) à cauſe que la matiere étant plus abondante & plus acre, elle piquote auſſi & irrite plus fortement les bronches, qui par des contractions vigoureuſes font ſortir en même tems l'air de la Poitrine avec plus d'impetuoſité & de viteſſe car à meſure que l'air paſſe plus vite & plus impetueuſement par les anneaux & par les conduits de la trachée artere, il y ſouffre auſſi de plus fortes colliſions, qui eſt en quoi conſiſte la violence & la grandeur de la toux.

La peſanteur de la Poitrine vient de la quantité des ſeroſités ou du pus qui ſont dans les poûmons & qui peſent ſur lui: mais il y a bien de Medecins qui ne veulent pas que ce viſcere ſoit capable de ſentiment en aucune maniere, à cauſe, diſent-ils, qu'il eſt fort lâche, & que les nerfs dont il a une aſſez grande quantité ne ſont pas aſſez tendus, afin que

que les impreſſions des objets aillent juſques au cerveau pour cauſer à l'ame ce ſentiment d'incommodité.

Mais cela eſt faux & repugne à l'experience: car il n'eſt presque point de Phthiſie qui ne ſente quelque petite douleur dans le poûmon; ce qui ſe confirme même après leur mort, puisque ſi l'on ouvre leur corps on ne manque pas de trouver un ulcere preciſément dans l'endroit où il avoit cette ſenſation douloureuſe; & ſi cela n'étoit pas ainſi, à quoi bon s'il vous plaît tant de nerfs dans le poûmon, & pourquoi lui ôter toute ſenſibilité, lorſqu'il eſt ſi bien garni des organes du ſentiment. D'ailleurs s'il eſt émouſſé en lui-même, il faut du moins convenir qu'il eſt fort vif & fort aigu par les membranes qui s'attachent au ſternum & au dos, comme chacun peut experimenter facilement dans lui-même dans une violente toux, par les douleurs qu'il reſſent dans ces deux parties.

La fiévre ne peut être que grande quand la ſuppuration ſe fait dans le poûmon, parce que le ſang eſt toûjours dans une grande agitation, & qu'il ſe fermente beaucoup lorſqu'il ſe fait une décharge

ge conſiderable dans quelque partie: Et d'ailleurs comme le ſang ſe charge en circulant des matieres de l'ulcere qui ſe forme ou qui eſt déja formé, il s'allume encore davantage, & la fiévre en reçoit un nouvel accroiſſement.

Les crachats épais viennent d'une pituite viſqueuſe qui eſt dans les poûmons, ou des ſeroſitez qui ſe ſont épaiſſies par le ſejour qu'elles y ont fait: car la chaleur de ce viſcere aiant eu le tems d'enlever les parties les plus ſubtiles, les plus craſſes ont demeuré pour ſervir de matiere aux crachats, leſquels ſont quelquefois purulents, parce qu'il s'y mêle du pus de l'ulcere.

Pour ce qui eſt des friſſons & des ſueurs de nuit qui arrivent quand l'ulcere eſt formé, il n'eſt pas neceſſaire que j'en diſe rien, puiſque je l'ai déja expliqué aſſez au long dans le Chapitre de l'Empieme.

Les ſignes de la Phthiſie confirmée & deſeſperée ſont une toux extremement forte, des crachats fort purulents, & ſouvent ce n'eſt que du pus même, grande fiévre avec redoublement de tems en tems, le degoût, le flux de ventre,

ventre, l'extenuation de tout le corps avec la chûte des cheveux, les joües livides & l'enfleure des pieds.

La toux eſt extremement forte dans la Phthiſie deſeſperée, parce qu'il y a une plus grande quantité de pus qui irrite par ſon acreté les bronches des poûmons, & c'eſt pour cela encore que les crachats ſont tout-à-fait purulents, ou ſi vous voulez même ce n'eſt que du pus, leſquels étant jettés ſur des charbons ardents rendent une très-mauvaiſe odeur, & capable d'infecter tout ce qu'il y a de gens dans la chambre : & cela vient de ce que l'action du feu débaraſſe & donne du mouvement à ces parties acres & piquantes qui cauſent aprés de forts ébranlements dans le nerf de l'odorat.

Le degoût, le flux de ventre, l'extenuation de tout le corps & la chûte des cheveux, procedent de la même cauſe, ſavoir de la méchante conſtitution du ſang des Phthiſiques.

1°. Il eſt certain que le ſang étant fort diſſous & fort impur ne peut fournir à l'eſtomac que de méchants acides, & qui étant encore embarraſſez dans des matieres heterogenées, n'agiſſent que foi-

foiblement contre la membrane de l'eſtomac ; & c'eſt de là que vient le dégoût, lequel eſt bien-tôt ſuivi du flux de ventre, parce que les acides ne peuvent faire que de foibles impreſſions ſur les nerfs du ventricule pour l'exciter à l'appetit, ils peuvent encore moins tourner les pointes contre les aliments qui y ſont, pour les diſſoudre comme il faut, & les reduire en un bon chile, de ſorte que la coction ſe faiſant mal, & les alimens ne recevant pas toutes les alterations neceſſaires, la meilleure partie paſſe d'abord dans les gros inteſtins. & s'en va en excrements. A quoi l'on peut ajoûter les diverſes ordures dont le ſang ſe décharge, en ſe fermentant continuellement, par le canal Virſungien & le conduit Choledoque, leſquelles ſe mêlant dans les boyaux avec les autres matieres mal cuites & mal digerées qui viennent du ventricule, augmentent de beaucoup le flux de ventre. Or comme le flux de ventre emporte une partie du chile qui devroit ſe changer en ſang pour ſervir après à la nourriture du corps, c'eſt une neceſſité que le malade devienne maigre & extenué.

Il

Il y a encore une autre raiſon plus forte, qui eſt que le ſang des Phthiſiques s'étant ainſi fort gâté par les matieres ſordides de l'ulcere du poûmon dont il s'eſt chargé en circulant, & ſe charge encore ſans ceſſe, il n'eſt pas du tout propre à reparer la perte continuelle que font les parties, outre que le peu de chile qui lui vient du ventricule n'eſt pas même ni aſſez épuré, ni aſſez élabouré faute de bons acides.

La lividité des joües eſt un effet de la diſſolution ou de la pourriture du ſang, comme une couleur vive & naturelle eſt une marque d'un ſang vif & bien conditionné.

Je ne dis rien ici de l'enfleure des jambes qui ſurvient aux Phthiſiques, parceque j'en ai déja parlé dans l'Empieme inveteré & dans l'Hydropiſie de Poitrine.

La fiévre continue toûjours dans les progrez de la Phthiſie, parceque le ſang ſe charge continuellement en circulant des impuretés de l'ulcere, qui ſont des ferments capables de l'entretenir ; oûtre que le ſang eſt déja de lui même fort acre & fort propre à ſe fermenter. Et com-

me

me il ſe fait de tems en tems de nouvelles fluxions ſur les poûmons qui ſe ſuppurent & paſſent en des nouveaux ulceres, c'eſt pour cela qu'il y a un redoublement de fiévre.

Outre tous ces ſignes de la Phthiſie deſeſperée, il y en a bien encore un autre qui eſt le plus aſſeuré de tous; ſavoir une douleur très-vive & très-cuiſante dans le goſier avec inflammation, ce qui marque une très-grande pourriture du poûmon, d'où il s'éleve des vapeurs puantes, ou de petits corps acres & tranchants, leſquels s'attachent au fonds du goſier, en piquotent, & irritent fort violemment les fibres tendres & delicates, & cauſent par ce piquotement ce ſentiment vif & douloureux, qu'on reſſent en cette partie. L'on peut dire que quand le malade eſt arrivé dans cet état il meurt ſi-tôt qu'il ne crache plus, parce que cette quantité de pus qui eſt dans le poûmon, duquel il en jettoit auparavant une quantité par les crachats, étant enfin toute retenuë, vient fermer entierement le paſſage à l'air & ſuffoque le malade.

Pour ce qui eſt du prognoſtic, on a

lieu

lieu d'aprehender qu'un homme fort maigre & qui a la Poitrine étroite ne tombe dans la Phthiſie, ſur tout lorſqu'il eſt preſſé d'une toux preſque continuelle, & qu'il vient de parents qui ont été ſujets à cette maladie; c'eſt pourquoi il ne faut pas negliger ce mal. Et comme il eſt le plus ſouvent dans ces ſortes de temperamens le precurſeur d'un auteur bien conſiderable, il eſt bon de le prevenir à bon heure par des remédes convenables, & de détourner entierement l'orage s'il ſe peut, & même lorſque l'ulcere commence à ſe former, ou qu'il eſt fort recent, on eſt encore aſſez à tems pour y apporter du reméde, quoique fort difficilement.

Mais ſi l'ulcere eſt formé depuis longtems, & que la Phthiſie ait jetté de profondes racines, elle en devient toûjours incurable, parce que le poûmon ſe mouvant continuellement pour faire la reſpiration, & ſe mouvant d'un mouvement extraordinaire toutes les fois qu'il eſt preſſé de la toux; il empêche ſa reünion de ces parties & la guériſon de l'ulcere. Mais ce n'eſt pas principalement par cet endroit que la Phthiſie ne

peut

peut pas ſe guérir, c'eſt plûtôt parce que le poûmon eſt rempli preſque par tout de ſchirres & de duretés qui ſont d'un obſtacle invincible à la circulation du ſang, lequel ſe chargeant d'ailleurs en paſſant des matieres ſordides de l'ulcere, & ſe gâtant de plus en plus tous les jours, il arrive enfin que l'Hydropiſie ou un flux de ventre continuel, qui ſont des ſuites de la diſſolution ou corruption du ſang, emportent ordinairement un Phthiſique.

La Phthiſie qui ſuccede à une fiévre continue, à une Pleureſie, à une Peripneumonie, ou même à la Verole, n'eſt pas à beaucoup près ſi dangereuſe que celle qui vient de longue main & du vice du ſang, car celle-ci eſt toûjours incurable, au lieu que l'autre ſe peut guérir.

Lorsque l'ulcere qui cauſe la Phthiſie vient à ronger quelque vaiſſeau conſiderable, on peut dire que le crachement de ſang eſt toûjours en ce cas la mortel; les malades ſont ordinairement emportés en deux ou trois jours.

Pour traitter methodiquement la Phthiſie, il la faut conſiderer en trois tems. 1°. Quand elle n'eſt pas loin & qu'elle

qu'elle menace quelqu'un. 2°. Quand elle commence. 3°. Dans ſa plus grande force c'eſt-à-dire lors qu'elle eſt tout à fait confirmée.

Quand la Phthiſie menace quelqu'un ; j'entens lors que le poûmon n'eſt pas encore affecté, & que tout le mal eſt dans le ſang, qui dans cet état eſt fort acre & fort ſereux, & tout-à-fait propre aux fluxions ; il faut alors s'appliquer tout entier à changer ſon temperamment dans un meilleur, & le remettre même dans ſon premier état. Pour cet effet une petite ſaignée ou deux dans le commencement ſeront fort utiles : Et comme la maſſe du ſang eſt remplie de mauvais levains, il eſt bon de purger de tems en tems le malade pour en emporter une bonne partie par les ſelles.

Si vous ajoûtez à cela le changement d'air, l'uſage du Lait, les demi bains d'eau douce, une maniere de vie humectante & rafraîchiſſante, & outre cela les Loochs & les Eclegmes & autres remédes pectoraux propres à aider aux crachats dans la toux, & adoucir & lubrifier les parois de la trachée artere, vous avez la methode de traiter un homme qui eſt diſpoſé à la Phthiſie.

Les mêmes remédes prudemment ménagés & donnés à propos, ſervent pour la Phthiſie qui commence : il faut ſeulement prendre garde à ne pas ſe ſervir comme font beaucoup de Chimiſtes, de diverſes préparations de Souphre pour deſſecher & deterger l'ulcere qui eſt déja formé dans le poûmon, parce que ces remédes ſont beaucoup plus nuiſible que profitables en ce qu'ils agitent trop les humeurs qu'ils augmentent la fiévre, & font faire de grandes decharges ſur le poûmon.

Il y en a qui font prendre encore au malade principalement par la fumée, de l'Orpigment & des autres remédes qui reçoivent l'Arſenic : mais l'uſage en eſt auſſi mauvais que des premiers pour la même raiſon. Le Lait d'Aneſſe vaut mieux que tout cela : Car outre que par ſes parties butyreuſes & calceuſes, il adoucit & embaraſſe les ſels qui abondent dans le ſang des Phthiſiques, il nettoie d'ailleurs & deterge fort bien par la partie ſereuſe l'ulcere du poûmon.

Il eſt bon encore de remarquer touchant la maniere de vivre, que les viandes de grand ſuc & fort nourriſſantes, com-

comme les Perdrix & les Chapons, ne conviennent pas à ces malades, à cauſe qu'étant remplis de parties ſulphureuſes & de Sels volatils, elles les échauffent extrêmement, & ſervent à entretenir leur fiévre : mais il eſt mieux de leur faire prendre des Orgeats, des Avenats, la Crême d'Orge, & le Lait d'Aneſſe ou de Vache ; car ce ſont des alimens de facile digeſtion qui nourriſſent aſſez, & que le ſang peut tourner plus facilement en ſa propre ſubſtance.

Les viandes viſcides, craſſes & gluantes que quelques Auteurs recommandent dans cette maladie, font plus de mal que de bien, parce qu'elles ne peuvent pas ſe digerer dans l'eſtomac, ni par conſequent fournir au ſang le ſuc qui lui eſt neceſſaire pour la nourriture des parties.

Il faut remarquer encore pour ce qui eſt du Lait qu'on ne le donne qu'en petite quantité aux premiers jours, afin d'y accoûtumer l'eſtomac ; parce qu'il y a des malades qui l'ont quelquefois en averſion, puis on en augmente tous les jours la doſe, juſques à ce qu'on eſt venu à une certaine quantité où l'on ſe tient

que tems ; après quoi on le donne pour toute nourriture, & c'eſt le mieux, parce qu'il n'y a pas tant à craindre qu'il ſe pourriſſe dans l'eſtomac, lorſqu'il eſt pris ſeul, que lorsqu'il eſt mêlé avec des bouillons ou autres alimens. Pendant l'uſage du Lait il ne faut pas oublier de purger de tems en tems le malade ; & en cas que le Lait cauſe des accidens fâcheux, comme douleurs de tête, flux de ventre, & qu'il enroüe même le malade il eſt bon de lui en faire quitter l'uſage pendant quelque tems. Que ſi la Phthiſie vient de quelque obſtruction il faut premierement travailler à en delivrer le malade avant de lui prescrire l'uſage du Lait, de peur que l'obſtruction n'en vint pire.

Enfin dans la Phthiſie qui eſt tout-à-fait deſeſperée, & dans laquelle le poûmon eſt preſque tout gâté, tout ce qu'on peut faire c'eſt de donner ſeulement quelque ſoulagement au malade, & d'allonger ſes jours : & pour cet effet on a deux indications. La premiere, de diminuer l'ardeur de la fiévre & le mouvement des humeurs, & empêcher autant qu'il eſt poſſible qu'il ne ſe faſſe de gran-

grandes décharges ſur le poûmon. La deuxiéme eſt, de nettoier & deterger quelque peu l'ulcere, ſi l'on ne peut pas entierement le guérir.

Pour ſatisfaire à la premiere intention, ſi le malade n'eſt pas trop maigre & trop extenué, une petite ſaignée ne ſeroit pas hors de propos, après laquelle il le faut purger benignement, & reïterer de tems en tems la purgation ſuivant qu'on la trouve à propos. Cependant il ne faut pas oublier les Emulſions & les Juleps rafraîchiſſans, & autres remédes pectoraux, & la Ptiſane d'Orge pour ſa boiſſon; & enfin les demi bains d'eau douce, s'il a encore aſſez de force pour les ſouffrir. Et en cas qu'il ne puiſſe pas dormir comme il arrive ordinairement, on ne fera pas mal de mettre un grain de Laudanum, ou trois drachmes de ſirop de Pavot blanc dans l'Emulſion, ou dans les Juleps, ou dans quelqu'autre liqueur appropriée.

Pour ſatisfaire à la ſeconde indication, qui eſt de deterger & nettoier l'ulcere autant qu'il eſt poſſible, il n'eſt rien de meilleur que le Lait d'Aneſſe ou de Chevre qu'on lui doit donner pour toute nourriture.

Quand vous jugerés à propos de donner quelque Clyſtere au malade vous le pourrés compoſer en la maniere ſuivante.

Prenés feuilles de Mauves, de Violier, de Borrache un poignée de chacun, une once des quatre ſemences froides, une demi poignée de Son, un petit baton de Regliſſe, faites cuire le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau, & dans une livre de Colature diſſolvés deux onces de Miel Roſat, & une once de Catholicon s'il à le ventre ſerré.

Pour les Potions purgatives prenés une once de Pulpe de Caſſe, une drachme de Rhubarbe concaſſée, enveloppée & ſuspendue dans un noüet, une drachme Sel Prunelle, une pincée de Roſes rouges, faités infuſer le tout dans huit onces d'eau pendant toute la nuit, le lendemain au matin, aiant coulé vôtre infuſion diſſolvés y une once de Manne, & autant de ſirop de Cichorée compoſé ſi le malade eſt difficile à purger.

Les Juleps rafraichiſſans ſe fairont avec une once & demi de racines d'Althea, autant de celles de Symphitum majus, feuilles de Borrache, de Laitue, & de

de Cichorée de chacune une poignée, une once ſemence de Pavot blanc, une demi poignée de Roſes rouges, faites cuire le tout dans une livre & demi d'eau pour trois doſes, où vous diſſoudrés ſix drachmes de ſirop de Roſes ſeches dans chacune, que vous donnerés à vôtre malade le matin à jeun, & dont vous lui fairés continuer l'uſage pendant huit ou neuf jours, aiant le ſoin de le purger avant & après avec la Medecine cidevant preſcrite.

Les Juleps que vous lui fairés prendre le ſoir une ou deux fois la ſemaine pendant tous le cours de la maladie ſeront compoſés avec trois onces d'eau de Pavot rouge, & autant de celle de Plantin, trois drachmes de ſirop de Pavot blanc & demi once de ſirop de Capillaire pour un Julep qu'il prendra à l'heure du ſommeil : & en cas qu'il ſoit fort incommodé des veilles, & que le ſirop de Pavot ne puiſſe pas les appaiſer on mettre à ſa place un grain, & demi, ou deux grains de Laudanum plus ou moins ſelon que l'effect qu'il faira ſera plus ou moins conſiderable.

A la place de cette ſorte de Juleps vous pourrés encore lui donner des

Emulſions ſi vous le trouvés à propos.

Si la Phthiſie à ſuccedé à l'Hemoptiſie, vous fairés prendre au malade une ou deux fois la ſemaine en ſe mettant au lit trois drachmes de l'Opiate ſuivante.

Prenés conſerve de Symphitum majus, & de celle de Roſes trois onces de chacune, Corail rouge preparé ſix drachmes, Terre ſigillée deux drachmes, avec le ſirop de Tuſſilage compoſés une Opiate.

Cette Opiate, & même les Julepsqui la precedent peuvent être pris en même tems que le Lait, je veux dire au commancement de la maladie avant que le malade ne prenne le Lait pour toute nourriture.

Dans la Ptyſanne d'Orge on peut faire infuſer un morceau de racine d'Eſchine, & une demi poignée de celle de Symphitum majus.

S'il eſt fort preſſé de la toux vous lui fairés tenir dans la bouche quelque Tablette d'Althea, ou quelcune de celles qui ſuivent.

Prenés de la Pulpe de racine d'Althea quatre onces, poudre de Regliſſe une once, Lait de Souphre demi drachme, avec le ſucre Roſat faites des Tablettes

du

du poids d'une drachme, dont le malade aura toûjours quelcune dans la bouche.

Pour Loochs vous pouvez utilement vous ſervir de ceux dont nous avons donné la formule en parlant de la Cure de la Pleureſie & de la Peripneumonie.

CHAPITRE X.

Des maladies du cœur. De la Sincope.

COmme c'eſt le cœur qui pouſſe le ſang dans tout le corps par les arteres, & qu'il le reçoit après par les veines ſelon les loix de la circulation; & que c'eſt de la plus pure & de la plus ſubtile portion de ce ſang que ſe forme l'eſprit animal dans le cerveau, où il ſert aux fonctions de l'ame, & d'où ſe répandant en même tems par les nerfs dans toutes les autres parties du corps, il leur donne le ſentiment & le mouvement, comme c'eſt le cœur, dis-je, qui eſt le principal & le plus noble reſſort de cette machine admirable de nôtre corps, & l'ame, pour ainſi dire, du

mouvement circulaire des humeurs dont il eſt ſans ceſſe arrôſé. Il eſt ſans doute viſible qu'étant conſiderablement affecté, toutes les autres parties du corps doivent en même tems ſe reſſentir de ſon affection: & ainſi voit-on qu'un homme qui tombe en ſincope perd tout à la fois la connoiſſance & le mouvement, il n'a plus de poux, ou du moins l'artere bat avec tant de langueur que le battement en eſt imperceptible, ſon viſage & ſes mains ſe couvrent d'une pâleur mortelle: & enfin de cette maniere de mort, quand elle dure trop long-tems, on paſſe infailliblement à une mort réelle & très-veritable; La premiere ne conſiſtant que dans une grande interruption de la circulation du ſang d'où dépend immediatement la vie; Et la ſeconde, n'étant, à proprement parler, que la ceſſation entiere ou l'abolition de cette même circulation.

On definit ordinairement la ſincope, un prompt abattement de toutes les forces. Par ce mot de prompt, on diſtingue cette affection de toutes les autres, dans leſquelles les forces ſe diſſipent peu à peu, juſqu'à ce enfin que la mort s'en-

s'enſuive. Par le mot de toutes on la diſtingue principalement de l'Apoplexie, dans laquelle bien que les forces s'abbattent auſſi tout d'un coup, celles du cœur neanmoins ſe conſervent dans cet abbattement général; ce qu'on connoit facilement au poux qui eſt aſſez bon & aſſez plein. Deplus la reſpiration eſt entierement libre dans l'Apoplexie, & ſe fait même avec bruit & avec beaucoup d'agitation dans les muſcles de la Poitrine; au lieu que dans la Sincope, la reſpiration eſt tellement affoiblie qu'il ſemble qu'elle ne ſe fait plus.

Le cœur tient bon dans l'Apoplexie pendant que les forces des autres parties demeurent abbattuës, à cauſe que les nerfs qui s'inſerent dans ſa ſubſtance étant plus ouverts que pas un des autres, les eſprits animaux y coulent auſſi plus facilement & en plus grande quantité: & ainſi quoique le cerveau & les nerfs ſoient bouchés & comprimés par la matire morbifique de l'Apoplexie, & que le cours des eſprits animaux y ſoit par conſequent interrompu, comme ils trouvent neanmoins le paſſage libre dans les nerfs du cœur qui ne ſont pas exactement fermés à cauſe de leur

leur grande ouverture, il y en coule autant qu'il en faut pour conſerver ſon battement & lui faire faire ſon ſiſtole, d'où il arrive que le poux eſt aſſez élevé. Or que les nerfs du cœur ne ſoient plus ouverts que les autres, il n'y a pas lieu d'en douter pour peu que l'on faſſe d'attention à ſon action continuelle, & vigoureuſe qui determine les eſprits animaux qui en ſont la cauſe prochaine à s'y porter abondamment, & à s'y faire même des routes fort profondes par leur coulement perpetuel.

Mais en cela même dira-t'on que les nerfs du cerveau ſont plus ouverts que pas un de ceux qui s'inſerent dans les autres parties du corps, la matiere morbifique qui eſt répanduë dans toute la ſubſtance du cerveau ne devroit-elle pas, ce ſemble, ſe gliſſer plus facilement que dans les autres pour les boucher, & conſequemment les forces du cœur ne devroient-elles pas s'abbattre auſſi bien pour le moins que celle des autres parties par un défaut d'eſprits.

Je réponds que tout cela devroit arriver ainſi qu'on le propoſe, ſuppoſé que la matiere morbifique fût répanduë dans toute

toute la ſubſtance du cerveau & dans tous les principes des nerfs. Mais il faut prendre garde en ceci à une choſe, qui eſt que l'Apoplexie ne feroit pas toute ſeule cet abbattement général des forces du malade, mais ce ſeroit plûtôt parce que la Sincope s'y joindroit, de ſorte que le cœur ne recevant plus d'eſprits animaux & n'aiant plus de commerce avec le cerveau, il ceſſeroit d'agir, & le malade mourroit tout auſſi-tôt.

Mais lorſque je dis que le cœur tient bon dans l'Apoplexie, j'entens qu'elle arrive toute ſeule, & qu'elle eſt cauſée par une matiere qui eſt ſeulement extravaſée dans quelque endroit du cerveau, laquelle en comprimant ſa ſubſtanee & les principes des nerfs qui ſont ſous elle, empêchent que les eſprits n'y coulent, non pas ſi bien pourtant qu'il n'en aille beaucoup encore dans ceux du cœur qui ſe trouvent, comme j'ai déja dit, plus ouverts que les autres; & c'eſt la raiſon pour laquelle je pretens que ſon battement ſe conſerve, tandis que les autres parties ſont ſans action.

Mais comment peut-il ſe faire que dans l'Apoplexie toutes les parties du corps

étant privées des esprits animaux, les muscles de la Poitrine se meuvent encore d'un mouvement plus fort que dans l'état naturel, ce qui fait la respiration si violente dans les malades. Je répons que si ces muscles se meuvent lorsque toutes les autres parties sont sans mouvement, c'est parceque leurs nerfs après ceux du cœur sont les plus ouverts, à cause de leur action continuelle dans la respiration; c'est pourquoi ils reçoivent alors assez d'esprits animaux pour se mouvoir. Mais que leur mouvement soit plus fort que dans l'état naturel, c'est de quoi tout le monde ne convient pas, & dont il ne seroit pas facile de rendre raison; ceux qui soutiennent que cela arrive, & qui se mettent en état de rendre raison de ce Phénomene disent que le mouvement des muscles est plus grand dans l'Apoplexie que dans l'état naturel, à cause que tous les nerfs des autres parties étant affectez & quasi tout-à-fait bouchez par la compression de la matiere morbifique de l'Apoplexie, pendant que ceux qui s'inserent dans les organes de la respiration sont ouverts par la raison que je viens de dire: il arrive que tout ce qu'il y a quasi d'esprits

prits animaux dans le cerveau, y coule facilement par ces nerfs, ne trouvant d'autres paſſages libres que celui-la.

Cette réponſe ſeroit bonne ſi le cerveau n'étoit auſſi comprimé qu'il eſt dans l'Apoplexie, ſi les eſprits animaux y trouvoient leur cours libre, & enfin s'il n'y avoit point d'embarras qui empêchât qu'il ne s'y en fit des nouveaux pour continuer le ſentiment & le mouvement aux parties. Mais parceque toutes ces mauvaiſes diſpoſitions ſe rencontrent à la fois dans le cerveau des apoplectiques, il eſt très-évident qu'il ne peut pas couler une auſſi grande quantité d'eſprits dans les muſcles de la Poitrine que dans l'état naturel, & que ce n'eſt pas par conſequent pour cette raiſon que le mouvement des muſcles eſt plus fort que quand on ſe porte bien, & qu'on jouit d'une parfaite ſanté.

D'autres diſent que le mouvement eſt plus fort dans l'Apoplexie, parce que le cerveau eſt alors affecté & non pas le cervelet, duquel les nerfs qui donnent à la Poitrine tirent leur origine: ainſi il ſe peut faire que tandis que les autres parties ſont ſans mouvement & ſans ſenti-

timent, celles-ci reçoivent ſuffiſamment des eſprits animaux par des nerfs qui ne ſont point du tout affectez pour être capables de cette agitation extraordinaire que nous y remarquons.

Mais cette raiſon ne paroîtra gueres meilleure que l'autre, à qui connoîtra tant ſoit peu la ſtructure du cerveau ; car encore qu'il n'y ait que lui d'affecté & de preſſé par la matiere morbifique de l'Apoplexie quelle quelle ſoit, neanmoins comme on voit que tous les nerfs prennent leur origine de la moëlle alongée, & que la ſubſtance du cerveau ne ſauroit être trop preſſée, que celle qui eſt immediatement ſous elle ne le ſoit auſſi en même-tems, il s'enſuit que les nerfs qui donnent aux muſcles de la Poitrine ſont affectés & comprimés à leur tour, non pas tant que ceux des autres parties, à cauſe qu'ils ſont plus durs & plus ouverts après ceux du cœur, que pas un des autres, & plus capables par conſequent de reſiſter à la compreſſion de la matiere morbifique, & de recevoir une plus grande quantité d'eſprits, quoique pourtant elle ne ſoit jamais ſi grande que dans l'état naturel.

D'autres répondent enfin que l'agitation

tion extraordinaire des eſprits animaux dans les muſcles de la poitrine fait la violence de ce mouvement dans l'Apoplexie: & cette agitation extraordinaire des eſprits animaux, ne provient que de ce que ceux qui ſont dans le corps des muſcles & dans les tuiaux des nerfs qui s'y inſerent, ne ſont point ſuffiſamment preſſez par d'autres qui doivent inceſſamment couler du cerveau, pour pouvoir continuer leur fil ; parceque leur cours eſt fort interrompu, & qu'il ne s'y en forme plus de nouveaux, ce qui fait que les eſprits s'échapent tumultueuſement & en deſordre les uns d'un côté, les autres de l'autre, de ſorte que dans cet état leur mouvement déreglé & impetueux eſt la cauſe prochaine de celui des muſcles de la Poitrine.

Et pour prouver que cela peut arriver de la ſorte, n'eſt-il pas vrai qu'après une fiévre continuë de dix-ſept ou vingt jours, on tombe quelquefois dans une Phreneſie ou dans de grandes convulſions. On ne peut pas dire alors qu'il y ait une ſi grande quantité d'eſprits animaux dans le cerveau & dans les autres parties, pour y cauſer ce grand mouvement: au contraire il n'y en eut jamais

ſi

ſi peu, le malade aiant été épuiſé d'eſprits & de ſang par des ſaignées, par la fiévre, & par les autres évacuations tant ſenſibles qu'inſenſibles. Il faut donc croire que ces mouvemens extraordinaires procedent de la violente agitation des eſprits animaux, de quelle maniere qu'elle ſe faſſe, & par la même raiſon il faut penſer que le grand mouvement des muſcles de la Poitrine dans l'Apoplexie peut provenir de la même cauſe.

On peut encore mieux gouter cette raiſon, par l'exemple d'un cœur d'un animal en vie dont on lie les nerfs, leſquels ne recevant pas alors une ſi grande quantité d'eſprits animaux qu'à l'ordinaire, ne laiſſent pas neanmoins de l'agiter violemment, & d'être quelque tems en convulſion, comme je dirai plus au long dans le Chapitre ſuivant.

Mais s'il eſt difficile de dire pourquoi le mouvement des muſcles dans l'Apoplexie eſt plus fort que dans l'état naturel: il ne l'eſt pas moins d'expliquer comment dans la ſimple défaillance qui n'eſt pas de beaucoup prés ſi forte ni ſi dangereuſe que la Sincope, bien que le cœur ſoit pris, la reſpiration ne laiſſe pas

pas d'étre libre, ou du moins fort peu empêchée.

Pour entendre comment cela peut ſe faire, il eſt bon de conſiderer qu'afin que la reſpiration ſoit libre, il eſt neceſſaire ſeulement qu'à proportion du ſang qui paſſe dans les poûmons, il y entre auſſi d'air pour l'attenuer & le rendre plus propre au mouvement circulaire. Or comme dans la ſimple defaillance il ne va que peu de ſang dans les entrailles, le cœur étant pris & ne pouvant faire que de foibles contractions pour le pouſſer, il n'eſt pas neceſſaire auſſi qu'il y entre une grande quantité d'air, & que le poûmon par conſequent ſe dilate beaucoup pour le recevoir. Ainſi quoiqu'il ne ſoit porté qu'une petite quantité de ſang dans le cerveau, toutefois le peu d'eſprits animaux qui s'y forment alors coulant de là dans les organes de la reſpiration, ſuffit pour la rendre libre, ou du moins fort peu empêchée, n'étant pas beſoin, comme j'ai déja dit, que les parties faſſent des grands mouvemens pour cela.

La cauſe prochaine & immédiate de la Sincope eſt un défaut d'eſprits animaux dans

dans le cœur, ou une grande quantité de ſang qui en remplit les cavités. Mais ces deux cauſes étant une ſuite neceſſaire l'une de l'autre, il n'eſt point de Sincope où elles ne ſe joignent toutes deux enſemble, & ne ſe donnent, pour ainſi dire, les mains. C'eſt ce que nous allons voir tout à l'heure, en expliquant les differentes manieres, dont les cauſes procatartiques & évidentes agiſſent dans cette maladie.

Comme les cauſes évidentes de la defaillance ſont en grand nombre & fort differentes, il eſt bon pour faire les choſes avec ordre, de les reduire en général à quatre; ſavoir, aux évacuations extraordinaires tant inſenſibles que ſenſibles. 2°. Aux paſſions. 3°. A la mauvaiſe qualité de l'air; & 4°. Aux venins. Je parlerai enſuite des odeurs trop douces & trop puantes, & des douleurs très-fortes, qui ſont quelquefois capables de cauſer cette affection.

Par les évacuations extraordinaires que tombent ſous les ſens, j'entens le flux exceſſif des Hemorrhoïdes, les grandes ſaignées dans les longues maladies, & autres pertes conſiderables de cette

cette nature. Par les évacuations insensibles j'entens celles qui se font par insensible transpiration dans ceux qui ont l'habitude du corps extrêmement rare, & les pores fort ouverts; ce qui arrive principalement dans les grandes veilles, dans une étude extraordinaire, & dans des violents exercices: mais comme toutes les évacuations tant sensibles qu'insensibles emportent une grande quantité de sang & d'esprits on peut dire qu'elle produisent la Sincope d'une même maniere. J'entens que le sang se trouvant alors en petite quantité & presque dépoüillé d'esprits, il ne se peut faire dans le cerveau que très peu d'esprits animaux, & encore sont-ils sans vigueur: de sorte que le cœur n'en recevant pas assez pour faire ses contractions & pousser vigoureusement le sang dans les autres parties, il ne faut pas s'étonner si les cavités s'en rempliſſent quelquefois & si l'on tombe en Sincope.

Mais remarqués qu'après un grand épuisement de forces, la situation du lieu est quelquefois telle dans ceux qui tombent evanouis qu'elle est la cause principale de leur evanouissement, quand

les

les convalescens veulent par exemple ſe lever tout à coup d'un ſiege où ils étoient aſſis, ou qu'ils demeurent trop long-tems debout, ils tombent ordinairement dans cette affection. Et la raiſon de cela eſt, que le cœur étant obligé de pouſſer le ſang dans l'un & dans l'autre cas de bas en haut, il a beſoin de beaucoup d'eſprits animaux pour faire de fortes contractions; mais comme il ne s'en fait qu'une petite quantité dans le cerveau, (le ſang des convaleſcens qui en eſt la matiere, n'étant plus ſpiritueux mais comme moiſi, & n'y coulant même qu'en petite quantité) il s'enſuit que le cœur n'en reçoit pas aſſez pour pouſſer comme il faut le ſang dans les autres parties : D'où vient qu'il s'engorge auſſi-tôt & qu'on tombe en defaillance; au lieu que quand on eſt couché dans le lit, toutes les parties du corps étant dans une égale ſituation & à niveau, pour ainſi dire, les unes des autres. Comme il n'eſt pas neceſſaire que le cœur faſſe de vigoureuſes ſiſtoles pour pouſſer le ſang vers la tête, (qui y va quaſi de lui-même) auſſi n'eſt-il pas beſoin que le cerveau lui fourniſſe beaucoup d'eſprits pour cela.

Ainſi

Ainſi quoi que les convaleſcens ſoient déja fort épuiſés, & qu'ils n'aient que peu de ſang, & par conſequent peu d'eſprits animaux, il en coule neanmoins ſuffiſamment dans le cœur, quand il eſt dans la ſituation que je viens de dire, pour lui faire faire toutes les contractions qui ſont neceſſaires pour entretenir la circulation du ſang dans toutes les parties.

2°. Les paſſions qui peuvent cauſer la Sincope ſont ordinairement une grande peur, une profonde triſteſſe & une extrême joie. Les deux premieres produiſent cette affection d'une même maniere; j'entens que le ſang quittant tout d'un coup les parties externes, ne roule que dans les grands vaiſſeaux; & ſe porte abondamment vers le cœur; & que l'ame étant en même-tems occupée de la veüe du peril, fixe beaucoup les eſprits dans le cerveau; de maniere que le cœur recevant trop de ſang d'un côté, & de l'autre que peu d'eſprits animaux par les nerfs pour s'en décharger par des contractions vigoureuſes, c'eſt une neceſſité qu'il s'engorge dans le moment, & que la défaillance ſoit excitée.

La

La joie produit cette affection d'une maniere toute differente; car les eſprits animaux vont en foule du cerveau dans le cœur, avec tant d'impetuoſité & en ſi grande quantité, qu'il en eſt comme en convulſion : de ſorte que ne pouvant faire que de petites contractions dans cet état, les cavités viennent à ſe remplir bien-tôt de ſang, & à cauſer par ce moien la Sincope.

3°. Quand l'air eſt extremement craſſe il peut cauſer quelquefois la defaillance, en ce qu'etant continuellement attiré dans le poûmon par l'inſpiration, bien loin d'attenuer & de ſubtiliſer le ſang qui y paſſe, pour le rendre plus propre au mouvement circulaire, il lui apporte au contraire tant de fumées, & l'épaiſſit d'une telle maniere qu'il le fait preſque croupir dans les cavités du cœur : & c'eſt de ce croupiſſement que nait la pâmoiſon. De là vient que lorſqu'on ſe trouve beaucoup de monde enſemble dans une Egliſe par exemple ou dans quelqu'autre endroit, il y en a quelqu'un qui tombe ordinairement en defaillance, par ce que les vapeurs & les fumées qui s'élevent du ſang dans les poûmons de ce grand

grand nombre de perſonnes, & qui ſortent ſans ceſſe dans l'expiration, rendent l'air entierement craſſe, épais, & vaporeux; & comme l'on eſt enſuite obligé à reſpirer le même air, il ne manque pas de communiquer toutes ces mauvaiſes qualitez au ſang qui circule dans le poûmon, & de produire par conſequent l'accident que je viens de dire.

Il y en a qui veulent que le ſang ſoit naturellement aſſes craſſe dans quelques perſonnes pour exciter la defaillance; cela peut arriver en prenant les choſes à la rigueur : mais je voudrois qu'on me dit pourquoi cela n'arrive pas toûjours, puiſque la même cauſe perſeverant dans leurs corps, il doit s'enſuivre le même effet, ou du moins on verroit évanoüir fort ſouvent ces ſortes de perſonnes, ce qui repugne à l'experience. Ainſi je crois que quand on tombe en Sincope par un ſang craſſe qui engorge le cœur, ce ſang n'eſt pas tel de lui-même & naturellement; mais il acquiert cette mauvaiſe qualité par le moien de quelque cauſe interne ou externe qui change ſa conſtitution naturelle.

Au reſte il eſt bon de remarquer que

ces ſortes de defaillances qui ſont excitées par un ſang craſſe ſont plus dangereuſes que les autres, & l'on n'en revient que fort difficilement, & cela pour deux raiſons. La premiere eſt, que le ſang eſt très-propre à ſe coaguler dans le cœur dès qu'une fois il y eſt arrêté. Et la deuziéme eſt, que le peu qui en ſort par les contractions languiſſantes du cœur dans cet état, ſe porte d'un mouvement très-lent dans le cerveau à cauſe de ſa conſiſtence. Ainſi il n'y a preſque point de commerce entre ces deux nobles parties; & c'eſt pourtant de ce commerce que dépend principalement la circulation du ſang & la vie de l'homme.

4°. Les venins peuvent exciter la defaillance en deux façons; ſavoir, les uns en diſſolvant le ſang, les autres en le coagulant. Ceux-là ſont armés de petits corps tranchants & inciſifs qui rompent d'abord la tiſſure du ſang, & emportent une grande quantité d'eſprits. Dans ce cas la cauſe prochaine de la defaillance ſera un défaut d'eſprits animaux dans le cœur, de la maniere que je l'ai expliqué en parlant des grandes évacuations. Pour les autres cauſes qui coagulent

gulent le ſang, & qui ſont par conſequent qu'il s'engorge & qu'on tombe en defaillance, elles ont une vertu ſtiptique, qui conſiſte en certaines parties propres à figer les humeurs dans les vaiſſeaux, & à ſerrer entierement leur tiſſure, tels ſont à peu près les petits corps qui s'élevent des perſonnes peſtiferées, qui cauſent auſſi la defaillance dans ceux qui les reçoivent, ou en diſſolvant, ou en coagulant leur ſang.

Il reſte maintenant à faire voir comment les odeurs douces & les trop puantes peuvent cauſer la Sincope, comme auſſi les douleurs fort vives, & pour ne differer pas plus long-tems à m'éclaircir d'une choſe que je deſire ſavoir, je dirai que les choſes odoriferantes peuvent exciter la defaillance, en ce qu'étant remplies de parties volatiles & fort ſpiritueuſes, elles ſont capables de mettre les eſprits animaux dans un mouvement extraordinaire, & d'en augmenter en même tems le nombre dans le cerveau; & les eſprits étant ainſi agitez & en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, entrent en foule & tumultueuſement dans les nerfs du cœur, qu'ils tiennent en con-

vulſion, à peu près comme dans la joie, & c'eſt alors que ne pouvant pas en faire les fonctions, il s'engorge de ſang. Les choſes au contraire qui ſentent fort mauvais envoient au cerveau par le nerf de l'odorat beaucoup de petites parties ſalines & terreſtres, qui fixent ſeulement les eſprits animaux, & en retiennent une ſi grande quantité dans le cerveau qu'il n'y en a pas aſſez au cœur, & leur défaut eſt alors la cauſe prochaine de la defaillance, ainſi que je l'ai déja expliqué: il eſt vrai au fonds que l'imagination y à ſouvent beaucoup de part

Pour ce qui regarde les douleurs très-vives & très-piquantes qui cauſent la Sincope, il eſt difficile de dire comment cela ſe fait. Pour moi je penſe qu'il y a deux choſes qui contribuent à produire cet effet. La premiere, c'eſt que la grande agitation qui ſe fait dans la partie douloureuſe determine les eſprits animaux à y couler en grande quantité. Et la deuxiéme, c'eſt que l'ame en retient encore beaucoup dans le cerveau par la forte averſion qu'elle a du mal, ou de cet objet nuiſible qui excite en elle cette ſenſation triſte & fâcheuſe: ainſi comme il ne va que peu d'el-

d'eſprits animaux dans le cœur pour faire ſon ſiſtole & pouſſer le ſang dans les autres parties, il faut neceſſairement qu'on tombe en Sincope.

Les ſignes diagnoſtiques ſont de deux ſortes. Les uns qui nous marquent quand la Sincope doit arriver, comme ſont la peſanteur de tête, le vertige, le trouble d'eſprit, une viſion confuſe, & compoſée de diverſes couleurs, un changement ſubit du poux & du viſage. Les autres nous font connoître quand elle eſt preſente, comme un extrême pâleur & lividité du viſage & des mains, le poux très-rare & preſque point ſenſible, le corps froid, & principalement les extremitez, une ſueur froide, & ſur tout au col, aux temples, & à la Poitrine.

La peſanteur de tête vient un peu avant la Sincope, par un défaut d'eſprits animaux dans le cerveau, leſquels ne ſont pas capables de la ſoûtenir. Et comme il n'en va pas aſſez auſſi à proportion dans les nerfs optiques, pour les gonfler & faire dans les tuniques, & les humeurs des yeux, les differentes refractions des raions qui ſont neceſſaires pour avoir une viſion claire & diſtincte; de là vient

qu'elle eſt fort confuſe, & que dans cet état on croit voir tout à la fois blanc, rouge, & noir.

L'irregularité & le mouvement déreglé des eſprits animaux dans le cerveau qui eſt une ſuite de leur défaut, fait le trouble des eſprits & le vertige.

Ce dernier qui a plus beſoin d'explication que l'autre, ſe fait à peu près de cette maniere : j'entens que le ſang n'étant pouſſé dans les parties ſuperieures que foiblement & en petite quantité, il ne forme que peu d'eſprits animaux ; de ſorte que ceux-ci ne pouvant continuer leur fil ni entrer dans les tuyaux des nerfs, parcequ'ils ne ſont pas ſuffiſamment pouſſez par d'autres, ils ſont obligez neceſſaitement de ſe reflechir en haut ; & c'eſt dans cette reflexion d'eſprits animaux que tous les objects paroiſſent tourner en rond, en quoi conſiſte principalement le caractere du vertige.

Pour le changement ſubit du poux & du viſage, on peut dire qu'ils arrivent alors, à cauſe que le cœur commençant d'être pris, ne pouſſe pas aſſez vigoureuſement le ſang dans les arteres & juſques à l'habitude du corps ; d'où vient que le poux

poux eſt foible & inégal, & que les parties externes changent leur couleur vive & naturelle en une, qui eſt pâle & livide.

Lorſque la Sincope eſt preſſante, le viſage & les mains deviennent extrêmement pâles, & le poux eſt très-rare, ou n'eſt preſque point ſenſible, parceque le cœur eſt alors conſiderablement affecté, & qu'il ne peut faire que de fort petites contractions pour diſtribuer le ſang à toutes les parties du corps, ce qui fait la grandeur des ſimptomes : par la même raiſon, le corps eſt froid, j'entens à cauſe que les parties du dehors ſont privées de l'écoulement du ſang & des eſprits, & principalement les extremitez, parcequ'il faut que le ſang aie à proportion plus de force & plus de mouvement pour venir juſques à elles ; d'où vient que dèsque le cœur eſt notablement affecté, elles ſont les premieres à ſe reſſentir de ſon affection.

Il y a une ſueur froide par tout le corps, à cauſe que le ſang qui ſe porte en petite quantité dans l'habitude, & qui n'a pas un grand mouvement, n'entraîne que peu de lymphe avec lui en paſſant des arteres dans les veines ; de ſorte que

les conduits lymphatiques la prenant preſque toute, viennent à s'en remplir d'une telle maniere qu'ils ſont obligez enfin à s'en décharger. Et comme cette Lymphe trouve les pores, & les iſſuës des autres petits vaiſſeaux ouverts par un défaut de ſang qui ne circule pas, elle s'échape facilement par là, comme par la premiere porte qu'elle trouve ouverte; & s'arrêtant après ſur la ſuperficie de la peau, elle y forme cette quantité de gouttes fluides qui ſont la ſueur, laquelle eſt plus abondante dans le col & dans les temples, parceque ces parties ont des vaiſſeaux fort conſiderables, & qu'elles ſont d'ailleurs fort dénuées de chair: cette ſueur auſſi vient plus abondamment ſur la Poitrine que dans aucune autre partie, à cauſe que la maſſe du ſang paſſant dans le poûmon, y éleve auſſi une plus grande quantité de vapeurs, leſquelles venant à s'épaiſſir ſur la peau, forment cette eſpece de ſueur froide.

Quoi que cette explication ſoit la plus générale qu'on ait donné juſques ici pour les ſueurs qui arrivent dans la Sincope, elle ne ſatisfait pourtant pas également tout le monde: Pour moi je croi plus vrai-

vraiſemblablement que les ſueurs ne viennent dans la defaillance que de ce que les fibres circulaires, ou les petits ſphincters qui ſont à l'orifice des vaiſſeaux excretoires qui viennent des glandes miliaires de la peau, étant rélachés faute d'eſprits, la lymphe ou la ſeroſité dont ces glandes ſont le filtre, ſort pour lors par l'ouverture que ce rélachement lui fournit.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, il y a beaucoup à craindre pour un homme, qui étant tombé en Sincope ne revient pas bien-tôt à lui, & qui étant revenu après qu'on l'a excité, retombe un moment après dans cette affection: car c'eſt une marque que le cœur ne peut pas ſe dégager du ſang qui croupit quaſi dans ſes ventricules, & qu'il ne lui vient du cerveau que fort peu d'eſprits animaux pour faire ſes contractions.

La cure de la Sincope doit varier ſuivant les differentes cauſes qui la produiſent: toutefois par quelle cauſe qu'elle ſoit produite, il faut faire neceſſairement ce qui ſuit. J'entens que dès qu'un homme eſt tombé en defaillance, il faut le faire coucher d'abord ſur le dos, &

lui jetter de l'eau froide ſur le viſage, lui donner des ſternutatoires, lui preſſer le nés & les doigts, lui tirer les cheveux, & l'agiter de toute maniere. Tout cela ſe fait pour faire mouvoir les eſprits animaux; & pour cela même il n'y a rien de meilleur que le Vin ou l'eau de Canelle, ou un peu de Theriaque dans le Vin, ou autre choſe de cette nature, qu'il eſt bon de faire prendre au malade après qu'il eſt évanoüi.

Mais demandera quelqu'un, comment eſt-ce que l'eau peut donner l'agitation aux eſprits animaux, ne ſemble-t-il pas qu'elle devroit plûtôt les aſſoupir & empêcher leur action. Je répons qu'il y a dans l'eau des parties acides qui ſe gliſſent dans les pores des nerfs, les piquottent & les ébranlent. Or cet ébranlement ne peut ſe faire que les eſprits ne ſe meuvent plus que de coûtume.

Pour ce qui eſt du Vin, il eſt ſi propre à animer les eſprits & leur donner de la vigueur, qu'il ne faut quelquefois que l'approcher du bout des levres de celui qui eſt tombé en defaillance pour le faire bien-tôt revenir. Parce que les parties inſenſibles du Vin les plus pures

& les plus ſubtiles, ſe mêlent d'abord avec les eſprits animaux dans les nerfs des levres, ou ceux du nés qui ont communication avec ceux du cœur, elles le fermentent & les animent entierement; en ſorte que le cœur reprenant à l'aide des eſprits animaux ainſi animez, le mouvement que la Sincope lui avoit preſque ôté, & faiſant des contractions aſſez vigoureuſes, il ſe décharge bien-tôt de ce ſang qui rempliſſoit ſes cavitez, & le pouſſe dans toutes les parties du corps, leſquelles reprennent auſſi-tôt avec leur nature le mouvement & le ſentiment qu'elles avoient perdu: & c'eſt ainſi que le Vin en le goûtant ſimplement fait revenir d'abord un homme qui eſt tombé en defaillance.

Pour ce qui regarde les differentes cauſes qui produiſent la Sincope; & la méthode à peu près de la traiter, les voici. Si la Sincope eſt cauſée par un flux exceſſif, un écoulement des menſtruës ou des hemorrhoïdes, ou par de grandes hemorragies, il eſt à propos de faire faire d'abord quelque petite ſaignée pour détourner ailleurs le ſang & faire revulſion: il faut encore ſe ſervir des Juleps &

des Emulſions pour le rafraîchir & l'adoucir, & diminuer ſon mouvement. Si les évacuations ſont extraordinaires, & que le malade s'affoibliſſe beaucoup, il eſt bon de mêler à ces remédes adouciſſants quelques petits adſtrigents, pour arrêter, s'il eſt poſſible, ce torrent de ſang; il ne faut pas oublier de faire appliquer des topiques adſtringents ſur la partie affectée, pour reſſerrer le bout des vaiſſeaux qui s'y repandent.

Si la Sincope eſt excitée par des grandes veilles ou par des violents exercices, ou par une longue diete, il faut ordonner au malade une maniere de vie rafraîchiſſante, avec un grand repos d'eſprit & de corps, & lui procurer le ſommeil par des Narcotiques. Si cette affection vient par des fiévres malignes & peſtilentes, il ne faut pas ſe ſervir d'autres remédes que de ceux qu'on emploie ordinairement pour ces maladies deſquelles je parlerai en leur lieu. Si c'eſt pour avoir pris du poiſon qu'on tombe en Sincope, il faut tâcher de faire vomir le malade auſſi-tôt qu'il eſt revenu, en lui faiſant avaler quantité d'eau ou d'huile tiede, ou quelqu'autre vomitif; & puis on doit lui faire

re prendre du Lait pour corriger les mauvaiſes impreſſions que le poiſon a laiſſé dans l'eſtomac, & dans la maſſe du ſang: on le donne après pour toute nourriture pendant quelque tems.

Que ſi quelque paſſion à cauſé la Sincope, comme la peur & la triſteſſe, il n'eſt point de meilleur reméde que la ſaignée, par le moien de laquelle le cœur ſe dégage, & la circulation du ſang devient libre. Le même reméde eſt encore fort bon pour tout ce qui peut faire croupir le ſang dans les cavitez du cœur, comme un air fort craſſe & incraſſant, ou comme certains venins en le coagulant.

La poudre de Vipere eſt admirable en ces deux cas; parcequ'elle purifie & nettoie le ſang, & lui redonne par la fermentation qu'elle y excite les mouvements que ces deux cauſes lui avoient preſque ôtez: & ſi la poudre de Vipere n'eſt pas aſſez forte, on peut ſe ſervir de ſon Sel volatil qui fermente encore davantage le ſang, & y excite un plus grand mouvement.

CHAPITRE XI.

De la Palpitation du Cœur.

LA Palpitation du cœur n'eſt autre choſe qu'un mouvement extraordinaire & convulſif de cette partie, qui eſt quelquefois ſi violent, qu'il ſe fait non ſeulement appercevoir & entendre de loin ; mais même s'il en faut croire quelques Auteurs, il rompt les côtes & les fait ſortir de leur place.

La cauſe conjointe de la Palpitation eſt ou dans le ſang, ou dans le cœur, & quelquefois dans ſon envelope qui eſt le Pericarde.

Premierement elle eſt dans le ſang, lorſqu'il y a quelque matiere acre, laquelle en paſſant dans les cavités du cœur en irrite ſi violemment les fibres, qu'elle met les eſprits animaux dans un mouvement déreglé & impetueux, capable de faire faire au cœur des irritations extrêmement fortes, ou des battements extraordinaires, qui ne ſont autre choſe que la Palpitation du cœur. Ce

Ce n'eſt pas qu'il en faille chercher la cauſe dans une matiere acre qui pique les fibres du cœur, il ſuffit ſeulement qu'il y ait de mauvais levains dans la maſſe du ſang pour produire cette affection ; ainſi nous voions que les hypocondriaques & les ſcorbutiques, ceux qui ont des corps cacochimes & les convaleſcens enfin, ſont atteints de la Palpitation au moindre exercice qu'ils font ; ce qui arrive de ce que les parties heterogenes, ou les mauvais levains de leur ſang, étant mis dans un plus grand mouvement qu'à l'ordinaire, comme ils ſortent des vaiſſeaux pour entrer dans le cœur, où l'eſpace eſt plus grand, & plus libre, ils s'y rarefient & le fermentent extremement. Or cette rarefaction ne ſauroit ſe faire qu'à même-tems les ventricules du cœur ne ſe dilatent beaucoup, & que les eſprits animaux ne ſoient obligez à y couler en plus grande quantité par cette dilatation extraordinaire, qui eſt comme une eſpece d'irritation en cette partie ; de ſorte que dans cet état le cœur eſt extrêmement preſſé à faire un ſiſtole violent & vigoureux, & qui réponde enfin à la grandeur du diaſtole.

2°. La

2°. La cauſe conjointe de la Palpitation eſt dans le cœur, lorſqu'il y a dans les cavités ou dans les racines des vaiſſeaux qui y ſont attachés, quelque Polype ou excreſcence qui empêche que tout le ſang qui doit ſortir à chaque diaſtole n'en ſorte. Mais au contraire une partie de ce ſang repouſſé en même tems dans le cœur, à cauſe de l'embarras qui s'y trouve & s'y reverberant, pour ainſi dire, elle en dilate ſi fortement les parois, que le cœur eſt contraint pour s'en décharger & pouſſer celui qui vient de nouveau dans toutes les parties, de faire des contractions extraordinaires & frequentes.

On voit arriver la même choſe dans les grandes paſſions, comme dans une extrême triſteſſe, dans une grande peur & dans un grand amour; parceque les nerfs qui lient les gros vaiſſeaux du cœur étant fort tirez, ils reſſerrent extrêmement ceux-ci près de leurs racines; de maniere que le ſang qui eſt pouſſé à chaque ſiſtole ne trouvant pas ſon iſſuë auſſi libre qu'auparavant, il en revient toûjours quelque portion dans les ventricules du cœur, laquelle excite la Palpitation.

Il ſe peut faire encore que cette Palpitation ſoit produite par un grand déreglement d'eſprits qui vont en foule & tumultueuſement au cœur, toutes les fois qu'on ſe ſent agité d'une forte paſſion. Et par la même raiſon s'il arrive par hazard qu'il ſe jette ſur les principes des nerfs du cœur quelque matiere acre, qui en les irritant fortement, mette les eſprits animaux dans une agitation extrême ; je ne doute pas que la Palpitation ne s'enſuive auſſi-tôt, puis qu'elle n'eſt, à proprement parler, qu'un mouvement convulſif de cette partie.

Il peut arriver encore que le défaut d'eſprits animaux dans le cœur, ſoit quelquefois la cauſe de leur déreglement, & par conſequent de la Palpitation: dont la raiſon eſt, que les eſprits qui ſont déja dans le cœur n'étant plus pouſſez par des nouveaux, pour pouvoir continuer leur fil, & fournir à ces fonctions, ils ſe refléchiſſent d'abord, & vont s'agittants d'un côté & d'autre; ce qui rend les contractions du cœur plus violentes & plus irregulieres, en quoi conſiſte la Palpitation.

Ceci ſe confirme par experience; car tou-

toutes les fois qu'on lie les nerfs du cœur à un animal en vie, la ligature n'eſt pas ſi-tôt faite, qu'on voit battre le cœur extraordinairement, & s'agiter d'un mouvement convulſif & irregulier : ce qui ne peut arriver que de ce que les écoulemens des eſprits animaux étant interrompus dans les nerfs, ceux qui y ſont déja ſe meuvent fort irregulierement, comme j'ai déja dit.

Il ſe peut faire auſſi que les nerfs des autres viſceres, comme de la ratte & du ventricule, qui ont communication avec ceux du cœur, étant extrêmement irrités par une matiere fort acre, la Palpitation ſoit produite par une raiſon de ſimpathie. J'entens que comme il eſt impoſſible de mouvoir l'un des deux bouts d'une corde ſans que l'autre ne ſoit muë en même-tems, il eſt auſſi impoſſible d'ébranler les nerfs de l'eſtomac ou de la ratte, ſans que cet ébranlement ne paſſe bien-tôt aux nerfs du cœur, par le commerce qu'il y a entr'eux. Or comme cet ébranlement eſt toûjours ſuivi d'une violente agitation des eſprits animaux dans cette partie, il ne faut pas s'étonner ſi la Palpitation arrive tout auſſi-tôt.

On

On l'appelle ſimpatique à la difference de celle qui arrive des affections propres du cœur qu'on nomme idiopatique.

3°. Lorſqu'il y a dans le Pericarde des eaux ramaſſées, ou de petits corps étrangers, quels qu'ils ſoient, ils ne manquent pas de produire bien-tôt la Palpitation; parceque le cœur étant fort preſſé dans cet état par les matieres nuiſibles, & le preſſement y tenant lieu d'agitation, & determinant les eſprits animaux à couler dans ſes parties abondamment, il fait des extrêmes efforts, & ſe meut avec beaucoup de violence, pour éloigner la cauſe de ſon mal, & ſe remettre dans ſon aſſiete naturelle: & c'eſt dans ces mouvemens extraordinaires que conſiſte la Palpitation.

Le diagnoſtic de la Palpitation eſt fort facile; parceque cette affection tombe ſous les ſens en pluſieurs manieres; & le Medecin n'a que faire de porter la main ſur le cœur du malade pour ſe convaincre de ſon battement extrême, puiſqu'il lui eſt aiſé de le voir & de l'entendre d'aſſez loin.

Mais pour ſavoir ſi la Palpitation eſt cauſée par une excreſcence qui eſt dans le cœur,

cœur, ou par des eaux qui ſont dans le ſang qui l'irritent extrêmement en paſſant, c'eſt une choſe qui n'eſt pas ſi facile à expliquer.

Il y a pourrant deux ſignes qui nous peuvent aſſez faire connoître ces differentes cauſes ; ſavoir, la continuité & l'intermiſſion de la Palpitation, & la foibleſſe & l'inégalité du poux. J'entens que ſi cette affection n'a pas de relâche, & preſſe continuellement le malade, il y a apparence qu'elle eſt produite par le Polipe du cœur, ou par les eaux du pericarde, parceque la même cauſe demeurant toûjours, il doit neceſſairement s'enſuivre le même effet ; mais ſi elle donne des intervales au malade, on peut dire qu'elle eſt excitée par l'acreté du ſang qui irrite les fibres du cœur en paſſant : car comme il n'eſt pas toûjours acre ou mauvais, & que l'on peut moderer ſon intemperie, il ne doit pas par conſequent toûjours produire la Palpitation.

D'ailleurs le poux eſt foible & inégal dans la Palpitation qui eſt cauſée par les excreſcences du cœur, encore bien que ſes contractions ſoient toûjours fortes & vigoureuſes ; parce que le ſang eſt pouſ-

ſé

lé dans les arteres en petite quantité & inégalement, par les obſtacles qui ſe trouvent dans les cavitez du cœur même, ou dans les racines des gros vaiſſeaux, leſquels en arrêtent une partie à toutes les ſiſtoles. Il n'en eſt pas de même dans la Palpitation qui vient d'un ſang acre, où la vîteſſe, & la grandeur du poux, répondent aſſez au mouvement convulſif du cœur.

Pour ce qui eſt du prognoſtic, la Palpitation du cœur n'eſt pas une maladie fort dangereuſe, quand elle donne quelque relâche; parcequ'elle ne vient tout au plus que du ſang acre, comme j'ai déja dit, ou des mauvais levains qui ſont dans la maſſe du ſang, qu'on peut facilement ôter par des remédes convenables. Mais quand cette affection eſt continuée, on peut dire qu'elle eſt incurable; car c'eſt une marque qu'il y a dans le cœur ou dans les gros vaiſſeaux quelque excreſcence qui en eſt la cauſe, laquelle il eſt impoſſible d'emporter, quelque reméde qu'on y faſſe.

Quoique les cauſes de la Palpitation ſoient differentes, la cure pourtant de cette maladie doit être la même en

tout

tout. Ainſi, que la Palpitation ſoit cauſée ou par un ſang acre, ou par de mauvais levains qui s'y trouvent, ou par le Polype du cœur, ou par les eaux ramaſſées dans le pericarde, il faut toûjours avoir recours à la ſaignée, à la Purgation, aux Juleps, aux Emulſions & autres remédes rafraîchiſſants; parceque le ſang a beſoin d'être rafraîchi, adouci, & déchargé de ſes mauvais ferments: & c'eſt dequoi l'on vient à bout par les remédes que je viens de dire, dont voici la formule.

Prenés une poignée d'Orge entier, feuilles de Mauves & de Borrache de chacun une poignée, Raiſins ſecs demi once; un petit baton de Regliſſe concaſſé, avec un peu de Son, faites une décoction pour un Clyſtere, où vous diſſoudrés après l'avoir coulée une once de Pulpe de Caſſe & deux onces de Miel Violat. Le lendemain du Clyſtere vous lui tirerés huit ou neuf onces de ſang de l'un des bras, après quoi vous le purgerés avec une infuſion de Senné & de Caſſe, ou vous diſſoudrés une once de ſirop de Cichorée compoſé.

Après la purgation vous lui fairés

uſer

uſer des bouillons ſuivants pendant neuf jours.

Prenés de la racine de Bugloſſe & de Gramen de chacune une demi once, feuilles de Dent de Lion avec toute la plante, feuilles d'Agrimoine, de Capillaire, & de Pimpinelle, de chacun une demi poignée, Violettes fraiches une Pincée avec un morceau de Mouton ou d'Agneau faités en un bouillon que vous donnerés le matin à vôtre malade, aiant le ſoin de rendre le cinquiéme & le dernier purgatifs en y faiſant infuſer deux drachmes de Senné, & y diſſolvant une once de ſirop Roſat ſolutif compoſé.

Pendant l'uſage des bouillons vous lui pourrés donner des Emulſions le ſoir en le couchant, ou des Juleps rafraichiſſans avec les eaux diſtillées & le ſirop de Limons.

Les bouillons finis il pourra prendre l'Opiate ſuivante ſur tout lorsqu'il paroit quelque obſtruction au bas ventre.

Prenés de la conſerve de Capillaire & de la limaille de Fer rouillé de chacun trois drachmes, Senné monde, & Rhubarbe de chacun une drachme, Jalap deux ſcrupules, Corail rouge preparé,

Per-

Perles, & yeux d'Ecreviſſes de chacun une demi drachme, avec le ſirop de Pommes Reinettes faites une Opiate dont vous donnerés une drachme & demi au malade de deux jours l'un pendant deux ſemaines, lui faiſant avaler par deſſus un bouillon rafraîchiſſant, & le faiſant enſuite promener pendant une heure.

Enſuite vous pourrés lui faire prendre le demi Bain dans l'eau douce tiede pendant dix matins une heure chaque fois, & lors qu'il ſera dans le Bain vous lui fairés avaler un verre de petit Lait preparé avec le jus de Citron & les ſumités de Houblon; aiant ſoin de le purger après l'uſage des Bains.

Dans l'Eté vous lui fairés prendre pendant dix huit ou vingt jours les eaux minerales qui lui ſeront les plus commodes, le faiſant purger au commancement au milieu, & à la fin desdites eaux.

Il nous reſte ici avant de finir de vous faire remarquer que la ſaignée convient principalement, & eſt d'un grand ſecours pour la Palpitation qui eſt cauſée par l'excreſcence du cœur: car en deſempliſſant les vaiſſeaux & diminuant l'abon-

l'abondance du ſang, on fait que le cœur eſt plus dégagé & plus libre dans ſes fonctions, malgré les embarras qui ſe trouvent dans ſes cavitez, & que la Palpitation par conſequent n'eſt pas ſi grande: & quoique cette maladie ſoit incurable, étant impoſſible d'emporter jamais cette excreſcence par aucune ſorte de reméde, on ne doit pas laiſſer neanmoins de reïterer de tems en tems la ſaignée, ſuivant qu'on le trouvera à propos, & d'emploier les autres remédes qui peuvent tenir la maſſe du ſang nette, & la rafraîchir, quand cela ne ſeroit que pour ſoulager le malade & lui allonger ſes jours.

Il y en a qui ſe ſervent des Sels Volatils, & croient reſoudre par ce moien les excreſcences à la longue: mais ils ne prennent pas garde que les Sels Volatils bien loin d'agir ſur cet amas de matiere, ne pouvant s'appliquer immediatement deſſus, ils tournent au contraire toute leur action contre la maſſe du ſang qu'ils fermentent, & diſſolvent extrêmement; c'eſt pourquoi étant ſi nuiſible aux malades, j'eſtime que c'eſt fort prudemment ſe comporter de ne pas s'en ſervir, non plus que dans la Rougeole, petite Verole,

le, & toutes fiévres malignes, dans lesquelles le ſang étant fort diſſout, les Sels Volatils bien loin d'en appaiſer le mouvement & retarder la diſſolution, ou la corriger, l'augmentent encore davantage.

Fin du premier Traité.

TRAITÉ DES MALADIES DE L'ESTOMAC.

CHAPITRE. I.

DU DEGOÛT.

LE Degoût n'étant à proprement parler qu'une diminution ou abolition de l'appetit, il faut premierement savoir ce que c'est qu'appetit pour bien connoitre le Degoût.

L'Appetit n'est autre chose qu'un sentiment, ou une perception que l'ame a à l'occasion d'un picotement qui se fait par quelque acide sur les parties nerveuses de l'Estomac, & dont l'ébranlement se continue jusqu'au cerveau.

On demande si cet acide vient ou du

ſang, ou des alimens, ou de la ſalive qui tombe de la bouche dans le ventricule; à quoi je repons qu'il m'importe peu de ſavoir d'où il vient pourvû qu'il ſoit certain, comme tout le Monde en tombe d'accord, que ce ſoit un acide, qui fait le picotement dans l'eſtomac à l'occaſion duquel l'ame à cette ſenſation que nous appellons appetit, ou faim naturelle.

Je dirai pourtant qu'il y à apparence que c'eſt le ſang principalement qui par le bout des arterioles verſe cette liqueur dans le ventricule, ou plutot cette vapeur acide, qui étant très-pure & très-ſubtile ſe repend facilement par tout, & agiſſant de tous côtés ſur les alimens en écarte par ſes pointes les parties, les attenue, les briſe & les rend enfin en chyle.

Et pour preuve que cette vapeur acide ne vient que du ſang, c'eſt que ſuivant les diverſes alterations qui arrivent au ſang elle acquiert differentes natures, & produit dans le ventricule où elle eſt rependue differens effects: ainſi nous voions que dans le Pica & Malacia des filles ou des femmes, & dans la faim Canine cette vapeur acide fait des Picotemens extraordinaires ſur la tunique ner-

nerveuſe de l'eſtomac, juſques à faire deſirer de manger du plâtre & du charbon, & d'autres choſes encore plus abſurdes; d'ailleurs ſi cet acide ſe formoit ſeulement, comme veulent quelques-uns du reſte des alimens, qui s'agriſſent à meſure qu'ils demeurent dans l'eſtomac, pourroit-on avoir l'appetit qu'on à après une purgation, & quelquefois après deux jours de diette, lors que le ventricule ſe trouve net & vuide de toutes ſortes de matieres; certes il eſt bien difficile d'accorder ici le raiſonnement avec l'experience, à moins de vouloir admettre, comme j'ai dit, cette vapeur acide qui vient du ſang; & puis, que pourront reſpondre ceux qui ont cette opinion, quand on leur demandera d'où vient le levain qui ſe trouve dans le ventricule des enfans, lors qu'il leur fait deſirer le lait qu'ils ſuccent la premiere fois, & puis le leur fait digerer, on ne peut pas dire qu'il ſe forme du reſte des alimens, puis qu'ils n'avoient encore rien pris: d'où vient donc cet acide, ſi le ſang ne le fournit; cela les embarraſſe beaucoup & ils ne ſauroient en donner une bonne raiſon.

Je ne veux pourtant pas nier que du reſte des alimens qui demeurent attachés à la tunique veloutée du ventricule après la digeſtion, & qui s'y aigriſſent par le ſejour qu'ils y font, il ne ſe forme une eſpece d'acide, qui ſe joignant à celui qui vient du ſang contribue beaucoup à ſon action, auſſi bien que la ſalive qui tombe avec les alimens dans l'eſtomac après avoir déja ſervi à la maſtication dans la bouche.

Aiant donc poſé pour fondement que c'eſt un acide qui en picotant les fibres du ventricule fait naître à l'ame, comme nous avons dit, cette ſenſation que nous appellons appetit, je dis qu'il faut cinq choſes neceſſairement pour qu'il ſoit bon & naturel. La premiere que l'acide ſoit bien conditionné pour picoter comme il faut; la ſeconde qu'il ſoit en ſuffiſante quantité; la troiſiéme que le ventricule ſoit degagé de toutes ſortes de matieres heterogenes, qui pourroient en l'embarraſſant en empêcher l'action: La 4°. que les nerfs de cette partie ſoient tendus & pleins d'eſprits, afin qu'ils portent au cerveau le ſentiment qui ſuit l'ébranlement des autres; La 5°. que l'ame ſoit

en

en état de s'apercevoir de cet ébranlement: de ſorte que ſi quelcune de ces conditions manque, il y à diminution, ou abolition d'appetit; & comme il y à cinq cauſes qui font que l'appetit eſt bon & naturel, il doit auſſi y en avoir cinq pour le Dégoût; dont la premiere & la ſeconde ſe prenent du defaut & de la méchante qualité des acides, la 3°. de l'embarras des matieres heterogenes qui ſe trouvent dans le ventricule; la 4°. de la paralyſie ou obſtruction des nerfs, qui empêche le cours des eſprits animaux; la 5°. enfin du defaut de l'ame qui ne peut pas s'apercevoir du picotement des acides dans l'eſtomac ou parce que le nerf eſt bouché, ou parce que le cerveau eſt pris, comme dans les maladies ſoporeuſes, où parce qu'elle eſt fortement occupée ailleurs par la multitude des objects, comme dans le Delire & la Phreneſie.

Pour expliquer ces choſes plus au long, je dis que quand il y à peu d'acides dans l'eſtomac, il doit y avoir en même tems diminution d'appetit ou Degoût, parcequ'ils ne picotent pas aſſés les fibres du ventricule, l'effect étant toûjours pro-

portionné à ſa cauſe, & cela arrive ordinairement quand le corps eſt extrêmement plein, à cauſe que les veines étant alors fort tendues, & les humeurs fort ſerrées dans les vaiſſeaux, il ne ſe ſepare que peu de cette vapeur acide qui fait la faim naturelle: il en arrive à peu près de même dans la fiévre, lors que les humeurs étant entrainées d'un mouvement très-rapide par tout le corps, elles demeurent confondues par tout ſans qu'il ſe faſſe presque de ſeparation: ce deffaut d'acides peut encore venir après les évacuations & les grandes pertes, lors que le ſang étant comme depouillé d'eſprits, il n'eſt pas en état d'en fournir au ventricule en une quantité ſuffiſante.

2°. Si les acides ne ſont pas bien conditionnés, comme il arrive ſouvent dans la fiévre continue putride, dans la fiévre maligne, dans la ſuppreſſion des mois, & même dans la ſimple Cacochymie, ils excitent le Degoût, car il ne ſuffit pas qu'ils ſoient verſés dans le ventricule en ſuffiſante quantité pour y exciter l'appetit, il faut encore qu'ils ſoient purs & formés du meilleur ſang pour faire leur effect.

3°. Lors

3°. Lors que l'eſtomac ſe trouve ſurchargé de matieres étrangeres, & nuiſibles, ſoit qu'elles viennent du ſang quand il eſt gâté comme dans les maladies que je viens de dire, ſoit qu'elles ſe ſoient formées dans le ventricule du reſte des alimens mal cuits & mal digerés, comme il arrive dans l'excès du boire ou du manger, ſoit enfin que ce ſoit une abondance de pituite qui tombe du palais dans le fond de l'eſtomac, comme il arrive aux gens gras & replets qui abondent fort en humidités; de quelle maniere que cela arrive il eſt toûjours vrai que les matieres étant dans le ventricule elles embaraſſent cette vapeur acide & empêchent ſon action.

4°. S'il arrive quelquefois que des ſerofités ou quelque autre matiere bouche les principes du nerf de la huitéme paire qui donne beaucoup de ramifications au ventricule, en ſorte que les eſprits animaux n'y puiſſent pas couler, les acides auront beau picoter la membrane de l'eſtomac, l'ame ne s'apercevra jamais de cet ebranlement tandis que l'organe du ſentiment demeurera bouché & vuide d'eſprits, & par conſe-

quent il n'y aura point d'appetit.

5°. Si le cerveau ſe trouve fort pris, & que le commerce des eſprits ſe trouve interrompu comme il arrive dans les affections ſoporeuſes, & principalement dans l'Apoplexie, l'ame ne peut avoir aucune ſorte de ſentiment, de ſorte que l'appetit en étant un, il eſt par conſequent neceſſaire qu'il ſoit aboli: dans le Delire & la Phreneſie l'ame eſt auſſi ſi fortement occupée par cette multitude de differens objects qui frapent en même tems l'imagination, qu'elle n'eſt pas en état de prendre garde à ce qui ſe paſſe dans le ventricule; outre qu'il y à tant d'eſprits animaux retenus dans le cerveau pour les idées étrangeres & confuſes dont il ſe trouve rempli, qu'il n'en coule que très-peu dans les nerfs de l'eſtomac.

Le Degoût ſe connoît très-facilement par les plaintes continueles des malades, & par l'étrange averſion qu'ils ont pour toutes ſortes de viandes; pour les ſignes des cauſes du Degoût, ils ſont encore fort evidens, mais les uns plus que les autres.

Si le Degoût vient de la plenitude, on peut le connoitre en partie par les choſes

choſes qui ont precedé, comme par la bonne chere, l'oiſiveté, & l'interruption des excercices accoûtumés, ou des évacuations ſenſibles, par des ſommeils longs & profonds, & en partie parce qu'on voit un corps gros & replet, & des veines fort tendues & remplies.

2°. Si le Degoût eſt cauſé par la méchanté qualité des acides, il eſt aiſé de s'en appercevoir par les fiévres & autres maladies où il y à beaucoup de corruption.

3°. S'il vient des matieres heterogenes qui embaraſſent l'action des acides dans le ventricule, on le connoit par les debauches & par les exercices qui ont precedé; & ſi ce ſont les matieres impures qui ſont verſées dans l'eſtomac, cela ſe connoit par la Cacochymie & méchante diſpoſition du corps, ou par les fiévres & autres maladies dont on eſt attaqué en même tems.

Enfin il eſt aiſé de connoitre quand le Degoût vient du côté de l'ame; ſavoir dans la Paralyſie, les maladies ſoporeuſes le Delire & la Phrenéſie.

Pour ce qui regarde le prognoſtic je dirai en deux mots que l'averſion que l'on à pour les viandes, n'eſt pas une

affection fort dangereuſe en elle même, à moins que ce ne ſoit dans les convaleſcens après de longues & grandes maladies dans lesquelles elle marque une rechute dont on ne revient que malaiſement, c'eſt-à-dire que les impuretés qui ſont alors dans le ventricule des convaleſcens & qui cauſent leur Degoût nous font connoitre qu'il en reſte encore dans la maſſe du ſang qui en fournit aſſés pour rallumer le foier de la maladie, mais les convaleſcens risquent beaucoup plus, s'il ſe joint à ce Degoût des excremens ou des dejections qu'Hippocrate appelle pures, c'eſt-à-dire qui ne ſont que bile & melancolie pure ſans aucun mélange d'humidité aqueuſe; ou de ſeroſités, parce que ces ſortes de dejections marquent une extrême chaleur dans le corps qui à enlevé tout ce qu'il y avoit d'humide.

Il y à deux choſes à remarquer touchant la cure de cette maladie; la premiere c'eſt que ſi elle eſt cauſée par les fiévres, ou par des maladies du cerveau, ou des nerfs, il faut appliquer uniquement nos ſoins à traiter celle qui cauſe le Degoût, puis que ſa gueriſon en depend:

pend : la ſeconde c'eſt que ſi le Degoût eſt ſeulement une affection du ventricule ſans complication d'autres, & qu'elle ſoit cauſée par la plenitude, ou par la cacochymie, ou par des excès & des débauches qui ſouvent laiſſent des crudités dans l'eſtomac, il faut tâcher d'abord d'emporter les matieres qui y croupiſſent, & qui font le Degoût en empêchant l'action des acides qu'ils embarraſſent.

Pour ces effect il eſt bon de purger les malades dès le commancement & ſi les nauſées ſe joignent au Degoût, il leur faut faire prendre un doux vomitif. Si le Degoût eſt cauſé par la plenitude, il faut que la ſaignée precede la purgation afin que les vaiſſeaux étant deſemplis elle faſſe mieux ſon action ; ce n'eſt pas qu'au fond la ſaignée ne ſoit auſſi bonne dans le Degoût qui vient de la Cacochymie, ou de l'indigeſtion, parce qu'elle empêche les decharges qui ſe pourroient faire dans l'eſtomac.

Les Juleps, les bouillons rafraichiſſans, & toutes ſortes d'acides conviennent auſſi dans cette maladie, parce qu'ils temperent l'ardeur des humeurs.

Si après la purgation on connoît que

le ventricule ſoit relâché, il eſt bon de le fortifier par des ſirops ou des Opiates corroboratives.

Enfin ſi la maladie perſevere nonobſtant l'uſage de ces remédes, il ne ſera pas hors de propos ſe ſervir du Bain ou du demi Bain d'eau douce tiede, cependant il ne faut pas oublier les Cliſteres émolliens & rafraichiſſans dans tout le cours de la maladie.

CHAPITRE II.

De la faim Canine.

APrès avoir parlé ci-deſſus de l'appetit diminué ou aboli, il reſte maintenant à faire voir comment il ſe deprave.

L'Appetit peut ſe dépraver en deux manieres; ſavoir quand il pêche en quantité, & qu'il nous fait deſirer beaucoup plus d'alimens qu'il n'en faut; cette affection s'appelle faim Canine; ou en qualité & qu'il nous fait deſirer des choſes abſurdes, & qui n'ont point la nature d'a-

d'aliment, & cette affection eſt appellée Pica; nous parlerons de la premiere dans ce Chapitre reſervans à parler de l'autre dans celui qui traite des Pâles Couleurs, & des maladies des femmes.

Sans m'arreter à l'ethimologie je dirai d'abord que la cauſe conjointe de cette maladie eſt une vapeur extrêmement pure, fine, & active que le ſang verſe par le bout des arterioles dans l'eſtomac, dont elle picote les membranes d'une mare extraordinaire, or comme cette vapeur agit ſur les alimens que l'on prend à proportion de ſes pointes qui ſont beaucoup plus tranchantes & inciſives qu'elles ne doivent être naturellement, c'eſt pour cela qu'elle en diſſout en peu de tems une quantité ſurprenante, après quoi elle picote la tunique nerveuſe de l'eſtomac, & fait deſirer de nouveaux alimens, de ſorte que ces malades mangent preſque toûjours, ou plûtôt devorent ſans pouvoir ſe raſſaſier; Il y en à pourtant qui ne peuvent pas bien digerer les alimens, qu'ils prennent en quantité, ce qu'il eſt aiſé de connoitre ou par le vomiſſement de quelques-uns, ou par le grand flux de ventre dont quelques autres

tres ſont ſouvent attaqués après qu'ils ont extremement mangé : Il y à apparence ques ces deux ſortes de malades n'ont pas une vapeur dans l'eſtomac à beaucoup près ſi acide, ſi pure, & ſi penetrante que les premiers dont j'ai parlé pour faire une prompte attenuation des alimens qu'ils prennent, ou ſi elle à la même force & les même pointes, qu'elle eſt du moins embarraſſée d'autres matieres heterogenes, & impures qui s'échapent avec elle dans l'eſtomac.

Pour ce qui eſt du vomiſſement des uns, & du flux de ventre des autres; Je dis que cela depend du plus ou du moins d'acreté des matieres, qui ſont dans le ventricule, & de ce qu'il y en à plus ou moins, parce qu'elles ſont de ſi ſortes impreſſions ſur les fibres de l'eſtomac, qu'en mettant en même tems dans un mouvement très-dereglé, & très-impetueux les eſprits animaux, elles ſeront ſuivies de violentes contractions de cette partie, qui eſt ce en quoi conſiſte le vomiſſement, qui d'ailleurs eſt aidé par la peſanteur des alimens, qui ne pouvant être digerés tiennent lieu d'une grande irritation pour obliger l'eſtomac à ſe déchar-

charger par le haut comme par la voie la plus courte.

Au lieu que s'il n'y à pas une assés grande quantité de ces matieres, & qu'elles ne soient pas fort acres, elles picoteteront bien assés fortement les fibres de l'estomac pour mettre les esprits animaux dans un mouvement dereglé, mais qui n'étant pas assés grand, & qui aiant plus de raport avec le naturel que celui qui fait le vomissement sera suivi de contractions qui se fairont de haut en bas, de sorte que cette abondance de chyle mal cuit & mal digeré passera bien-tôt du ventricule dans les intestins pour faire le flux de ventre.

La faim Canine peut encore être excitée par une grande quantité de vers, qui emportent presque tout le chyle & s'en nourrissent; comme Galien le rapporte d'une femme, qui après avoir rendu un Ver long de douze coudées par l'usage de l'hiere, se trouva guérie de cette espece de maladie.

Les signes de la faim Canine sont assés évidens, & chacun peut la connoitre par ce que nous en avons dit; si le vomissement ne la suit pas, on appelle cet ap-

appetit depravé Boulimia, qui eſt ſouvent accompagné de defaillance, parce que les matieres acres qui ſont dans l'eſtomac ne ſortant pas toutes avec les alimens qu'on vomit, il arrive qu'elles s'aigriſſent encore d'avantage par le ſejour qu'elles y font, & fermentent avec les alimens, dont une partie ſe corrompt auſſi, & de cette fermentation il s'éleve toûjours quelques parties ſubtiles vers l'orifice ſuperieur, dont étant picoté & ébranlé, il arrive que le cœur l'eſt en même tems par le commerce des nerfs qu'il y à de l'un à l'autre; & ainſi ne pouvant pas faire ſes contractions, pour pouſſer le ſang dans toutes les parties, il s'en engorge, & c'eſt de là que vient la defaillance.

Le vomiſſement & le flux de ventre ſont des ſignes qui nous marquent que la faim Canine eſt cauſée par des acides impurs, & ſans force, qui ne peuvent pas faire leur action, parce qu'ils ſont embarraſſés des matieres heterogenes: mais ſi aucun de ces ſymptomes n'accompagnent l'appetit dépravé, il y à apparence qu'il eſt excité par une vapeur acide fort ſubtile, & fort penetrante, qui diſſout les alimens. Pour

Pour le pronoſtic, on peut dire que la faim Canine qui eſt accompagnée de defaillances, du vomiſſement & d'un grand flux de ventre, n'eſt pas ſans danger, parce qu'enfin le malade ne ſe nourriſſant pas, & s'affoibliſſant de plus en plus, peut tomber facilement dans l'Hydropiſie, la Lienterie, ou le Maraſme qui ſont des maladies ſans reſſource.

Celle qui eſt cauſée par les vers eſt peu dangereuſe; parce qu'on peut facilement ôter la cauſe, & par conſequent l'effect.

CHAPITRE III.

De la Coction bleſſée.

AVant de dire en combien de manieres la Coction peut-être bleſſée, il faut premierement expliquer en quoi conſiſte la bonne Coction, & combien de choſes contribuent à la rendre parfaite.

La Coction eſt une diſſolution des alimens, qui ſe fait dans le ventricule par les acides que le ſang y verſe, or dans

dans cette diſſolution les alimens ſe convertiſſent en une matiere blanchâtre & tenue qu'on appelle chyle.

Comme il faut quatre choſes pour faire une bonne & loüable Coction, ſavoir une quantité ſuffiſante de bons acides, des bons alimens pris dans une juſte proportion, l'eſtomac ſain en lui même, & d'ailleurs vuide de toutes ſortes de mauvais levains ; comme il faut dis-je toutes ces choſes pour faire une bonne Coction, il ſuffit qu'il y en ait quelcune qui ne ſoit pas dans l'état qu'il faut pour que la Coction ſoit bleſſée, c'eſt-à-dire, qu'elle ſoit ou diminuée, depravée, ou abolie ; & premierement pour ce qui eſt des acides, il eſt clair que la Coction n'étant qu'une diſſolution parfaite des alimens que l'on prend dans l'eſtomac, & une converſion de ces mêmes alimens en une matiere blanchâtre, ſi les acides ne ſont pas repandus en ſuffiſante quantité dans le ventricule, ou qu'ils ſoient impurs & peu tranchants, l'un ou l'autre de ces defauts les rend également incapables de bien attenuer & diſſoudre les alimens, & d'en faire un loüable chyle, de ſorte que la Coction qui

qui s'en fait alors ne peut-être que diminuée, & depravée tout à la fois; & quand il y auroit aſſés de bons acides dans l'eſtomac, ſi les alimens qu'on prend ſont méchans, & fort indigeſtes, ou qu'étant bons ils ſoient pris en trop grande quantité, ils reſiſteront trop à l'action des acides, & leur diſſolution étant fort imparfaite, la Coction ſera encore un coup depravée; quand même les acides ſeroient les meilleurs du monde dans l'eſtomac, & qu'on prendroit les alimens dans une juſte proportion, c'eſt-à-dire qu'on n'en prendroit ni trop, ni trop peu, neanmoins ſi le ventricule eſt offenſé en lui même de quelque maladie particuliere, comme par exemple d'un ſchyrre, d'un ulcere ou d'une ſolution de continuité, la Coction des alimens dans ce cas là ne peut jamais ſe bien faire, parceque dans les irritations continuelles que ces matieres acres ſont les alimens paſſans trop tôt de l'eſtomac dans les inteſtins, ils ne donnent pas tems aux acides de les briſer, & de les diſſoudre, outre que ces matieres peuvent encore les embarraſſer, & en empêcher l'action.

Ce ſont les principales cauſes qui rendent

dent la Coction mauvaiſe, il y en à d'autres encore qu'on peut appeller proprement externes qui ne contribuent pas peu à la gâter, comme ſont une grande triſteſſe, une profonde meditation & le ſommeil, & tout cela préciſement après le repas, des longues veilles une ſuppreſſion des mois, les hemorroïdes, auſſi bien que le flux exceſſif, & beaucoup des choſes ſemblables qui peuvent cauſer une grande alteration dans le ſang. La grande triſteſſe & une profonde meditation troublent la Coction de la même maniere, c'eſt-à-dire que dans tous les deux l'ame étant fortement occupée de ſon object, fixe une grande partie d'eſprits dans le cerveau, de ſorte que n'en allant que peu dans le cœur il ne peut pas ſi bien faire ſon ſyſtole qu'auparavant pour pouſſer vigoureuſement le ſang dans toutes les parties du corps, cela fait qu'il ne ſe ſepare que fort peu de cette vapeur acide, qui en eſt la partie la plus deliée & la plus fine, ainſi par un défaut d'acides la Coction demeure pour lors imparfaite ; ajoutés à cela qu'une méditation trop forte après le repas peut fort échauffer le ſang, & lui cauſer de gran-

grandes alterations, auſſi bien qu'une extrême triſteſſe, ou quelque autre grande paſſion, de ſorte que le ſang étant gâté ne ſauroit fournir à l'eſtomac que de mauvais levains incapables de bien fermenter, & de diſſoudre les alimens.

Pour ce qui eſt du ſommeil que l'on prend ſoudain après le repas il gâte la Coction d'une autre maniere ; car comme on s'endort ordinairement la bouche fermée, il arrive que les vapeurs qui s'elevent en grande quantité de la fermentation qui ſe fait des alimens avec les acides, ne trouvant pas leur iſſue libre ſont contraints à retomber dans l'eſtomac où venant à s'epaiſſir par le ſejour qu'elles font, elles forment des crudités qui troublent la Coction ; d'ailleurs il ne peut pas s'échaper beaucoup de fumées par le nés, parce que l'Eſophage qui eſt le canal par où elles paſſent, n'eſt jamais ſi ouvert que dans la veille ; c'eſt pourquoi ſi c'eſt après ſouper qu'on à envie de dormir, il eſt bon d'attendre pour le moins trois heures jusques à ce que la Coction ſoit fort avancée, avant de ſe coucher.

Mais puis que nous ſommes ſur cette ma-

matiere, il ne ſera pas s'il me ſemble hors de propos de dire ſi la Coction ſe fait mieux pendant le ſommeil, que pendant la veille ; il y à des Medecins qui diſent avec tous les Anciens, que la Coction ſe fait beaucoup mieux en dormant, qu'en veillant, parce, diſent-ils, que la chaleur de l'eſtomac eſt beaucoup plus grande, & par conſequent plus capable de cuire les alimens ; la chaleur eſt plus grande, il eſt vrai, parceque le ſang coule plus abondamment dans les grands vaiſſeaux, & qu'il n'en va que peu dans ceux qui ſont repandus dans l'habitude du corps, mais il ne s'enſuit pourtant pas de là que la Coction ſe faſſe mieux car ſi cela étoit les poiſſons ne pourroient rien cuire puis qu'on ne remarque point de chaleur naturelle en eux ; & parmi les hommes ceux qui ſont d'un temperament bilieux feroient mieux la Coction que ceux qui ſont d'une complexion melancolique, ou un peu froide ; & ceux qui auroient la fiévre mieux que ceux qui ſeroient ſains, ce qui eſt contraire à l'experience.

D'ailleurs il n'y à point de chaleur aſſés forte, & aſſés violente, fut ce celle du

du feu, qui peut en ſi peu de tems ſi bien diſſoudre le fer, & le cuivre, comme nous voions que fait l'Autruche, & les Os, comme font les Chiens: Il faut donc avoir recours à cette vapeur acide, & à cet eſprit diſſolvant qui eſt repandu dans l'eſtomac de tous les animaux, & qui eſt incomparablement plus fort, plus actif, & plus tranchant dans l'Autruche & dans le Chien que dans le reſte des animaux, puis qu'il eſt capable de digerer & briſer en fort peu de tems les corps les plus ſolides & les plus durs; c'eſt vraiſemblablement cette vapeur acide qui fait la diſſolution des alimens que les poiſſons prennent, puis qu'il n'eſt pas conſtant comme j'ai dit ci-deſſus qu'ils ſoient actuellement chauds.

On m'objectera peut-être, qu'il eſt ſurprenant de voir que cette vapeur acide, qui par ſes pointes briſe, & incite les corps les plus durs, (comme dans l'Autruche & les Chiens,) épargne les membranes de leur eſtomac, qui eſt ſi foible, & ſi peu capable de reſiſter?

A quoi je repons, que c'eſt aſſeurement quelque choſe de merveilleux, & la ſeule raiſon qu'on peut rendre de ce cas

ſi étrange ſe prend de la disproportion qui ſe trouve entre ces corps; car comme nous voions que l'eau forte qui diſſout le cuivre & le fer, ne fait neanmoins nulle impreſſion ſur la graiſſe, parce qu'elle cede facilement, & que par ſon peu de reſiſtence elle élude ſon action; nous pouvons dire auſſi que l'acide qui diſſout les corps durs dans l'eſtomac de l'Autruche, ne bleſſe nullement les membranes quoi qu'extrêmement foibles & delicates, parce que ſes pointes ne ſont pas proportionnées à leurs pores, & qu'en ce dont elles mêmes elles éludent l'action de l'acide.

Pour preuve de cette verité, nous voions que les peaux des raiſins qui ſont ſi delicates, ne peuvent être digerés par nôtre eſtomac; ce qui vient, de ce que ces peaux étant extrêmement liſes & polies, elles éludent l'action de l'acide, qui ne fait que gliſſer par deſſus, ſans pouvoir s'inſinuer dans leurs pores pour en écarter les parties.

Poſé donc que ce ſoit une vapeur acide, verſée par le ſang dans l'eſtomac, qui fait la diſſolution qui eſt ce qu'on appelle Coction, je dis qu'elle ſe fait mieux

pen-

pendant la veille que pendant le ſommeil ; Car outre que nous remarquons qu'on à ordinairement plus d'appetit à ſouper qu'a dîner, qui eſt une marque que la Coction ſe fait mieux pendant la veille que pendant le ſommeil, quoique l'eſpace du tems ſoit beaucoup plus conſiderable du ſouper au dîner, que du dîner au ſouper ; j'ai encore deux raiſons pour appuier mon ſentiment ; la 1. c'eſt qu'en veillant le ſang ſe purifie beaucoup mieux, parce que les pores étant plus ouverts, les fumées s'echapent plus facilement, & ainſi plus le ſang eſt purifié, bon & loüable, plus les acide ſont purs, & tels qu'ils doivent être pour bien diſſoudre les alimens : la 2. c'eſt que les eſprits animaux coulant mieux durant la veille, que durant le ſommeil, toutes les fonctions s'en font auſſi beaucoup mieux ; ainſi le Diaphragme auſſi bien que les muſcles du bas ventre communiquent de leur mouvement à l'acide qui agit ſur les alimens, & font qu'il les penetre beaucoup mieux : Il n'en eſt pas de même pendant le ſommeil, car outre que le Diaphragme n'a pas un ſi grand mouvement, parce qu'il

ne reçoit pas à proportion tant d'eſprits animaux, les muſcles du bas ventre n'agiſſent point du tout, & par conſequent l'acide qui eſt dans l'eſtomac ne peut pas en être aidé; de plus le ſang ne transpirant pas ſi bien dans le ſommeil que dans la veille, il ne ſauroit fournir au ventricule d'auſſi bons, & auſſi purs levains, & d'ailleurs les fumées qui ſont en quantité dans la maſſe du ſang peuvent empêcher leur action, parce qu'il s'en mêle toûjours quelque peu avec eux dans le ventricule; Or ſi la Coction ſe fait mieux en veillant qu'en dormant, il n'y à pas de doute que la digeſtion ne ſe faſſe auſſi beaucoup mieux, car la digeſtion n'étant autre choſe qu'une diſtribution du chyle qui paſſe du ventricule dans les inteſtins pour être pris par les veines lactées, & être porté enſuite dans la maſſe du ſang, il eſt clair qu'elle doit ſe faire beaucoup mieux durant la veille que durant le ſommeil, parce qu'a meſure qu'une partie des alimens eſt bien attenuée, elle eſt auſſi fort doucement preſſée & par les promptes contractions de l'eſtomac, & par le mouvement du Diaphragme qui eſt alors plus fort ſes nerfs

nerfs étant plus tendus & plus remplis d'esprits, elle est, dis-je, pressée d'aller de l'estomac dans le Duodenum, & dans les autres intestins, ou la partie la plus pure, & la plus fine se crible par l'orifice des veines lactées, pendant que la plus grossiere s'en va en excrémens par les gros intestins; ajoutés à cela que faisant quelque petit exercice après le repas, le mouvement des muscles du bas ventre ne contribue pas peu à faire passer le chyle, quand il est bien cuit, de l'estomac dans les boiaux; aulieu que pendant que l'on dort ces muscles sont sans action, & quoique le Diaphragme se meuve toûjours, son mouvement n'est pourtant pas si grand que pendant la veille.

Comme l'exercice moderé aide beaucoup la digestion, la grande agitation la trouble, & lui nuit extrêmement après le repas; la raison en est que le Diaphragme, & les muscles du bas ventre se mouvant alors d'un mouvement dereglé & violent, pressent pour lors beaucoup l'estomac, & par cette grande compression obligent le chyle d'en sortir plûtôt qu'il ne faut, & avant qu'il soit bien

épuré, & qu'il ait reçeu toutes les alterations néceſſaires ; ce qui fait que le chyle étant ainſi gâté, gâte enſuite le ſang, & cauſe beaucoup de crudités.

Le flux immoderé des mois, ou des Hemorroïdes peuvent auſſi gâter la Coction, parce qu'emportant beaucoup d'eſprits vitaux, le ſang demeure comme moiſi, & ne fournit à l'eſtomac que de mauvais levains pour faire la Coction ; il en va de même par les grands flux de ventre, outre qu'on peut dire que le ſang étant fort gâté dans ces ſortes d'affections il fournit d'acides qui ne ſont pas trop purs, & qui ſe mélans avec d'autres matieres Heterogenes dont il eſt plein, ils ſe trouvent embarraſſés dans l'eſtomac, & ne peuvent bien agir ſur les alimens.

La ſuppreſſion des mois, des Hemorroides, ou de quelque autre evacuation ſenſible peut troubler la fermentation qui ſe fait dans l'eſtomac des acides avec les viandes, parce que les matiere Heterogenes qui devroient s'evacuer par ces lieux accoûtumés étant retenus dans la maſſe du ſang la fermentent plus qu'à l'ordinaire & la corrompent, & le ſang cor-

corrompu verſe des acides dans l'eſtomac qui ſe reſſentant de ſa nature ne ſont pas on état de bien cuire les alimens.

Les ſignes qui marquent que la Coction eſt bleſſée ſont la tenſion, la gravité, ou l'inflammation du ventricule, & toute ſorte de rots : tous ces ſignes excepté la peſanteur, viennent d'une même cauſe, ſavoir de la grande quantité des vens que la chaleur éleve dans la fermentation des alimens, leſques venant à être pouſſés au dehors ſont ce bruit que nous appellons rot en heurtant en ſortant contre l'air ; il y en à de deux ſortes, les uns s'appellent acides, & les autres tiennent de l'odeur des œufs couvés, qui marquent plus de corruption dans l'eſtomac que les premiers, & qui font voir que les acides ſont embarraſſés d'une plus grande quantité de matieres impures ; ſi les vens ſont retenus dans le ventricule ils l'enflent & le diſtendent extrêmement.

La peſanteur du ventricule vient de celle des alimens qui ne pouvant être bien digerés & bien diſſous, demeurent fort long-tems au fonds de l'eſtomac dans le même état qu'on les à pris, & c'eſt pour cela qu'ils y peſent, & qu'ils font naî-

tre à l'ame cette triſte ſenſation, ou cette incommode perception du poids.

Lors que cette affection vient de l'excés du boire, ou du manger, ou de quelque autre cauſe exterieure, perſonne ne le ſauroit mieux connoitre que le malade.

CHAPITRE IV.

De la Lyenterie & de la Céliaque Paſſion.

QUoiqu'on mette ordinairement la Lyenterie au rang des maladies des inteſtins, parce que c'eſt une eſpece de flux de ventre, il ſemble pourtant qu'il eſt beaucoup mieux de la mettre au nombre de celles de l'eſtomac, & immediatement après la Coction bleſſée, car outre que la Lyenterie eſt une Coction abolie, je trouve d'ailleurs que l'eſtomac eſt premierement affecté dans cette maladie, & qu'il l'eſt beaucoup plus que les inteſtins, comme on le verra dans la ſuite.

La Lyenterie eſt definie une eſpece de flux de ventre, ou plûtôt une prompte

te excretion des alimens qu'on rend par le bas de la même maniere qu'on les à pris : ſi les alimens ſont tant ſoit peu changés on appelle cette affection Céliaque Paſſion.

Il y à deux cauſes de la Lyenterie & de la Céliaque paſſion, ſavoir une grande irritation, ou un grand relâchement des fibres du ventricule.

Pour ce qui eſt de l'irritation, il eſt certain que s'il y à dans l'eſtomac des matieres acres qui en irritent violemment les fibres, il faut néceſſairement que tout ce qui eſt dedans ſoit pouſſé d'abord dans les inteſtins pour être jetté dehors par les grandes contractions de ſes fibres.

Au reſte il y a apparence que ces matieres ſont fortement attachées, & comme fichées dans les replis de le tunique interne de l'eſtomac dans cette maladie, puis qu'elle dure fort long-tems, & que la cauſe n'en peut être emportée que par des frequentes purgations ; ainſi toutes les fois que l'on prend des alimens, on les rend bien-tôt après comme on les a pris, parce que ces matieres fixes irritent continuellement la membrane de l'eſtomac, d'où ſuivant neceſſairement

tout autant de contractions, il faut que les alimens paſſent d'abord du ventricule dans les inteſtins, d'où ils ſont trainés en bas autant par leur propre peſanteur, que par les irritations & contractions qu'ils font faire aux inteſtins.

Mais on me dira peut être que l'irritation des fibres du ventricule cauſée par ces matieres acres, doit faire un effet tout contraire à celui que je pretens, qui eſt que ces fibres ſe trouvant alors plus remplies d'eſprits elles ſe ſerrent plus fortement, & en ſe ſerrant bien loin de pouſſer les alimens dans les inteſtins, elles ſont au contraire mieux en état de les retenir dans la capacité de l'eſtomac en les embraſſant & les empoignant comme avec la main; à quoi je repons que tout cela ſe doit ainſi faire dans l'état naturel, parce que l'irritation eſt douce, & que les fibres de l'eſtomac ne ſont pas fort piquées, mais il en eſt à peu près de même dans la Lyenterie que dans les grandes purgations, où nous voions qu'un reméde violent irritant extrêmement les fibres de l'eſtomac lui fait faire à proportion des fortes contractions, par le moien deſquelles il ſe decharge des matieres étran-

étrangeres qu'il renferme ; de même ces matieres acres qui ſont attachées aux replis de la tunique interne du ventricule picotant violemment les fibres, & determinant par ce picotement les eſprits animaux à y couler en plus grande abondance, elles doivent produire le même effect à l'egard des alimens.

On peut objecter encore, que ſi l'irritation des fibres de l'eſtomac étoit la cauſe de la Lyenterie, il s'enſuivroit que ces matieres acres devroient tôt ou tard produire un ulcere dans la membrane interne ; à quoi je repons que pour ulcerer cette membrane il faut des pointes plus fortes & plus maſſives que ne ſont celles de ces matieres acres, qui étant d'ailleurs rependues & fort diſperſées dans toute la cavité de l'eſtomac, ne ſauroient produire cet effect, quand même les tranchans auroient aſſés de maſſe ; comme beaucoup d'épingles appliquées contre la main ne ſauroient faire chacune qu'une petite piqueure étant fort ſeparées les unes des autres, au lieu que ſi elles étoient bien ramaſſées dans un même endroit de la main, elles feroient une ouverture conſiderable.

La ſeconde cauſe de la Lyenterie eſt un grand relâchement des fibres du ventricule, qui ne peuvent retenir les alimens, qui ſont en partie pouſſés par le mouvement & compreſſion du Diaphragme qui va heurter contre l'eſtomac, & en partie par leur propre poids; ajoutés à cela que les contractions des fibres mêmes du ventricule (quelques relâchées qu'elles ſoient par les grandes humidités qui s'y trouvent) ont neanmoins aſſés d'eſprits pour faire de petites contractions, & aider à faire deſcendre les alimens, qui n'aiant pas le tems d'être diſſouts par les acides ſe font voir ſous la même forme qu'on les à pris, & ſi on les rend peu de tems après qu'on les à pris, c'eſt qu'étant reçu dans les boiaux ils les picotent, les irritent, & leur font faire des fortes contractions qui les obligent à s'en decharger bien-tôt.

Il y à apparence que dans la Céliaque paſſion il y a toûjours plus d'acides dans le ventricule que dans la Lyenterie, ou du moins qu'il n'y a pas tant d'humidités ſuperflues pour les embarraſſer, & empêcher leur action, puis qu'on voit que les alimens que l'on rend ne ſont pas

tout

tout à fait cruds, & qu'ils ont au moins reçu quelque alteration.

Les ſignes de cette maladie ſe prenans des choſes que nous avons déja dites, il faut ſeulement dire quelque choſe des ſignes des cauſes ; ainſi on connoît à peu près que la Lyenterie eſt cauſée par des matieres acres qui irritent fortement les fibres du ventricule, lors que le malade eſt preſſé d'une grande ſoif qui lui cauſe de tems en tems des douleurs à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac ; les excretions bilieuſes & généralement tout ce qui marque beaucoup de bile & de feu dans le corps en ſont encore des ſignes, ſi ce ſont au contraire des grandes humiditès qui en relâchant les fibres du ventricule cauſent la Lyenterie, on le connoit à une conſtitution phlegmatique, ou à un grand épuiſement de ſang & d'eſprits, qui arrive d'ordinaire après de longues maladies, lors que le ſang ſe trouve comme moiſi & preſque tout aqueux, on le connoit encore au Degoût, & en ce qu'on n'a dans l'eſtomac ni ſoif ni douleur.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, la Lyenterie & la Céliaque paſſion ſont

fort dangereuſes ſi elles durent long-tems, parce qu'emportant la nourriture de tout le corps elles ſont ſuivies preſque toûjours de l'Atrophie, & ſi elles ſuccedent elles mêmes à d'autres maladies longues & fâcheuſes, elles ſont cenſées mortelles par la même raiſon.

La Cure de cette maladie ſe doit faire ſuivant les cauſes differentes qui la produiſent ; ainſi lorsquelle eſt cauſée par des matieres acres qui ſont dans l'eſtomac, il faut d'abord commancer par une petite ſaignée, & puis l'emporter par des purgatifs reïterés ſuivant qu'on le jugera à propos ; on ne doit pas obmettre les cliſteres puisque les inteſtins ſe reſſentent de l'affection de l'eſtomac.

Si la Lyenterie eſt cauſée par les humidités qui relâchent extremement les fibres de l'eſtomac, il ne faut pas ſaigner, & ſur tout ſi cette maladie ſuccede à d'autres qui aient déja fort abbatu le malade, il faut ſeulement preſcrire des purgatifs avec de la Rhubarbe, tant parce qu'il eſt neceſſaire de vuider l'eſtomac de ces humidités ſuperflues, que de le fortifier : il eſt bon de faire auſſi entrer de la Rhubarbe dans les lavemens qu'on fai-

ra prendre, afin de fortifier les inteſtins en les nettoiant bien.

Comme il n'y à que peu d'acides dans cette affection, ou qu'ils ſont du moins fort embarraſſés dans beaucoup de phlegmes, il ne ſera pas hors de propos de faire prendre de tems en tems des ſucs, ou des eſprits acides, tous ſeuls ou dans les Juleps.

CHAPITRE V.

De la ſoif contre nature ou du Diabete.

COmme nous avons veu que l'appetit peut être bleſſé en trois manieres, nous dirons preſentement que la ſoif le peut auſſi être de trois; c'eſt à-dire qu'elle peut être diminuée, abolie, & depravée; diminuée, lors qu'il y à des humidités dans l'orifice ſuperieur de l'eſtomac qui en relâchent les fibres, & emouſſent l'action de ces ſels ou de ces matieres, qui devroient exciter la ſoif par leur picotement: elle eſt abolie quand les

les humidités ſuperflues s'y trouvent en ſi grande quantité qu'elles empêchent entierement l'effect de ces ſortes de Sels, tant en embarraſſant leur pointes, qu'en relachant extremement les fibres des nerfs dont l'orifice ſuperieur de l'eſtomac eſt tout revêtu ; il peut arriver encore qu'elle ſera abolie lorſque le cerveau ſera pris, & que les fonctions animales ſe feront peu, ou point du tout, comme il arrive par exemple dans la Phreneſie, ou dans quelque autre maladie ſoporeuſe : Enfin la ſoif peut ſe depraver en deux manieres ; ou bien quand elle nous fait deſirer diverſes ſortes de liqueurs extraordinaires & abſurdes, comme du vinaigre, du ſuc de limons, ou de l'eau ſalée, ou bien quand elle nous fait, deſirer une quantité prodigieuſe de liqueurs, & qu'elle nous porte à boire plus qu'il ne faut ; mais cette eſpece de ſoif depravée qui nous porte à deſirer des liqueurs abſurdes pouvant ſe rapporter au Pica, & ne demandans que les mêmes remédes pour ſa gueriſon, je ne m'arreterai qu'a bien expliquer celle qui péche en quantité, comme étant la plus dangereuſe, & celle qu'il importe le plus de ſavoir.

Pour

Pour commencer donc par la definition de cette maladie, je dirai que le Diabete eſt une ſoif qu'on ne peut éteindre, & qui eſt ſuivie d'une très-prompte & très-abondante evacuation par les urines, ſans qu'il y paroiſſe aucun changement.

La cauſe conjointe du Diabete, conſiſte en de certains Sels qui s'échapent de la maſſe du ſang dans le ventricule, à l'orifice duquel s'attachant preciſemént, ils le picotent d'une maniere étrange, & par ce picotement excitent cette ſoif exceſſive dont nous parlons, & comme ces ſortes de Sels ſont apparemment fort craſſes & fort tenaces des qu'ils ſont une fois attachés à cette partie de l'eſtomac, ils ne s'en ſeparent pas facilement, outre que la maſſe du ſang qui dans ces malades n'eſt pas dans ſon état naturel, en fournit des nouveaux, qui alterent ſi fort qu'on ne peut pas éteindre la ſoif, parce que la même cauſe agiſſant toûjours de la même maniere produit neceſſairement le même effect, ainſi les Diabetiques boivent extremement, & urinent à proportion, enfin il ne paroit aucune alteration dans l'eau, ou dans les autres liqueurs

queurs qu'ils avalent, parce qu'elle ne fait point de ſejour ni dans le ventricule, ni dans la maſſe du ſang, & qu'elle eſt rendue par les urines preſque auſſi-tôt qu'on l'a priſe.

Galien & tous les Anciens Medecins après lui avoient cru que le Diabete étoit une affection des reins, fondés peut-être ſur la grande quantité d'urine qu'on voit rendre au malade, c'eſt pourquoi ils la faiſoient conſiſter en une intemperie chaude de cette partie, qui par ſa chaleur attiroit à elle une bonne partie de la ſeroſité qui ſe trouve dans le ſang; mais ſans m'arréter à refuter une opinion qui ſe détruit aſſés d'elle même, je dirai ſeulement que ſuppoſé que l'exceſſive chaleur des reins eut attiré la ſeroſité, n'eſt il pas vrai qu'elle l'auroit en même tems reſoute, & par conſequent point d'urines copieuſes, depuis il n'y à dans cette partie ni douleur ni peſanteur, ni rien enfin qui peut leur faire croire que le Diabete étoit une affection des reins, & d'ailleurs quand tous ces ſignes s'y ſeroient trouvés le Diabete ne peut-être l'effect d'une chaleur attractive, parce qu'en bonne phyſique un corps n'en attiti-

tire point un autre, & que tout ſe fait par impulſion.

Je ne nie pas neanmoins que les reins ne puiſſent être affectés dans la ſuite, parce que cette grande abondance d'eaux que l'on rend par les urines relâchant & ouvrant extremement les conduits, y fait naître par ce moien un vice de conformation, ce qui étant une fois fait les reins contribuent beaucoup à entretenir le Diabete en facilitant le paſſage des eaux & des ſeroſités qui y coulent.

Il y à des Auteurs qui aſſeurent avoir veu rendre plus de vingt livres d'eau par les urines, mais cela ſent extremement la fable, & ne s'accorde pas avec l'experience des plus célèbres Praticiens de nos jours, qui diſent que tous ceux qu'ils ont traittés, n'urinent qu'à proportion ſeulement de ce qu'ils boivent, il eſt vrai que beuvant extraordinairement, ils urinent auſſi en abondance, mais quelques copieuſes qu'aient été les urines, on à toûjours remarqué qu'elles n'excedent pas la liqueur qu'on à priſe : & de grace d'où pourroit venir cette prodigieuſe quantité d'eaux, qu'on à voulu que les Diabetiques rendiſſent ; quand toute la maſſe

maſſe du ſang ſeroit aqueuſe, & qu'elle s'en iroit avec la liqueur qu'ils boivent, pourroit elle fournir toute celle qu'on pretend.

On me dira que l'air que ces malades reſpirent, & qui entre par les pores des corps, s'y convertit en eau ; mais ſuppoſé que cela fut, ce qui eſt bien difficile à croire, qui remplira enſuite la place de cet air, tout étant plein dans le monde, & un corps ne pouvant ſe deplacer qu'un autre en même tems n'occupe ſa place; on repondra que ce ſont des vapeurs & des exhalaiſons qui s'élevent de la terre & de l'eau, de ſorte qu'a le bien prendre, il arrivera à chaque moment des grands changemens dans le monde, comme autant de miracles, à l'occaſion d'un Diabetique; voiés un peu combien d'abſurdités dans ce raiſonnement.

Il y à une autre eſpece de Diabete, qui ne vient ni des reins, ni du ventricule, mais ſeulement d'une grande diſſolution du ſang, qui ne contenant preſque plus que de l'eau, ſe decharge d'une bonne partie par les urines, & ſi ces Diabetiques ne ſont pas ſi alterés que les autres, & qu'ils n'aient pas des ſymptomes ſi fâcheux,

cheux, ils urinent en recompenſe beaucoup plus par la raiſon que je viens de dire, & c'eſt à ces marques qu'on peut diſtinguer les uns des autres.

On me demandera, pourquoi eſt ce que les ſeroſités qui abondent dans la maſſe du ſang ne s'échapent pas auſſi-tôt dans les muſcles, ou dans les jointures pour faire le Rheumatiſme, ou la Goute, que dans les reins pour exciter le Diabete; car ces trois maladies viennent d'une même cauſe, & le ſang ſe trouve auſſi bien diſſout dans les deux premieres, que dans la derniere, à moins qu'on ne voulut dire que les reins ſont alors affectés, & qu'il y à quelque deffaut en eux, qui determine les ſeroſités à s'y décharger plûtôt que dans aucune autre partie?

A quoi je repons que les reins ne ſont nullement affectés dans le Diabete, & que les ſeroſités s'y échapent plûtôt que dans les jointures, & dans les muſcles, parce qu'étant plus peſantes elles tendent en bas, & gaignent les reins, ou elles ſe dechargent, & ſe ſeparent d'autant plus aiſement que le ſang qui eſt déja dépoüillé d'eſprits n'a pas aſſés de force pour les entrainer avec lui, & leur faire continuer

la

la circulation ; au lieu que les ſeroſités qui ſont le Rheumatiſme & la Goûte étant fort tenues, & aiant beaucoup de mouvement ſont facilement emportées par le courant du ſang qui ne leur donne pás le tems de ſe ſeparer dans les reins, mais auſſi comme elles ont déja perdu beaucoup de leur mouvèment avant d'arriver aux muſcles & aux jointures qui ſont vers la ſuperficie du corps, & que d'ailleurs l'air qui toûche immediatement ces parties & qui entre dans leurs pores peut rafraichir ces ſeroſités, de la vient qu'elles s'y échapent aſſés ſouvent, & d'autant mieux que leur petites parties s'accommodent,& s'ajuſtent comme il faut aux pores des muſcles, & des jointures qui ſe trouvent retraiſſies par la fraîcheur de l'air.

Ces deux eſpeces de Diabete ſont accompagnées des mêmes ſignes ; ſavoir d'une grande ſoif, d'une très-prompte, & très-abondanté excretion d'urine, de la fiévre & la maigreur de tout le corps il y a ſeulement cette difference, que dans le Diabete qui vient de la diſſolution du ſang ces ſymptomes ſont moins fâcheux, que dans l'autre : on remarque encore

que

que quoique dans la derniere les urines ſoient moins abondantes, que dans la premiere, parce que le malade ne boit pas tant, elles excedent auſſi la quantité de l'eau que les derniers boivent par la raiſon que j'ai déja dite.

Il reſte maintenant à expliquer d'où vient la fiévre, & la maigreur de tout le Corps.

La fiévre eſt cauſée par la grande quantité des Sels qui ſe trouvent dans la maſſe du ſang, qui venant a ſe mêler & à fermenter entr'eux mettent le ſang dans un grand mouvement, & par leurs pointes en rompent la tiſſeure, d'où vient qu'il eſt ſi diſſous & que ſes parties ſereuſes ſe detachent ſi facilement des autres.

La maigreur & l'Arrophie de tout le corps vient de ce que le chyle, & tout ce qu'il y à d'humidités dans tout le corps étant entrainées vers les reins par la ſeroſité & par l'eau que l'on boit tout s'en va par les urines juſques à ce qu'enfin la maſſe du ſang étant depoüillée de ſon vehicule, & étant preſque à ſec, la ſoif la fiévre, & la maigreur tout va en empirant, & quand on en eſt venu juſques là, on voit ordinairement que la Peripneu-

neumonie ſuccede au Diabete, dont la raiſon eſt que le ſang étant dans cet état preſque tout depouillé de ſa ſeroſité, il ne coule que très-lentement dans le poûmon, & comme toute la maſſe paſſe par ce viſcere, les veines s'en rempliſſent ſi fort qu'il en creve bien-tôt quelcune par où le ſang s'extravaſe & produit la Peripneumonie.

Les cauſes evidentes de cette maladie, du moins les principales, ſont toute ſorte d'excès du boire, ou du manger, & principalement du boire; ſur tout des liqueurs acides, comme par exemple de la biere, & de la limonnade, qui diſſolvent la maſſe du ſang, & le rempliſſent de ſeroſités: une grande melancolie, ou quelque autre paſſion languiſſante y contribuent auſſi beaucoup, parce qu'elles gâtent le ſang à la longue, & y laiſſent de fort mechantes impreſſions, & le depoüillent enfin de ces parties douces & balſamiques, & le rendent fort ſalé.

Pour ce qui regarde le pronoſtic, il eſt certain que le Diabete qui eſt cauſé par des Sels craſſes, ou des matieres ſeches, & brûlantes qui ſont fortement attachées à l'orifice ſuperieur du ventri-

cu-

le

eule eſt ordinairement incurable ; parce qu'il eſt bien malaiſé d'emporter par les remédes une cauſe ſi opiniatre, outre que le ſang des Diabetiques étant extremement éloigné de ſon état naturel, eſt toûjours en état de fournir au foier de la maladie, ſans qu'on le puiſſe jamais bien purifier.

Il eſt bien difficile auſſi de guérir l'autre eſpece de Diabete qui vient d'un ſang fort diſſout, & ſur tout s'il eſt fort enraciné, car peut-être qu'au commancement, lors que la diſſolution n'eſt pas extreme, on pourroit y apporter du reméde, & remettre le ſang dans ſon état naturel par des incraſſans, & autres medicamens de cette nature; & pluſieurs perſonnes en ſont guéries ; mais ſi on a negligé ſon mal pendant quelque tems, & que le ſang n'ait preſque plus de conſiſtence, on ne peut en aucune maniere en revenir ; & l'on remarque que dans l'un & l'autre Diabete, on tombe enfin dans le Marasme, ou dans la Peripneumonie; par un défaut de nourriture dans la premiere, & par un défaut de ſeroſités dans la ſeconde.

Pour bien traiter la premiere eſpece

de Diabete, il faut avoir en veüe deux choſes ; la premiere c'eſt d'emporter s'il ſe peut la cauſe conjointe qui n'eſt autre choſe que ces ſels qui ſont fortement attachés à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac ; la ſeconde, c'eſt d'empêcher qu'il ne s'y en decharge de nouveaux.

Un reméde purgatif doux & benin ſatisfait en même tems à ces deux intentions, parce que d'un côté il entraîne quelque partie des matieres qui ſont dans le ventricule, & de l'autre ſe mêlant avec la maſſe du ſang il emporte auſſi quelque partie des fermens qui y ſont, & de cette maniere on previent de nouvelles decharges, de ſorte qu'il ſeroit bon de reïterer de tems en tems ce purgatif, ſuivant qu'on le trouve à propos, & le premier ne fairoit que mieux ſon effet s'il avoit été precede de la ſaignée qui ſert à rafraichir la maſſe du ſang & à diminuer ſon mouvement.

Le meilleur de tous les remédes eſt le Lait pour toute nourriture, parce qu'il adoucit le ſang, le rafraichit, & émouſſe les pointes des ſels dont il eſt plein.

Le Diabete qui vient de la diſſolution du ſang a auſſi beſoin de la ſaignée & de

la

la purgation pour calmer la fermentation du ſang, & ôter les parties heterogenes.

Le Lait de Vache eſt le meilleur remède pour ceux-ci, car comme ils ont le ſang extrêmement diſſout, il n'y à rien de plus propre pour l'encraſſer, & lui donner la conſiſtence qu'il faut, outre qu'il ſert encore à l'adoucir, car le ſel prédomine auſſi bien dans ceux-ci, que dans les autres quoiqu'il ne ſoit pas en ſi grande quantité, ni ſi craſſe.

Les Amandés, les Orgeats, & les Emulſions, & tout ce qui peut incraſſer le ſang, eſt fort bon pour cette maladie, quoique le Lait de Vache vaille beaucoup mieux.

Enfin il ne faut, pas oublier les demi bains d'eau douce, non plus que les Cliſteres dans l'une & l'autre eſpece de Diabete.

CHAPITRE VI.

Du Hoquet.

LE Hoquet eſt un mouvement convulſif du ventricule, qui eſt d'abord ſuivi de celui du diaphragme.

La Cauſe prochaine & immédiate du Hoquet conſiſte en des matieres acres, qui s'étant arrêtées à l'orifice ſuperieur de l'eſtomac, le picotent, & l'irritent, & par l'ébranlement qu'ils cauſent dans les nerfs mettent les eſprits animaux en un grand mouvement, or comme le diaphragme eſt contigu au ventricule, & qu'ils reçoivent d'ailleurs tous deux des nerfs de la huitiéme paire, l'un ne ſauroit être fortement ébranlé, ſans que l'autre le ſoit auſſi en même tems, ainſi cette agitation convulſive qui commence dans l'eſtomac paſſant juſques au diaphragme, les fibres de ce dernier viennent à le gonfler exceſſivement par l'écoulement impetueux & extraordinaire des eſprits animaux, & rendent ſa ſur-

furface externe ſi convexe qu'elle preſſe extrêmement les poûmons, & en chaſſe l'air qui allant heurter violemment contre l'epliglotte, excite en ſortant le ſon qu'on entend ordinairement quand le Hoquet ſe fait.

On ne peut pas nier que le Hoquet ne commence dans le ventricule, puis qu'on voit par experience, qu'un morceau mal maché qui s'arrête quelquefois à l'orifice ſuperieur de cette partie, ne manque pas tout auſſi tôt de le produire.

Et pour preuve de ce que je dis, c'eſt que le Hoquet paſſe en beuvant, parce que l'eau qu'on avale doucement & à longs traits, ſe charge en paſſant dans l'orifice ſuperieur d'une partie de ces alimens mal machés, & les entraine vers le fonds de l'eſtomac.

On ne peut pas nier auſſi, que le diaphragme ne ſoit la principale cauſe du Hoquet, bien qu'il ne ſoit pas le premier affecté, puis qu'outre la facheuſe reſpiration que chacun ſent en ſoi même dans cette agitation convulſive, on peut pour quelques momens arrêter le Hoquet en s'empêchant de reſpirer, ce qui ne ſe pourroit faire ſi l'eſtomac ſeul étoit en convulſion.

Il ſeroit inutile de vouloir chercher d'autres ſignes pour le Hoquet que le Hoquet même, puis qu'il n'eſt pas plûtôt formé qu'il eſt evidemment connu.

Je paſſe au pronoſtic, & dis d'abord que le Hoquet qui vient d'une cauſe evidente, & procatartique comme de trop manger ou de trop boire, n'eſt pas dangereux, parce que le peu des parties acres qui s'étoient élevées d'une trop grande fermentation dans l'eſtomac ſe diſſipent facilement, & n'étant plus ſoutenuës par d'autres le Hoquet ceſſe bientôt.

Hippocrate remarque que le Hoquet qui ſuccede au vomiſſement, & qui eſt accompagné d'une grande rougeur aux yeux eſt d'un très-méchant augure : la plûpart des Auteurs qui tâchent de donner raiſon pourquoi ces ſignes ſont mortels, ont crû que cela venoit parce qu'ils marquoient une inflammation au ventricule, ou à la tête, qui n'étoit pas ſeulement cauſe du Hoquet, mais encore de la rougeur des yeux, & voici comme ils ont raiſonné, ſi le vomiſſement diſoient-ils étoit cauſé par des matieres acres qui picotaſſent l'orifice ſupe-

perieur de l'eſtomac, il s'enſuivroit de là que ces matieres étant renduës, le Hoquet bien loin de lui ſucceder, devroit au contraire ceſſer en même tems, & il ne pourroit auſſi s'élever aucune vapeur acre vers les yeux pour les rougir; d'où ils ont enſuite conclu que cela dependoit d'une inflammation du cerveau; ou du ventricule; car le cerveau étant enflammé exprime le ſang vers les venules des yeux, & le repend dans la tunique externe de cette partie, qui eſt ce qui fait la rougeur des yeux, & comme il y a communication du cerveau avec le ventricule par le nerf de la huitiéme paire, c'eſt pour cela que le Hoquet & le vomiſſement ſuivent l'inflammation de la tête: le ventricule étant auſſi enflammé fait le vomiſſement; & le vomiſſement fait le Hoquet & la rougeur des yeux, le ſang le plus ardent ſe portant aux yeux, à cauſe de la communication qui eſt entre ces parties.

Mais pour faire voir la foibleſſe de ce raiſonnement, on n'a qu'a conſiderer ce qui arrive dans une partie lors qu'elle eſt en convulſion; il faut premierement que le nerf ſoit piqué par quelque ma-

tiere acre & poignante, & que le dereglement & l'agitation des eſprits animaux ſuive d'abord cette irritation, or nous voïons que l'inflammation d'une partie quelque grande qu'elle ſoit n'eſt pas capable d'en irriter les nerfs pour cauſer un mouvement convulſif, à moins qu'une partie du ſang extravaſé venant à s'aigrir dans la ſuite par le ſéjour qu'il fait dans la partie enflammée, & à ſe jetter enſuite ſur les nerfs, n'excite par ce moïen la convulſion; mais cela arrive très-rarement, & il eſt toûjours vrai que l'inflammation comme inflammation ne la peut jamais cauſer; d'où il ſuit que le Hoquet étant un mouvement convulſif de l'eſtomac même, ſuivant le ſentiment des anciens Medecins, il ne peut être cauſé par l'inflammation du ventricule, mais ſeulement par des matieres acres comme j'ai dit, qui picotent l'orifice ſuperieur de l'eſtomac qui eſt fort ſenſible, par ce qu'il eſt fort nerveux.

Si ce n'eſt pas l'inflammation du ventricule qui cauſe le Hoquet c'eſt encore moins celle du cerveau, car ſi cela étoit on verroit toûjours quelque maladie ſo-

po-

poreuſe avec le Hoquet, n'étant pas poſſible de concevoir qu'un ſang extravaſé qu'on ſuppoſe faire l'inflammation du cerveau, ne preſſe la ſubſtance de cette partie, qui étant preſſée doit neceſſairement interrompre le paſſage des eſprits animaux, & produire un Carus, une Apoplexie, Lethargie, ou quelque autre affection ſoporeuſe, ce qui repugne à l'experience.

Si les Anciens avoient connu la circulation du ſang, ils ne ſe ſeroient pas trouvés dans cet embarras par l'explication de ces ſimptomes; on voit bien que le ventricule ſe dechargeant de ſes impuretés par le vomiſſement, le Hoquet ne peut pas ſucceder à cette affection, à moins que ces matieres acres, & impures ſe formaſſent ſeulement dans le ventricule; mais parce qu'il vient du ſang lors qu'il eſt fort gâté, il ne s'enſuit pas que quoique l'eſtomac ſe ſoit entierement vuidé des matieres qui s'y étoient amaſſées, le Hoquet & le vomiſſement ne puiſſent ſucceder l'un à l'autre, & ſe trouver mêmes enſemble, puis que les cauſes de ces maladies ſont fournies par le ſang qui ſe decharge d'u-

ne partie de ſes impuretés dans l'eſtomac.

L'extrême rougeur des yeux vient de ce que le ſang le plus ſubtil & le plus vif ſe porte vers les parties ſuperieures; ce qui ſe voit principalement dans les yeux à cauſe de la communication qu'ils ont avec l'orifice ſuperieur du ventricule par les portions des nerfs qu'ils prennent tous deux de la huitiéme paire; car comme l'un ne ſauroit être ébranlé que l'autre ne le ſoit en même tems, il arrive que l'orifice ſuperieur étant en convulſion les nerfs des jeux ſont auſſi tirés par ſimpathie, or ils ne ſauroient être tirés ſans qu'ils preſſent en même tems les parties qui forment l'œil, & empêcher par ce moïen le ſang de circuler librement dans les vaiſſeaux, de ſorte que les veines ſe rempliſſent bientôt, & en ſe gonflant font paroître dans les yeux cette couleur vive & éclatante que le ſang leur communique.

On guérit cette maladie par des ſaignées, & des purgations reiterées ſuivant qu'on le trouve à propos, & par le Lait de Vache que l'on fait prendre pour toute nourriture; ce dernier reméde eſt

le

le meilleur après que les généraux ont précedé, pour nettoïer de ſes impuretés le ventricule & la maſſe du ſang ; car par ſa partie ſereuſe il rafraichit le ſang, il l'adoucit par ſa partie butireuſe, & par ſa partie caſeuſe il lui donne la conſiſtence, embarraſſe les ſels dont il abonde, & empêche enfin de nouvelles décharges dans le ventricule : l'huile d'Amande douce convient auſſi.

Les Juleps, Emulſions, & autres remédes de cette nature, rafraichiſſans ou adouciſſans, comme auſſi les Narcotiques ſont fort bons pour cette maladie on peut même donnner le Vin Emetique, dans une infuſion de Senne.

CHAPITRE VII.

Du Vomiſſement, & de la Nauſée.

ON traite ordinairement de la Nauſée & du Vomiſſement dans le même Chapitre, parce que ces deux affections ne different que du plus, au moins.

On definît la Nauſée une envie inutile de vomir, dans laquelle on rend pourtant par la ſimple ſalivation une eſpece d'humeur claire & tenue.

On definît le Vomiſſement une action depravée, ou un mouvement renverſé du ventricule, par le moien duquel il ſe décharge par la bouche des matieres nuiſibles qu'il renfermoit.

La Nauſée ſe fait lors que l'irritation du ventricule, qui ſe fait par le moien des matieres qui ſont dans ſa capacité, n'eſt pas aſſés forte pour l'obliger à s'en décharger ; & pour cette humeur aqueuſe qu'on rend alors par la ſalivation elle vient des glandes de la machoire, & du palais, parce que la tunique externe du ventricule & de l'éſophage qui ſe continue juſques dans ces parties étant tirée par cet effort de vomir, & ſouffrant comme une eſpece de mouvement convulſif, l'irrite auſſi par ſympathie, & preſſant les machoires & le palais exprime de leurs glandes cette humeur ſalivale que l'on rend.

Le Vomiſſement ſe fait lorsque les fibres du ventricule étant fort irritées par quelques matieres acres elles viennent à

ſe

ſe gonfler extrêmement par une abondance d'eſprits animaux qui ſont determinés à y couler en foule par cette irritation, & en même tems le ventricule ſe ſerrant dans toutes ſes dimenſions; il faut neceſſairement que tout ce qu'il y à ſoit jetté dehors, & plûtôt par l'orifice ſuperieur que par l'inferieur, car bien qu'ils ſemblent être à niveau l'un de l'autre, neanmoins quand on examine de près leur ſituation, on voit que l'orifice ſuperieur eſt plus haut, & qu'il eſt même beaucoup plus large, de ſorte que les contractions ſe faiſant dans le Vomiſſement de bas en haut ce n'eſt pas merveille ſi les alimens & les autres matieres ſortent par l'orifice ſuperieur, puis qu'il ne ſe peut faire autrement l'autre étant déja formé pendant que celui-ci ſe trouve ouvert tant à cauſe de ſon élevation, que de la largeur de ſon canal: cette explication eſt bien plus claire, & plus vraiſemblable que celle de Mr. Willis qui pretend que l'orifice ſuperieur ſoit le premier irrité dans le Vomiſſement, & qu'en le ſerrant il tire l'orifice inferieur vers lui par la continuité des fibres, comme ſi les contractions ſe faiſoient

ſoient de haut en bas dans le mouvement convulſif du ventricule, ainſi que dans le naturel.

La difference du Vomiſſement ſe prend de la difference des cauſes, qui ſont ou internes ou externes, c'eſt pourquoi le Vomiſſement ſe diviſe en naturel & artificiel, par le naturel on entend ou celui qui arrive ſans, ou avec apparence de maladie, ou celui qui vient dans un état preſent de maladie, d'où il ſuit qu'il y en a de trois ſortes differentes ; l'un eſt periodique ; l'autre critique, & l'autre ſymptomatique.

Le Periodique, eſt celui qui ſe fait naturellement, ſans qu'on ſoit malade, & en de certains tems, ſavoir les uns toutes les ſemaines, les autres de quinze en quinze jours, & les autres de mois en mois; dans ce Vomiſſement on rend beaucoup de matieres bilieuſes qui ſoulagent beaucoup ceux qui y ſont ſujets, & les garentiſſent même de beaucoup de maladies ou il tomberoient ſans celle.

Il y a apparence que ces matieres bilieuſes, quelles quelles ſoïent, ne ſont pas formées dans le ventricule, car ſi cela étoit on en verroit bien-tôt des effects,

fects, c'eſt-à-dire que le Vomiſſement bien loin d'être periodique, arriveroit ſans aucun ordre, peut-être trois ou quatre fois en quinze jours, tantôt plûtôt, tantôt plus tard ſans avoir de tems précis; à moins qu'on ne voulut dire que ces ſortes de matieres ne cauſent jamais le Vomiſſement que lors qu'il s'en eſt ramaſſé dans l'eſtomac une certaine quantité capable de le cauſer, en irritant fortement les fibres de cette partie.

Mais cette reſponſe ne ſatisfait pas encore, car je veux que la bile, ou quelque autre humeur ramaſſée dans le ventricule ne ſoit pas en ſuffiſante quantité pour exciter le Vomiſſement, ou qu'elle ne ſoit pas aſſés aigue pour n'y avoir pas croupi aſſés long-tems, du moins devroit elle produire des Nauſées, qui ne demandent ni une ſi grande irritation, ni une ſi grande quantité de matieres acres, que le Vomiſſement.

Pour moi j'aime mieux croire, que les matieres acres qui cauſent le Vomiſſement periodique degorgent du ſang dans le ventricule, & que la décharge ne s'en fait, que lors qu'elles y ſont en une quantité capable d'exciter dans

la

la maſſe du ſang une fermentation qui les fait enſuite précipiter dans l'eſtomac plûtôt que dans aucune autre partie du corps, parce que je croi que celle-ci ſe trouve plus ouverte, ou qu'elle a du moins plus de rapport à la conſtitution interieure de ces liqueurs pour les recevoir par le bout des Arterioles dans ſa capacité, & ſi-tôt qu'elles y ſont, elles ne manquent d'y produire le Vomiſſement par leur irritation ; de là vient que ces gens la vomiſſent tout d'un coup à certain tems ſans que nul facheux ſymptome ait précedé, ce qui n'arriveroit pas de la ſorte ſi l'on ſuppoſoit comme le veulent la plûpart, que ces humeurs corrompuës ſe fuſſent peu-à-peu engendrées dans le ventricule.

Quelcun dira peut être, pourquoi eſt ce que ces matieres bilieuſes ne ſe jettent pas auſſi-tôt par l'effort de la fermentation dans les muſcles, & dans les jointures que dans l'eſtomac ; à quoi je répons comme ci-devant, que la décharge qui ſe fait de ces humeurs ſe doit rapporter à l'ouverture du ventricule, & à la configuration de ſes pores, qui ſont mieux diſpoſés à laiſſer gliſſer ces humeurs

meurs dans le ventricule, que dans les jointures, ou dans les muſcules.

Le Vomiſſement critique arrive fort ſouvent dans les maladies, lors que toute la matiere morbifique; ou du moins une partie eſt évacuée, cette évacuation tournant au ſoulagement du malade & les ſymptomes en devenant moindres.

Le ſymptomatique arrive ſans que le malade en ſoit ſoulagé, & que les autres ſymptomes s'appaiſent car au contraire le malade en eſt plus abatu; ce qui vient de ce que le ſang fournit inceſſamment au ventricule des matieres heterogenes, & nuiſibles qui entretienent la maladie; de là vient que nous voïons quelquefois des vomiſſemens preſque continuels durer plus de deux mois.

Il eſt vrai que les Vomiſſemens opiniâtres peuvent avoir une autre cauſe, ſavoir des duretés, des corps étrangers, ou des Schirres qui ſe ſont formés près du pilore, & qui ferment preſque l'iſſue aux alimens; de là vient qu'étant retenus dans l'eſtomac ils y peſent extrêmement, & cette peſanteur étant comme une forte irritation fait faire aux fibres

du ventricule de fortes contractions qui ſont d'abord ſuivies du Vomiſſement, ajoutés à cela que le chile ne pouvant pas bien paſſer du ventricule dans le duodenum s'aigrit extrêmement dans le premier par le ſéjour qu'il y fait, de ſorte que ſa ſeule acrimonie eſt capable d'irriter fortement les fibres de l'eſtomac, & de cauſer le Vomiſſement, quand il n'y auroit pas d'ailleurs la peſanteur des alimens, dont je viens de parler.

Le Vomiſſement artificiel eſt un mot generique, qui comprend toute ſorte de Vomiſſemens cauſés par les cauſes externes: or les cauſes qui peuvent cauſer le Vomiſſement ſont principalement un coup, une cheute, une forte compreſſion vers l'Epigaſtre, les changemens de tems, le paſſions, les violens exercices, les debauches, les odeurs puantes, un air infecté & peſtiferé, l'imagination d'une choſe ſale, & autres choſes de cette nature, tous les medicamens qu'on appelle proprement Emetiques, comme le vin Emetique, la poudre d'Algarot, les choſes huileuſes, & l'eau tiede même eſt capable d'exciter le Vomiſſement.

TRAI-

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES.

CHAPITRE I.

De la Maladie appellée Chlorosis, ou Pâles Couleurs.

IL n'y a pas lieu de croire que les Pâles Couleurs des filles viennent de la matrice, puisqu'elles arrivent souvent lors même que la matrice fait ses fonctions, & que les menstruës fluent copieusement ; & s'il arrive par succes-

sion

sion de tems ; que les menstruës cessent d'avoir leur cours, cela vient parce que le sang étant grossier il ne circule pas comme il faut, & qu'il empêche le flux periodique, par les obstructions qu'il fait dans les vaisseaux de la matrice & des autres parties. La maladie *Chlorosis* n'est donc autre chose qu'une mauvaise constitution du corps, causée par l'obstruction des vaisseaux du foie, de la ratte, du pancreas, du mesentere, & quelquefois de ceux de la matrice, & qui est accompagnée de plusieurs symptomes.

Ainsi on peut prendre pour cause de ces obstructions, tout ce qui peut alterer le sang ou dans sa qualité ou dans son mouvement, comme de manger du fruit cru & qui n'est pas mûr, de boire beaucoup d'eau froide, ce qui pourtant ne change pas beaucoup le sang, s'il est d'ailleurs bien conditionné ; car l'experience nous fait voir, que l'eau froide fait du bien à ceux qui sont en santé.

Le défaut d'exercice cause souvent cette maladie ; car en cet état, la chaleur du corps languissant & ne remuant pas

pas le ferment qui eſt dans l'eſtomac, il faut neceſſairement que l'indigeſtion s'enſuive, & que celle-ci engendre pluſieurs crudités, qui changeant la conſtitution du ſang, & la rendant plus craſſe & plus viſcide, ſont cauſe que le ſang circule plus lentement, & que s'arrêtant pour ainſi dire dans l'extremité des arteres capillaires des viſceres il s'y épaiſſit, & y cauſe peu-à-peu les obſtructions que nous y voïons. Ou bien on peut dire que le ſang étant devenu plus groſſier à cauſe de la mauvaiſe diſſolution que les alimens ont ſouffert dans l'eſtomac, il arrive que ce qui ſe trouve de plus tenu & de plus ſubtil dans la maſſe paſſe bien de l'extermité des arteres dans les veines, mais que les parties groſſieres ſont obligées de s'y arrêter parce que ces conduits ſe trouvent un peu trop étroits pour les laiſſer paſſer, c'eſt de cette maniere qu'on peut encore raiſonner à l'égard de tous les alimens que nous prenons, lorsque ou par leur quantité ou par leur qualité ils empêchent que le ferment de l'eſtomac n'en faſſe une parfaite diſſolution.

Un trop grand exercice au contraire agi-

agitant les humeurs avec trop de violence, enflâme les esprits, consume le sang, en ce qu'il en brûle la matiere grossiere & tartareuse, & la rend tout-à-fait propre à faire des obstructions.

Il n'est personne qui doute que les diverses passions de l'ame ne soient aussi quelquefois les causes de ces effets. Les unes enflâment & consument les esprits, les autres font aller ces esprits des parties inferieures aux parties superieures; & comme cela figent, pour ainsi dire, & congelent le sang; d'où vient que n'aiant pas son mouvement, il s'epaissit, & croupissant dans les visceres, il fait des obstructions dans les vaisseaux capillaires.

Il faut donc conclurre de tout ceci, que le sang qui ne peut pas circuler abonde en tartre & en sel, & que le sel, selon sa differente quantité & son different mouvement, fait plus ou moins, plûtôt ou plus tard, dissoudre & corrompre le sang, & cause tous les symptomes qui surviennent, tels que sont 1°. La couleur pâle au visage & dans tout le corps. 2°. La lassitude & l'enfleure aux cruisles, & quelquefois aux jam-

jambes, à cauſe d'une humeur que le poids du corps fait tomber en ces parties; & parce qué cette humeur circule plus facilement vers les parties ſuperieures; de là vient que la nuit à cauſe de la diverſe ſituation de la malade, cette humeur fait enfler la face & les paupieres, comme elle avoit fait enfler auparavant les cuiſſes.

3°. La peſanteur & la pareſſe du corps, parceque le ſang deſtitué d'eſprits inſpire un long & profond ſommeil. Ce long ſommeil pourroit auſſi venir, d'une grande quantité de ſeroſité répanduë dans le cerveau, ou contenuë dans les vaiſſeaux qu'elle emplit & comprime. 4°. La difficulté de reſpirer: la palpitation du cœur & le mal de tête peuvent avoir la même cauſe: car quand les ſels qui ſont dans le ſang font effervescence, le ſang rarefié extrêmement, fait une grande diſtention aux poûmons, aux ventricules du cœur & aux vaiſſeaux du cerveau, & cette diſtention produit tous ces ſymptomes. 5°. Un dégoût pour les viandes, parceque les humeurs ſalées & vitieuſes ſe jettent dans l'eſtomac, conſument ſon ferment & le diſſolvent, ou bien

bien parceque les humeurs ſont infectées de quelque venin. Car alors tenant lieu de ferment dans l'eſtomac, elles font une certaine impreſſion à l'orifice ſuperieur du ventricule qui frappe l'imagination, & lui laiſſe des images des choſes les plus biſarres & les lui fait ſouhaitter; c'eſt la ſource de tous ces deſirs inquiets & preſſants pour les choſes les plus abſurdes. 6°. L'enfleure des hypocondres, parceque la matiere groſſiere & tartareuſe les farcit, y fait obſtruction, les durcit & y produit des Schirres ou autres tumeurs, ſi elle y demeure & y croupit quelque tems. En dernier lieu la ſuppreſſion des mois, dont nous rechercherons la cauſe dans le Chapitre ſuivant, où nous dirons que cette ſuppreſſion ſurvient ou accompagne cette maladie, à cauſe de ce même ſang groſſier & tartareux qui fait obſtruction dans les vaiſſeaux de la matrice, & empêche le flux periodique.

On peut connoître les cauſes de cette maladie par les ſymptomes, qui ne ſe trouvent pourtant pas toûjours tous enſemble en toutes les perſonnes qui en ſont atteintes. On en voit quelques-uns en ceux-

ceux-ci, quelques autres en ceux-là.

Pour ce qui eſt des effets & des ſuites de cette maladie, elle eſt ordinairement fort longue, mais peu dangereuſe. Cependant par ſucceſſion de tems elle peut engendrer pluſieurs autres maladies, ainſi il faut tâcher de la guérir des le commencement.

Les moïens de la guérir conſiſtent tous en des remédes aperitifs, rafraîchiſſans & laxatifs: il faut donc donner des Lavemens de cette façon.

Prenez une livre de décoction emolliente & rafraîchiſſante, dans laquelle il faut diſſoudre une once de Catholicum fin, deux onces de Miel Mercurial, & en faites le Lavement.

Enſuite il faut tirer du ſang du bras droit à la quantité de huit onces; le lendemain de la ſaignée il faut uſer le l'Apoſeme ſuivant.

Prenez de la racine de Gramen & de Rubia major, de chacune une once, des feuilles de Dent de Lion avec toute la plante, de la Pimpinelle, du Capillaire & de la Bugloſe, une poignée de chacune, du Senné mondé, de la Rhurbarbe, de l'Agaric mis en trochiſque,

demi once de chacun; une drachme & demi de Crême de Tartre. Faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre & demi; faites un Apoſeme pour trois doſes à prendre le matin : il faut ajoûter à chacune, une once de ſirop Roſat compoſé.

Après avoir uſé des Apoſemes, il faudra purger la malade avec une infuſion de Senné & de Tamarins, une once de ſirop de Cichorée compoſé, & dix grains de Jalap; après quoi il faut la reſſaigner au bras gauche, & enſuite il faut lui faire prendre des bouillons ou des Juleps aperitifs durant neuf jours.

Prenez de la racine d'Aſperge & de Bruſcus de chacune une once, de feuilles de Pimpinelle, de Bourrache, de Laituë & de Capillaires, demi poignée de chacun, des ſommités du Houbelon & des fleurs de Souci, de chacune une pincée, une drachme de Creme de Tartre, faites un bouillon avec un morceau de col de Mouton, qu'elle prendra le matin pendant neuf jours : il faudra infuſer dans chaque troiſiéme bouillon deux drachmes de Senné, & y diſſoudre après l'avoir coulé une once de Manne de Calabre,

labre, ou une once de ſirop de Cichorée compoſé.

Pour les Juleps, prenez de la racine d'Aſperge & de Guimauve une once & demi de chacune, des feuilles de Dent de Lion avec toute la plante, de l'Agrimoine, de Pimpinelle, de Laituë de chacune une poignée; une once & demi de Tamarins, demi once de Rhubarbe choiſie, un Limon coupé par tranches, des ſommités d'Aſperges & des fleurs de Violettes, demi poignée de chacune, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre & demi, faites un Julep pour trois doſes à prendre au matin. Ajoûtez à chaque doſe ſix drachmes de ſirop de Limon, ſix goutes d'eſprit de Sel, continuant ainſi durant neuf jours. Cela fait, ſi la malade ſouffre ſuppreſſion de ſes mois, il faudra les exciter par une ſaignée du pied.

Enſuite il faut mettre la malade dans le bain d'eau douce tiede pendant douze jours, le matin à jeun une heure chaque fois, & demi heure après qu'elle ſera entrée dans le bain elle prendra un verre de petit Lait avec un peu de Sucre.

Il eſt bon d'obſerver ici, que les

bains de décoction d'herbes dont ſe ſervoient les Anciens, ne ſervent à rien, qu'au contraire ils nuiſent plus qu'ils ne profitent, parceque l'eau chargée du ſuc des herbes devient plus groſſiere, & par conſequent moins propre à penetrer les pores de la peau pour ramollir & rafraîchir le ſang.

Après le Bain il faudra lui donner l'Opiate ſuivante. Prenez de la conſerve de Capillaire & de l'Acier preparé avec le Souphre, ſix drachmes de chacun, du Senné mondé, de la Rhubarbe choiſie, de la poudre de Jalap, deux drachmes de chacune, une drachme & demi de Tartre vitriolé, un ſcrupule de Canelle diſſoute dans du ſirop Roſat compoſé; faites une Opiate, dont il faudra donner deux drachmes chaque matin trois heures avant de prendre autre choſe: après avoir pris l'Opiate, il faut que la malade ſe promene durant une heure, & qu'elle continuë de même durant neuf ou dix jours, prenant un bouillon rafraichiſſant une heure après avoir pris l'Opiate.

Si après tout cela les obſtructions perſeverent encore, la malade doit boire les eaux minerales aigrelettes, douze verres par

par jour: avant les eaux & après les avoir priſes, il faut qu'elle prenne une purgation comme ci-devant.

Il eſt bon par precaution que la malade avant que de prendre les eaux regulierement durant les jours preſcrits, en aie goûté trois ou quatre verres, pour eſſaier ſi elle les rend bien-tôt & facilement; car ſuppoſé qu'elle les retint, il faudroit les laiſſer.

Pour les remédes topiques qu'on applique ordinairement aux hypocondres, en forme de Cataplâme ou de Fomentation, je les croi de nulle efficace, ainſi je les laiſſe à faite aux femmelettes qui ſe mélent aujourd'hui de toutes les parties de la Medecine ſans en entendre pas une.

CHAPITRE II.

De la ſuppreſſion des mois.

ON reconnoit la ſuppreſſion des mois quand une femme d'un âge raiſonnable qui n'eſt n'y nourriſſe ny groſſe, n'a que rarement & peu, ou point du

tout l'évacuation que les femmes ont naturellement & ordinairement chaque mois.

Quelques-uns ont penſé que cette évacuation du ſang menſtruel dependoit de la ſtructure & conformation particuliere de la matrice: Ils ont dit pour cet effect que la matrice avoit des tuyaux d'une figure propre à contenir le ſang & que ce ſang dilatant enſuite les vaiſſeaux par le moien d'un ferment qui s'y ramaſſe dans une quantité ſuffiſante pour produire cet effet, c'eſt de cette dilatation que vient le flux periodique; ſi bien que ſi ce ferment eſt vitié, ou en ſa quantité, ou en ſa qualité, il arrive neceſſairement que le ſang menſtruel ceſſe de couler abſolument, ou bien qu'il en ſort peu & fort rarement. Cette opinion ſouffre tant de difficultez, que je ne l'admets ni ne la rejette. Pour moi je reconnois pour cauſe de ce flux, un ferment particulier contenu dans la maſſe du ſang, qui par ſa quantité, ou par ſa qualité ou par ſon mouvement, donne chaque mois une nouvelle ardeur au ſang, dilate les vaiſſeaux de la matrice, & ſe fait enfin un paſſage par où il ſort. Et comme le tranſport de ſang dans la matrice ſemble avoir

avoir été destiné de la nature pour servir à la nourriture du fœtus, il arrive que dans les femmes qui ne sont point enceintes, ce sang est rejetté par l'orifice de la matrice, d'où il tombe par son propre poids.

Quoiqu'il ne soit pas facile de dire qu'elle est la nature & la qualité particuliere de ce ferment, non plus que la cause du flux periodique, on peut pourtant assurer que ce flux est un effet de ce ferment bien conditionné *cæteris paribus*, & qu'au défaut de cette fermentation il arrive necessairement une suppression du flux periodique.

Cette suppression ne peut pas être un effet d'une intemperie chaude de la matrice, puis qu'au contraire elle peut avancer ce flux, en ce que l'humeur échauffée dilate les vaisseaux: il ne paroit pas non plus que l'orifice interieur de la matrice l'empêche par sa distortion. L'omentum ne peut pas non plus en être la cause puisque les intestins plus pesants que l'omentum & qui sont appuyez sur la matrice ne l'empêchent point.

Ainsi il est plus vraisemblable de dire que lors que la suppression des mois ar-

rive, c'eſt parceque le ſang pêche ou en quantité, ou en qualité, ou en mouvement.

1°. En ſa quantité ſi elle eſt augmentée ou diminuée. Elle eſt augmentée lorſqu'une quantité de ſang qui ſurabonde dans les vaiſſeaux eſt portée dans la matrice, en farcit & en diſtend ſi fort les pores, que ces pores tumefiés compriment les vaiſſeaux, & par leur compreſſion empêchent le flux periodique.

L'inflammation & toutes les tumeurs qui arrivent à la matrice ou aux parties voiſines, peuvent auſſi de cette même maniere empêcher le flux de ce ſang, qui couleroit ſans cela par la force de ſon ferment, ſi ſon action n'étoit empêchée par l'interruption des vaiſſeaux.

Le ſang pêche par ſon peu de quantité, lors que par des longues fiévres, ou des abſtinences, le ferment qui donne le mouvement aux menſtruës, eſt preſque tout conſommé; de ſorte que reſtant pas en ſuffiſante quantité pour cauſer dans le ſang la fermentation requiſe pour produire le flux, il faut attendre qu'il s'en ramaſſe de nouveau, pendant lequel tems il y a ſuppreſſion des menſtruës.

Le

Le ſang pêche par ſa qualité quand il eſt trop chaud; car en cet état il conſomme le ferment, il ſe deſſeche & devenant plus groſſier cauſe des obſtructions. Si cette chaleur rend le ſang plus acre, il fait ſouvent ulcere à la matrice, qui après avoir conſommé une grande partie des forces & du ſang par faute de ferment, empêche à la fin le flux periodique.

Enfin le ſang pêche en ſon mouvement, quand il ſort par d'autres voyes, comme par les narines, le vomiſſement, les hemorrhoïdes &c. car en ce cas là ces évacuations tiennent lieu de menſtruës.

Le mouvement du ſang les détourne encore par les fiévres ardentes & par les autres maladies qui cauſent un mouvement ſi violent au ſang, qu'il ne peut circuler que dans les grands vaiſſeaux, ſans penetrer les petits de la matrice, à cauſe de leur petite ouverture.

La ſuppreſſion des menſtruës vient auſſi ſouvent d'une qualité vitieuſe des vaiſſeaux c'eſt-à-dire quand ils ſouffrent compreſſion, obſtruction ou reſtriction.

Nous avons parlé de la compreſſion, & de l'obſtruction qui en ſont les cauſes les plus ordinaires : Il ne nous reſte qu'a dire qu'il naît ſouvent des excreſcences de chair à l'orifice des vaiſſeaux de la matrice, qui ne cedant pas facilement aux remédes, à cauſe de leur étroite union avec les vaiſſeaux cauſent auſſi la ſuppreſſion de mois comme encore les cicatrices & les déchiremens qui ſe peuvent faire à la matrice dans un accouchement violent en preſſant auſſi les vaiſſeaux. Enfin les vaiſſeaux peuvent être ſerrez & comprimez par le froid exterieur, de quelque cauſe qu'il puiſſe venir, ſur tout ſi c'eſt dans le tems du flux, periodique, parce que le ſang étant rafroidi perd ſon mouvement naturel.

Comme la cauſe de cette maladie eſt équivoque & qu'elle eſt quelquefois naturelle; je veux dire que la ſuppreſſion des mois arrive dans la groſſeſſe & que les femmes ne veulent pas avoüer lorſqu'elles ſont devenuës groſſes par des embraſſemens illegitimes, il eſt bon pour ne pas ſe laiſſer tromper que le Medecin cherche toûjours les véritables cauſes de cette ſuppreſſion; ſur quoi il doit obſerver

ſerver que lors que la ſuppreſſion des mois vient de la groſſeſſe, elle eſt ſuivie de Nauſée, de Vomiſſement & de dégoût; & que quoique ces ſimptomes arrivent aux autres, ils n'arrivent pourtant pas ſi certainement. Quelquefois ces ſimptomes ſurviennent les premiers jours de la conception, & on n'en devine pas facilement la cauſe. On peut dire pourtant qu'un certain ferment qui couloit ordinairement par la matrice trouvant les vaiſſeaux ſerrez à cauſe de la groſſeſſe, demeure dans la maſſe du ſang & coule enſuite dans l'eſtomac, où il cauſe la Nauſée, le Vomiſſement & le dégoût. On peut ajoûter à ces ſignes ceux que Riviere indique.

Les effets & les ſuites de cette maladie ſont d'autant plus dangereux, qu'il y a beaucoup de difficulté à en vaincre la cauſe: elle attire pluſieurs ſimptomes & un bon nombre de maladies mortelles, comme nous l'avons rapporté au Chapitre precedent.

L'on guérit cette maladie de même façon que les Pâles Couleurs: & comme elles ont les mêmes cauſes, il faut y appliquer les mêmes remédes, que vous trouverés dans le Chapitre precedent.

CHAPITRE III.

Du flux periodique immoderé.

LE flux periodique eſt immoderé lorſqu'il dure plus long-tems qu'à l'ordinaire, ou qu'il ſort en plus grande abondance, ou plus frequemment.

Cette immoderation peut venir de pluſieurs cauſes; ſavoir de la diſſolution du ſang, ou de ſa trop grande quantité, ou de ſon acrimonie, ou du déchirement des vaiſſeaux de la matrice dans un avortement violent, ou dans un accouchement difficile; ou bien d'un ferment qui donne trop d'action & de mouvement au ſang.

Il y a encore quelques autres cauſes moins frequentes que l'on peut lire dans Riviere.

Cette maladie ſe fait facilement connoître car on voit des mois qui coulent en trop grande abondance, & qui laiſſent une couleur pâle. La perte des for-

forces, le dégoût, la laſſitude ſuivent.

On doit diſcerner la cauſe de ce flux immoderé. S'il vient de la diſſolution du ſang il y a des cauſes diſſolvantes qui ont precedé, & alors le ſang a plus de ſeroſité, & ſon écoulement dure plus long-tems que les autres fois. S'il vient de la trop grande quantité, alors on voit les ſignes de repletion, la peſanteur, la laſſitude & la tenſion des parties; & enfin le flux quoi qu'immoderé vient à ceſſer tout à coup Si ce flux provient d'acrimonie, & qu'il ne coule pas en abondance, mais goutte à goutte & avec douleur, & que cette acrimonie dure long-tems, il ſe fait un ulcere dans la matrice, qui ſe fait connoitre par une douleur extraordinaire, & par le pus qui ſort avec le ſang.

S'il vient de la rupture des vaiſſeaux de la matrice, il y a eu auparavant ou avortement ou un accouchement mauvais. Et s'il vient enfin de la trop grande quantité du ferment, le ſang paroît naturel, & on n'y remarque aucun vice.

Les effets de cette maladie ſont dangereux; car il n'eſt point d'hemorragie

qui ne le ſoit. C'eſt pourquoi il faut l'arrêter le plûtôt que faire ſe peut. Non pas en appliquant des Ventouſes aux mammelles, comme a voulu * Hippocrate; car cela n'a guere d'autre ſuite qu'une douleur fort aiguë, à cauſe de l'extrême ſenſibilité de la partie mais par l'uſage des remédes que nous vous allons indiquer.

La guériſon de cette maladie dépend donc des remédes rafraîchiſſants, évacuatifs, & de ceux qui épaiſſiſſent le ſang. Ainſi après avoir donné un Lavement rafraichiſſant & émollient, il faut tirer du ſang du bras droit à la quantité de huit onces.

Prenez une demi poignée d'Orge entier, une once des quatre grandes Semences froides pilées, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre. Faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé une once de Caſſe, deux onces de Miel Violat, faites un Lavement qu'il faudra donner au malade & le reïterer ſouvent.

Le lendemain de la ſaignée on donnera une purgation qu'il faudra auſſi reïterer pluſieurs fois, afin de faire ſortir

à

* *Aph.* 12. *ſect.* 3.

à même tems les humeurs impures qui fermentent le ſang.

Prenez trois drachmes de Senné mondé, une once de pulpe de Caſſe, de la Rhubarbe, choiſie, du Sel Prunelle, demi drachme de chacun, faites bouillir le tout, & diſſolvés dans ce que vous aurez coulé une once de Manne choiſie, & en faites une potion à prendre au matin.

Cependant il faut s'en tenir à la ſaignée, horſmis que la malade ne manque de forces & de courage, & qu'elle ne riſque de devenir Etique ; car en ce cas il faut tirer peu de ſang, au lieu qu'en tout autre il ne faut rien craindre & ſaigner beaucoup. C'eſt pourquoi le lendemain de la purgation il faut tirer du ſang en pareille quantité du bras gauche, & reïterer ſouvent la ſaignée, ſelon la neceſſité & les forces pour rappeller le ſang des parties inferieurs. Enſuite pour en temperer l'ardeur & l'acrimonie, & pour arrêter ſon cours il faut donner des Juleps rafraîchiſſans & adſtringents, ou bien des bouillons qui faſſent le même effet.

Prenez de la feuille de Cichorée avec toute

toute la plante, du Plantain, de l'Agrimoine & de Laituë, de chacune une once & demi de Tamarins, une once des quatre grandes ſemences froides, une demi poignée de Roſes rouges, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre & demi. Faites un Julep pour trois doſes à prendre le ſoir & le matin. Ajoûtez à chacune du ſirop de Limon & de Róſes ſeches, demi once de chacun & une drachme de Sel Prunelle. Ou bien pour les bouillons:

Prenez de la racine de Guimauve & de Bugloſe, de chacune une once & demi, de feuilles de Plantain, de Burſa Paſtoris, de Laituë & de Capillaire, de chacune une poignée, quatre paires d'Amandes douces pilées & noüées dans un linge, une demi drachme de ſemence de Pavot blanc, une drachme de Sel Prunelle avec un morceau de chair de Mouton, faites un bouillon à prendre au matin continuant pendant neuf jours. Il faut faire infuſer deux drachmes de Senné mondé dans chaque troiſiéme bouillon & dans la colature diſſoudre une once de ſirop de Cichorée compoſé.

Il faut enſuite que la malade prenne le

Bain

Bain d'eau douce tiede le matin à jeun pendant une heure, continuant ainſi durant dix jours. A la ſortie du Bain elle prendra de la Creme d'Orge, ou un bouillon rafraîchiſſant.

Après que le corps ſera purgé de cette ſorte, il faudra uſer de Lait de Vache pendant deux ou trois mois; & ſi le Lait n'incommode pas l'eſtomac de la malade, elle pourra s'en ſervir comme d'un aliment ordinaire, juſques à ce qu'elle ait repris ſes forces; dans le tems qu'elle boira ce Lait, il faut qu'elle ſe purge de dix en dix jours. Enfin pour mieux rafraîchir le ſang, elle prendra les eaux minerales aigrelettes, pendant un tems, douze verres pas jour, prenant avant & après les eaux une purgation, comme celle de ci-deſſus.

Les Injections & les autres remédes topiques ne ſont d'aucun uſage pour cette maladie: car difficilement les Injections viennent-elles juſqu'au corps de la matrice: elles demeurent preſque toûjours dans le vagin, outre que quand elles ſeroient recües dans la cavité de la matrice, elles ſeroient rejettées d'abord dehors avec le ſang qui coule continuel-

le-

lement, ainſi elles ne feroient aucun bon effet.

Pendant l'uſage des bouillons refraichiſſans, & même pendant celui du Lait on pourra faire prendre au malade quelque Opiate aſtringente comme celle que que nous avons preſcrit dans l'Hemoptiſie ; les ſucs d'Ortie, de Plantain & de Millefeuille ſont auſſi excellens pour cette maladie.

CHAPITRE. IV.

Des fleurs blanches.

LEs fleurs blanches des femmes fluent quelquefois continuellement, d'autres par intervale, quelquefois avant le flux periodique ; quelquefois après ce flux.

Ces fleurs ont diverſes couleurs, tantôt elles ſont blanches, tantôt jaunes, tantôt vertes, tantôt accompagnées de ſeroſités, tantôt noires, tantôt acres, des fois elles exhalent une odeur fort mauvaiſe, d'autres fois elles n'ont aucune odeur fâcheuſe.

Ces

Ces fleurs viennent d'un ſang croupi & pourri dans les vaiſſeaux. Ce ſang prend ces diverſes couleurs, & ſur tout la blanche, à cauſe du défaut de la circulation du ſang qui le tient dans ſa couleur rouge; comme quand il y a des obſtructions, pour lors la trop grande chaleur du ſang lui change la tiſſure de ces fibres, & les lui diſpoſe de ſorte qu'elles reflechiſſent la lumiere d'une autre façon, & font paroître une nouvelle couleur dans le ſang.

Il ne faut pas attribuer les fleurs à la matrice ſeule, il en arrive de même aux hommes qui ont les hemorrhoïdes; car ſi le ſang reſte trop long-tems dans les veines, il devient blanc ou d'autre couleur, ſelon les divers degrés de chaleur, & ſelon le retardement de la circulation.

Quoique cette maladie ſe découvre aux yeux elle eſt neanmoins difficile à connoître en quelques occaſions. On la diſtingue de l'ulcere de la matrice, en ce qu'elle ne cauſe pas une douleur ſemblable, & qu'il ne ſort pas du ſang chargé de pus. Il n'y a point de ſigne particulier qui la diſtingue de la Chaude-Piſſe; c'eſt

c'eſt pour cela que pour en connoître préciſement la cauſe, il faut ſavoir ce qui a precedé. C'eſt ſans raiſon que quelques-uns ont crû que l'ardeur d'urine accompagnoit toûjours la Chaude-Piſſe comme un ſigne pathognomique; puiſqu'on trouve pluſieurs femmes qui ont la Chaude-Piſſe ſans ardeur d'urine; outre que la Chaude-Piſſe fait toûjours ſes ulceres dans l'orifice interieur de la matrice, où l'urine ne peut jamais venir. J'avoüe pourtant que ſi l'ardeur d'urine ſurvient avec ces fleurs, c'eſt un grand préjugé pour croire que la Chaude-Piſſe y eſt mêlée: il ne faut point pourtant le croire ſur cette ſeule conjecture.

Cette maladie dure long-tems ordinairement, & eſt quelquefois dangereuſe, parce qu'on ne peut rétablir que difficilement le ferment du ſang corrompu. Et lorsque le ſang ſe corrompt & ſe diſſout de plus en plus, il cauſe l'Hydropiſie, ou bien il arrive que ſon acrimonie forme un ulcere dans la matrice qui eſt tout-à-fait incurable lorſqu'il eſt formé.

On peut toutefois guérir les fleurs ſimples, ſi elles viennent par obſtruction avec

avec des remédes évacuatifs, rafraîchiſſans & aperitifs. Ainſi après avoir donné un Lavement, il faut tirer du ſang du bras droit à la quantité de huit onces. Pour le Lavement.

Prenez une livre de décoction émolliente & rafraîchiſſante pour un Lavement, dans laquelle vous ferez diſſoudre une once de Catholicon fin, deux onces de Miel Violat. Le lendemain de la ſaignée il faut purger avec l'Apoſeme ſuivant.

Prenez de racine d'Aſperge, de Bugloſe, deux onces de chacune. Des feuiles d'Agrimoine, de Dent de Lion avec toute la plante, des ſommités d'Aſperge & de l'Houblon, demi poignée de chacun. Une Pomme coupée par tranches, une once des quatre grandes Semences froides, des fleurs de Souci, de Tamariſc, & de Sureau, demi poignée de chacune. Une once & demi de Senné mondé, de Rhubarbe choiſie, & de l'Agaric mis en trochiſque, de chacun une once, une drachme de Crême de Tartre, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre & demi. Faites un Apoſeme pour trois doſes, ajoûtés à chacune une once

de

ſirop Roſat ſolutif compoſé, quatre grains de poudre de Jalap.

Après la purgation il faudra donner un bouillon d'herbes rafraîchiſſantes durant douze jours, après quoi il ſera bon de ſaigner au bras gauche. Enſuite il faudra uſer de l'Opiate ſuivant.

Prenez de la conſerve de Chinorhodon & de l'Acier preparé avec du Souphre, de chacun ſix drachmes. Du Senné mondé, de la Rhubarbe choiſie, de chacun trois drachmes Du Tartre vitriolé, & de la poudre de Jalap, une drachme & demi de chacune, demi drachme de Creme de Tartre diſſout dans le ſirop Roſat ſolutif compoſé. Faites un Opiate dont la malade prendra deux drachmes chaque matin durant douze jours. Après quoi elle prendra un bouillon d'herbes rafraîchiſſantes, & ſe promenera pendant une heure.

Il faut qne la malade continuë enſuite d'uſer des Bains ou demi bains durant douze jours, au matin demi heure après y être entrée elle prendra une écuelle de petit Lait.

Après les Bains finis, elle uſera de Ptiſane faite d'Antimoine crud & de coquilles

quilles de Noix pendant quinze jours, pour deſſecher les humeurs qui abondent dans le corps. Enſuite elle prendra les eaux minerales aigrelettes à douze verres par jour, prenant une purgation avant, au milieu & après les eaux. Il faudra auſſi qu'elle prenne le Lait d'Aneſſe en Automne, durant deux ou trois mois, à la quantité d'une livre chaque matin, avec trois drachmes de Sucre Roſat. Pendant qu'elle boira le Lait il faut qu'elle ſe purge de dix en dix jours.

CHAPITRE V.

De la fureur uterine.

LA fureur uterine n'eſt pas une maladie particuliere à la matrice, puiſqu'il y a des hommes qui en ſont quelquefois affligés, elle ne vient pas non plus des vapeurs de la ſemence qui s'élevent faute de trouver chemin : car ſi cette maladie venoit d'une trop grande quantité de ſemence, on en guériroit par la pollution ou par le coït, ou par le jeu-

ne

ne, ou par les autres moiens qui conſument la ſemence : ce qui fait cependant un effet bien different, & ces moïens ne ſervent qu'à faire deſſecher le ſang, & le mal s'aigrit. Enfin cette maladie ne provient d'aucune des cauſes que les Anciens ont aſſignées.

Ainſi je conclus que cette maladie n'eſt qu'une véritable Manie, accompagnée d'un ſimptome qui provient d'un deſir deſordonné du coït, & qui dépend quelquefois du penchant naturel que les perſonnes y ont.

La cauſe eſt un ſang brûlé & comme calciné, dont la partie la plus chaude & la plus ſubtile portée au cerveau, y enflâme les eſprits animaux, d'où vient qu'ils ſont agitez avec violence ; & à cauſe de leur mouvement irregulier & précipité, ils s'écartent de leur chemin, & ſont obligez de retrogarder. Cette matiere fait encore obſtruction au cerveau, qui empêche le cours des eſprits dans cette partie ; ainſi étant obligez de retrogarder, & étant agitez enſuite par les ſels de cette matiere, ils courent de part & d'autre en deſordre & avec fureur, c'eſt ce qui cauſe le Delire accompagné

de

de temerité & de fureur : à quoi il faut ajoûter la particuliere diſpoſition du cerveau, qui ſe repreſente l'action du coït comme une choſe fort ſouhaitable.

Il eſt ſurprenant qu'avec une ſi grande ardeur il n'y ait pas de fiévre, ce qui vient de ce que la matiere eſt trop craſſe, trop compacte, & peu propre à la fermentation : & quoique les eſprits ſoient extrêmement agitez, ils ne ſont pas pourtant une cauſe ſuffiſante pour la fiévre.

Ce que nous venons de dire découvre aſſez la cauſe de cette maladie. Pour ce qui eſt de ſes ſuites, elles ſont très-funeſtes, car difficilement peut-on guérir maladie. Si pourtant on y apporte du ſecours à bonne-heure, on peut la guérir.

Toute la guériſon conſiſte en remédes rafraîchiſſans & évacuatifs. Il faut donc premierement donner des frequens Lavemens, afin de tenir le ventre lâche, & qu'il ſe vuide continuellement de ſes extremens : enſuite il faut ſaigner & aux bras & aux pieds & à la veine jugulaire même : car par cette evacuation le ſang ſe rafraîchit, & le mouvement du ſang ſe ralentit.

Après avoir ſaigné pluſieurs fois, il faut ſonger à faire ſortir la matiere qui cauſe la maladie; mais parceque les malades ont ordinairement averſion des remédes, & qu'on ne peut les obliger à prendre des Potions, ni des Juleps, ni d'autres remédes, il faut les tromper pour leur profit, & mettre dans ce qu'ils prennent des poudres purgatives, comme la poudre d'Algarot, compoſée avec du Regule d'Antimoine & du Sublimé corroſif, à la quantité de quatre ou ſix grains; ou bien dix ou douze grains de Tartre Emetique, ou bien enfin des Pillules d'Elleborre noir avec un peu d'Algarot.

Cependant il faut ralentir le mouvement des eſprits, & pour cela donner quelques grains d'Opium ou de Laudanum par jour. Enſuite il faut que la malade prenne les Bains d'eau froide pendant un mois : afin que l'eau ne s'écauffe, à cauſe de l'extrême chaleur de la malade, il faut y jetter de tems en tems de l'eau froide pour la tenir toûjours dans ſa froideur. Dans le Bain il faut lui donner une livre de Lait de Chevre avec un peu de Sucre. Ce Bain eſt d'une grande efficace pour cette maladie.

Il n'eſt pourtant pas neceſſaire que la malade ſe jette d'abord dans l'eau froide, ſur tout ſi elle n'eſt pas robuſte ; car la chaleur du corps, que la froideur de l'eau repouſſeroit toute en dedans, pourroit rendre le paroxiſme de la maladie plus violent, & attirer des ſymptomes plus fâcheux, ainſi il faut faire en ſorte que l'eau du Bain lorſque la malade y entre, ne ſoit ni tout-à-fait tiede, ni tout-à-fait froide. Cependant il faudra tirer du ſang par intervale, tantôt au bras tantôt au pied, & donner des Juleps rafraîchiſſans, & des Emulſions avec les narcotiques.

De la Paſſion hyſterique.

LA Paſſion Hyſterique eſt accompagnée de ſymptomes ſi extraordinaires, & l'idée que les Anciens ont eu de cette maladie eſt ſi éloignée de celle que nous en devons avoir, que nous fairions un Livre entier ſi nous nous attachions à refuter amplement ce qu'ils en ont dit, & à donner une Explication étendue des

ſymptomes qui l'accompagnent : mais comme ce n'eſt pas nôtre deſſein, & que nous avons commancé d'abreger autant que nous avons peu les maladies que nous avons traité juſques ici nous en faiſons de même à l'égard celle-ci, ou après avoir fait voir en peu de mots le peu de fondement de l'opinion des Anciens, nous donnerons une idée en abregé de la nôtre.

Les Anciens ont cru que la Paſſion Hyſterique étoit une maladie particuliere de la matrice, car c'eſt ce que ſignifie le terme d'hyſterique dont ils ne ſe ſont ſervis que par rapport à la matrice qu'ils ont cru la ſeule partie affectée en cette occaſion ; nous verrons dans la ſuite comment cette partie peut l'être avec les autres, & nous inſinuerons d'abord ici 1°. que c'eſt mal à propos qu'on à accuſé la ſeule matrice en cette affection, puis qu'il y a des hommes qui en ſont effectivement tourmentés. 2°. nous diſons qu'il ne faut pas croire non plus que cette maladie vienne d'un ſang croupiſſant & corrompu ; car ſi cela étoit, celles qui ont les Pâles Couleurs auroient neceſſairement cette maladie. 3°. Si elle

le provenoit d'une semence croupissante & corrompuë, les Religieuses auroient très-souvent cette maladie, ce qui n'arrive pas. A quoi j'ajoûte qu'on n'a jamais trouvé de semence croupissante & corrompuë, dans la matrice des femmes qu'on a ouvertes mortes de cette maladie. 4°. Elle ne vient pas de quelques humeurs peccantes qui se corrompent dans la matrice, puisque les humeurs pourroient coüler & sortir par l'orifice de la matrice qui est ouvert dans cette maladie. 5°. Cette maladie ne vient pas aussi des vapeurs qui s'exhalent des humeurs, & qui montent au cerveau faute de trouver chemin ailleurs ; car s'il étoit ainsi, il arriveroit que les femmes grosses & celles qui ont quelque ulcere à la matrice auroient continuellement ce mal, ce qui n'est pas, d'ailleurs on ne voit pas comment ces vapeurs pourroient acquerir quelque qualité maligne, puis que les femmes durant cette maladie ont regulierement leurs mois, & que plusieurs même goûtent le plaisir des embrassemens des hommes.

Ces opinions rejettées je dis que la Passion Hysterique est une véritable Epilep-

die, qui a pour cauſe une humeur acre & bilieuſe, répanduë dans la ſubſtance du cerveau, & qui pique extrêmement le principe des nerfs; d'où il arrive des mouvemens convulſifs, des maux de tête, la ſtrangulation, la palpitation de cœur, le battement des arteres dans les hypocondres & au dos, la difficulté de reſpirer, le hoquet, le vomiſſement, les rots, le degoût, & un certain poids contenu dans la cavité de l'abdomen, qui ſe fait ſentir à la main comme une boule, ou comme la matrice qui monte. Il ſurvient encore pluſieurs autres ſymptomes qui s'expliquent fort bien par nôtre hypotheſe, comme je vais le faire voir.

1°. La ſuffocation provient du mouvement convulſif des muſcules du larinx, car par leur tumefaction & leur diſtortion, la trachée artere étant comprimée, empêche le paſſage de l'air. C'eſt ce que les Anciens ont appellée ſuffocation.

2°. La douleur de tête eſt cauſée par cette même matiere répanduë dans le cerveau, & qui y fait convulſion; ou bien qui à cauſe de ſa quantité charge les membranes du cerveau, & leur cauſe diſtention;

tion ; ou bien parce qu'elle les pique & les irrite extrêmement par ſon acrimonie, ou bien encore parce que le ſang qui bouillonne dans les vaiſſeaux du cerveau, y cauſe diſtention, en y circulant avec trop de violence.

3°. la palpitation de cœur vient, ou parce que le principe des nerfs de la paire vague eſt piqué & irrité, ou bien parce que le ſang eſt dans une trop grande effervescence, & qu'il enfle ſi fort les ventricules du cœur, qu'ils ne peuvent pas le rejetter par un ſeul mouvement de contraction, de là vient que le cœur palpite ſi frequemment. Ou bien on peut dire encore que c'eſt l'acrimonie du ſang qui piquotte les fibres du cœur.

4°. Le battement des arteres aux hypocondres & au dos eſt cauſé par le même mouvement convulſif : car il y a certains nerfs qui en ſe reſſerrant, reſſerrent avec eux les arteres, & les compriment par le moïen des muſcles où ils s'inſerent : d'où vient que le ſang trouvant les arteres preſſées, y cauſe le battement violent.

5°. La difficulté de la reſpiration vient ou de la convulſion du diaphragme, d'où

vient auſſi le Hoquet; ou de ſa compreſſion cauſée par les inteſtins enflés de vents; ou bien des poûmons enflés de ſang, ce qui l'empêche de s'étendre facilement pour reſpirer l'air & qui fait que le ſang reſtant trop long-tems dans les Poumons la reſpiration eſt empêchée; ou bien parce que le ſang eſt trop rarefié & qu'il enfle trop les vaiſſeaux: ou bien encore parce que les orifices du cœur ſont trop reſſerrés par leurs nerfs, & empêchent ainſi que le ſang n'y entre.

6°. Le vomiſſement vient de la convulſion ou ſe trouve le ventricule. Les rots ſont cauſez par les vents qui ſortent des inteſtins, ou qui étoient renfermés dans le ventricule. Le degoût vient de quelques humeurs agitées & qui ſe répandant dans l'eſtomac y gâtent ſon ferment. Le Hoquet ſuit la convulſion du diaphragme.

7°. On ſent dans l'abdomen comme une boule (qui n'eſt pourtant pas la matrice, comme l'ont crû les Anciens, puiſqu'elle ne ſauroit monter étant attachée par des ligamens dans ſa partie inferieure). Cette boule donc n'eſt autre choſe qu'un amas d'humeurs qui ſe font aſſemblées

blées dans quelque partie de l'abdomen, qui ſe trouvant fort étenduë par ſa rarefaction, ſe ramaſſe en une boule, tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Cette boule ou maſſe d'humeurs peut quelquefois preſſer le diaphragme & cauſer la difficulté de reſpiration. Je paſſe tous les autres ſymptomes, qui comme j'ai dit ſe peuvent aſſez expliquer par ceux-ci, outre que ces ſymptomes ne ſe trouvent pas tous enſemble en toutes les perſonnes.

Comme cette maladie eſt accompagnée de quelques ſymptomes qui ſont les mêmes que ceux qui arrivent dans la Sincope & dans l'Apoplexie; pour diſtinguer ces maladies l'une d'avec l'autre, il faut obſerver que dans la Sincope le mouvement du cœur ceſſe abſolument, le viſage porte la couleur d'un mort; Il ſort de tout le corps des ſueurs froides, & le paroxiſme ſe termine bien tôt ou par la mort, ou par la ſanté. Dans la Paſſion Hyſterique ou epileptique il en arrive tout autrement; car le mouvement du cœur ne ceſſe pas, mais au contraire il arrive quelquefois qu'il redouble. Le viſage eſt ordinairement rouge, il n'y a point de ſueurs froides, & le paroxiſme dure

ſouvent pluſieurs jours, quelquefois il ſe complique avec la Sincope, & alors tous les ſignes dont nous venons de parler accompagnent cette Sincope.

Dans l'Apoplexie il n'y a point de mouvement convulſif, au lieu que dans la Paſſion Hyſterique il y en a toûjours, ou de tout le corps ou de quelque partie; autrement ce ſeroit une véritable Apoplexie.

Riviere diſtingue aſſez mal à propos cette maladie de l'Epilepſie, puiſque l'Epilepſie change ordinairement ſelon la quantité ou la qualité de la matiere, & ſelon la place qu'elle occupe dans le cerveau.

1°. Selon qu'il y a plus ou moins d'acrimonie, il y a convulſion ou de tout le corps ou de quelque partie, ou d'aucune; ce qui fait qu'il y a quelquefois véritable Epilepſie, & que d'autres fois elle eſt fauſſe. Ainſi cette Paſſion Hyſterique eſt acompagnée tantôt d'une grande convulſion: tantôt d'une moindre, tantôt il n'y en a point du tout; il y a pourtant pour l'ordinaire convulſion en quelque partie.

2°. Dans l'Epilepſie il paroit de l'écume à la bouche. Et cette écume dépend de la

la convulſion des muſcles de la bouche, ou bien d'une violente exploſion d'air que les Poûmons font parce que les muſcles reſſerrés preſſent les glandes ſalivales, & de cette maniere expriment l'humeur contenuë dans les glandes, qui eſt la ſalive, ſans quoi je tiens qu'il n'y auroit jamais apparence d'écume à la bouche dans cette maladie.

3°, Le poux varie ſelon que les eſprits ſont plus ou moins irrités, parce que cette irritation donne au ſang un mouvement ou plus lent ou plus violent, & ſelon que le corps ſouffre de violentes ou de petites convulſions; car c'eſt ce qui fait que le mouvement eſt violent ou lent.

Cette maladie eſt longue, & quelquefois dangereuſe, car un paroxiſme violent emporte un malade, ſur tout s'il eſt accompagné de Sincope ou d'Apoplexie.

La guériſon de cette maladie ſe peut faire ou durant le paroxiſme ou hors du paroxiſme. Dans le paroxiſme il faut repouſſer la matiere qui monte au cerveau, en l'évacuant, ou en la diſſipant lorſqu'elle revient. Pour cela il faut donner le Lavement ſuivant.

Prenez une livre de décoction émol-

liente & rafraîchiſſante, faites-y diſſoudre une once de Catholicon fin, trois ou quatre onces de Vin Emetique, & faites en un Lavement; après lequel il faudra en faire un autre, & ſaigner au bras, & reïterer la ſaignée ſelon la neceſſité. Si le paroxiſme dure, il faudra donner la Potion ſuivante.

Prenez trois drachmes de Senné mondé de Tamarins & de Pulpe de Caſſe ſix drachmes de chacun, de Sel Prunelle & de Rhubarbe choiſie, demi drachme de chacun, & faites en une Potion, où vous diſſoudrés le Sirop Roſat.

Si la malade peut prendre un reméde plus fort, il faut lui donner la Potion ſuivante, aiant toûjours égard à ſes forces.

Prenez deux drachmes de Senné mondé, demi drachme de Sel de Tartre, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption de ſix onces, faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé ſix drachmes, ou un once de Vin Emetique, & faites en une Potion.

Si la Sincope ſe complique avec cette maladie, il ne faut point uſer de ces remédes mais il faut donner au plûtôt du Vin ou quelqu'autre Cordial, afin de remet-

mettre le mouvemenz du ſang. S'il y a Apoplexie il faut ſe ſervir des remédes cideſſus preſcrits, exciter l'éternuëment avec de la Betoine, ou de la Menthe, ou de la Marjolaine, ou de l'Ellebore noir, afin de diſſiper plus vîte la matiere.

Si après tout cela le paroxiſme ne finit pas, il faut appliquer une grande Ventouſe au ſommet de la tête, ou bien ſaigner la malade de la veine jugulaire. Il y a à remarquer que ſi la perſonne eſt ſujette à cette maladie & qu'elle n'en ſouffre pas de longs paroxiſmes, il n'eſt pas neceſſaire de lui donner des remédes: Si au contraire elle n'y eſt ſujette que fort rarement, il faut lui donner les remédes durant le paroxiſme, à cauſe de l'incertitude où l'on eſt de ſa fin.

Après que le paroxiſme aura ceſſé, il pourroit en ſurvenir un autre qu'il faut prévenir, en uſant de remédes qui rafraîchiſſent, & qui évacuent cette matiere chaude & bilieuſe qui cauſe la maladie. Il faudra donc premierement donner le Lavement ſuivant.

Prenez demi poignée d'Orge entier, de feuilles de Mauve, de Violettes, de Borrache, & de Laituë, de chacune u-

ne poignée, une once des quatre grandes Semences froides pilées : faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre, & faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé une once de Moüelle de Caſſe, & deux onces de Miel Violat, pour un Lavement qu'il faudra donner & reïterer toutes les fois que le ventre ne ſera pas libre.

On pourra donner de tems en tems des Lavemens de petit Lait, avec la Moüelle de Caſſe, & le Miel Violat. Le lendemain du Lavement il faudra tirer huit onces de ſang du bras droit. Un ou deux jours après la ſaignée il faudra purger avec la Potion ſuivante.

Prenez une once de Pulpe de Caſſe, deux drachmes de Senné mondé, une demi drachme de Sel Prunelle, une pincée de Roſes rouges, faites infuſer le tout dans huit onces d'eau de fontaine, & faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé un once de Sirop Roſat ſolutif compoſé, faites une Potion à prendre au matin.

Prenez un once de Limaille de Fer nouée dans un linge, des feuilles de Dent de Lion avec toute la plante, de l'Agri-

moi-

moine, de l'Oseille, de la Bugloſe, demi poignée de chacune, une Pomme coupée par tranches, une drachme de Creme de Tartre, faites un bouillon avec de la Chair de Veau, à prendre le matin, continuant de même durant dix ou douze jours. Dans chaque troiſiéme bouillon il faut faire infuſer deux drachmes de Senné mondé, & diſſoudre dans ce qu'on aura coulé une once de Manne choiſie.

Après avoir uſé, pendant quelque tems de bouillons aperitifs, il faudra ouvrir la veine du pied & en tirer huit onces de ſang. Le lendemain de la ſaignée il faudra appliquer deux Cauteres des deux côtez de l'épine, entre la quatriéme & la troiſiéme vertebre du col, afin que la partie la plus acre de cette ſeroſité qui monte au cerveau, ſorte dehors par cette nouvelle voye. Quelques-uns appliquent des Cauteres aux jambes, mais avec peu de fruit. Enſuite il faudra mettre la malade dans le Bain d'eau douce tiede, environ les ſept ou huit heures du matin pendant dix ou douze jours, où elle ſe tiendra l'eſpace d'une heure par jour. Après qu'elle aura ceſſé de prendre les Bains, il faudra la purger avec

la

la Potion ordonnée ci-deſſus. Et en cas que cette Potion ne ſuffiſe pas, on y ajoûtera douze grains de poudre de Jalap.

A la fin il eſt bon qu'elle prenne le Lait d'Aneſſe pendant deux ou trois mois, le matin à jeun, à la quantité d'une livre par jour, avec trois drachmes de Sucre Roſat, & qu'elle ſe purge de dix en dix jours.

Elle boira enſuite les eaux Minerales aigrelettes durant quinze jours, douze verres par jour. Il faut qu'elle ſe purge avant, au milieu & après avoir bû les eaux.

Je ne parle pas des Topiques, parce qu'en vain s'en ſerviroit-on, puiſque la matrice n'eſt pas affectée. Les parfums, qu'on fait avec le Galbanum, le Soûphre, l'Aſſa Fætida, & autres choſes de cette nature qui ſentent fort mauvais, ſont de quelques ſecours, ainſi vous ne fairés pas mal de vous en ſervir dans le paroxiſme.

CHA-

CHAPITRE VII.

De l'inflammation de la Matrice.

L'Inflammation de la Matrice eſt une tumeur dans cette partie cauſée par un ſang qui s'eſt répandu dans ſa ſubſtance.

Il faut prendre pour cauſe de cette tumeur tout ce qui contribuë à cette effuſion, comme peuvent être, ou la Matrice même, ou le ſang qui y eſt porté en trop grande quantité qui en dilatent les pores, & preſſe les veines, de ſorte que le ſang qui devroit couler reſte là & y cauſe inflammation. Un ſang fort échauffé qui eſt porté avec violence dans la Matrice par ſes arteres, & qui eſt arrêté à cauſe de la petiteſſe des vaiſſeaux, peut auſſi cauſer l'inflammation. J'ajoûte qu'elle peut venir encore du relâchement de la Matrice, & de la grande ouverture des paſſages, parce qu'en ce cas la Matrice eſt plus diſpoſée à recevoir les humeurs en plus grande quantité.

Tout

Tout ce qui échauffe le ſang peut-être cauſe de cette maladie, comme l'exercice violent, les embraſlemens trop frequens, un coup reçû dans la region de la Matrice, les differentes paſſions de l'ame &c. Il eſt vrai que cette maladie vient ordinairement après un accouchement penible, ou une fauſſe couche; c'eſt-à-dire lorſque le ſang, par une trop grande agitation d'eſprits, coule dans la Matrice en plus grande quantité qu'il n'en peut ſortir, & qu'il eſt obligé de ſe faire iſſuë par les veines ou par les vaiſſeaux rompus où il croupit & y produit inflammation.

Les ſignes Diagnoſtiques de cette maladie ſont, tumeur, douleur, chaleur, avec fiévre continuë & ardente. Si l'inflammation vient d'un accouchement mauvais, le flux des lochies ceſſe. Si la ſuppreſſion du flux periodique a precedé l'inflammation, de quelque cauſe que vienne la ſuppreſſion, elle ſera dans cette occaſion accompagnée d'ardeur d'urine. Il arrive encore quelquefois qu'il y a retention d'urine, & que le ventre eſt ſerré.

Il peut encore arriver qu'à l'inflammation de la Matrice ſuccede un Ulcere, Schir-

Schirre, Cancer ou Gangrene. Un Ulcere ſi l'inflammation ſuppure, ce qui ſe fait connoître par la fiévre, la chaleur, la tumeur & la douleur interieure, avec un battement précipité dans la region de la Matrice, auſſi bien que la retention d'urine.

Le Schirre vient quand la matiere eſt plus groſſiere, & brûlée de telle ſorte qu'elle ne peut pas venir à ſuppuration : ainſi les ſymptomes venant à ſe rallentir, la matiere s'endurciſſant, il vient une tumeur Schirreuſe, qui ſe fait connoître par le ſentiment qu'on a d'un poids en cette partie, accompagné d'une tumeur dure, & par la douleur qu'elle cauſe. Du Schirre vient ordinairement le Cancer, parce que la matiere Schirreuſe ſe trouve extrêmement chargée de ſels, qui d'aſſoupis qu'ils étoient auparavant, deviennent fort agitez par la chaleur & le mouvement qui ſurviennent, & qui piquottent la partie avec leurs pointes. Et c'eſt en cela que le Cancer eſt diſtingué du Schirre : car d'ailleurs l'une & l'autre de ces maladies ſont une tumeur dure, produite d'une matiere groſſiere & tartareuſe.

La Gangrene ſuccede auſſi quelquefois

à l'inflammation ou au Cancer qui auront été mal penſez ; ſavoir, lorſque la chaleur eſt ſuffoquée par une trop grande quantité de ſang, ou bien éteinte par une chaleur exterieure : d'où vient que la partie meurt faute de chaleur, car la vie ne conſiſte que dans la chaleur.

Les effets de cette maladie ſont très-dangereux & bien ſouvent mortels, en ce qu'elle cauſe bien-tôt la Gangrene, c'eſt pourquoi il faut y apporter reméde au plûtôt. On connoît les ſignes de l'inflammation par une fiévre ardente & preſſante. En ce cas il faut au plûtôt ſaigner aux deux bras : ſi la fiévre ne preſſe pas extrêmement le malade il faut donner avant que de ſaigner le Lavement ſuivant.

Prenés des feuilles de Borrache, de Laituë, de l'Umbilic de Venus, de chacune une poignée, de quatre grandes Semences froides, une once de chacune. Faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre ; & faites diſſoudre dans ce que vous aurés coulé une once de Pulpe de Caſſe & deux onces de Miel Violat, faites un Lavement à prendre & à reïterer chaque jour. Ou bien ſera plus expedient de donner des Lavemens de Lait

Lait de Chevre, avec du Miel Roſat, & des jaunes d'œufs, qu'il faut retenir long-tems; afin que tenant lieu de Fomentation ils procurent quelque ſoulagement.

Un ou deux jours après il faudra tirer du ſang du bras gauche, ſelon qu'il paroîtra neceſſaire, & reiterer cette ſaigné cinq ou ſix fois, plus ou moins ſelon les forces de la malade, aiant toûjours égard au flux qui peut-être plus ou moins grand. Après il faudra donner une purgation douce pour dépurer le ſang, & moderer la chaleur & la fiévre.

Prenez une once de Pulpe de Caſſe, trois drachmes de Senné mondé, une drachme de Crême de Tartre, & faites en une Infuſion, qui monte juſqu'à ſix onces. Faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé, une once de Sirop Roſat ſolutif compoſé, & faites une Potion.

Cependant il faut donner chaque jour, ſoir & matin des bouillons ratraîchiſſans pour moderer l'ardeur du ſang, & ſi la fluxion preſſe trop, il faudra faire diſſoudre un ou deux grains de Laudanum, ou les faire prendre entiers avec un peu de conſerves de Roſes.

Pre-

Prenez des feuilles d'Oſeille, de Cichorée, & de Raiſins ſecs une poignée de chacun, des quatre grandes Semences froides, de chacune ſix drachmes : douze paires d'Amandes douces pilées & noüées dans un linge ; des fleurs de Nimphea & de Violettes demi poignée de chacune, faites bouillir le tout enſemble juſqu'à la conſomption d'une livre & demi, faites un Julep pour trois doſes, à prendre au matin & au ſoir : ajoûtez à chacune ſix drachmes de Sirop de Nimphea, & à la doſe du ſoir trois drachmes de Sirop de Pavot blanc, ou un grain ou deux de Laudanum. Cela fait, s'il n'y a plus de fluxion on pourra ſaigner au pied, afin d'attirer le ſang de la Matrice vers les parties inferieures.

Enſuite il faudra donner une plus forte Purgation. Et quoique les Topiques ſoient de peu de conſideration, on peut neanmoins en appliquer quelques-uns, comme la Fomentation avec de l'Oxycrat tiede ſur la region de la Matrice pendant vingt-quatre heures. Enſuite il faudra ſe ſervir de la Fomentation émolliente & reſolvante, telle qu'eſt la ſuivante.

Prenez de la Racine de Guimauve

&

& de Lys; deux onces de chacune, des feuilles de Guimauve, de la Mauve, des Parietaires & des Violettes, une poignée de chacune, des Semences de Lin & de Fenugrec, trois drachmes de chacune, des feuilles de Camomile, de Melilot & de Roſes rouges, une pincée de chacune, faites bouillir le tout juſqu'à conſomption de trois livres. Diſſolvez dans ce que vous aurez coulé quatre onces de bon Vinaigre, faites une Fomentation pour fomenter la region hipogaſtrique, trois ou quatre fois par jour.

Après cela ſi l'inflammation ſe reſout, & que les ſymptomes ſe diminuent auſſi, il faut en ce cas des remédes rafraîchiſſans: ſi le Schirre ſe durcit, ou ſi le Cancer ſurvient, ce qui ſe connoît par les ſignes ſuſdits, il faut en faire la cure en particulier. Si l'inflammation ſuppure, il ſuit un Ulcere dans la ſuperficie interieure de la Matrice, & le pus en ſort par le col de la Matrice; ſi l'Ulcere eſt externe le pus ſe répand dans la cavité de l'Abdomen, & cauſe un abcez dans le voiſinage des aines. La cure de l'un & l'autre de ces Ulceres eſt très-difficile, à cauſe de la peine qu'il y à d'y appliquer

des

des remédes; ſi l'Ulcere eſt dans la Matrice il faut y faire pluſieurs Injections vulneraires. Les Ulceres de la Matrice peuvent encore provenir d'autres cauſes, comme d'une humeur chargée de ſeroſité acre & ſalée qui ronge la ſubſtance de la Matrice, comme il arrive dans les maladies Veroliques : ou bien des fleurs blanches qui durent long-tems & qui ont la même acrimoine. Nous avons dit ci-deſſus comme il faut la guérir.

Enfin ſi la Gangrene ſurvient à l'inflammation, la douleur qui étoit auparavant fort grande devient plus moderée, & il en ſort une odeur forte & puante. Si la Gangrene n'eſt que dans le vagin on peut y porter reméde en faiſant ſouvent ſcarification à la partie, en lavant avec de l'eſprit de Vin & des décoctions vulneraires, dans leſquelles il faut faire infuſer la Myrrhe & l'Aloës y ajoûtant l'Egiptiac. Si la Gangrene eſt dans la Matrice elle eſt incurable : & il eſt très-ſouvent faux que la Matrice attaquée de Gangrene ſorte de ſa place, & qu'en la coupant les femmes reviennent en ſanté, au moins ce cas eſt fort rare, & l'operation me paroit fort dangereuſe.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De l'Hydropisie de la Matrice.

L'Hydropisie de la Matrice arrive quelquefois, mais rarement. Riviere en connoit de deux sortes ; l'une qu'il appelle Venteuse, & l'autre Sereuse. Il en ajoûte une troisiéme qu'il nomme pituiteuse : mais cette troisiéme n'est qu'une chymere puisque la pituite est une humeur imaginaire.

La Venteuse arrive très-rarement, & est plûtôt un symptome de l'Hydropisie Sereuse, comme l'Hydropisie Tympanite est un symptome de celle qu'on appelle Ascite, & c'est ce qu'il faut observer, savoir si l'Hydropisie Venteuse n'est pas jointe avec la Sereuse car on les a vûes quelquefois ensemble. Il y à des gens qui nient absolument qu'il y ait des Hydropisies de Matrice, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir que la Matrice puisse contenir des eaux dans sa cavité dans le tems que son orifice est ouvert : pour

nous nous disons qu'elle peut arriver, mais que cette eau est contenuë dans des Vesicules Hydatides qui se rompant petit à petit laissent couler cette eau, & qui se rejoignant de nouveau, se rempliſſent de serosité, & causent comme une nouvelle Hydropisie, qui trompe les Medecins aussi bien que ceux qui le voyent, & font attendre tantôt la mort, tantôt la vie. Or ces Vesicules Hydatides ne sont autre chose que la Tunique de la membrane interne de la Matrice qui est separée des autres Tuniques par une effusion d'eaux contenuës en icelles qui la relâchent & lui font prendre la forme de vessie; car il est constant par l'Anatomie que toutes les membranes se peuvent diviser en plusieurs autres Tuniques. Il peut se faire encore qu'il y ait des eaux dans la Matrice sans être renfermées dans ces Vesicules, parce que l'orifice interieur de la Matrice peut devenir Schirreux ou être fermé de quelqu'autre façon.

La cause de toutes les Hydropisies est la même, savoir les obstructions qui se font à la Matrice, à la rate, & aux autres visceres qui empêchent le sang de circuler & de se décharger de ses impuretez.

D'où

D'où il arrive que les impuretez infectant toute la maſſe du ſang, en gâtent le ferment, & ainſi il ne ſe fait que du ſang chargé de crudité & de ſeroſité. Que regorgeant en diverſes parties du corps, ſe jette tantôt dans la poitrine, tantôt dans la Matrice, ſelon la differente diſpoſition de ces parties.

Cela ſuppoſé, il faut maintenant examiner comment l'Hydropiſie ſereuſe de la Matrice ſe diſtingue de l'Aſcite, & en quoi elle differe des Tumeurs Schirreuſes de la Matrice, de la groſſeſſe & de la Mole.

L'Hydropiſie ſereuſe ſe diſtingue de l'Aſcite, en ce que celle-là fait moins élever le ventre que celle-ci, parce qu'elle n'occupe que la Region Hypogaſtrique ſeulement, & éleve cet endroit comme une tumeur. De plus ſes ſymptomes en ſont moins fâcheux, & cette Hydropiſie n'exetenuë pas ſi tôt la malade que l'Aſcite.

Elle ſe diſtingue des Tumeurs Chancreuſes & Schirreuſes, en ce qu'elle ne cauſe pas de douleur & qu'elle eſt moins dure: de la groſſeſſe, parce auſſi qu'elle eſt moins dure, & que la groſſeſſe eſt

accompagnée de l'enflure des mammelles qui ont le plus souvent du Lait. De plus les femmes grosses sont ordinairement assez gayes & se portent bien, au lieu que celles qui ont l'Hydropisie à la Matrice sont tout autrement.

Cette Hydropisie n'a point de signe particulier qui la distingue de la Mole, quoique Riviere en assigne quelques-uns. De tous ceux qu'il rapporte on ne peut en tirer une véritable difference, ainsi en ce cas il faut user de prudence, & le Medecin doit prendre garde de ne pas se declarer facilement sur la qualité de la maladie.

Les effets de cette Hydropisie sont très-mauvais ; car toute Hydropisie est dangereuse ; cependant si on y apporte les remédes de bonne heure, l'experience & la raison nous ont fait voir qu'on la peut guérir. Il en faut faire la cure de même maniere que celle des Pâles Couleurs ; car comme elles ont les mêmes causes, il faut aussi se servir des mêmes remédes

CHAPITRE. IX.

De la Chûte de la Matrice.

LA chûte de la Matrice arrive, lorſqu'elle ſe déplace & qu'elle ſort de ſon aſſiete ordinaire. La cauſe de ce déplacement vient ou de ce que les ligamens de la Matrice ſont rompus, ou bien de ce qu'ils ſont relâchés : & ſelon que la rupture ou le relâchement des ligamens eſt conſiderable, la Chûte eſt plus ou moins grande.

La rupture des Ligamens ſe peut faire par quelque accident, par quelque coup, pour avoir porté un fardeau trop peſant, pour avoir ſouffert un choc violent de tout le corps, mais ſur tout pour un accouchement difficile, & pour avoir arraché avec violence l'arriere-faix de la Matrice.

Le relâchement eſt cauſé par une humeur ſereuſe qui s'eſt portée dans les Ligamens par l'orifice des arteres, & qui les rend lâches à cauſe de ſa grande humi-

midité: ou bien ce ſont quelquefois les fleurs qui durent long-tems qui cauſent ce relâchement.

Cette maladie ſe découvre aſſés aux yeux ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en donner ici un plus ample diagnoſtic. Ces effets ne ſont pas dangereux en eux mêmes, & ſi la mort s'enſuit quelquefois c'eſt à cauſe des ſymptomes qui l'accompagnent.

La Chûte de la Matrice qui vient de la rupture des ligamens eſt incurable; celle qui vient par le relâchement eſt dangereuſe. La cure s'en fait par des remédes qui repercutent, évacuent & deſſechent l'humeur de la partie.

Premierement il faut remettre la Matrice dans ſa place, mais parce que les excremens qui ſont dans les boyaux pourroient empêcher qu'on ne la pût remettre, il faut auparavant donner un Lavemetn emollient & laxatif. Après qu'on aura vuidé ainſi les excremens & les humeurs, il faut remettre la Matrice ſans s'amuſer à fomenter, à oindre & à d'autres ſemblables choſes; car il y a à craindre que la Gangrene n'y ſurvienne à cauſe de la froideur de l'air qui en ferme les pores, empêche la tranſpiration des hu-

humeurs, & étouffe la chaleur de la partie; car la Matrice eſt chargée de quantite d'humeurs qui ſe corrompent auſſitôt qu'il n'y a plus de chaleur, comme l'eau qui croupit faute du mouvement ſe corrompt. Si la Gangrene ſurvient à la Matrice, il faut d'abord en couper tout ce qu'on pourra, & empêcher à même tems l'Hemorragie en jettant deſſus la partie de la Poudre de Vitriol. Enſuite il faudra s'il ſe peut uſer d'un digeſtif. Avant cela faut uſer d'injections qu'il faut toûjours faire faire, afin que l'Ulcere ſoit toûjours net & ſans ordure. Après avoir remis la Matrice dans ſa place il faut l'y retenir. On en vient à bout en metant dans le col de la Matrice vers ſon orifice interieur un cercle qu'on appelle uterin percé dans le milieu, de figure ovale, fait de liege & entourné de cire ou de linge afin qu'il ne bleſſe pas les parties. Après qu'on a mis ce cercle, la Matrice ne bouge plus de ſon lieu, les femmes ſentent beaucoup plus du plaiſir dans le embraſſemens, elles conçoivent, enfantent, & font toutes les autres fonctions de la vie. Au tems de l'accouchement il faut ſortir le

cercle & le remettre de même après l'accouchement.

Cela fait, il faut remédier au relâchement des ligamens, & pour cela il faut repouſſer, évacuer & deſſecher l'humeur qui la cauſe. 1°. Pour la repouſſer il faut tirer deux ou trois fois du ſang du bras droit à la quantité que la neceſſité l'exigera: purger ſouvent pour ſortir les humeurs, enſuite prendre les bains ou le demi bain dans des étuves, durant quelques jours. 2°. Si cela ne ſuffit pas, il faudra uſer de Ptiſane deſſiccative faite avec l'Antimoine crud, la Salſepareille & les Coquilles de Noix.

CHAPITRE X.

Des maladies aiguës & Chroniques des des Femmes enceintes.

LEs maladies aiguës ſont celles qui font leur cours vîte, mais avec danger Les Chroniques ſont celles qui tiennent plus long-tems, mais avec moins de danger. Si les maladies aiguës viennent aux

aux femmes groſſes, elles ſont fort dangereuſes, tant pour la femme que pour le fœtus qu'elle porte. Ainſi puiſqu'il y a deux ſujets dans cette maladie, il y faut plus de précaution que pour les femmes qui ne ſont point groſſes.

La methode de la plûpart des Medecins dans les maladies aiguës eſt d'ordonner une nourriture legere, la ſaignée frequente & les purgations ſelon les forces de la malade. Si c'eſt une femme groſſe qui ait ces maladies, ils s'y prennent tout autrement, & il ſongent pas tant à guérir la femme groſſe, qu'ils ne ſongent encore à conſerver ſon fruit. Ainſi ils ordonnent une nourriture beaucoup plus grande qu'il ne convient pour les maladies aiguës, parce qu'il eſt mieux, ſelon Hippocrate, de pêcher par l'excez que par le défaut.

De peur que le fœtus ne perde ſon aliment, ils font la ſaignée legere, parce que ſelon le même Hippocrate la femme avorte ſi on lui tire beaucoup de ſang. Ils ſont indeterminés ſur la purgation, & demandent ſoigneuſement le tems de la groſſeſſe, parce que, comme dit Hippocrate,

on peut donner des remédes à une femme groſſe quand la matiere ſurabonde, comme dépuis le quatriéme juſqu'au ſeptiéme mois de la groſſeſſe. Dans les premiers mois de la groſſeſſe les ligamens ſont fort delicats, & aux derniers le fœtus eſt grand & peſant, ainſi par la trop grande fermentation du reméde on pourroit le faire ſortir, comme il arrive aux fruits des arbres, qui au commencement ſont moux, & enſuite ils ont des queües ſeches que le vent fait aiſément tomber. C'eſt pourquoi dans les premiers & derniers mois de la groſſeſſe, ils n'ordonnent point la purgation à cauſe qu'elle eſt dangereuſe au fœtus.

C'eſt la doctrine & la methode des Anciens, dans les maladies des femmes groſſes, qui comme nous ferons voir repugne à l'experience & à la raiſon, s'ils conviennent de ce dont perſonne ne diſconvient qui eſt que les maladies aiguës ont les mêmes cauſes & la même nature dans les femmes groſſes que dans celles qui ne le ſont pas. Car cela ſeul convainc qu'il faut les traiter de la même façon.

Or la nature des maladies aiguës conſiſte en ce qu'elles donnent une fiévre ar-

den-

dente accompagnée de ſymptomes dangereux ; & puiſque la fiévre vient d'une grande corruption & diſſolution de ſang, il ne faut pas augmenter cette corruption, mais au contraire la faire évacuer au plûtôt avec des remédes convenables. Cela ſe peut faire par une nourriture legere, par la ſaignée & par les purgations. Ceux qui croyent que la ſaignée & la nourriture trop legere privent le fœtus de ſa nourriture, & que la purgation fait avorter, n'uſent ni de l'un ni de l'autre.

Mais pour ce qui eſt de la nourriture, il eſt mieux, contre le ſentiment d'Hippocrate, de pêcher par le défaut que par l'excez: car lorſque le fœtus eſt malade il lui faut peu de nourriture, & la trop grande quantité l'étouffe. Et comme l'ardeur de la fiévre diſſout continuellement le ſang & le corrompt, il faut de neceſſité que tout ce qui prend la nature du ſang, s'altere & ſe corrompe. Ainſi plus il y a d'alimens plus il y a de la corruption, & de cette façon le fœtus ſouffre davantage de la grande nourriture que de la legere ; de ſorte qu'il a beſoin de peu d'alimens, puiſque le peu qu'il en peut prendre ne ſe peut guere

changer en bonne nourriture ; outre qu'il eſt conſtant que l'enfant riſque plus de mourir par la fiévre que par la legere nourriture : car étant foible & malade, il ne peut guere reſiſter à l'ardeur & à la corruption que cauſe la fiévre, & on ne peut moderer cette fiévre qu'avec des remédes rafraîchiſſans, ainſi pour premier reméde il faut ordonner aux femmes enceintes une legere nourriture quand elles tombent dans quelque maladie aiguë.

Je dis encore contre Hippocrate qu'on peut ſaigner ſans danger depuis le premier juſqu'au dernier mois de la groſſeſſe, & qu'il faut de neceſſité ſaigner dès que la femme groſſe ſe trouve atteinte de maladies aiguës. Premierement parce que la ſaignée ne prive pas le fœtus de ſa nourriture, & que les eſprits ne ſont point du tout propres à faire de bon ſang durant la fiévre, à cauſe de leur corruption & diſſolution. Outre que comme nous avons, dit le fœtus atteint de maladie a beſoin de peu d'alimens, puiſque nous voyons qu'une perſonne malade rejette les alimens ; & quoiqu'on tire beaucoup de ſang, il en reſte neanmoins aſſez pour la nourriture. Secondement la

ſaignée

ſaignée eſt neceſſaire à cauſe de la fiévre de la mere ; & de celle de l'enfant, & l'un & l'autre demandent la ſaignée pour leur conſervation. Dans la fiévre il faut ſaigner autant de fois qu'elle ſe trouve dans le même état. Il y a lieu de douter s'il faut ſaigner au pied une femme groſſe. Les Medecins Anciens auſſi bien que quelques-uns des modernes le deſaprouvent en ce cas : parce, diſent-ils, que la ſaignée au pied fait que le ſang coule en trop grande quantité dans la matrice & étouffe le fœtus. Mais l'experience nous a fait voir qu'en ce cas on peut, ſans danger tirer du ſang des veines inferieures, & la raiſon nous le confirme. Car quoique le ſang ſoit porté des parties ſuperieures aux parties inferieures, la revulſion s'en fait plûtôt vers les grands vaiſſeaux des cuiſſes & des jambes, que que dans les petits qui ſont à la matrice, outre que cette revulſion ne ſeroit pas de grande conſequence ; toutefois un jeune Medecin ne doit pas opiner pour cette ſaignée au pied, ſinon dans une neceſſité preſſante ; car la ſaignée au bras fait ordinairement tout l'effet que l'on peut attendre.

Hippocrate dit qu'on ne peut ſans danger, purger dans les premiers & derniers mois de la groſſeſſe, horſmis que la matiere n'abonde, parce que le fœtus eſt delicat dans les premiers mois, & peſant dans les derniers ; & qu'ainſi il ne peut pas tenir contre la force d'une purgation, & par conſequent qu'il ne faut point donner de reméde aux femmes groſſes dans ce tems de groſſeſſe.

Mais ſelon le ſentiment même de ceux qui ſuivent celui d'Hippocrate, le purgatif quoique répandu dans toute la maſſe du ſang cauſe une aſſez legere fermentation, pourvû qu'il ne ſoit pas trop fort, & qu'il ne cauſe pas un mouvement ſi grand qu'il faſſe avorter. On peut donc ſans crainte en tous tems de la groſſeſſe ordonner les purgations, peu fortes pourtant, pour les donner avec plus d'aſſûrance. Mais s'il arrivoit que la femme groſſe fût atteinte d'Epilepſie ou d'une forte Apoplexie, il faudroit ſans tarder ni balancer lui donner un purgatif de plus forts même avec le Vin Emetique: car il vaut bien mieux que le fœtus periſſe ſeul, que ſi la mere & le fœtus periſſoient faute de remédes. Quoique pourtant l'enfant

ne

ne meurt pas d'ordinaire, & qu'il eſt ſouvent heureuſement délivré du danger.

Il faut conclurre de tout ce que nous venons dire, que les maladies aiguës des femmes groſſes ſe doivent traiter par la nourriture legere, les ſaignée & les purgations, comme dans les femmes qui ne ſont pas groſſes, avec cette précaution neanmoins, que les remédes doivent être plus doux pour celles qui ſont groſſes, ſelon que la nature de la maladie le permet. Pour ce qui eſt des maladies Chroniques on peut inferer qu'on doit les traiter dans les femmes groſſes comme dans celles qui ne le ſont pas ainſi nous ne nous y arreterons pas plus long-tems.

CHAPITRE XI.

De l'avortement ou fauſſe couche.

LA fauſſe couche arrive aux femmes de toute ſorte d'âge & de toute ſorte de temperament. Elle eſt ſouvent precedée d'une penſanteur des reins & des cuiſſes, d'une douleur à *l'os pubis* & à *l'os ſa-*

sacrum, & d'une perte de sang, immédiatement avant que le fœtus sorte.

Elle vient souvent pour avoir fait des exercices violens du corps, pour avoir porté des fardeaux trop pesans, ou pour avoir fait des chûtes qui rompent les ligamens, qui tiennent le fœtus & l'arriere-faix attachez à la matrice, ou bien par une grande fermentation du sang, qui rompt les mêmes ligamens.

Cette maladie est dangereuse à cause de l'hemorragie qui donne la mort à la malade, ou qui du moins ruine ses forces d'une telle maniere que la malade paroit morte. L'avortement est encore suivi des convulsions, de la fiévre, de l'assoupissement; & toutes ces suites sont autant de signes d'une mort prochaine, si on n'y porte du soulagement, avec des revulsifs, des cordiaux, des évacuatifs & des narcotiques. Ainsi il faut premiérement tirer du sang des deux bras à la quantité de six onces. Il est plus expédient en ce cas pour faire une plus grande revulsion de tirer peu de sang, mais réiterer souvent la saignée, il faut avant la saignée faire prendre à la malade le Lavement suivant.

Pre-

Prenez une livre de Lait de Chevre, deux onces de Miel Rosat ou Violat, mêlés le tout & en faites un Lavement. Donnés ensuite les remédes narcotiques, comme sont, deux drachmes de Sirop de Pavot blanc, ou un grain & demi de Laudanum, ou une once & demi de Suc d'Ortie qui arrête le sang par sa vertu specifique. Faites prendre ensuite la potion suivante.

Prenez d'Eau de Plantain & de Roses, trois onces de chacune, une drachme de Sel Prunelle, un scrupule de Terre Sigillée, une once de Sirop de Grenades aigres, ou de Roses seches. Mêles le tout, & en faites une potion.

Faites de Fomentations d'Oxicrat simple sur l'Abdomen. S'il reste dans la Matrice quelque partie de l'arriere-faix, ou de ce sang qui coule après que l'enfant est sorti, il faut faire des fomentations émollientes sur la region de l'Abdomen, avec la décoction des racines émollientes, des Semences de Lin & de Fenugrec, ensuite un Chirurgien expert peut tirer ce qui reste dans la matrice.

L'Hemorragie ne cesse point, tant qu'il reste dans la matrice quelque partie de l'arriere-faix, ou des grumeaux

de

de ſang, parce que le ſang dilate l'orifice de la Matrice, & empêche qu'il ne ſe ferme ; de ſorte que les vaiſſeaux qui ſont dans la Matrice & qu'il lui ſont contigus vuident leur ſang par l'orifice qui lui eſt ouvert. Ainſi il faut ſortir ces grumeaux de ſang reſtés dans la Matrice, ſi l'on trouve de la difficulté à le faire à cauſe du peu d'entrée que donne l'orifice interieur de la Matrice, il faut continuellement faire des Fomentations avec la décoction émolliente. On peut même reïterer les remédes ordonnes ci-deſſus, juſques à ce que le Chirurgien puiſſe mettre ſa main dans la Matrice. Si l'Hemorragie perſevere il faut reïterer la ſaignée, les Purgations & les Narcotiques. Il faut uſer pour boiſſon ordinaire de la Ptiſane de racine de la grande Conſoude.

TRAI-

TRAITÉ DES MALADIES VENERIENNES.

CHAPITRE. I.

De la Verole.

LA plûpart des Medecins ont dit, que la maladie Venerienne n'avoit été connuë que depuis le Siege de Naples, qui fut l'an 1494. & que les Espagnols communiquerent ce mal aux François en se mêlant dans leur armée, au tems que Charles VIII. Roi de France

ce avoit la guerre contre Alphonſe Roi d'Eſpagne. Quelques-uns ont écrit que les ſoldats de Chriſtofle Colomb avoient porté cette marchandiſe de l'Amerique, & qu'ils l'avoient enſuite ſemée dans l'Eſpagne & dans l'Italie. Mais ſi on veut regarder de près, on pourra facilement reconnoître, que cette maladie avoit été connuë pluſieurs ſiécles avant Chriſtofle Colomb. Moïſe parle dans le Lévitique de l'écoulement de ſemence; & ordonne que ceux qui en ſont atteints ſoient ſeparés de la compagnie des autres Iſraëlites; il les déclare pollus. Herodote rapporte au premier livre de ſon hiſtoire, que les Scythes qui avoient violé le Temple de Venus Uranie de la ville d'Aſcalone eurent tous le mal des femmes, que cette Déeſſe irritée leur fit ſouffrir en punition.

J'avouë bien qu'Hippocrate ni Galien n'ont point connu cette maladie, quoique pourtant on en trouve tous les ſymptomes marqués en divers endroits de leurs écrits. Car qu'auroient-ils voulu indiquer par la Gonorrée dont ils parlent ſi ſouvent? que peuvent être ces ulcéres malins & ces puſtules qu'ils remarquent, ſi-

ſinon la Verole ? & nous ne devons pas être ſurpris, s'ils nous ſemblent avoir ignoré cette maladie, ou bien s'ils n'en ont pas parlé clairement, puiſqu'ils n'ont pas fait non plus l'hiſtoire de la petite Verole ni de la Roujole. Quoiqu'il n'y ait rien dans la Medecine de plus ancien, de plus frequent & de plus commun.

Je veux bien croire qu'au ſiege de Naples à cauſe de la diſſolution extrême des ſoldats avec les femmes débauchées d'Italie, la maladie Venerienne fût plus commune & plus cruelle qu'elle l'étoit autre tems : mais je ne puis me perſuader que cette maladie ait commencé pour lors en Europe, & qu'auſſi-tôt elle ſe ſoit répanduë par toute l'Aſie & par toute l'Afrique : outre que Salicet, Gordon & Valeſcus, Auteurs dont le premier vivoit en l'an 1270. le dernier en l'an 1418 & l'autre vers le milieu de ces deux, témoignent que les hommes contractoient ce mal des femmes impures. De plus ces frequentes Lepres des premiers tems, ne ſont ce pas des ſuites de la maladie Venerienne inveterée, dont le Vif Argent par ſa vertu très-active guérit de nos jours tout le venin, ſans qu'il en reſte rien en aucune façon.

Après

Après avoir ainſi recherché l'origine de cette maladie, il faut enſuite examiner ſa nature, & ſon eſſence.

On definit donc le mal Venerien, une maladie venuë par contagion, qui corrompt la maſſe des humeurs & les parties ſolides, qui ſe manifeſte par des taches rouges, des tumeurs, des ulcéres & des douleurs aiguës. Ce mal ſe contracte par l'uſage des femmes, ou en couchant avec quelqu'un qui en eſt infecté, ou par quelqu'autre attouchement que ce ſoit. Si l'on a pris ce mal par le coït, il ſe fait premierement ſentir dans les parties honteuſes, & dans ces mêmes parties il fait des ulcéres, des bubons, la chaudepiſſe & d'autres maux de cette nature. Si le nourriſſon eſt atteint de ce mal, le bout des mammelles de la nourrice devient ulcéré; & ſi c'eſt la nourrice qui ſoit infectée, l'enfant aura des ulcéres à la bouche & au goſier, & ſi quelqu'un boit dans un verre ou ſe ſert d'une culiere dont un verolé ſe ſoit ſervi peu de tems avant, il vient de petits ulcéres dans la bouche, à la langue, au palais & au goſier.

La cauſe de ce mal conſiſte en un cer-

tain

tain ferment qui diſſout les humeurs & qui ronge les membres, & qui après avoir demeuré quelques jours comme aſſoupi dans la partie où il ſe trouve, vient à ſe manifeſter & cauſe inflammation ou fait ulcére, ou bien il charge la partie d'empoules ou de tumeurs.

Il n'eſt pas difficile de découvrir par pluſieurs ſignes le venin caché, comme par exemple ſi après les ulcéres des parties honteuſes, la chaudepiſſe ou autres ſymptomes ſemblables on ſent des douleurs dans les membres ou aux jointures, qui cauſent plus de douleur durant la nuit, ou que le malade ait un continuel mal de tête, s'il a des ulcére à la bouche, au palais, goſier, ſi la tête & ſon corps deviennent tous empoulés ou couvert de puſtules, ſi l'Anus eſt entouré de chancres, s'il y a inflammation au ſcrotum & aux autres parties, il n'y a plus à douter que ce ne ſoit la Verole; & on doit juger qu'elle eſt invéterée ſi les os ont des exoſtoſes, en maniere de boſſe ou de grains de chapelets.

Il ſera un peu plus difficile de connoître cette maladie, ſi on ne remarque que quelques-uns de ces ſymptomes que j'ai rapporter-

portés : mais très-difficile ſi elle ſe cache ſous les ſymptomes des autres maladies ; comme par exemple ſi elle eſt accompagnée de mal aux yeux, de perte de veuë, de ſurdité, de tintement d'oreille ou de vertige. Il faut en ce cas recourir à un Médecin habile & expert pour découvrir le mal ; qui interroge le malade ſur ſes maladies paſſées, qui lui demande s'il a eu quelque Chaude-Piſſe ou quelques bubons ; & de quels remédes il s'eſt ſervi : par cette voye le Medecin pourra découvrir les embûches de l'ennemi caché, & lui porter ſes traits à coup ſûr.

De tout cela il paroît manifeſtement que le mal Venerien, n'eſt pas tant une ſeule, que pluſieurs grandes maladies qui ne ne laiſſent aucune partie du corps ſaine & qui troublent toutes ſes actions.

Contre ce cruel mal, il faut mettre en uſage les plus forts ſecours de l'art, pour faire ſortir & pour étouffert entiérement toute la corruption maligne & le venin qui ſont dans les vaiſſeaux, dans les viſcéres & dans les parties ſolides, & pour donner de la force aux parties affoiblies, il faut uſer de diette & ſe

diette & ſe ſervir de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Pour ce qui regarde la diette, il faut choiſir un air autant temperé que faire ſe pourra, afin que le venin s'exhale plus facilement, ſe ſervir d'alimens rafraîchiſſans & humectans, afin que l'humeur viſqueuſe & gluante du venin ſe détrempe. C'eſt pour cela auſſi qu'il ne faut point deffendre les bouillons comme on le faiſoit autresfois; il faut au contraire les ordonner deux fois le jour le ſoir & le matin, & même y faire bouillir des herbes rafraîchiſſantes.

Le malade pourra uſer pour boiſſon ordinaire d'une Décoction de Salſepareille, de Gaïac & de ſemblables, dont la vertu n'eſt pas ſeulement de faire ſortir la portion deliée & volatile de l'humeur, mais encor la force qu'ils ont de pénétrer, ils détrempent la lie du ferment & la partie de l'humeur la plus viſqueuſe & la plus fixe. Si le malade a la fiévre & eſt alteré, l'eau d'Orge lui eſt bonne avant & pendant le repas, ſon ſommeil doit être moderé, ſes exercices un peu plus violens qu'à l'ordinaire, & qui lui ſoient convenables com-

me la chaſſe, le jeu de paume & d'autres ſemblables, qui excitent la matiere croupiſſante, la ſubtiliſent & la portent des parties internes aux externes. Il faut s'abſtenir tout-à-fait des femmes : car le coït redouble le mal des parties génitales, ruïne les forces & deperit tout les membres.

Si le ventre eſt ſerré, il faut le ramollir par les Lavemens ou avec des herbes humectantes & des Ptiſanes laxatives. Il faut bien ſe garder de ſe mettre en colére, car cette paſſion brouille & aiguiſe les humeurs. Il faut auſſi éviter avec la même précaution, de tomber dans la triſteſſe ou dans le chagrin, pour ne pas fixer extrêmement la matiere corrompuë & enfoncer davantage le venin.

La Chirurgie & la Pharmacie doivent agir de concert de cette ſorte. 1°. Il faut ſaigner, afin de decharger par cette évacuation la corruption qui eſt dans les veines & de préparer tout avec plus d'aſſurance & de facilité pour l'uſage du Vif Argent. Il faut pourtant avant la ſaignée donner un Lavement émollient & laxatif, de cette compoſition.

Prenez des feuilles de Mauve, de Violettes & de Borrache de chacune une poignée,

gnée, une once des quatre grandes Semences froides pilées, une demi poignée de Son sec, faites bouillir le tout jusqu'à la consomption d'une livre: faites dissoudre dans ce que vous aurés coulé une once de Catholicum fin, deux onces de Miel Violat, & faites un Lavement à prendre à une heure commode.

Après la saignée, il faudra faire sortir les excremens du ventre avec la Ptisane ou le Bolus suivant.

Prenez six drachmes de Tamarin, une demi once de Senné mondé, quelques tranches de Limon, ou en leur place une drachme de Sel Prunelle, une pincée de Roses rouges, & faites infuser le tout dans autant d'eau de fontaine qu'il en faut pour boire deux grands traits, & cela pendant la nuit à la fraîcheur: après avoir coulé l'infusion, il en faut faire prendre un grand trait à six heures du matin, & un autre deux heures après, continuant ainsi durant trois jours. Ou bien,

Prenés six drachmes de Casse nouvellement extraite, trois drachmes de la Confection Hamech, un scrupule de Mercure doux, une drachme de Crême de Tartre, mêlés le tout & en faites plusieurs

lus à prendre le matin, qu'il faut reïterer le lendemain.

Après avoir ainſi purgé le corps, il faut ſaigner au bras gauche ſelon que les forces & la quantité du ſang le demanderont.

Enſuite il faut mettre le malade dans le Bain d'eau tiede durant huit ou dix jours, & cela deux fois le jour ſoir & matin, & il faut qu'il s'y tienne une heure ou demi heure toutes les fois: que ſi ſes forces ne lui permettent pas, il prendra le demi Bain pendant douze ou ſeize jours, cependant après cinq ou ſix jours de ce Bain, il pourra ſe repoſer durant deux ou trois jours. Dans le Bain ou demi Bain il faut lui donner un bouillon fait d'herbes rafraîchiſſantes, ou une livre de Lait de Chevre ou un verre d'eau d'Orge avec du Sirop de Capillaire. Si le corps eſt replet, il faut au milieu du Bain ſaigner aux deux pieds juſqu'à la quantité de huit onces de ſang, remettant le Bain juſqu'à un jour ou deux après la ſaignée: il faut lui donner durant le Bain la Ptiſane laxative ordonnée ci-deſſus.

Il y en a pluſieurs qui après que le tems des Bains eſt expiré ne ſongent qu'à faire

ſuer

ſuër ou ſous un arc, ou ſous un pavillon; avec la vapeur de l'eſprit de vin, faiſant auparavant prendre une doſe de Salſepareille & de Gaïac. Mais cette méthode ne ſert qu'à faire ſortir la partie de l'humeur la plus deliée, & laiſſer la plus groſſiére qui demeure ſi figée qu'elle eſt bien ſouvent à l'épreuvé du Vif Argent: C'eſt pourquoi il faut condamner cette pratique comme nuiſible au malade; & puiſque le Vif Argent eſt le reméde ſpecifique pour la maladie Venerienne; il faut que tout ce qu'on ordonne lui diſpoſe les voyes en ouvrant les pores, en détrempant, attenuant & adouciſſant la maſſe du ſang groſſiére, ſeiche & pleine de ſucs corroſifs, afin que le venin ſorte plus facilement par la ſalivation. Durant que le malade prend les bains & ſe purge il doit uſer de cette décoction.

Prenés une once de Salſepareille hachée menu, une demi once rapure de Gaïac; faites infuſer le tout l'eſpace de douze heures ſur les cendres chaudes dans quatre livres d'eau de fontaine. Faites bouillir le tout juſqu'a la conſomption de la quatriéme partie, qu'il prenne de cette décoction pour ſa boiſſon ordinaire ſans Vin.

Le corps ainſi diſpoſé par la ſaignée, purgation, décoction & bain, il faut venir à l'uſage du Mercure qui ſeul peut emporter la racine du mal. Les ſudorifiques, comme le Gaïac & la Salſepareille & autres ſemblables, diminuent le mal à la vérité, mais ils ne le guériſſent jamais entierement : ils commencent la cure, mais ils ne l'achevent pas ; car le venin vient à revivre peu de tems après, & les ſimptomes recommencent comme devant. De ſorte que la parfaite guériſon dépend entiérement du Vif Argent ordonné & pris comme il faut.

Le Mercure ſe prend en diverſes façons, les uns s'en ſervent en friction comme d'un Onguent Mercurial, d'autres en Emplâtre, d'autres en Precipité blanc ou rouge pris par la bouche pour exciter la ſalivation ; mais à mon ſens la friction eſt la meilleure, puiſqu'en effet elle eſt plus propre à faire penetrer le Mercure plus facilement. La friction ſe fait avec l'Onguent Neapolitain dont voici la deſcription.

Prenez une livre de Mercure crud & net, trois drachmes de Therebentine de Veniſe, battez le tout durant long-tems dans

dans un mortier de métal juſques à ce que le Mercure ſoit éteint, enſuite mêles-y petit à petit deux livres de graiſſe douce de Pourceau, brouillez le tout durant un tems & en faites un Onguent pour l'uſage.

Il faut de cet Onguent oindre tout le corps, depuis la plante des pieds juſqu'à la racine des cheveux, excepté l'abdomen & la poitrine qu'il faut laiſſer pour la qualité des parties qu'elles renferment. Mais afin que l'onction aie ſon effet, il faut expoſer le malade auprès d'un feu fort clair, ou bien s'il eſt foible il faut l'oindre dans le lit. Il faut emploier cinq ou ſix onces d'Onguent à chaque friction; pour les plus délicats la premiére friction doit être ſeulement de quatre onces, & à ceux-là il ne leur faut oindre que la plante des pieds, les jambes, les cuiſſes, les feſſes & les bras ſeulement. Il faut pourtant reïterer cette friction pluſieurs fois, mais ne la faire qu'une fois par jour pour le plus, ſavoir le matin à jeun, ou le ſoir deux heures avant de manger.

Que ſi après trois frictions, il ne paroit aucun indice de ſalivation, il faudra en faire deux le jour, ſavoir le matin &

le ſoir, pourvû que le malade ſoit d'ailleurs robuſte, ou bien une pourra ſuffire en augmentant la doſe de l'Onguent. Il y a pourtant à obſerver, qu'il ne faut point faire plus de ſept ou huit frictions; & qu'il faut ceſſer entiérement d'en faire, lorſqu'on voit des indices de la ſalivation, Ce qui ſe fait remarquer en ce que la tête fait mal; les gencives & la langue s'enflent, le viſage devient rouge, le goſier âpre; il ſe fait des ulcéres dans la bouche, on crache beaucoup & ſouvent & après quelques jours la bouche eſt toute en ulcére; & pour lors on a de la peine à parler, à cauſe de la grande ardeur du palais & de la langue; que ſi on ne les arroſe ſouvent avec du Lait tiede on ſouffre des douleurs extrêmes, & dans ce tems-là la ſalive ſort ſans intermiſſion avec une puanteur inſupportable, Si la ſalive ſe déborde de telle ſorte qu'il y ait danger de ſuffocation, il faut pour ne pas expoſer le malade à ce danger, le ſaigner deux ou trois fois, & lui faire prendre de la Ptiſane laxative de deux jours l'un.

Il arrive quelquefois qu'apres deux ou trois frictions les tranchées & le flux de ventre incommodent le malade, & font ceſſer

ceſſer la ſalivation; c'eſt pourquoi il faut d'abord détremper ſes excrémens avec deux ou trois Lavemens par jour, compoſés de Lait tiede, de ſucre Roſat, des jaunes d'œufs, ou de Lait ſeulement, à prendre vers le milieu ou ſur la fin de la ſalivation.

Pour nettoïer les ulcéres de la bouche, il faut uſer du Gargariſme ſuivant.

Prenez une pincée d'Orge entier, de Regliſſe & des Raiſins mondés, de chacun ſix drachmes. Une pincée de Roſes rouges, vous ferez bouillir le tout juſqu'à huit onces, & vous diſſoudrez deux onces de Miel Roſat dans ce que vous aurez coulé, & ferez un Gargariſme avec lequel le malade lavera frequemment la bouche, ou bien avec du Vin rouge mêlé avec de l'eau. Si le malade peut uſer de celui-ci, il ſera beaucoup meilleur & plus efficace.

Pendant que la ſalivation durera il faut faire prendre au malade de la décoction de Salſepareille, ainſi qu'elle eſt ordonnée ci-deſſus, horſmis que la trop grande ardeur ne l'empêchât: car en ce cas il faudroit lui donner une décoction rafraîchiſſante & humectante; à quelques-uns il

Cependant afin que ces perſonnes la vivent avec plus d'aſſeurance, il faut leur ordonner l'uſage de la décoction d'Antimoine & de Salſepareille durant vingt jours, ou l'Opiate Neapolitain de Renodeus: les eaux minerales aigrelettes leur ſeront bonnes après cela.

Les plus malheureux ſont ceux qui ont des Ulcéres au goſier & aux amygdales, ſi la ſalivation ne ſe fait pas en eux: car difficilement peuvent-ils guérir par d'autres remédes; & s'il y en a quelques-uns qui les en puiſſent guérir, je croi que ce ſont ceux que j'ai ordonnés ci-deſſus; ſavoir, la décoction d'Antimoine crud, de Salſepareille &c. A quoi l'on peut ajoûter tous les quatre jours une Médecine purgative de Senné, avec quelque préparation d'Antimoine s'il faut émouvoir plus fortement.

Cependant il faut toucher les Ulceres des amygdales & du goſier avec de l'eſprit de Vitriol, ou de Souphre, ou d'eau de ſublimé. Il faut laver frequemment la bouche & le goſier avec de la décoction d'Orge, y ajoûtant la quatriéme partie du Collyre de l'Anfranc ou de l'eau de Chaux.

Ceux qui excitent la salivation par des Emplâtres, s'y prennent de cette maniere. Ils étendent sur de la toile la quantité necessaire de l'Emplâtre de Vigo, auquel ils ajoûtent quatre fois plus de Mercure qu'il n'en a, avec quoi ils font des Emplâtres, dont ils couvrent la plante des pieds, les jambes, les cuisses & les fesses, les lombes, le dos, les épaules, le col & les bras, & ordonnent au malade de garder tout cela dans le lit, jusques à ce que les symptomes de la salivation paroissent, ce qui arrive quelquefois le second jour; quelquefois le quatriéme; quelquefois le sixiéme; que si dans tout ce tems on ne voit point d'indice de salivation, ils renouvellent les Emplâtres, & font quelques frictions.

Ceux qui guérissent cette maladie par la fumée du Mercure, mettent une demi once ou six drachmes de Vif Argent dans un creuset rougi au feu qu'ils placent sur des Charbons ardents, afin que le malade assis dans une chaire percée, ou renfermé commodément sous un pavillon, en reçoive la vapeur. Cependant afin que cette vapeur ne donne pas à la tête, il lui ceignent le col d'un linge ou d'une étouffe, &

& le font tenir ainſi juſques à ce que tout le Mercure ſe ſoit exhalé, ou bien ils font des tablettes de Mercure éteint avec la Therebentine, du Vinaigre diſtilé, le Bol commun & des Charbons pulveriſez, tout cela joint enſemble en une maſſe qu'ils étendent ſur du papier & qu'ils font ainſi ſecher à l'ombre. Il faut pourtant garder cette proportion, que toute la compoſition du Mercure faſſe la troiſiéme partie de ces tablettes, dont ils jettent petit à petit une once & demi, ou deux onces ſur des Charbons ardents, ou dans un creuſet, afin que le malade en reçoive la fumée. On fait ce parfum une ou deux fois le jour, & on le continuë juſques à ce que la ſalivation paroiſſe.

La derniere façon de guérir la Verole, ſe fait avec du Mercure Precipité, blanc ou rouge, pris par la bouche à la quantité de douze ou quinze grains, continuant pendant ſix, ou huit, ou douze jours, juſques à ce que la ſalivation ſe faſſe en abondance: ſi elle ſe fait lentement, il faut la hâter avec ſix ou dix grains tout au plus de Précipité rouge. Mais cette méthode eſt deteſtable; car de cette ſorte on n'emporte jamais la ra-

cine du mal, parce que les Ulcéres que le reméde fait dans la bouche ſont petits; ainſi il n'en peut ſortir que la partie la plus ſubtile du venin, & la lie reſte, ne pouvant être portée à la bouche par une ſi petite quantité de Mercure: ce reméde ne peut jamais non plus étouffer le venin, au lieu que tout cela ſe fait fort bien par les frictions.

CHAPITRE II.

De la Gonorrée virulente, ou de la Chaude-Piſſe.

LA Chaude-Piſſe eſt un flux involontaire de ſemence purulente & ſale, accompagnée de douleur, d'une ardeur d'urine, & d'une tenſion de la verge; cauſé par une inflammation des proſtates, qui vient de ce que les parties genitales échauffées & dilatées dans le coït reçoivent facilement l'effet du venin verolique.

L'inflammation des proſtates dans la Chauſſe-Piſſe eſt cauſée par une vapeur acre & maligne qui s'eſt inſinuée dans les par-

parties par l'uretre durant le coït; dont l'acrimoine fait enflammer, fermenter & corrompre enſuite la ſemence : les glandes s'enflent & s'enflamment & forment un abcez, qui étant venu à ſuppuration, il en ſort une matiere purulente & ſale, qui paroit tantôt jaune, tantôt verte, ſelon la differente configuration des parties qui compoſent le venin. De là viennent les Ulcéres dans l'uretre, l'ardeur d'urine & toutes les excreſcence & inflammations qui ſuivent.

La Chaude-Piſſe ne ſe fait pas ſentir d'abord, dans les uns elle demeure cachée trois ou quatre jours, dans d'autres dix, juſques à quinze quelquefois; & il arrive rarement qu'elle ſe manifeſte le jour qu'on la priſe.

La premiere fois qu'elle paroit, l'urine eſt extrêmement ardente, la tête du membre enflammée & chargée d'une humidité ſale & blanchâtre qui s'augmente de jour en jour & devient toûjours plus acre; elle change cette couleur blanchâtre en une autre jaune ou verte, & cauſe cette tenſion fâcheuſe & douloureuſe de la verge, durant la nuit principalement; & quelquefois cette tenſion eſt ſi forte & ſi cruel-

cruelle, que la verge ſe recourbe à cauſe de la grande inflammation de ſes ligamens & de ſes muſcles ; & c'eſt pour lors la Chaude Piſſe qu'on appelle cordée, la plus fâcheuſe de toutes.

Pour guérir la Chaude-Piſſe, puiſque c'eſt une inflammation des proſtates & des parties voiſines cauſée par le venin verolique, il faut ſe ſervir des remédes revulſifs, évacuans, adouciſſans, & qui étouffent le venin. Sur toutes choſes il faut tirer du ſang, afin d'empêcher ſon cours impetueux vers les proſtrates, & de faire ceſſer l'inflammation. Il faut même reïterer la ſaignée deux ou trois fois ſi l'on voit que les humeurs ſurabondent dans les vaiſſeaux. Après avoir fait une ſuffiſante revulſion, il faut de nouveau ouvrir la ſaphene du côté de la partie affectée, ſans craindre que la ſaignée ramene le venin au dedans ; car au contraire la ſaignée fait ſortir l'humeur qui eſt dans les parties genitales offenſées, & empêche le cours de la cauſe antecedente. Avant la ſaignée il faut faire prendre un Lavement laxatif.

En faiſant les ſaignées il ne faut pas oublier les Emulſions, ou bien les Juleps ra-

rafraîchissans & adoucissans, pour temperer l'acrimonie des humeurs, empêcher la fluxion, étouffer le venin, & moderer l'ardeur d'urine. Ainsi par exemple:

Prenez des Amandes douces mondées au nombre de douze paires; une once des quatre grandes semences froides mondées, deux drachmes de semence de Pavot blanc, pilés tout ensemble, en y versant petit à petit jusqu'à une livre & demi d'eau de fontaine, & en faites une Emulsion pour trois doses à prendre le matin & le soir, ajoûtant à chacune six drachmes de Sirop de Capillaire, & une drachme de Sel Prunelle. Ou bien.

Prenez de racines de Nimphea & de Fraisier, de chacune deux onces, des feuilles de Dent de Lion avec toute la plante, de l'Agrimoine, du Capillaire, des Laituës de chacune une poignée, une demi once de semence de Melon, deux drachmes de semence de Pavot blanc, faites bouillir le tout jusqu'à la consomption d'une livre & demi, faites un Julep pour trois doses, ajoûtant à chacune six drachmes de Sirop de Violat, une drachme de Sel Prunelle. Les trois premiers jours après que la fluxion sera appaisée,

ou

ou par la ſaignée, ou par les adouciſſans nommés ci-deſſus : il faut pour évacuer la cacochimie ſurabondante qui eſt le ſiege & le levain du venin verolique, prendre le purgatif ſuivant.

Prenez une once & demi de Pulpe de Caſſe, trois drachmes de la Confection Hamech, un ſcrupule de Mercure ſublimé doux, une drachme de Crême de Tartre, mêlez le tout & en faites pluſieurs Bolus à prendre le matin. Si le malade a de l'averſion pour les Bolus, donnez lui ceci à boire.

Prenez trois drachmes de Senné mondé, ſix drachmes de Tamarins, une drachme de Crême de Tartre, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption de ſix onces, faites infuſer avec tout cela une once de Pulpe de Caſſe, faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé une once de Sirop Roſat compoſé ſolutif, faites en une potion à prendre le matin avec regime.

Il faut lui faire prendre auparavant un ſcrupule de Mercure doux, avec un peu de Conſerve de Roſe, ou avec de la Pulpe d'une Pomme cuitte ; & ſi les boiſſons lui ſont auſſi deſagréables, en leur place

il

il faudra lui donner des pilules.

Prenez une drachme de la masse de pillules *sine-quibus*, un scrupule de Mercure sublimé doux, mêlez le tout & faites quatre ou cinq pillules à prendre le matin ; & si elles ne vuident pas assez, ajoûtez-y six ou huit grains de Précipité blanc.

Après la purgation il faut saigner au pied, pour faire sortir l'humeur de la partie, il faudra ensuite reïterer la purgation durant deux ou trois jours, afin d'empêcher le cours de l'humeur verolique qui s'augmente de plus en plus. Dans le tems qu'il prend les purgations, on pourra lui faire prendre une Emulsion à l'heure du sommeil.

Si la verge se trouve fort incommodée par la tension, sur tout durant la nuit que le malade est couché dans le lit, il faut fomenter cette partie avec du Lait tiede, ou avec quelque décoction pour la ramollir.

Cela étant fait, afin que le mal ne monte plus haut, & qu'il ne traîne avec soi la Verole, il faut emporter toutes ses restes avec la décoction suivante.

Prenez six onces d'Antimoine crud pilé gros-

groſſierement, & renfermé dans un linge, quatre onces de Salſepareille hachée menu, une once & demi de Gaïac, avec deux onces de Coquilles de Noix, faites infuſer le tout l'eſpace de vingt-quatre heures ſur des cendres chaudes, dans douze livres d'eau de fontaine, & faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption de la moitié & le coulez enſuite. Faites prendre au malade trois verrés par jour de cette décoction, ſavoir une, trois heures avant dîner; la ſeconde, trois heures après le dîner; la troiſiéme, à l'heure du ſommeil continuant de même pendant vingt ou vingt-cinq jour prenés enſuite ce qui reſte de la décoction, je veux dire le marc, & l'aiant mis dans quinze livres d'eau de fontaine, faites bouillir juſqu'à la la conſomption de la cinquiéme partie, & faites en un bochet dont il uſera pour boiſſon ordinaire à chaque repas ſans boire du Vin, durant qu'il prendra cette décoction.

Dans ce même tems il faut le purger tous les quatre jours avec des pillules de Mercure, qui ſont fort propres pour empêcher que le vemin ne revive davantage.

Pre-

Prenés une once & demi de Mercure crud bien net, éteint avec la Therebentine, une once de Conſerve molle de Roſes, de Senné mondé, de Rhubarbe choiſie, du Jalap pulveriſé, de chacun deux drachmes, une demi once de ſcammonée préparée avec le Souphre, un ſcrupule de Canelle, avec de l'Oximel, faites du tout une maſſe de pillules à prendre le matin, qu'on reïterera de quatre en quatre jours. La doſe eſt une drachme, & demi.

Après cela il faut que le malade prenne le demi Bain d'eau de fontaine ou de riviere, qui lui eſt neceſſaire pour moderer l'ardeur des humeurs & pour emporter l'empireume que le venin aura pû laiſſer dans les parties genitales. Si durant le tems du demi Bain, il ſort par la verge quelque humeur ſale & viſqueuſe, il faut la laver & la nettoïer avec des Injections detergeantes & deſſechantes. On feroit pourtant fort mal de ſe ſervir au commencement des Injections, & cela ne produiroit que des ſymptomes plus fâcheux, comme l'inflammation aux teſticules &c. Pour les Injections.

Prenés quatre onces d'Antimoine crud pilé groſſierement, & renfermé dans un noüet,

noüet, une once & demi de Salſepareille, trois drachmes d'Ariſtoloche ronde, des ſommités, de Millepertuis & de Roſes rouges, une pincée de chacun, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre, faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé deux onces de Miel Roſat, de cela vous ferez deux Injections par jour.

Si ces Injections cauſent de la douleur, il ne faut plus en uſer, & en ſa place il faudra uſer de celle-ci.

Prenez une demi poignée d'Orge entier, des Roſes rouges & des ſommités de Millepertuis, de chacune deux pincées, faites bouillir le tout juſqu'à la conſomption d'une livre, faites diſſoudre deux onces de Miel Roſat dans ce que vous aurez coulé, & en faites une Injection. Si l'Ulcére eſt trop chargé d'ordure, on pourra ajoûter à l'Injection deux onces de la premiere eau de Chaux.

Il eſt bon d'obſerver ici qu'il ne faut point trop conter ſur les Injections en quelque tems qu'on s'en ſerve: car quoi qu'elles nettoient l'uretre, elles ne vont jamais juſqu'aux proſtates, ou la racine du mal eſt fichée.

Après

Après qu'on aura fait tout cela pour emporter entierement le reste de l'Ulcére caché dans les parties genitales, il faut ordonner les eaux minerales vitriolées & ferrées, comme sont celles de Vals, de Meynes & de Camarets, qui ont une vertu merveilleuse pour la guérison des Ulceres interieurs, de quelque nature que soit leur origine.

La Chaude-Pisse est quelquefois accompagnée d'une fluxion & inflammation aux testicules, causées par les Injections faites mal-à-propos, ou pour avoir été à cheval, ou pour avoit fait quelque exercice violent, ou pour avoir negligé la saignée ou quelqu'autre chose semblable; de sorte qu'il se fait une nouvelle suppuration si on n'y met ordre au plûtôt. En ce cas il faut d'abord saigner à l'un des deux bras, & reïterer la saignée, comme on a de coûtume de faire aux autres inflammations : pour la partie affectée, il faut lui appliquer le Cataplâme suivant.

Prenez une livre de farine de Féves, faites-la bouillir dans l'Oxymel, faites un Cataplâme pour mettre sur la partie.

Si la douleur de la partie presse extrêmement, il faudra faire le Cataplâme suivant.

vant. Prenez huit onces de pain blanc trempé & cuit dans du Lait de Chevre, deux onces d'huile Roſat, deux jaunes d'œufs, un ſcrupule de Saffran, mêles le tout, faites-en un Cataplâme pour mettre ſur la partie affectée, & le renouvellez ſouvent.

Après avoir appaiſé la douleur & arrêté l'inflammation, il faut reſoudre la Tumeur avec l'Emplâtre de Vigo, en y mettant quatre fois davantage de Mercure qu'il n'y en a : il faut porter cet Emplâtre avec un ſuſpenſoire durant un ou deux mois, encore la tumeur ne ſe reſout elle que difficilement car il reſte encore aux teſticules une certaine dureté de la groſſeur d'un Pois ou d'une Féve, que quelques-uns chaſſent par le parfum de Mercure ou de Cinnabre. On ne doit pas cependant obmettre les purgations, ni les décoctions, les pillules, & les autres remédes dont nous avons déja parlé.

CHA-

CHAPITRE III.

Du Bubon venerien, ou Poulin.

LE Boubon venerien eſt une Tumeur dans les glandes des aînes, cauſée par une humeur virulente,& qui vient lorſque le patient aiant contracté par le coït, le venin verolique qui penetre les rameaux de la veine cave & de la grande artere deſcendente, infecte la maſſe du ſang, qui enſuite laiſſe ſon ordure à la region voiſine des aînes, & y produit des tumeurs dures & rouges.

Le Bubon verolique eſt diſtingué du Bubon peſtilentiel, en ce que celui-ci eſt toûjours accompagné des autres ſymptomes de la Peſte; du ſimple & commun, en ce que celui-ci n'a pas été precedé du coït, & qu'ainſi il n'y a pas lieu de craindre la malignité du venin verolique: outre que le Bubon venerien eſt ſouvent accompagné de la Chaude-Piſſe ou de carie dans les parties honteuſes.

Pour bien guérir le Bubon venerien,

il faut hâter la ſuppuration par des attractifs & des emolliens, & emporter avec des ſpecifiques, ce qu'il y a de gâté dans les parties internes. Il faut ſur toutes choſes appliquer à la partie affectée un Emplâtre de Galbanum diſſout dans du Vin: ſi on ne peut vaincre la repugnance que peut avoir le malade pour l'odeur deſagréable de cet Emplâtre, il faut en ſa place ſe ſervir du Cataplâme ſuivant

Prenez de racine de Guimauve & de Lys, trois onces de chacune, des feüilles de Mauve, de Lys, de Parietaire, de Branca Urſina, de chacune une poignée: faites les bouillir, pilés-les, & les paſſez par le tamis: Ajoûtez à la Pulpe que vous en aurez tirée deux Oignons cuits ſous la cendre & pilez, & avec de l'huile de Lys, il faudra faire un Cataplâme pour l'appliquer à la partie & le renouveller deux fois le jour: de la décoction du Cataplâme il faut étuver le Bubon deux fois le jour, le ſoir & le matin.

Il faudra cependant ſaigner au pied du même côté du Bubon, afin que le ſang coule commodement pour aider la ſuppuration; & ſi tous ces remédes ne font pas aſſez pouſſer le Bubon, quoiqu'on les reïte-

re

re tous les jours, ou de deux jours l'un il faudra appliquer une Ventouſe ſeche ſur la Tumeur : ſi la matiere eſt bien cuitte, il le faut ouvrir par un Cautere potentiel, ou avec le fer ; il faudra après y mettre une tente enduite de quelque digeſtif, & le laiſſer ainſi ouvert juſques à ce que toute la matiere ſoit bien cuite & ſortie tout-à-fait : on peut cependant hâter ſa maturité en y mettant deſſus l'Emplâtre Diachilon grand avec les Gommes.

Après qu'on a ouvert le Bubon & que le pus en ſort, il faut vuider le corps avec un Bolus, ou avec des Pillules, ou avec une Ptiſane, ainſi qu'ils ont été ordonnés ci-deſſus pour la Chaude-Piſſe.

Après avoir purgé de cette ſorte ; pour faire ſortir tout ce qui reſte de venin, il faut faire prendre la premiere ou la ſeconde décoction d'Antimoine, qu'il faut donner avec des Pillules mercuriales, comme il eſt marqué ci-deſſus.

Cela fait, s'il reſte encore quelque dureté dans les aines après que le Bubon eſt fermé ; c'eſt une marque qu'il y a du venin caché. C'eſt pourquoi il faudra venir à l'uſage du Vif Argent.

Il arrive quelquefois que les Bubons ſont d'une dureté ſi inſurmontable que rien ne peut les ramollir, & qu'ils deviennent enſuite comme une matiere ſchirreuſe, il faut en ce cas uſer du Vif Argent. Quelques-uns ouvrent les Bubons durs & non mûrs, & y mettent dedans des Onguens putrefians, mais cette méthode n'a preſque jamais de ſuccez.

CHAPITRE. IV.

Des petits Ulcéres qui ſe font au membre viril, ou des Chancres.

ON appelle Chancres les petits Ulcéres qui ſe font au membre viril, provenans d'une cauſe vénérienne. Ils ſont cauſés d'une humeur ſale & corrompuë, qui par le pus ou par la ſemence s'attache à la partie durant le coït, & y fait Ulcére un ou deux jours après; D'autrefois ces Ulcéres ne paroiſſent pas de dix ou de vingt jours; en d'autres elles mettent dans un plus grand danger, & il y a lieu de craindre la Verole, d'autant que

que le venin demeurant caché plus long-tems, & minant, pour ainſi dire les parties, s'inſinuë plus facilement & profondement dans les parties internes, cauſe des Ulcéres au bout du membre, ou au prépuce, & ces Ulcéres ſont les plus méchans, à cauſe du concours des veines & des artéres qui parcourent cette partie, & qui ſont toutes ſalies & couvertes d'eſcarre.

Pour en faire la Cure comme il faut, il faut faire ſortir le venin qui eſt dans le membre, éteindre celui qui eſt dans le corps, & le faire ſortir par l'évacution: enſuite deſſécher les petits Ulcéres après qu'ils auront un peu ſuppuré.

Il faut avant toutes choſes y mettre du Précipité Rouge, mêlé avec de l'Onguent Baſilicon étendu ſur du linge ou ſur du charpi, de cette façon on éteint le venin, & il en ſort facilement par la ſuppuration.

J'abhorre la méthode de ceux qui paſſent de l'Eau Forte, de l'Eſprit de Vitriol, ou de l'Eau des Orphevres ſur les Ulcéres, parcequ'ils font dans les Ulcéres une eſcarre bien plus fâcheuſe, & font rentrer le venin en dedans, qui

bien-tôt après ſe répand par tout.

Il ne faut pas ſeulement remédier aux Ulcéres, il faut encore ſonger aux autres parties, afin de les preſerver entierement de la Verole. Il eſt bon de prendre une Purgation ainſi que je l'ai ordonnée pour la Chaude-Piſſe, avec la Décoction d'Antimoine continuée par pluſieurs jours, ou bien en ſa place prendre de l'Opiate Néapolitain de Renodeus. Après que les petits Ulcéres auront bien ſuppuré, il faut ſe ſervir pour les nettoier & les déſecher, de cet Onguent.

Prenez de Mercure crud & éteint avec un peu de Therebentine, & du Mondificatif, de chacun une once & demi, mêlez le tout enſemble dans un mortier de métal & en faites un Onguent pour l'uſage.

S'il reſte encore dans la partie quelque dureté, après que les Ulcéres auront été fermez, c'eſt un ſigne qu'il y a du venin caché; c'eſt pourquoi il faudra ſonger à guérir avec le Vif Argent: il faudroit en faire de même ſi les Ulcéres reviennent quelques mois ou quelques années après.

CHA-

CHAPITRE V.

Des Verruës & Porreaux.

LEs Verruës & les Porreaux naiſſent à la tête ou dans le reſte du membre viril après le coït, cauſez par un ſang viſqueux & purulent qui s'eſt gâté dans les parties, ou qui y a été porté par les vaiſſeaux. Pous en faire la cure il faut ſe ſervir de la Poudre ſuivante.

Prenez une demi once de Mercure Precipité Rouge, de l'Alun brûlé & de Sabine, quinze grains de chacun, mêlez le tout & en faites une poudre qu'il faut jetter ſur les Verruës. Pour les plus délicats, il faut mêler avec cette Poudre un digeſtif ou une pomade, afin que les poudres operent plus doucement.

Cependant il ne faut pas negliger les Purgations, les Décoctions, les Digeſtifs, l'Opiate Neapolitain & autres. Si ces Verruës paroiſſent plus ſouvent & en plus grand nombre, c'eſt un ſigne de Verole, c'eſt pourquoi il faut ſonger à la guérir au plûtôt.

Le Collyre de Lanfranc.

Prenez du Vin blanc & de l'Eau Rose, de chacune demi livre, d'Orpiment, de Myrrhe, & d'Aloës, de chacun deux drachmes, une demi drachme de Verdet, mêlez le tout, & en faites un Collyre pour nettoier les Ulcêres, & pour en faire les Injections dans la Chaude-Pisse.

CHAPITRE VI.

Du Phymosis & Paraphymosis.

COmme le Phymosis & le Paraphymosis sont souvent des suites des maladies Vénériennes, il ne sera pas mal propos d'en donner ici une idée en abregé & d'en proposer la cure par rapport à la cause qui les produit.

Le Phymosis est une inflammation du Prepuce qui empêche que le Gland ne soit découvert.

Le Paraphymosis au contraire est une inflammation du Gland, qui le rend si gros & le tumefie si fort que le Prepuce ne peut pas le couvrir. La

La cause de l'un & de l'autre sont le plus souvent des Chancres dont le Gland se trouve parsemé ; si les Chancres sont à l'extremité du Gland & que la matiere qui les cause soit fort virulente, elle y attire infailliblement une grandes inflammation qui gonflant extrêmement cette partie & empêchant que le Prepuce ne la puisse couvrir, fait le Paraphymosis. Mais si les Chancres sont vers la couronne du Gland & qu'ils soient accompagnés d'inflammation, il arrive que le Prepuce s'enflammant aussi ou à cause de l'attouchement, ou parce que l'inflammation augmentant peu à peu se communique jusqu'à cette partie, la matiére visqueuse qui transude des Chancres s'attache au Gland, & cause de cette maniére le Phymosis.

Ces incommodités sont l'une & l'autre d'autant plus grandes qu'elles se trouvent dans une partie extrêmement sensible & qu'il est à craindre que la Gangréne ne s'y mette si on n'y apporte promptement du secours.

Dans ce cas comme dans toutes les autres inflammations, il faut toûjours commencer par la saignée comme le sou-

verain reméde pour arrêter la Fluxion, & ſi l'inflammation eſt grande il faudra la reïterer deux ou trois fois & même d'avantage ſi on le trouve à propos, aiant ſoin cependant de donner quelque Clyſtere rafraîchiſſant & Emollient au malade & des Juleps avec les Eaux diſtillées de Nenuphar & de Pourpier & trois drachmes de Sirop de Pavot blanc.

Pour Topiques vous vous ſervirés trois ou quatre fois le jour de fomentations avec les Herbes Emollientes ; & ſi celles-ci n'apportent pas un prompt ſecours au malade, vous diſſoudrés deux drachmes de Sel de Saturne dans une demi livre d'Eau Roſe & d'Eau de Plantain, & vous vous en ſervirés pour fomenter la partie ; chaque fomentation doit être pour le moins d'une bonne demi heure. Ces remédes ſont indifferemment pour l'une & pour l'autre de ces deux incommodités, je n'ai qu'à ajoûter qu'après que l'inflammation eſt un peu appaiſée, il faudra donner quelque legére purgation au malade par rapport à la cauſe qui la produit.

S'il arrive, comme c'eſt l'ordinaire, que dans le Phymoſis le Prepuce ne ſe

ſe-

ſepare pas du Gland après avoir fait ces remédes & reïteré pluſieurs jours de ſuite la ſaignée & les fomentations, & qu'il fluë cependant une matiére vilaine & ſordide des Chancres qui cauſent cette adherance, il ne faut pas faire difficulté de faire des Scarifications avec la Lancette pour ouvrir le Prepuce ou bien même il faut le couper avec les ciſeaux afin de prévenir la Gangréne qui autrement pourroit bien s'y engendrer : le Gland étant découvert il faudra traiter les Chancres de la maniére que nous l'avons marqués au Chapitre quatriéme.

Pendant tout le tems de la cure du Phymosis il faudra toûjours appliquer ſur la partie l'Emplatre de Vigo Quadruplicato Mercurio. Et en cas que la Gangréne ſurvint à la partie il faudra y faire des nouvelles Scarifications, & y appliquer l'Egyptiac diſſout dans l'Eſprit de Vin après s'être ſervi des Lotions avec l'eau ſalée.

CHAPITRE. VII.

De la Carnoſité.

LA Carnoſité eſt une excreſcence de chair qui s'engendre quelquefois dans le canal de la Verge que nous appellons Uretre, en ſuite d'une Chaude-Piſſe.

La cauſe de la Carnoſité n'eſt autre choſe que la ſemence, ou matiére purulente qui tombant continuellement des proſtates dans ce conduit y laiſſe tôt ou tard des traces de ſa malignité en rongeant par ſon acrimonie la membrane delicate qui le tapiſſe & y cauſant de petits Ulcéres qui dans la ſuite du tems dégênerent en Caruncules à cauſe de la difficulté qu'il y a à faire dans cet endroit les remédes qui ſeroient néceſſaires.

Le ſiége de la Carnoſité eſt ordinairement à un travers de doigt au deſſous du Sphincter de la Veſſie dans l'endroit ou la ſemence tombe dans l'Urétre, mais il arrive quelquefois qu'elle ſe continuë juſqu'au Sphincter & qu'elle paſſe même juſ-

jusques dans la Vessie, à cause du sejour que la matiére virulente fait dans cet endroit lors qu'étant couché sur le dos elle n'a pas la facilité de sortir par le bout de la Verge & qu'elle tombe en bas par sa pente naturelle.

La Carnosité ne se manifeste pas d'abord d'elle même parce que d'ordinaire elle n'est accompagnée ni de douleur, ni de chaleur, ni d'ardeur d'urine, à moins que ce ne soit l'Eté après avoir fait quelque violent exercice, comme d'être allé trop long-tems à cheval, s'être trop exercé à la paume, ou être revenu trop souvent au coït.

On avoit crû jusques-ici être fort assûré qu'un homme avoit une Carnosité dans la Verge, lors qu'après l'avoir traité d'une Chaude-Pisse ou de la Verole il ne restoit pourtant pas d'avoir un flux continuel de matiére avec ardeur, difficulté & quelquefois même suppression d'Urine; mais l'experience nous en à en quelque maniére desabusés, car aiant fait ouvrir après la mort la Verge de quantité de personnes qui avoient eu ces incommotés, & qu'on croïoit avoir des Carnosités on ne leur en à pas trouvé la moin-

dre trace: ce qui à ſouvent trompé les bougieurs, en pareille occaſion ſont les petites eminences charneües ou les vaiſſeaux deferans ſe terminent entre les proſtates, car aiant introduit la bougie & trouvant quelque choſe que relevoit & qui faiſoit reſiſtance, ils concluoient d'abord que c'étoit une Carnoſité, & ne manquoient pas enſuite d'y introduire leurs bougies rongeantes qui venant à ronger ces petites éminences rongeoient par conſequent les petites Sphincters des vaiſſeaux defferants, d'où s'enſuivoit néceſſairement un flux perpetuel & involontaire de ſemence, parce que ces vaiſſeaux demeuroient toûjours ouverts n'aiant plus de Sphincter. Pour ne pas donc ſe tromper en pareille occaſion, il faut prendre garde de ne confondre pas le flux qui reſte quelquefois après avoir traité une Chaude-Piſſe avec celui qui vient des Carnoſités, car il arrive quelquefois que la matiére qui fluë vient de petits Ulcéres imperceptibles qui ſont en dedans entre les proſtates, & qui vuident leur matiére par des petites pores qui ne manque pas quelquefois de bourſoufler la Tunique ſi elle ſe trouve un peu acre, & d'y faire de

de petites veſicules qui à meſure qu'elles augmentent étreciſſent le canal, & cauſent par ce moien l'ardeur, la difficulté & même la ſuppreſſion d'Urine, & qui venant enſuite à ſe crevrer laiſſent couler la matiére qu'elles contenoient, d'où provient le flux qui paroit enſuite, qu'on croit venir des Carnoſités. C'eſt ce qu'il faut bien obſerver afin de ne traiter pas pour Carnoſité une incommodité qui ne l'eſt pas. Outre la difficulté & l'ardeur d'Urine qui accompagne enfin cette maladie il arrive encore que l'Urine ſe bifourche pour ainſi dire, qui eſt ce qu'on appelle Urina Bifida, je veux dire que lors qu'elle ſort du canal elle ſe diviſe en deux filets à cauſe de l'obſtacle que la Carnoſité lui apporte.

Une Carnoſité invéterée eſt toûjours incurable; celle qui ne fait que commancer eſt très-difficile à guérir, car aiant rongé l'excreſcence on ne peut en aucune maniére conſolider l'Ulcére; il arrive même que par l'uſage des bougies rongeantes on attire ſouvent l'inflammation à la partie qui ne peut avoir que des ſuites fâcheuſes; ainſi ſi on peut remédier aux incommodités que les Carnoſités apportent

tent par l'usage des bougies simples, il vaut toûjours mieux s'en contenter, que d'emploier les rongeantes qui ne réussissent presque jamais. Il y a beaucoup de Charlatans qui se ventent d'avoir fait des cures merveilleuses par le moien de leurs bougies, & qui prétendent d'avoir pour cela des secrets qui ne sont connus qu'à eux-mêmes, mais on ne voit pas qu'ils reussissent mieux que les Chirurgiens ordinaires qui se mêlent de se servir de pareilles bougies; le meilleur reméde en pareille occasion seroit l'ouverture de la Verge, afin de pouvoir consolider l'Ulcére après avoir rongé les chairs, mais cette operation est très-sensible & même très-difficile à faire, ainsi je ne conseillerois jamais à personne d'en venir là, quoique cette operation ait souvent très-bien reussi, il faut se contenter comme j'ai déja dit de se servir de bougies simples, sur tout quand par ce moien vous remédies à la suppression d'urine qui est le plus facheux accident de cette maladie : neanmoins si vous voules enfin mettre en usage ces rongeantes, voici à peu près la maniere dont vous devés vous comporter.

Il faut avant toutes choses se bien as-

ſûrer qu'il y à Carnoſité dans le canal, & tacher même de decouvrir par le moien de la ſonde en quel endroit elle eſt; après quoi il faut commancer par ſaigner & purger le malade ſelon qu'on le juge à propos, le rafraichir même pendant quelques jours ou avec des Bouillons ou avec des Juleps, & lui faire enſuite prendre le Bain d'eau douce pendant quelques jours: il faut après cela introduire dans le conduit une bougie delicate au bout de laquelle vous aurés mis un peu d'huile d'Arſenic de la longueur à peu près d'un travers de doigt plus ou moins ſelon la grandeur de l'excreſcence, laiſſés cette bougie pendant deux heures le matin à jeun, & introduiſés en une ſimple l'aprésdinée que vous laiſſerés auſſi deux heures, vous continuerés de faire de même pendant cinq ou ſix jours & vous verrés ſuppurer abondamment l'excreſcence; quelques jours après vous vous ſervirés de la bougie avec le Précipité rouge & le tiers d'Alun brûlé que vous fairés prendre au bout de la bougie ſimple en la préſentant au feu; il ſuffira de l'appliquer deux ou trois fois le matin à jeun prenant garde d'attirer la fluxion ſur la par-

partie, auquel cas il faudroit ceſſer l'operation & faire des injections dans la Verge avec le Lait ſeul, ou la Décoction d'Orge & de Raiſins ſecs avec le Sucre de Saturne: s'il ſurvenoit ſuppreſſion d'Urine après s'être ſervi de cette bougie rongeante, on n'introduira que la ſimple tant le ſoir que le matin, & ſi après quelque jours de ſuppuration; on trouve encore quelque reſiſtence dans le canal, il faudra derechef ſe ſervir de celle d'Arſenic ou de Mercure, mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit vous bien preſcrire & que vous devés menager ſuivant vôtre prudence: ſi le malade eſt trop violenté par la Précipité rouge, & ne puiſſe pas en ſouffrir l'operation vous vous ſervirés de la Poudre ſuivante que vous mettrés au bout de la bougie.

Prenés deux drachmes de Vitriol Romain ou de celui de Chypre & autant du Verd de Gris, mettés les en poudre & faites les calciner ſur une plaque de fer juſques à ce que l'ébullition ceſſe, après quoi ſervés vous en pour l'uſage que nous avons dit.

La Carnoſité étant bien rongée, (ce qu'on connoîtra lors que l'urine ſortira à plein

plein canal, on ſe ſervira d'injections pour nettoier l'Ulcére, lesquelles ſeront compoſées d'une Décoction d'Orge & de Roſes rouges, avec le Miel Roſat dans la colature, & où on ajoûtera dans la ſuite les Racines d'Ariſtoloche & de Gentiane les feuilles d'Abſynthe d'Hyperic, & autres vulneraires ; on pourra même mêler une once & demi d'Eau de Chaux ſur chaque livre de Décoction ; c'eſt de cette maniére qu'il faut tâcher de conſolider l'Ulcére, ce qui eſt difficile parce que l'Urine le renouvelle continuellement par les ſels qu'elle entraîne avec elle. Pour les bougies prenés trois onces de Cire blanche, ſix onces Therebentine de Veniſe, une once & demi d'Antimoine pulveriſé, une demi once d'Alun brûlé, faites fondre le tout enſemble dans un plat de terre, ou dans quelque autre vaiſſeau, & lors que la matiére ſera bien fonduë trempés y un linge fin de la largeur d'un pouce & de la longueur d'un demi pied, après quoi l'aiant raclé avec le couteau coupés le en pluſieurs morceaux de la longueur du doigt, roulé les enſuite avec vos mains & puis avec un morceau de bois quarré afin que les bougies

gies soient plus unies & plus fermes.

Pour faire l'huile d'Arsenic prenés quatre onces d'huile de Noix & autant d'Arsenic mêlés les ensemble dans un pot de terre & le faites cuire au feu pendant quatre heures en remuant toûjours la matiére avec un long baton afin que vous puissiés le faire de loin, & lors qu'elle aura la consistence de Cerat, vous y ajoûterés deux drachmes de Cire jaune, après quoi vous la retirerés du feu & la garderés pour l'usage.

Si après vous être servi des bougies & d'injections, l'Ulcére ne se dessèche pas vous y porterés l'Onguent suivant avec la bougie.

Prenés demi once de blanc Rhasis, où vous mêlerés une drachme d'Ardoise en poudre, & vous en servirés pour l'usage que nous avons dit.

Cependant depuis le premier jour de l'operation jusques au dernier, il faut avoir soin de nourrir le patient de viandes rafraichissantes & qui n'enflamment pas la masse du sang, comme sont les Hordeats, les Avenats, la Creme d'Orge & autres, & le tenir purgé avec la Casse le de Senné & le Mercure doux.

De

De la nature du Charbon & de ſa guériſon.

LE Charbon tient beaucoup de l'inflammation, & c'eſt pour cela qu'on en traite ordinairement enſuite des inflammations, & cela parce qu'il prend ſon origine d'un ſang corrompu & aduſte. Cette tumeur a pluſieurs noms. Les Grecs l'appellent *Anthrax*, & les Latins *Carbo* & *Carbunculus*, Avicenne l'appelle *Pruna & ignis Perſicus.*

Le ſang chaud, ardent, craſſe & aduste eſt la cauſe conjointe de cette maladie, au ſentiment même de Galien, au livre des Tumeurs, & au Chapitre I. & XIV. de ſa méthode de Médecine, & en d'autres endroits * où il dit que le Charbon vient d'un ſang enflammé, craſſe & pourri, & qui dégénére en humeur atrabilaire, ou qui eſt mêlé avec l'humeur atrabilaire, & qui a quelquefois de la malignité.

Cependant parcequ'il peut y avoir plus ou moins de malignité, & qu'il y a des Char-

* *Cap. VI. & XX. ad Glaucon.*

Charbons qui viennent aux malades par la contagion de l'air infecté ; on distingue les Charbons en pestilentiels & non pestilentiels. Nous allons maintenant traiter de cette difference.

Aussi-tôt que l'humeur qui forme le Charbon a pris quelques degrez de malignité, la nature la porte des parties interues aux externes, des parties nobles aux non nobles.

Il faut ici observer que le Cancer se forme d'une humeur melancholique, ou d'une humeur mêlée avec la melancholique. Willis un des plus habiles Medecins de ce siécle definit ainsi le Charbon. Le Charbon, dit il, ou *Anthrax* est une tumeur enflammée, accompagnée de Pustules tout autour, fort acres & fort ardentes, & qui cause aux malades une douleur fort aiguë, qui vient indifferemment en divers endroits sans suppurer, & se fait un tour large en brûlant la chair, & laisse un Ulcére profond, comme si on le faisoit avec un Caustique.

Le Charbon prend son origine & se forme à peu près de cette façon. Une humeur venimeuse se mêle avec le sang, qui est déja sec & ardent. Les particu-

les

les congelées de cette humeur s'attachent aux parties du corps, & forment en cet endroit une tumeur, qui d'abord eſt petite à cauſe de la lenteur de la circulation du ſang, & qui enſuite devient plus grande à meſure que le ferment de l'humeur maligne s'étend aux environs inſenſenſiblement, ſans qu'il s'y faſſe de ſuppuration du tout, parce qu'une chaleur extrême dévore cette matiére extravaſée & fixée, à cauſe encore des particules ſulphureuſes, & des Sels qui ſont mêlez avec les particules congelées de la tumeur, & qui ſe confondent d'abord par ce mêlange à cauſe de leur conformité; il ſe fait une brûlure comme ſi on avoit appliqué un Cautêre à la partie, & les chairs ſe trouvent découpées, comme ſi on y avoit fait une eſcharre: il en tombe même des piéces, parce que le venin rongeant qui ſe prend aux muſcles ne s'attache pas ſeulement à la ſuperficie, mais de plus ronge leur ſubſtance, & fait ainſi tomber des piéces de chair.

Quelquefois il ne naît qu'un Charbon: d'autres fois il en naît pluſieurs; lorſqu'il n'y en a qu'un il eſt quelquefois accompagné d'un Bubon.

Pour

Pour connoître la cauſe du Charbon, il faut ſavoir, qu'il commence ordinairement par une petite puſtule. Il en naît pourtant quelquefois une grande avec pluſieurs petites de la groſſeur des grains de Millet qui paroiſſent avant les puſtules. Quelquefois le Charbon commence ſans puſtules. Il ne fait qu'une croute, qui eſt tantôt de couleur noirâtre, tantôt de couleur de cendre, & bien tôt après le Charbon devient rond & pointu comme un Bubon, accompagné d'une chaleur extrême. L'ardeur & la douleur qu'il cauſe s'augmente vers le ſoir, & tourmente ſi fort le malade, qu'à peine peut il s'empêcher de porter ſa main ſur la partie pour la frotter, & ce frottement cauſe bien-tôt pluſieurs puſtules. La chair qui eſt autour s'échauffe extrêmement, & eſt attaquée d'une grande inflammation.

Pour diſtinguer le Charbon Peſtilentiel, du non peſtilentiel, il faut ſavoir que la contagion précede ou accompagne le Charbon Peſtilentiel. Car il n'eſt pas poſſible qu'un Charbon qui vient dans une conſtitution Peſtilentielle ne ſoit lui-même Peſtilentiel, outre que les ſymptomes ſont plus violens dans les peſtilentiels

tiels que dans les non-peſtilentiels.

De plus le Charbon Peſtilentiel vient avec une fiévre, qui quoique dans les apparences ſoit moins forte que celle qui accompagne le non-peſtilentiel, & qui ne ſe fait preſque pas connoître ; cependant elle eſt beaucoup plus ardente au dedans, & par conſequent plus dangereuſe.

Ceux qui ont le Charbon Peſtilentiel ſont travaillez de vomiſſement, de nauſée, de dégoût, de tremblement, de palpitation de cœur, de défaillance & de délire, ce qui tourmente d'autant plus le malade que la matiére eſt plus maligne; outre cela la langue eſt noirâtre, l'haleine puante, avec difficulté de reſpirer, ce qui ne s'obſerve pas au Charbon non-peſtilentiel.

Quoique tous les Charbons ne ſoient pas mortels, cependant comme le témoigne Galien, le peſtilentiel eſt très-pernicieux, c'eſt-à-dire, * celui qui outre la malignité particuliere eſt accompagné de ces ſymptomes mortels : il y a quelque eſperance de guériſon, ſi les ſymptomes ceſſent d'être ſi violens: mais ils doivent faire deſeſperer tout-à-fait de la vie, s'ils

* 3. *Epid. Commentar.* 3. *tit.* 12.

ſont de plus en plus frequens & violens.

Pour ce qui eſt des ſuites du Charbon, plus il eſt noir, plus il eſt méchant, parceque le ſang en eſt d'autant plus corrompu. Au premier en ſuccede bien-tôt un autre livide & jaunâtre. Les rouges ſont les moins malins; les petits ſont moins dangereux que les grands, ſurtout quand ils ont commencé par une petite puſtule noire, & qu'ils ſont enſuite devenus grands. Ceux qui paroiſſent & qui diſparoiſſent auſſi tôt, ſont mortels.

Il faut les traiter de cette maniére. Si c'eſt un Charbon noir dans ſon centre, comme il arrive ordinairement, il faut d'abord y appliquer le ſceptique; & ſi la chair des environs eſt livide & noirâtre, il faut faire ſcarification. Enſuite laver les chairs avec du Vin rouge ou de l'eau ſalée, ou de l'eau vulneraire, après appliquer un digeſtif, & enſuite il faudra uſer du mondificatif d'Apio ſi les chairs autour du Charbon ne ſont pas livides & noirâtres, mais ſeulement enflammées & dures, il faut appliquer un Cataplâme de mie de pain pour appaiſer la douleur, & enſuite il faudra ſe ſervir du Cataplâme décrit dans la ſuite pour hâter la matu-

té, après quoi il faudra percer la tumeur & proceder comme de coûtume.

Cependant il ne faut pas manquer de ſaigner & de purger, de donner des Lavemens & des Juleps rafraîchiſſans, afin de repouſſer la cauſe antecédente, & de modérer l'ardeur du ſang.

Il faut pourvoir à la cauſe antecédente & à la conjointe de cette façon. Après avoir ſaigné trois ou quatre fois, ſelon que les forces & la neceſſité l'exigent, il faut donner des Juleps rafraîchiſſans & purgatifs tels que les ſuivans.

Prenez de la Racine de Gramen, de Chicorée & de Piſſenlit, de chacune une demi once, des Feuilles de Chicorée, d'Agrimoine, de Pimpinelle, de Bugloſſe, de Dent de Lion, de chacune une poignée, des trois Fleurs Cordiales, de chacune une pincée, des Roſes rouges une pincée, demi once de Regliſſe nettoiée & contuſe, faites bouillir le tout enſemble dans une livre & demi d'eau de fontaine: faites un Julep de trois doſes, ajoûtez à la premiére pour le ſoir une once de Sirop de Limon, & une drachme de Sel Prunelle; à la ſeconde doſe qui ſera pour le matin, ajoûtez une once de

Manne choiſie, ou bien une once de Vin Emetique, s'il paroit neceſſaire, une demi drachme de Sel Prunelle, deux onces infuſion de Senné mondé. Ajoûtez à la troiſiéme doſe une once de Sirop de Capillaire, une drachme de Sel Prunelle. Enſuite il faut faire des émulſions pour deux doſes à prendre le ſoir & le matin. Il faut auſſi donner douze grains de poudre de Vipere dans le bouillon, par trois fois. Cette poudre eſt merveilleuſe pour cette maladie, parce qu'elle ſepare les parties héterogenées de la maſſe du ſang, qu'il faudra enſuite évacuer avec une purgation, je veux dire lors que la fiévre ſera un peu appaiſée.

Prenez trois drachmes de Senné mondé, une once de Pulpe de Caſſe, une drachme de Sel Prunelle, faites infuſer le tout dans huit onces d'Eau, faites diſſoudre dans la colature une once de Sirop Roſat ſolutif compoſé, & huit grains de poudre de Jalap, pour une potion à prendre le matin.

Eau vulneraire.

Prenez de la racine d'Ariſtoloche & de

de Gentiane, de chacune une once, une poignée d'Abſinthe, des Fleurs de Mille-Pertuis & de Roſes rouges, de chacune une pincée: faites bouillir le tout dans une livre de Vin rouge: faites diſſoudre dans la Colature une once de Miel Roſat. S'il y a des chairs ſuperfluës, il faut ajoûter deux drachmes de Precipité rouge, & ſe ſervir de cette Décoction pour fomenter & laver les parties noirâtres après les avoir eſcarifiées.

La lotion faite vous vous ſervirés du digeſtif ſuivant pour penſer l'Ulcere.

Digeſtif.

Prenez deux onces de Therebentine de Veniſe diſſoute dans un jaune d'œuf, une once & demi de Beurre frais, deux onces d'huile de Lis ou de Mille-Pertuis, mêlez le tout enſemble & en faites un Digeſtif: d'autres ajoûtent de la Myrrhe & de l'Aloës, de chacun deux drachmes: lors que l'Ulcere commancera à tendre vers ſa fin vous vous ſervirés au lieu de ce digeſtif du mondificatif d'Apio.

Cataplâme pour hâter la maturité.

Prenez de la Racine de Guimauve & de Lis, de chacune deux onces, des Feuilles de Mauve, de Guimauve, de Parietaire, de Violettes, une poignée de chacune : faites bouillir le tout juſqu'à la conſiſtence de boulie, faites paſſer la pulpe par un tamis & ajoûtez à ce qui ſera paſſé deux onces d'Huile de Lis, un ſcrupule de Safran, mêlez le tout, & en faites un Cataplâme qu'il faudra appliquer à la partie affectée : d'autres ajoûtent deux Oignons cuit ſous les cendres. C'eſt le Cataplâme dont il faut ſe ſervir lors que les parties, qui entourent le Charbon ſont enflammées & dures & qu'ils n'y paroit point de noirceur après avoir pourtant premierement employé le Cataplâme de Mica Panis.

Pour un homme qui avoit un Charbon à la joüe j'ordonnai les remédes ſuivans qui réüſſirent. Le premier jour une ſaignée, un Lavement & une Emulſion ; le ſecond jour une autre ſaignée & un ſcrupule de poudre de Vipere dans un bouillon. Je lui fis appliquer un Cautere poten-

tentiel ſur la partie noire du Charbon, & lui ordonnai le Julep ſuivant.

Prenez de l'Eau de Cichorée, d'Oſeille, & de Pavot rouge, de chacune deux once, demi drachme de Sel Prunelle, une once du Sirop de Limon, deux drachmes de Sirop de Pavot blanc: faites un Julep à prendre à l'heure du ſommeil.

Le troiſiéme jour un Lavement rafraîchiſſant & émollient, une ſaignée au pied, & le Digeſtif ſuivant pour faire tomber l'eſcarre.

Prenez une once de Therebentine de Veniſe, un Jaune d'Oeuf, demi once de Beurre frais, une once d'Huile Roſat, mêlez le tout & faites un Digeſtif.

Le même jour à quatre heures du ſoir voiant la joüe fort enflée, je fis faire des ſcarifications ſur toute la partie affectée, & la fis laver avec l'Eſprit de Vin, la Myrrhe & l'Aloës ſelon la formule ſuivante.

Prenez demi livre d'Eſprit de Vin, de Myrrhe & d'Aloes de chacun une drachme, & mêlez le tout pour l'uſage. J'ordonnai auſſi un Julep compoſé à prendre à dix heures du ſoir & pour le lendemain au matin & pour la nuit du quatriéme jour ſelon la formule ſuivante.

Prenez de la Racine de Gramen, de Chicorée & de Piſſenlit, demi once de chacune, des Feuilles de Chicorée, d'Agrimoine, de Pimpinelle, de Bugloſe, de Dent de Lion, de chacune une poignée, une pincée des trois Fleurs Cordiales, une petite pincée de Roſes rouges, demi once de Regliſſe pilée: faites bouillir le tout enſemble dans un ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, & en coulez juſqu'à une livre & demi. Faites diſſoudre dans la premiére doſe une once de Sirop de Limon, & une drachme de Sel Prunelle: à la doſe du matin demi once de Vin Emetique & deux onces d'infuſion de Senné mondé: à la derniere doſe une once de Sirop de Capillaire. Faites un Julep pour trois doſes. La ſeconde doſe de ce Julep lui fit faire ſept ou huit ſelles, & le fit deux ou trois fois aller par le haut. Le cinquiéme jour je lui fis donner un Lavement avec du Lait, & une Emulſion ſur le ſoir, avec deux drachmes de Sirop de Pavot blanc. Le ſixiéme jour trouvant le poux un peu élevé, je lui fis ouvrir la veine; cependant le Chirurgien faiſoit toûjours des ſcarifications ſur la partie, ſe ſervant de

la

la teinture ſuſdite & du Digeſtif pour faire tomber l'eſcarre. Le ſeptiéme jour voiant la fiévre un peu diminuée, je le purgeai avec le Senné, les Tamarins, & le Sirop Roſat ſolutif compoſé.

Le huitiéme un Lavement & une Emulſion. Le neuviéme, dixiéme & onziéme, on continua les Lavemens & les Emulſions, & on penſa le malade trois fois le jour, ſe ſervant du même Digeſtif, de la même teinture, & faiſant toûjours de petites ſcarifications Le douziéme on commença d'avoir une ſuppuration aſſez loüable qui fit tomber l'eſcarre dans cinq ou ſix jours. Après que les matiéres furent aſſez digerées, j'ordonnai l'eau vulneraire ſuivante.

Prenez de la Racine d'Ariſtoloche ronde & de la Gentiane, de chacune une demi once, de ſommités d'Abſinthe & de Roſes rouges, demi poignée de chacune: faites bouillir le tout dans deux livres de Vin blanc: faites diſſoudre dans ce que vous aurez coulé deux onces de Miel Roſat, & de cette Décoction je faiſois faire des fomentations à la partie pluſieurs fois le jour.

Enſuite je le purgeai avec le Senné;

la Caſſe, le Sel Prunelle, le Jalap, & ordonnai le Collyre d'Antimoine crud pour nettoier l'œil du côté affecté, qui étoit fort rouge, & les paupiéres adhérantes, par une humeur fort viſqueuſe.

Prenez trois onces d'Antimoine crud pilé groſſierement, & noüé dans un linge, demi once de Racine de Fleur d'Iris, demi poignée de Roſes rouges: faites bouillir le tout dans une livre & demi d'eau de fontaine juſqu'à la conſomption de la troiſiéme partie. Ajoûtez à la Colature une once de Sucre Candi & faites un Collire, dont il faut laver l'œil trois fois le jour. Tout cela étant ainſi executé, le malade fut remis en parfaite ſanté.

De la Colique Nephritique, ou douleur Nephritique.

LA Colique Nephritique n'eſt autre choſe qu'une douleur qui ſe fait ſentir aux reins, ou aux ureteres.

La cauſe de cette maladie vient très-ſouvent d'une pierre ou d'une humeur ſe-

ſéreuſe & épiſſie, ou d'une matiére ſablonneuſe: car la pierre qui ſe tient aux reins quelque tems, y cauſe une douleur peu aiguë, à cauſe du peu de ſentiment de ſes parties. Mais ſi la pierre coule dans la tête de l'uretére, ou entre dans ſon canal, elle y fait diſtention: & ſi elle ne peut ſe porter à la veſſie à cauſe de ſa grandeur, elle cauſe des douleurs atroces, & tourmente extrêmement le malade, à cauſe du ſentiment exquis des ureteres. La matiére ſablonneuſe peut cauſer le même mal, mais moins fortement. Toute ſorte de matiére ſéreuſe & épaiſſe peut faire diſtenſion & cauſer la douleur Nephritique, mais la douleur en ſera moins aiguë.

Les cauſes les moins ordinaires de ce mal ſont des grumeaux de ſang renfermez dans les uretéres, ou bien un pus groſſier, qui eſt décendu des reins, ou de quelqu'autre partie ſuperieure.

Les ſignes de cette maladie ſont, 1°. Au commencement de la maladie une douleur fixe dans la region des reins. 2°. Le vomiſſement à cauſe de la communication des nerfs des reins, avec ceux de l'eſtomac. 3°. L'engourdiſſement de

la cuiſſe du côté du rein affecté : car la pierre qui eſt un peu grande comprime le muſcle Pſoas qui s'inſére aux muſcles des lombes placés ſous les reins, & qui ſervent à leur mouvement. 4°. La retraction du teſticule du même côté auquel on ſent de la douleur, à cauſe que les reins ſouffrant une grande diſtenſion à cauſe de la Pierre ou des autres matiéres qui y ſont renfermées, il faut neceſſairement que les Uretéres ſe racourciſſent à cauſe de cette diſtenſion; or ce racourciſſement ne ſauroit ſe faire ſans que les Teſticules ne ſouffrent auſſi de la retraction, parce que les vaiſſeaux deferants, ou les Teſticules ſont attachés, ou dont ils ſont pour mieux dire une continuation, paſſant par deſſus les Uretéres, où ils ſont comme un eſpece d'anſe pour s'aller inſerer aux veſicules ſeminales ſituées à la partie poſterieure du col de la Veſſie, ſont obligés par conſequent de ſe retirer toutes les fois que les Uretéres ſe racourciſſent: la même choſe arrive & même la retraction eſt plus grande lors que les matiéres ſont tombées des reins dans les Uretéres parce qu'en ce cas la diſtenſion des Uretéres étant très-grande, il faut par conſequent que le racour-

courciſſement le ſoit auſſi. 5°. Le ſable ou la Pierre ſort avec l'urine. 6°. Retenſion d'urine ; ou bien ſi on urine, il ſort une eau fort claire parceque l'urine ſe filtre, à cauſe l'obſtruction des reins & des Uretéres. 7°. Quelquefois on fait de l'urine rouge, à cauſe que la pierre déchire quelque petite veine, ou bien c'eſt la matiére graveleuſe qui ronge ces petits vaiſſeaux en paſſant. L'urine ne retient guére cette couleur rouge qu'un moment, à cauſe de la petite quantité de ſang mêlé, en comparaiſon de la grande quantité d'urine.

La Colique Nephritique differe en tous ces ſignes de la Colique ventueuſe ; & encore en ce que la douleur de celle-ci eſt vague & ceſſe par les Lavemens, ce qui ne va pas de même dans la Colique Nephritique.

Pour ce qui regarde ſes ſuites. La pierre aux reins eſt fort dangereuſe, & cauſe des ſymptomes fort violens, comme l'inflammation, les Ulcéres, les douleurs aiguës, l'inſomnie, la perte des forces, les fiévres, & la retention d'urine. Il eſt facile de connoître comme tout cela arrive, ainſi ce ſeroit perdre le tems que de l'expliquer.

Si la Colique Nephritique vient de quelqu'autre cauſe, elle eſt moins dangereuſe.

Toute la cure conſiſte à faire ſortir la matiére qui faiſoit l'obſtruction & à arrêter les ſymptomes, en repouſſant la cauſe antecédente.

Il faut premierement tirer du ſang du bras droit à la quantité de huit onces, & reïterer la ſaignée trois ou quatre fois & davantage ſelon les forces & la neceſſité. Il faut après la ſaignée donner un Lavement preparé de cette ſorte.

Prenez une livre de Décoction emolliente & rafraîchiſſante, dans laquelle il faut diſſoudre une once de Therebentine de Veniſe diſſoute dans un Jaune d'Oeuf, une once de Catholicon fin, de l'Huile de Lis & Violat, de chacun once & demi, ou bien deux onces de Miel Roſat : mêlez le tout & faites un lavement ; & après l'avoir rendu, il uſera du demi bain d'eau douce tiéde, & il y prendra le Bolus ſuivant, demeurant une heure dans le bain.

Prenez deux drachmes de Therebentine de Veniſe dilaiée dans un jaune d'Oeuf, ſix drachmes de Pulpe de Caſſe, une drachme

me de crême de Tartre, du Sucre ſuffiſamment. Faites pluſieurs Bolus: outre cela il faut que le malade prenne des Emulſions ſoir & matin, de la façon que je les décris ici.

Prenez ſept paires d'Amendes douces mondées, une once des quatre grandes Semences froides, de la Semence de Pavot blanc & des Laituës, demi drachme de chacune, pilez-les dans un mortier de marbre, & verſant petit à petit de la Décoction de Pariétaire & de Gramen autant qu'il faudra de chacune, faites une Emulſion pour deux doſes à prendre le ſoir & le matin. S'il ſent de la douleur & qu'il ne dorme pas, ajoûtez à l'Emulſion du ſoir trois drachmes de Sirop de Pavot blanc: ajoûtez à celle du matin une once de Sirop de Capillaire, ou une once de Sirop d'Althea de Fernel. Il faut que le malade uſe de la Décoction de Pariétaire pour boiſſon ordinaire. Pour les remédes topiques, on pourra oindre la region des lombes avec de l'Huile de Lis ou de l'Onguent d'Althea.

TRAI-

TRAITÉ DE LA PETITE VEROLE.

CHAPITRE I.

NOus ſommes naturellement ſi ſujets aux maladies, qu'il y en à que nous ne ſaurions éviter quelle précaution que nous y apportaſſions. La Petite Verole dont nous devons parler dans ce Chapitre eſt de ce nombre; elle eſt ſi inévitable qu'on dit qu'un chacun eſt obligé à l'avoir une fois en ſa vie: mais quoique cette maladie ſoit ſi commune, la cauſe n'en à pourtant pas été plus connuë juſqu'à ce ſiécle: ſi bien qu'on peut dire avec raiſon, que c'eſt de toutes les maladies celle dont la cauſe à été la plus cachée aux Anciens, & celle par con-

conſequent où ils ont apporté le moins de ſecours, juſques là que préocupés de leurs faux principes, ils ont donné des remédes qui augmentoient le mal au lieu d'y apporter quelque ſoulagement ; de là vient que cette maladie faiſoit beaucoup moins de ravage parmi les Païſans qui lui laiſſoient faire ſon cours, que parmi les gens de Qualité, qui appelloient le funeſtes ſecours des Medecins. Il n'en eſt pas de même en ce ſiécle éclairé, où il n'y à preſque rien de caché, puis que les plus grands ennemis de la medecine ſont contraints d'avouer que depuis que l'on traite cette maladie ſelon les nouveaux principes, il ne meurt pas la centiéme partie des gens qu'il mouroit autre fois : on peut même dire que c'eſt elle qui à donné le plus de crédit à la nouvelle méthode, qui à cet avantage ſur l'ancienne, qu'elle à les lumiéres de la raiſon jointes aux nouvelles découvertes des nouveaux Medecins.

Les Anciens voiant que perſonne n'étoit exempt de la Petite Verole, & qu'il arrivoit rarement qu'une même perſonne l'eut deux fois en ſa vie ont cru qu'il falloit en chercher la cauſe en quelque choſe

choſe qui eût été commune à tout le monde, & à laquelle ils ne fuſſent plus ſujets, & ils n'ont rien trouvé qui ſatisfit mieux leur opinion que le ſang menſtruel, dont ils croioient que l'enfant ſe nourriſſoit pendant les neuf mois qu'il reſtoit au ventre de la mere; ſi bien qu'ils diſoient que ce ſang étant fort impur, ne manque pas dans la ſuite du tems à fermenter, à cauſe de cette pourriture, à la premiére occaſion qu'il en avoit & ſur tout quand il y avoit du venin dans l'air; deſorte que cette corruption ſortant par tout le corps, faiſoit les puſtules que nous voions, qui ne manquent pas de revenir une ſeconde fois, ſi tout le ſang corrompu ne ſort pas à la premiére.

Quelque vrai-ſemblable que ſoit ce raiſonnement, il choque pourtant la raiſon & l'experience: car premiérement les femmes devroient être ſujettes à cette maladie ſur le point de leurs purgations lors que cette maladie court puis qu'elles ont tout ce qui la cauſe: ſecondement comment ſe peut il faire que des gens de quatre vingts ans, dont le ſang s'eſt mille fois renouvellé, qui ont été purgés

gés ſi ſouvent, & qui ont eu des effervescences de ſang extraordinaires, ſoient ſujets à cette maladie, & que ce ſang menſtruel ſoit demeuré malgré tout ce que nous venons de dire : en troiſiéme lieu l'experience nous fait voir, que l'enfant ne reçoit point le ſang de la mere, comme l'ont voulu les Anciens, car on arrache les vaiſſeaux Umbilicaux, qui ſont les ſeules voies de la matrice, ſans aucune effuſion de ſang, ce qui n'arriveroit pas s'ils avoient communication avec ceux de la matrice.

Pour nous, nous diſons que la Petite Verole conſiſte dans une effervescence du ſang, cauſée par un venin qui eſt dans l'air qui diſſolvant le ſang fait qu'il s'éléve des Puſtules par tout le corps cauſées par la matiére qui ſort par transpiration, & qui eſt retenue par la cuticule.

De là, il s'enſuit que la Petite Verole eſt une eſpéce de fiévre maligne, auſſi voions nous qu'elle en a tous les accidens, & qu'elle demande les mêmes remédes. La matiére venimeuſe ſe fait aſſés connoître, & les Anciens même ont été obligés de les reconnoître comme

la

la cauſe occaſionnelle, car nous ne voions jamais cette maladie, qu'il n'y ait quelque malignité en l'air, que le peuple remarque très-bien en ceux qui en ſont attaqués : Puis donc que cette maladie à tous les caractéres de la fiévre maligne qui ne different que du plus ou du moins pourquoi n'aſſignerions nous pas pour cauſe celle dont tout le monde tombe d'accord, qui eſt un venin, que nous pouvons appeller un Sel Volatil, fort diſſolvant, puis que nous voions que ceux qui ont la Petite Verole ont leur ſang ſi diſſout, qu'il leur ſort ſouvent par les yeux, & qu'on à aſſés de peine à l'arrêter quand on leur decoupe des ventouſes joint à cela que celui qu'on leur tire par les ſaignées ſe trouve tout reduit en eaux.

Bien que la corruption de l'air ſoit la cauſe premiére de cette maladie, cela n'empéche pourtant pas qu'elle n'arrive en des lieux où l'air eſt fort ſain, lors que quelcun qui en eſt attaqué y vient : Car alors les corps venimeux qui s'exalent continuellement de ſon corps, & qui s'enferment dans celui de ceux qui l'approchent, font le même effect

que

que ceux qui ſont communiqués par l'air.

Les accidens de cette maladie ſont les Puſtules, qui viennent de ce que le ſang étant diſſout, & dans une grande fermentation tranſude facilement par les pores des artéres & de la peau, & qu'il s'arréte à la cuticule qui a les pores plus étroits, parce qu'elle eſt continuellement expoſée à l'air, d'où vient qu'on en à d'ordinaire plus au viſage qu'en aucune autre partie du corps, parce qu'il eſt d'avantage expoſé à l'air, & qu'il a par conſequent les pores plus étroits ce qui fait que nous n'y craignons pas le froid.

L'aſſoupiſſement accompagne presque toûjours cette maladie, parce que le ſang étant fort diſſout il s'extravaſe beaucoup de ſeroſités dans le cerveau qui en bouchent les pores, & empéchent le cours des eſprits: cela vient auſſi parce que le ſang étant dans une grande ébullition, s'élance avec impetuoſité dans le cerveau, comme on voit que les choſes bouillantes ſe portent vers le haut, c'eſt auſſi ce qui cauſe les douleurs de tête: & c'eſt de là que vient encore que les extrémités ſont toûjours froides, parce que n'aiant de chaleur que celle que le ſang leur com-

communique, elles en ſont privées, le ſang ſe portant preſque tout à la tête, ce qui cauſe encore cette grande rougeur au viſage.

L'effervescence des eſprits qui ſuit toûjours celle du ſang leur cauſe des revéries par ce qu'étant dans un grand mouvement, ils ne ſuivent plus leurs trace ordinaire, mais ſe portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, d'où vient que leurs idées n'ont point de liaiſon, car la diverſité de nos penſées ne vient que de la diverſité des pores par ou paſſent les eſprits comme à très-bien remarqué Monſr. Descartes.

Quand les ſeroſités qui s'extravaſent dans le cerveau ſont piquantes, comme il arrive ſouvent, elles cauſent des convulſions en picotant les nerfs, c'eſt de là que viennent auſſi les vomiſſemens, & les palpitations du cœur, qui arrivent auſſi quand la matiére prend cours vers l'eſtomac au lieu que ſi elle va vers les inteſtins elle cauſe de flux de ventre qui ſont aſſés ordinaires dans cette maladie.

Les inflammations du Goſier, des Poûmons & autres parties ſuivent ſouvent cette maladie, parce que le ſang bouillant

lant dans les vaiſſeaux ; les diſtend ſi fort qu'il s'en échape enfin quelque partie par les pores qui s'agrandiſſent par cette dilatation.

Quand la Petite Verole veut ſortir on ſent de la douleur aux lombes, parce que le ſang ſe rarefiant dans les vaiſſeaux qui ſont fort grands en cet endroit, les diſtent : on a auſſi des demangeaiſons qui viennent de l'acrimoine des humeurs qui picotent la peau.

Le ravage que fait la Petite Verole fait aſſés connoître combien cette maladie eſt dangereuſe ; celle qui vient au Printems l'eſt moins que celle qui arrive en Eté, à cauſe des doux temperamens de l'air ; celle-ci l'eſt moins que celle qui arrive en Automne à cauſe de l'inégalité du chaud & du froid de cette ſaiſon, car le ſang bouillant à cauſe de la chaleur des jours, les nuits qui ſont froides bouchant enſuite les pores empêchent la transpiration qui ſeroit neceſſaire à cauſe de l'effervescence des humeurs ; celle qui vient l'hiver eſt la plus dangereuſe, parce que les pores étant bouchés par le froid le venin demeure dans le corps ſans pouvoir ſortir.

Les

Dans les perſonnes âgées elles ſont plus dangereuſes que dans les enfans, parce qu'aiant la peau plus dure, & les pores plus petits le venin ne peut pas ſi facilement ſortir.

Les perſonnes qui ont le plus de corruption ſont celles qui courent le plus de riſque : les accidens qui marquent plus ou moins de malignité pronoſtiquent plus ou moins de danger.

Quand il ſe fait des Puſtules dans les Poûmons, elles y laiſſent des Ulcéres qui cauſent une fiévre lente; ce qui ſe connoît quand on à une toux fort opiniâtre.

Les Anciens ont défendu la ſaignée & la purgation dans cette maladie pour n'y avoir pas bien penſé : car la ſaignée emporte une partie de la matiére morbifique elle calme le ſang & le rafraichit, & deſampliſſant les vaiſſeaux le ſang peut s'y rarefier ſans les rompre, & par ce moien on previent les inflammations, outre que la ſaignée determine le ſang du centre vers la circonferance, & ainſi la décharge ſe fait aux parties moins nobles, & ce qu'il y à de plus conſiderable c'eſt qu'elle aide la tranſpiration, car le ſang n'étant plus preſſé comme il étoit aupa-

ra-

ravant, ce qu'il y à de venimeux s'en dégage plus aiſément, & s'évapore tout de même qu'un vaiſſeau plein de mout ne ſauroit ſe purifier qu'on n'en ôte une partie, & ce qui prouve ce que je viens de dire, c'eſt que la plûpart des gens ſuent après qu'ils ſe ſont faits ſaigner: & puis qu'on ſaigne aux Eriſipelles & aux autres tumeurs, & qu'on tombe d'accord qu'il eſt bon de ſaigner avant qu'elles ſortent, parce que la ſaignée leur donne plus de liberté à ſortir, pourquoi n'obſervera t'on pas la même choſe dans la Petite Verole, & pourquoi ne reïtera-t'on pas même la ſaignée ſi la fiévre continue.

La Purgation n'eſt pas moins neceſſaire, puis que nous voions par expérience que la Petite Verole n'eſt mauvaiſe, que ſelon le plus ou le moins de corruption qui ſe trouve dans le corps, & que par la Purgation on ôte une grande partie du venin: & ce qui prouve la vérité de ce raiſonnement, c'eſt qu'on ſait par expérience que ceux à qui il ſurvient un bon flux de ventre en ſont plus doucement traités que les autres, comme auſſi ceux à qui il ſervient une hémorragie.

Le Vin Emetique eſt ſouvent très-ne-

ceſſaire comme quand c'eſt une corruption fort opiniâtre, ou qu'il y à aſſoupiſſement, car en ſecoüant rudement les nerfs de l'eſtomac qui ont une grande communication avec le cerveau, il ſecoüe auſſi la matiére qui y eſt extravaſée.

Il faut prendre garde & c'eſt un principe général de ne purger jamais ſans avoir ſaigné; car comme la fermentation n'agit qu'en fermentant le ſang & que c'eſt pour cela qu'elle ſepare ce qu'il y à d'impur, (comme quand le vin ſe décharge en fermentant de ce qu'il à d'heterogene, & qu'un pot qu'on met ſur le feu écume) ſi les vaiſſeaux ſe trouvent pleins, il eſt dangereux qu'ils crevent comme l'on voit ſouvent arriver aux tonneaux pleins de mout; outre que cela empêche l'effect de la purgation, parce que le ſang étant preſſé & par conſequent ſes parties extrêmement unies, les parties heterogenes n'ont pas la liberté de ſe dégager.

Il ne faut pas non plus purger quand la fiévre eſt trop grande, ſans avoir auparavant beaucoup rafraichi, car outre qu'il eſt dangereux que tout crève, la trop grande fermentation qui fait que

tout

tout eſt confondu, empêcheroit l'effet du purgatif, de même qu'un pot qui bout trop n'écume pas.

Les Anciens ont donné pour alterans des choſes chaudes & fort diſſolvantes pour aider, diſoient-ils, la transpiration ne prenant pas garde qu'ils augmentoient la fiévre qui eſt ce qui fait le plus de ravage, & qu'ils diſſolvoient le ſang qui eſt la cauſe prochaine de cette maladie; il eſt bien vrai que les choſes chaudes aident la ſortie des Puſtules, mais la trop grande fermentation l'empêche, comme nous avons dit du pot qui n'écume pas lorsqu'il bout trop.

Au lieu donc des choſes chaudes il en faut donner des rafraichiſſantes quand la fiévre eſt conſiderable, eſt au lieu des diſſolvantes des incraſſantes pour empêcher la diſſolution du ſang, comme les Emulſions & les acides qui par leurs parties pointuës fixent le ſang, outre qu'on n'a rien trouvé de meilleur contre le venin, parce qu'on voit par expérience que les acides s'accrochent avec les volatiles, & empêchent leur effet; & qu'ils aident encore la transpiration qui eſt neceſſaire en cette maladie, car ils provoquent la ſueur à ceux qui en pre-

nent ſuffiſamment, & c'eſt pour cette raiſon que les Viperes qui ſont Diaphoretiques y ſont très-bonnes, pourvû qu'on les tempêre par des rafraichiſſans.

Il faut bien ſe garder de mettre aucun repercuſif au viſage, ni aux paupieres, parce que la Petite Verole ne pouvant pas ſortir ſe renferme dans le cerveau, & tuë le malade, ou creve les yeux: il ne faut pas non plus mettre des discuſſifs, qui ne faiſant leur effect qu'en ouvrant, & rélachant la partie, provoquent une plus grande décharge qu'auparavant; & quoique les yeux demeurent fermés pendant fort long-tems, on ne doit pourtant rien apprehender, parce que la Petite Verole ne ſort ordinairement qu'aux paupieres.

Je voi bien qu'on objectera, que ſi la Petite Verole vient d'un venin qui ſoit dans l'air, on doit y être ſujet toutes les fois que l'air en eſt infecté, à quoi je répons que des que le ſang à une fois été fermenté par ce venin, il n'eſt plus capable d'une ſeconde fermentation, parce que la diſpoſition en eſt changée, tout de même que dès que l'ébullition qui ſe fait quand on verſe de l'eſprit de Vitriol ſur de l'Huile de Tartre, ceſſe, vous

ne

ne ſauriés la faire revenir, quand vous y verſeriés tout l'eſprit de Vitriol qui eſt au monde.

Mais dira-on le ſang ſe renouvelle d'une telle maniere que nous n'avons pas une goûte du ſang que nous avions il y a cinq ans, comment donc ne ſera t'on pas ſuject à une ſeconde fermentation quand l'air ſera infecté? à quoi on repond qu'il eſt vrai que le ſang ſe renouvelle, mais comme le ſang fait le ſang, de même que le vinaigre fait le vinaigre, & que la vieille pâte change la farine en pâte, ainſi le ſang vieil donne toutes ſes qualités & ſes diſpoſitions au nouveau; à quoi on peut encore dire qu'il en eſt de la Petite Verole comme de la Peſte, qu'on à rarement une ſeconde fois, quoique tout le monde tombe d'accord que ce n'eſt qu'un venin répandu dans l'air.

On objectera en ſecond lieu contre la raiſon que j'ai donnée de l'aſſoupiſſement & de la froideur des extrémités, (que j'ai dit provenir de ce que le ſang bouillant monte vers le haut,) que ceux qui ſont étendus de leur long ne devroient y être ſujets comme ils ſont, mais outre la raiſon que j'ai déja allo-

guée, il y en à une autre qui eſt que l'Artére qui ſort du cœur ſe diviſant en aſcendante, & deſcendente, l'aſcendente va en droite ligne, & la deſcendente en ſe courbant; or tout le monde ſait par expérience, que les choſes qui ſont dans un grand mouvement ſuivent toûjours la ligne droite, au lieu que celles qui en ont moins ſe détournent plus facilement, & par ainſi le ſang bouillant monte plus facilement par l'Artére aſcendente, qu'il ne deſcend par la deſcendente qui ſe trouve courbe.

On m'objectera encore contre les ſaignées, qu'il n'y a rien qui empêche tant le progrés d'une tumeur qui commence à paroître que la ſaignée, or comme dans la Petite Verole il s'eſleve des Puſtules qui ſont comme des tumeurs, afin que ce qu'il y à d'impur ſorte par là, pourquoi la ſaignée n'en arrêtera-t-elle pas le cours auſſi bien que dans les autres tumeurs? à quoi je reſpons que les tumeurs ne venant que de la ruption ou ouverture de quelque vaiſſeau, d'où le ſang s'extravaſe, la ſaignée empêche cette extravaſation en deſempliſſant les vaiſſeaux, parce que le ſang demeure plus calme dans ſes canaux, & ne fait pas effort

fort pour ſortir : au lieu que les Puſtules de la Petite Verole étant cauſées par la matiére qui s'échape par les pores des vaiſſeaux, il arrive que cette matiére fait bien plus facilement ſes efforts quand les vaiſſeaux ſont deſemplis : la galle nous en fournit une exemple aſſés juſte ; car dès qu'une perſonne qui en eſt attaquée ſe fait ſaigner, elle en a beaucoup plus après la ſaignée, qu'elle n'en avoit auparavant, ce qui ne peut venir d'ailleurs : Il eſt vrai que la ſaignée la fait paſſer dans peu de tems, parce que le ſang ſe décharge de la pourriture qui l'entretenoit.

On dira ſur ce que j'ai dit de la Purgation que ſi elle ſe faiſoit comme je prétens par la fermentation, il s'enſuivroit que tous ceux qui auroient la fiévre auroient le flux de ventre, ce qui n'arrive pas ; à quoi je répons que toutes ſortes de fermentations ne ſont pas capables de purger, car il en faut une qui ſoit produite par une matiére qui incite, en ſorte qu'elle ſepare les parties impures d'avec les pures avec qui elles ſont jointes ; il faut outre cela qu'elle les précipite, & qu'elle irrite les nerfs afin qu'il ſe faſſe une contraction qui chaſſe ces matiéres, & qui par la ſecouſſe qu'elle donne aux

nerfs, ſecoüe auſſi les matiéres.

Les Acides ſemblent plûtôt augmenter le mal qu'y apporter du ſoulagement, puis qu'ils diſſolvent, comme on le voit quand on les met ſur l'acier; & la Petite Verole conſiſtant dans une diſſolution du ſang, les acides ne peuvent que lui être contraires s'il ſemble: Il eſt vrai que les acides diſſolvent les corps durs, mais il eſt contant auſſi qu'ils donnent de la conſiſtence aux liquides, ce qui vient de ce qu'ils ont des parties longues & pointuës comme des aiguilles: or les aiguilles joindront bien des morceaux de bois qui feront mols, mais ſi on les veut faire entrer dans la pierre, elles en fairont ſortir des petites parties menuës comme du ſable.

J'oublios d'expliquer un des plus facheux accidens, & qui eſt fort ordinaire à la Petite Verole, qui ſont les defaillances qui ne viennent que de ce que le ſang eſt chargé de parties acres, qui picotent les nerfs du cœur, qui ne manquent pas de ſe retirer par la convulſion que cela leur donne, & de ſerrer le cœur; en telle ſorte qu'il ne s'y porte que très peu de ſang, & ainſi il n'y a point de matiére pour faire les eſprits.

FIN.

HISTOIRE
D'UNE
MALADIE

Qui n'a point encore été décrite ni expliquée.

Par Mr. BOERHAAVE.

HISTOIRE
D'UNE
MALADIE

Qui n'a point encore été décrite ni expliquée.

QUoiqu'on nous ait donné depuis pluſieurs ſiécles des deſcriptions de différentes maladies qui peuvent affliger le corps humain, & qu'on ſe ſoit ataché à nous en marquer la nature autant que les réflections de l'Esprit fondées ſur l'Experience, étoient capables d'ateindre. Quelques ſoins infatigables & quelqu'attention redoublée qu'on ait apporté ſur ce ſujet, l'on peut dire que leurs diverſité eſt inépuiſable : ce qui fait que chaque jour en fournit de nouvelles, qui ſont quelquefois autant d'enigmes pour les plus célèbres Medecins, & rendent leur ſcience inutile en ne leur permettant pas de faire une juſte application des préceptes de leur art. Il arrive même aſſés ſouvent que celui dont

la pénetration aura découvert la nature d'un mal, & aura apporté un reméde efficace reſtera dans l'incertitude, & ne ſaura quel parti prendre dans un autre dont la cauſe, le principe, & l'origine lui ſeront également inconnües. C'eſt en vain que parcourant les Auteurs, il tachera déclaircir ſes doutes, un cas extraordinaire & qui ne ſera jamais arrivé le tiendra toûjours dans le même ſuſpens ſur les principes & la cauſe du mal dont il s'agit. Car combien y a-t-il de Médecins qui traitant une maladie qui leurs eſt inconnüe, travaillent nuit & jour ſans ſe donner aucun repos pour découvrir ce qu'il y a de plus impénétrable dans le ſujet qu'ils ont en main? la connoiſſance d'une Maladie qui vient après la mort, eſt une connoiſſance tardive pour un Medecin, & encore ne poura-t-il l'aquerir que par la diſſection du corps ce qui demande un ſoin très-éxact & une profonde attention; mais il s'en trouve peu qui aient la volonté ou le pouvoir de le faire, & ſuppoſé qu'il s'en trouve, il y a ſouvent tant de difficultés, qu'il eſt presqu'impoſſible de les vaincre. C'eſt pourquoi les cas particuliers qui ſont arrivés

rivés autrefois, ſervent aujourd'hui très-peu, & l'on ſe trouve dans la même ignorance ou étoient ceux qui nous ont précédés. C'eſt ce qui doit d'autant moins nous ſurprendre, qu'on n'églige de profiter des Obſervations qu'ont fait ſur ce ſujet de très-ſavans Medecins, & qu'elles paroiſſent enſevelies dans le Tombeau de l'oubli : quoique les remarques que chaqu'un peut faire dans cet art ſoient très-utiles, lorsqu'elles deviennent publiques; mais il faut rendre la narration ſi evidente & ſi claire, qu'elle écarte jusqu'au moindre doute de l'Esprit du Lecteur & que la deſcription ſoit ſi juſte, ſi nette & ſi préciſe qu'elle préſente les objets dans leurs véritables point de vûe, & lui faſſe juger du préſent par le paſſé. Il ne faut donc n'egliger aucune circonſtance ou qui ſoit eſſencielle au ſujet qu'on traite, ou qui puiſſe donner lieu à un judicieux critique de rechercher ce qu'il croiroit oublié. Surtout celui qui veut entreprendre ces ſortes de Narrations doit prendre garde de ne point renverſer l'ordre des incidens qui ſont arrivés; mais il doit avoir ſoin de marquer chaque choſe ſelon le changement & les

variations qu'on a remarqué, afin que la liaiſon établiſſant l'ordre, & formant un raport parfait, chaque accident ſoit place dans ſon lieu naturel.

C'eſt le motif qui m'a engagé d'en tracer ici un modele pour le bien commun de l'art en faiſant la rélation d'une maladie très-cruelle, & dont la violence à conduit au Tombeau le *Baron de Waſſenaer, Seigneur de Roſenburg, Amiral de la Republique d'Hollande, & Hoogheemraedt de Rhynlandt.* Maladie ſi extraordinaire, dont les accès ont étés ſi violens & ſi cruels qu'il ſeroit difficile d'en trouver une pareille dans les Auteurs qui ont traités de la médecine. Plut à Dieu que nos vœux fuſſent accomplis, & que décrivant une choſe ſi ſinguliere, cette deſcription puiſſe ſervir à guérir ceux qui pouroient être attaqués dans la ſuite d'un mal ſi cruel; mais je ſuis contraint d'avoüer avec douleur que je n'oſe me flatter d'un ſi heureux ſuccès. Je ſai cependant que les Medecins faiſant réflection ſur cette Maladie pourront la connoitre, & quoique le mal ſoit auſſi incurable que ſa fin en doit être funeſte, & qu'on ne

puiſſe

puiſſe même y apporter aucun ſoulagement ; ils prendront garde de ne point employer de remédes qui irritent le mal, & ne ſe donneront point de ſoins inutiles pour vouloir tenter l'impoſſible. Nous obſerverons en décrivant cette maladie toutes les regles que l'art nous preſcrit, faiſant voir, & démontrant par ce moien la cauſe d'un ſi cruel accident, ce qu'on a mis en pratique dans cette occaſion, & ceux qui y ont été employés. Quand il s'agit d'une Perſonne illuſtre & diſtinguée ſur qui toute une République a les yeux ouverts, & qui l'a porte pour ainſi dire dans ſon cœur, il n'y a point de Medecin qui veuille risquer ſa réputation, & qui n'aime mieux rendre compte au Public de ce qui s'eſt paſſé, afin de faire voir que l'irritation du mal a rendu par une opiniatreté conſtante tous les ſecours de la Médecine inutiles. C'eſt le ſeul moien d'oter toute occaſion à ceux qui par une malignité criminelle, & un funeſte penchant, qui les entraine à mal parler des autres, font des Commentaires ſur les cas particuliers qui arrivent; le plaiſir qu'ils ſe propoſent, c'eſt de répandre parmi le Peuple des bruits

bruits ſuſpects & équivoques, qui vont toûjours en augmentant, & qui quoique faux trouvent créance dans les Esprits. C'eſt alors que ceux qui veulent decider étant prévénus, ne peuvent discerner le vrai d'avec le faux, je n'ai rien à craindre ici puisqu'on ne poura recuſer la vérité d'un fait dont je vais démontrer la certitude ; c'eſt ce que je me propoſe pour fruit de mes travaux, & ſi je l'obtiens, je me croirai bien récompenſé.

Celui dont nous parlons avoit reçu de la nature un corps grand, beau, & bien compoſé, affermi, fortifié des ſa plus tendre jeuneſſe par les Exercices Academiques qui ſembloient avoir rendu ſa ſanté inaltérable. La Conſtitution de ſon Tempérament étoit d'autant plus forte, qu'il ne l'avoit jamais enervé par la moleſſe & l'impureté, ni affoiblie par la nonchalance & l'oiſiveté. Sa Naiſſance illuſtre qui lui donnoit un des premiers rangs dans ſa propre Patrie l'engagea dans la Compagnie des Perſonnes les plus diſtinguées avec lesquelles il n'obſerva pas toûjours les regles les plus exactes de la Tempérance, ni celles d'une vie très-ſobre. Car qui eſt celui, qui vivant dans le-

le grand monde & ſe trouvant place parmi les premiers d'un Etat, qui lui ſont unis par les liens du ſang & de l'amitié, ne s'atache à leurs plaire en ſe conformant à leur humeur & à leur inclination? à moins de vouloir paſſer pour un Myſantrope qui fait profeſſion d'une vertu atrabilaire. Cependant lorsqu'il étoit libre & qu'il lui étoit permis de vivre à ſon gré, il évitoit tout excès, cultivant ſon eſprit, & fortifiant ſon corps par des Exercices réglés, ainſi jouiſſant d'une bonne conſtitution, il n'étoit pas ſujet à de grandes maladies. Il y avoit pluſieurs années qu'il avoit eu le malheur de ſe rompre la jambe, accident qui le fit beaucoup ſouffrir, & qui affoiblit extrêmement cette partie; mais à l'égard du reſte il étoit très-ſain quoique dans ſa jeuneſſe il eut eu quelqu'attaques d'Esquinancies. Il y avoit déja long-tems que la Goute lui faiſoit ſentir tous les hivers ſes atteintes meurtrieres, d'une maniere d'autant plus cruelle qu'elle ne le quittoit jamais, qu'après avoir affoibli toutes les jointures des membres, ce qui lui cauſoit des douleurs inexprimables: Cependant il les ſouffroit avec patience

s'ata-

s'atachant à adoucir ſes maux ; & non pas à les irriter par des remédes presque toûjours contraires, vivant avec beaucoup de régime, & n'emploiant pour calmer ſes douleur que le repos & une chaleur douce & tempérée. Il réfléciſſoit alors ſur la cauſe & l'origine de ſon mal, & poſſedant une profonde pénétration d'esprit, quand il s'agiſſoit de decouvrir quelques principes, ſes lumiéres s'étant fortifiées par une longue habitude, il comprit bientôt que la ſource de ſon mal venoit de ces repas ſomptueux, de ces débauches qu'on fait par l'excès du vin, & d'un deffaut d'Exercices je me ſouviens de le lui avoir ſouvent entendu dire; & il ne ſe trompoit pas, puisqu'il s'apercevoit que ſouvent l'orifice ſupérieur de l'Eſtomac ſe comprimoit, ce qui étoit preſque toûjours immanquable après quelques débauches. Cette penſée qui étoit juſte lui perſuada que le moien le plus promt & le plus efficace pour diſſoudre ces ſortes de crudités qui l'oppreſſoient, & couper toutes les racines du mal, étoit de prendre des vomitifs qui n'étoiant le ventricule, rétabliſſent ce qu'il y avoit de vicieux dans cette

cette partie. Il ſe ſervoit depuis long-tems de l'Ipecacuanha dont il connoiſſoit par expérience les propriétés & la vertu, y joignant une aſſès grande quantité d'eau dans laquelle on avoit fait infuſer du Chardon benit; ſouvent même il ne prenoit ſimplement que l'Eau, ſans y joindre la racine Ameriquaine dont nous avons parlé; mais alors Il avoit beaucoup plus de peine à vomir, que lorsqu'il les uniſſoit enſemble. Aiant contracté l'habitude de prendre des vomitifs, il arrivoit ſouvent qu'à la plus légere indiſpoſition, il s'en ſervoit mal à propos, ce qui lui avoit cauſé de cruelles douleurs dans les entrailles, & des Coliques qui ne s'apaiſoient qu'avec beaucoup de peine. Ses Amis & les Médecins lui avoient dit de quitter cette habitude trop fréquente, lui faiſant connoitre que ces ſortes de violences qu'il faiſoit pour vomir, forçoient la nature & pouvoient avoir des ſuites très-funeſtes; il demeura inflexible alléguant, que c'etoit le ſeul moien qui le ſoulageât, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner un reméde ſi ſalutaire, & dont il avoit toûjours fait une ſi heureuſe expérience. C'étoit peut-être

le

le ſeul article ſur lequel il fut prévenu ; ſans vouloir écouter ni ſuivre aucun conſeil d'Amis ni de Médecins, & ne s'en raportant qu'à lui ſeul, quoique ſur tout autre ſujet il eut préféré le ſentiment des autres à ſon opinion particuliere.

Ce que je viens de dire étoit néceſſaire, avant de parler de la Maladie mortelle dont j'ai entrepris la deſcription, afin que ceux qui la liront ſoient informés de tout ce qui a précede, & qu'un Médecin confrontant cette hiſtoire avec les regles de l'art, ne puiſſe pas ſoupçonner qu'il y a eu des cauſes antérieures à la maladie, & qui lui ont été cachées. C'eſt pourquoi j'ai mieux aimé ajouter ce qu'un judicieux critique regarderoit comme inutile, que d'avoir omis ce qu'un autre auroit cru eſſentiel à ce ſujet.

Le 29. du Mois d'Octobre 1724. à une heure & demie du matin, *le Baron de Waſſenaer*, Bourguemaître de la ville de Leyden vint chès moi pénétré de la douleur la plus ſenſible qui lui entrecoupoit la parole. Lui aiant demandé le ſujet de ſon affliction il me répondit avec un torrent de larmes que *ſon Frere Jean* étoit à l'ar-

Particle de la mort dans ſon Chateau de Roſenburg, & qu'il étoit peut être déja expiré, s'il falloit croire les triſtes nouvelles qu'il venoit d'en recevoir ; ſans perdre de tems nous montames en Caroſſe, & y étant arrivé, nous trouvames cet Illuſtre Seigneur aſſis ſur un petit lit, paroiſſant à la vérité comme un homme qui eſt ſur ſon ſeant, mais aiant le corps extrememement courbé, & ſi panché que cette ſituation dans laquelle il étoit obligé de ſe tenir, comprimoit les viſceres de l'Abdomen le Diaphragme, l'Eſtomac, & la Poitrine. Trois Domeſtiques le ſoutenoient, parceque toute autre état lui cauſoit les douleurs les plus vives & les plus cruelles qui devenoient inexprimables lorsqu'il vouloit ſe dreſſer ou s'étendre, ce qui l'empêchoit de pouvoir être couché de quelque maniere que ce fut, & encore moins de ſe tenir droit. Je fus d'autant plus frapé de ce ſpectacle, que je me ſouvenois de lui avoir vû ſouffrir autrefois les douleurs les plus vives avec une conſtance admirable, lorsque la Goute lui faiſant reſſentir ſes plus cruelles atteintes le déchiroit cruellement pendant qu'il

qu'il étouffoit ſes plaintes & qu'il les concentroit en lui même ; Il étoit facile de juger de ce qu'il ſouffroit alors, puiſque malgré ſa conſtance, ſon courage, & ſa fermeté naturelle il lui échapoit des ſoupirs, des gémiſſemens, & des plaintes ameres, que la force & la violence du mal lui arrachoient. La ſeule choſe capable d'adoucir mon chagrin en réflechiſſant ſur un objet ſi triſte fut de trouver *le Docteur Jaques de Bye* dont l'erudition profonde, la prudence conſommée, la ſageſſe & la ſcience ſe ſont attirés l'eſtime & l'approbation univerſelle ; ſa preſence me conſola eſpérant que dans un cas auſſi extraordinaire que celui-ci, nous pourions tirer de grand ſecours de ſes lumiéres. Etant donc entré dans la Chambre pour ſaluer le malade ; lorsqu'il voulut un peu ſe lever, & me tendre la main avec cette douceur qui lui étoit ſi naturelle, ſes douleurs augmentant au moindre mouvement qu'il faiſoit lui coupoient la parole en lui otant la reſpiration. Il faiſoit tous ſes efforts pour nous expliquer la maladie qui le travailloit, mais la violence des douleurs ne lui permettoit pas, deſorte qu'il s'écrioit

crioit quelquefois ; Penſés un peu BOERHAAVEN, qu'elle doit être la cruauté des douleurs que je ſens, vous qui ſavés avec qu'elle patience j'en ai autrefois ſupporté d'autres ; qu'el doit donc être aujourd'hui la force d'un mal qui m'araché des plaintes que je ne puis ſupprimer ; En effet il paroit presqu'impoſſible qu'un homme puiſſe tant ſouffrir. Il étoit bien triſte d'entendre & de voir ce qui ſe préſentoit à nos yeux, mais c'eut été une espece de cruauté d'augmenter ſes douleurs & de les irriter par des interrogations & des demandes. Nous crumes qu'il ſeroit plus à propos de nous informer de tout ce qui s'étoit paſſé, auprès du ſavant Mr. Francken qui pouroit nous inſtruire de toutes les circonſtances de cet accident ; outre qu'il avoit eu l'honneur d'élever le fils unique de notre illuſtre Amiral, & de lui imprimer avec la ſageſſe & la vertu la ſcience & l'erudition, il avoit toûjours été préſent depuis le commencement de la maladie, & n'avoit rien négligé pour lui procurer du ſecours. L'aiant donc interrogé, pendant que notre Illuſtre malade l'écoutoit & confirmoit toutes

ſes

ſes paroles, voici ce qu'il nous dit.

Trois jours avant qu'il tombat malade, s'étant un peu trop diverti avec ſes Amis, il avoit corrigé cet excès par une diète très-ſevere ; le dernier repas qu'il fit avant d'être attaqué de ce mal ſi cruel, il avoit pris un peu de Bouillon à la viande dans lequel on avoit fait cuire des herbes, & mangea un peu de Choux blancs préparés avec de Mouton, quelque peu d'Epinars & de la cervelle de Veau fricaſſée avec du Thin ; il mangea davantage de Canard & deux Alouettes, quelque peu de Compote de Pommes, un petit morceau de Poire, quelques Raiſins, terminant ſon diner avec un Biscuit, n'aiant bû que peu de Biere & de Vin de Moſelle. Il paſſa toute l'après midi ſans rien prendre, & monta à cheval avec le Baron ſon fils, étant fort gai ſe portant bien, ne ſentant aucune douleur ni aucun preſſentiment de mal. Etant de retour de ſa promenade qui ſembloit lui avoir fait plaiſir, il ne ſoupa point ; mais ſur les dix heures & demie, il but de l'Eau tiede dans laquelle on avoit fait infuſer du Chardon benit, autant que pouvoient en contenir trois grandes Taſſes

ſes de Porcelaine que les Hollandois appelent *Spoelkommen*, lorsqu'on lui demanda pourquoi une ſi grande quantité d'Eau ? il répondit qu'il avoit quelqu'indigeſtion dans l'eſtomac dont il vouloit ſe délivrer, & qu'aiant toûjours attribué le mal qu'il ſouffroit à cette partie, il en avoit toûjours été ſoulagé par ce moien. En effet il vomit preſqu'auſſitôt, mais avec quelque difficulté & très-peu, ce qui lui en fit prendre quatre autre Taſſes de la même grandeur infuſés avec du même Chardon ; une ſi grande quantité d'eau ne fit aucun effet, il commanda qu'on lui en apportat de nouvelle. Et s'étonnant de n'avoir point rendu, il ſe perſuada qu'ajoutant une nouvelle boiſſon à celle qu'il avoit déja priſe, il ſe procureroit infailliblement une Evacuation ſalutaire. Pendant qu'il étoit aſſis ſur ſa chaiſe & qu'il faiſoit des efforts incroiables pour vomir ſans reſſentir d'autre mal, il jetta tout d'un coup un cri épouvantable, qui aiant fait voler tous ſes domeſtiques auprès de lui, ils l'entendirent ſe plaignant qu'il avoit quelque choſe de rompu ou de déchiré dans l'eſtomac, ajoutant qu'il ſentoit une douleur

vive que la mort lui étoit inévitable. Ceux qui étoient préſens, tachoient de l'encourager en ſoutenant ſon espérance; mais il répondit que dans peu il ne ſeroit plus en vie, & que les douleurs intérieures qu'il reſſentoit lui faiſoient connoitre qu'il n'y avoit plus rien à attendre de la nature ni de l'art; qu'il ne pouvoit exprimer le changement qui venoit d'arriver, & que les termes les plus forts étoient infiniment au deſſous de ſes ſouffrances. On tachoit de le perſuader qu'il ſeroit à propos d'appeler de Médecins & on lui demandoit permiſſion de le faire, mais il diſoit que cela étoit inutile, que quelque diligence qu'ils fiſſent, ils ne le trouveroient plus en vie, & que le mal étoit trop violent & trop irrité pour pouvoir être adouci par aucun reméde, ni guéri par tout ce que la Médecine avoit de plus expert; que le ſeul ſervice qu'ils pouvoient lui rendre, c'étoit de lui aider à ſe mettre promtement à genoux, afin de pouvoir donner à Dieu les marques du profond reſpect qui lui eſt dû, de le ſupplier d'avoir pitié de lui, & implorer ſon ſecours & ſa grace; ajoutant que les cruels accès

de

de ſon mal augmentoient avec tant de violence qu'il craignoit d'être prévenu par la mort, avant d'avoir eu le tems de s'aquitter de ce devoir. Ses domeſtiques lui obéirent ponctuellement & pendant qu'il adreſſoit ſa priere à Dieu, il ſuccomba ſous le pois de ſes douleurs, le combat intérieur de ſes peines le plongea dans une langueur mortelle, les forces lui manquerent, & l'on fut obligé de le mettre ſur un petit lit. Une ſueur froide ſe répandit ſur tout ſon corps, il devint pâle, ſes levres livides, & demeura ſans poux. Il raſſembloit alors toutes ſes forces pour demander qu'on lui frottât le corps avec des linges chauds, qu'on lui mit ſur les tempes & le cœur de Fomentations des herbes vulneraires & odoriférantes; ce qui aiant été exécuté ſelon ſes vœux, il ne parut aucun changement dans ſa maladie, & bien loin d'être ſoulagé, le mal ſembloit s'irriter de plus en plus, & avancer la deſtruction de celui qui le ſouffroit. Cet accident étant arrivé de nuit & dans un endroit écarté, d'où l'on ne pouvoit pas facilement appeler les Médecins, ceux qui étoient

préſens ſe trouvoient fort embaraſſés, également deſtitués de conſeils & de ſecours. Une demie heure après ce que nous venons de raporter, il but quatre onces d'huile d'Olive & aiant mis ſon doigt dans la gorge pour s'exciter au vomiſſement, il en rejetta quelque peu mêlé avec l'eau de Chardon qu'il avoit pris auparavant, ce qui lui en fit encore avaler deux onces qu'il prit auſſitôt, mais ſans rien rendre ni en avoir la moindre envie. La douleur augmentant toûjours de plus en plus, environ une heure & demie après il but la valeur de ſix onces de l'excellente & médecinale Biere de Dantzic qu'on avoit un peu chauffé auparavant, ce qui ne lui cauſa aucune envir de vomir, l'aiant gardé avec tout ce qu'il prit dans la ſuite. Les choſes étoient dans l'état dont nous venons de donner le détail & les circonſtances, lorsque Mr. le Docteur de Bye fut appelé de la Haye & arriva auprès du malade. Les réflections qu'il avoit faites en chemin ſur tous les incidens qui étoient arrivés lui firent conclure avec ſa ſageſſe & ſa prudence ordinaire qu'il ne falloit emploier ici que les remédes les plus doux

&

& les plus legers. Il lui fit d'abord donner de la Ptiſane faite avec l'Avoine, eſpérant que cette boiſſon lui procureroit quelqu'adouciſſement, ne doutant point que les nerfs ne fuſſent irrités par les violens efforts qu'il avoit fait pour vomir; concluſion très-juſte, puisque le parties qui ont été aigries demandent des Lenitifs. Il lui fit enſuite appliquer des Fomentations douces faites avec du Lait & de la Farine qu'on avoit un peu chauffé, & les lui fit mettre ſur le Diaphragme & les parties qui l'environnent, ce qui ſembloit devoir produire quelque adouciſſement, & ſoulager le malade. Il y avoit déja quelque tems qu'on lui avoit appliqué ces Fomentations qui n'avoient produit aucun effet, lorsque j'entrai & que je trouvai les choſes en cet état.

Après avoir entendu la rélation d'un accident ſi triſte & ſi extraordinaire & en avoir peſé toutes les circonſtances, nous appliquâmes toutes les réflections de nôtre esprit à découvrir le principe & la cauſe d'une douleur ſi cruelle & ſi promte avant de penſer à déterminer les remédes qu'on pouvoit emploier, puis-

que c'eut été travailler en vain que de vouloir guérir un mal ſans le connoitre, & que nous ne pouvions en discerner la cauſe que par une attention très-profonde. Commençant à examiner toutes choſes, voici ce que nous remarquames dans le malade.

Le dedans de la bouche, & tout ce qu'on peut voir, jusqu'au goſier, étoit humecté d'une humeur naturelle qui ſembloit dénoter une ſanté très-parfaite, ce qui étoit confirmé par la couleur & la dispoſition des parties rangées dans leurs ſituation ordinaire; il n'y avoit ni ſoulevement de cœur ni renvoi d'eſtomac, & s'il ſortoit quelque vent par en haut, ils n'avoient aucune odeur forte, acre, ou déſagréable; L'eſtomac ne paroiſſoit point embaraſſé, toûjours prêt à recevoir les liqueurs qu'on lui préſentoit, il n'en refuſoit aucune, & le malade les avaloit très-facilement. La ſoif ne le tourmentoit point, & l'on n'entendoit aucun mouvement intérieur dans ſon corps qui ſemblat dénoter l'inquiétude d'une partie affligée: Il n'y avoit point de hoquets & il n'y en eut point dans tout le cours de la maladie; les hipocondres qu'on avoit déja

déja traité par les Fomentations, le diaphragme & ce qui y eſt joint n'avoit rien d'enflé ni de douloureux; rien de dur & qui réſiſtat quand on le touchoit. Son Eau étoit naturelle & il la rendoit facilement; la matiere qu'il avoit rendu par la bouche n'avoit rien d'extraordinaire où il parut quelque malignité cachée, & tout ſe raportoit parfaitement aux liqueurs qu'il avoit pris.

Toutes les parties du corps avoient une chaleur égale & tempérée, ſans qu'il y eut aucun dégré exceſſif de froid ou de chaud; quoiqu'il fut à craindre que la violence de ſon mal ne le fit tomber en Sincope, ce qui étant arrivé, le froid devint beaucoup plus grand que ne ſembloit devoir le permettre une ſi violente agitation intérieure cauſée par l'excès de la douleur; les mouvemens de l'artere devenoient quelquefois plus foibles quoique le battement fut égal & conſtant ſans aucune intermiſſion, ce qui ne pouvoit dénoter le moindre ſigne d'inflammation ou de fiévre; ſa reſpiration étoit aiſée, lente à la vérité, mais égale; ſa voix naturelle, douce, claire, agréable & coulante, pourvû qu'il prit garde en

parlant de ne point remuer ſon corps, & de ne faire aucun mouvement. L'aiant prié de redoubler ſa reſpiration, il pouſſa quelques ſoupirs profons, & les recommenca pluſieurs fois lentement ſans reſſentir aucune douleur; ne me ſouvenant pas de l'avoir entendu touſſer une ſeule fois pendant tout le cours de ſa maladie: ſes yeux étoient vifs & clairs, ſon viſage conſervoit ſon coloris naturel, & ſon esprit toûjours préſent ſans aucun écart, les mouvemens de toutes les parties de ſon corps étoient promts & libres ſi ce n'eſt lorsque la douleur venant à redoubler empêchoit la partie contigue de ſe mouvoir.

La ſeule réflection qui ſaiſiſſoit l'esprit après une recherche auſſi éxacte, c'eſt qu'il devoit y avoit quelques parties dérangées dans la Poitrine quoique la choſe parut incomprehenſible; & nous voiant encore indécis ſur ce ſujet, il nous dit qu'il ſentoit quelque choſe dans ſa Poitrine qui étoit ſorti de ſa place ajoutant avec juſtice & vérité que la douleur qu'il reſſentoit étoit très-aiguë ſans aucune interruption, & qu'il ſembloit qu'on lui déchiroit les membranes ou le ſentiment

ment eſt le plus vif. Il ajoutoit que le mal dès le commencement avoit toûjours été fixé dans le même endroit, déſignant le lieu de la Poitrine le plus proche de l'eſtomac, quoique nous ne cruſſions pas que le Diaphragme fut offencé parce-qu'il nous montroit un peu plus haut. Ses douleurs aiant redoublé, il nous dit qu'il ſentoit très-vivement que depuis le premier endroit qu'il nous avoit marqué dans la Poitrine, ſon mal s'étendoit par derriere & occupoit déja toute la région du dos, lui faiſant reſſentir dans toutes ces parties ſans aucune diminution, des douleurs auſſi violentes qu'elles avoient étés dans le commencement. Nous l'entendimes pluſieurs fois pendant le cours de ſa maladie ſe plaignant d'une maniere pitoiable que les mêmes douleurs ſe réproduiſoient des deux côtés de la Poitrine, & en occupoient toute la capacité intérieure; deſorteque bien loin de diminuer dans le premier endroit ou elle s'étoit fait ſentir d'abord, elle portoit partout avec elle la même violence & ſembloit augmenter en ſe multipliant. Il ajoutoit que ſa reſpiration même étoit un vent cruel qui allumoit le feu de ſes

douleurs, & irritoit ſes maux, que le moindre ſoufle qui ſortant de ſon eſtomac ſembloit vouloir prendre ſon cours par en haut étoit étouffé en chemin & le déchiroit avec la même cruauté, ce qui lui arrivoit également lorsqu'il vouloit ſe pancher en arriere ou donner le moindre mouvement à ſes vertebres.

Voilà ce que nous avons découvert par la recherche la plus exacte, & qu'on pourroit croire que nous avons raporté d'une maniere trop circonſtanciée; mais j'ai jugé à propos de le faire, afin d'expoſer par ce récit aux yeux du Lecteur tout ce qui s'eſt paſſé, c'eſt pourquoi je n'ai rien voulu ômettre, & racontant la choſe naturellement comme elle s'eſt paſſée; je n'ai ni ajouté ni diminué.

Vous donc qui profeſſés un Art ſi ſalutaire, ſi vous vous donnés la peine de lire ce recit, je vous prie & vous demande en grace de vous arrêter ici un moment, prenez la peine d'examiner avec attention & de peſer meurement la vérité d'une narration ſi fidele; obſervez tous les ſymptomes qui paroiſſent ici ſous vos yeux & ſi vous m'accordés cette grace, je vous demanderai quel peut-être la nature

du

du mal dont vous venez d'entendre le commencement, le progrés, & les differens ſignes qui l'ont accompagné. Dites moi je vous prie, ce qu'il peut y avoir eu d'inconnu ou de caché dans la capacité de la poitrine capable d'avoir produit des effets ſi ſurprenans & ſi extraordinaires; prononcez ſelon les loix les plus éxactes de l'art, qu'elle peut-être la ſource de tant de maux; exercez ici toute la ſagacité de vôtre esprit, la vivacité de vos lumiéres, la profondeur de votre pénétration, & tachez en approfondiſſant ce ſujet de faire quelqu'heureuſe découvertes égalemens véritables & certaines avant de continuer la lecture de cette narration.

Nous regardions l'un & l'autre le tableau, qui nous repréſentoit ſi vivement tous les actes de cette cruelle tragédie, redoublant notre attention ſur tout ce qui s'offroit à nos yeux pour en faire l'objet de nos réflections les plus appliquées; nous cherchions un fondement inébranlable & ſolide ſur lequel nous puiſſions nous apuier pour ſuivre cette maladie qui augmentoit ſous nos yeux, & en découvrir la fin, tachant de pénétrer le principe & la ſource ſi cachée, d'un accident ſi conſidérable.

Mais hélas ! que nous travaillions envain ; car nous trouvant au milieu des ténébres les plus épaiſſes, il ne ſe préſentoit à nos esprits aucune maladie à laqu'elle nous puſſions raporter celle-ci. L'inflammation intérieure qui produit les douleurs les plus vives & les plus cruelles, ne pouvoit avoir lieu ici, nous n'en avions aucun ſigne. Qui oſeroit jamais croire ou ſoupçonner que le Diaphragme, la Pleure, le Péricarde, le Cœur, les Poûmons, l'Oeſophage, les muſcles intérieurs des Côtes ou ceux qui y aboutiſſent extérieurement, qui pouroit croire que ces parties fuſſent enflamées ? ſurtout ſi l'on ſe rend attentif ſur l'enchainure des incidens de cette maladie, & qu'on examine avec attention ce qui y a du raport, perſonne, du moins ſi l'on ajoute foi à ce que j'ai avancé. Laiſſant donc à ceux qui ne pénetrent pas plus loin ce principe apparent, & cette cauſe des douleurs que nous avons ſuffiſamment détruite & refutée ; les réflections de notre esprit tendoient à découvrir s'il n'y auroit point quelque tumeur qui ſe fut élevée dans la maſſe étendue des nerfs, & qui ſe communiquant à quelques membranes

branes de la Poitrine produiſoit les cruels ſymptomes de la douleur la plus violente; mais il n'y avoit aucune aparence de tumeur qui ſe fut formée, ou qui eut été capable de cauſer les effets ſenſibles qui paroiſſent à nos yeux, & qui ſe ſuccédoient avec tant de rapidité. Tout ce qui avoit précedé la maladie ne fourniſſoit aucun lieu à cette penſée, à moins de dire que l'inflammation qui avoit précédée, étoit disparuë tout d'un coup, lorsqu'on avoit éxaminé la nature du mal. On ne pouvoit pas croire qu'il y eut une diſlocation, les vertébres étoient fermes dans leur place naturelle; & ſuppoſé qu'il y eut quelque partie dérangée dans la poitrine, une contorſion ne peut jamais produire des douleurs ſi cruelles. Il ne reſtoit donc qu'une ſeule choſe à laquelle il ſembloit qu'on devoit raporter la cauſe de ces maux ſi horribles, ſavoir le poiſon, dont le venin mortel répandu dans toutes les parties du corps humain a couché tant de perſonnes dans le tombeau, après leurs avoir fait ſouffrir des maux inexprimables par un feu dévorant qui les bruloit tous vifs; ce ſeul objet paroiſſoit capable de produire

les cruels effets de ce nouveau Phénoméne ; mais aiant parcouru avec ſoin tout ce que les Auteurs Anciens & Modernes ont écrit de la nature & des tragiques effets du Poiſon, je n'en ai pas trouvé un ſeul capable d'en produire de ſi cruels. Car me trouvant revetu par autorité publique d'un emploi qui m'engage à approfondir cette matiere, j'ai toûjours apporté mes ſoins à remplir les fonctions de ma charge en étudiant tout ce qui peut y avoir du raport. Cependant de quelque côté que je portaſſe mes réflections, ma mémoire quoique fidele ne me préſentoit aucun exemple, ou les ſymptomes du Poiſon s'étant manifestés d'abord & déclarés dans la ſuite, euſſent le moindre raport avec la maladie dont il eſt queſtion. Ainſi pendant que nous examinions les principes les plus connus, nous n'en trouvions aucun à quoi l'on peut raporter les douleurs dont nous étions les triſtes témoins ; flottans dans une incertitude continuelle ſans ſavoir à quoi nous fixer, nôtre eſprit tranſportoit ſes réflections d'un objet, à un autre, & quoiqu'attentif à tout ſans ſavoir à quoi attribuer la véritable cauſe

du

du mal. L'on croioit enfin, & cette penſée étoit plauſible, que ces Effets extraordinaires étoient cauſés par la Goute à laquelle il étoit ſujet depuis long-tems. perſonne ne peut ignorer que lorsqu'elle remonte, elle cauſe les tourmens les plus cruels, les douleurs les plus violentes & ſouvent la mort même, Cependant la nature de ce mal irrégulier nous étoit trop connuë pour nous y atacher comme au principe de la maladie dont nous parlons. Si eſt vrai que la Goute affligeant une partie procure des chagrins, des inquiétudes, & ſouvent des douleurs très-cruelles, elle influë ſur l'esprit, près-qu'autant que ſur le corps. Cependant quelqu'habitude qu'elle ait formé dans un ſujet, elle ne produit pas tout d'un coup des douleurs ſi vives; elle s'avance imperceptiblement & peu à peu, elle affoiblit d'abord par la langueur le ſujet qu'elle afflige, les douleurs augmentent enſuite, & empêchent les parties voiſines de pouvoir agir; mais il n'y avoit rien ici de pareil. Ainſi après avoir tout examiné avec l'attention la plus profonde; après avoir douté & balancé quelque tems nous ne trouvions rien capable de

nous

nous perſuader que la Goute fut la cauſe de cette maladie, & qu'on devoit la regarder comme le principe de cet accident.

Nous reſtames ſur ce ſujet dans l'incertitude où nous étions, aucune raion de lumiere ne vint éclairer nos doutes; & dans toutes les maladies qui nous ſont connuës, nous n'en trouvions point qui approchat de celle-ci, & qui nous en déſignat la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la douleur fut très-ſubite, & ne pouvoit être plus grande; que ſelon les principes de la médecine, elle pouvoit durer long-tems ſans aucun danger de mort, ſi elle étoit ſeule, & qu'il ne ſurvint aucune inflammation; j'avouë même que dans le commencement nous ne l'avons pas cru mortelle; car peſant toutes choſes avec maturité, les aiant toutes examinées avec attention, je ne voiois aucun ſymptome qui donnat lieu de craindre une mort prochaine; je ne rougis point de l'avoir dit d'abord après avoir examiné toutes choſes; l'evenement à démontré dans la ſuite que cette douleur n'avoit pas été la cauſe de ſa mort, mais une autre bien différente.

Quoi-

Quoique nous fuſſions en doute ſur la nature de cette maladie dont nous ne pouvions découvrir le principe & l'origine, nous fumes cependant obligés de tenter quelques remédes pour adoucir les douleurs dont la violence demandoit un promt ſecours & donnoit lieu de craindre la ruine des parties affligées par des tourmens ſi cruels. Après avoir conſultés enſemble, nous conclumes qu'il falloit auplutôt emploier les remédes qui tendent à conſerver la vie, en dégageant les parties comprimées, lachant celles qui ſont trop tenduës, adouciſſant les humeurs acres, & répandant partout le corp une humeur douce & ſalutaire. Car qui a t'il de plus efficace pour apaiſer la douleur, de quelque nature qu'elle puiſſe être? qui a-t'il de plus aſſuré dans un ſujet qui d'ailleurs eſt ſain & robuſte? Cette espérance quoique trompeuſe qui nous flattoit, ne nous fit point balancer à prendre ce parti. On lui ouvrit la Médiane du bras droit dont on tira quatorze onces de ſang, & quoique le poux commencat à s'affoiblir, la douleur ne diminua point, & fut toûjours auſſi violente, lors même que le battement de

l'ar-

l'artere menacoit d'une Sincope. On lui donna enſuite un bouillon de veau ſans ſel, comme un excellent Lenitif contre l'irritation des nerfs, cependant les douleurs augmentoient & devenoient encore plus fortes. On appliqua ſur la partie affligée des Fomentations tiedes compoſées de fleur de Farine & de Lait doux, & on les entretenoit dans une chaleur toûjours égale, mais cela étoit inutile. Le Lait tiré de l'Avoine, du Scorzonere & du Chervi qu'on a toûjours regardé comme le plus excellent Lénitif contre les douleurs violentes ne fit aucun effet. Il en prit, mais ſi tôt que ce remède ſi doux décendit vers l'eſtomac, le mal ſembloit s'irriter de plus en plus & redoubler la violence de ſes plus cruels accès. Toutes ces choſes étant inutiles, & ne lui procurant aucun ſoulagement, les douleurs ne diminuerent point; elles furent opiniatres & conſtantes jusqu'a cinq heures du matin. Quelques affaires indiſpenſables m'aiant appelé & obligé de quitter pour quelque tems, nous réſolumes de laiſſer agir la nature, & de ſuſpendre des remédes que la nature du mal rendoit plus nuiſibles que

ſalutaires, quoique je ne doute point que le Lecteur ne les approuve. Voiant évanouir l'esperance que nous avions conçuë & tous nos ſoins inutiles, nous étions dans la derniere ſurpriſe de ne pouvoir découvrir la nature d'un mal ſi caché, ſi conſtant & ſi extraordinaire, & conférant enſemble avant de nous ſéparer, nous ne trouvames rien qui nous manifeſtat la cauſe de cette maladie. Les choſes demeurerent dans cet état juſqu'à huit heures du matin que nôtre Malade combatit toûjours avec la même violence la cruauté de ſes douleurs. Il prit alors une potion compoſée de fleurs de Pavot ſauvage, de Bouillon blanc, de racines de Scorzonere & de Chervi, de graine d'Avoine & de Pavot blanc infuſés dans de l'Eau, dans laqu'elle on avoit mis une doſe aſſés forte de ſirop d'Althea de Fernel ce qui ne lui procura aucun ſoulagement, quoiqu'il n'y ait point de remédes plus doux. Pendant ce tems là Mr. de Bye, qui ne l'a point quitté juſqu'à ſa mort, obſervoit avec attention tout ce qui arrivoit. Il remarqua que la violence opiniatre d'un mal qui augmentoit toûjours, affoibliſſoit peu à peu les

Ac-

Actions vitales, ſans que la maladie ſe manifeſtât par aucun nouveau ſymptome qui en découvrit la nature. C'eſt pourquoi il me fit l'honneur de m'écrire pour me demander, ſi dans un cas ſi douteux & où il n'y avoit point de tems à perdre, je croirois qu'il y eut du danger, où qu'on put tirer quelqu'avantage d'une ſeconde ſaignée, principalement parceque le battement de l'Artere devenoit plus fort & plus redoublé, & que le ſang qu'on avoit tiré la premiere fois étoit couvert d'une peau ferme & d'une couleur verdatre. Nous esperions que la douleur diminueroit avec les forces; & il n'y paroiſſoit aucune difficulté du côté du malade. Quelques heures auparavant ſa conſtitution étoit forte & robuſte; il n'y avoit eu aucune Evacuation excepté la premiere ſaignée qui eut un peu diminué ſes forces, & tout ce qu'il avoit pris ſans avoir rien rendu avoit ſervi à le fortifier. Nous conclumes donc de lui faire ouvrir une ſeconde fois la veine, mais de lui faire prendre auparavant un Cliſtere compoſé de neuf onces d'une décoction émoliente ſelon la nouvelle pratique de la Pharmacie de Leyde, une drach-

drachme de Sel Gemme & deux onces de ſirop d'Althea de Fernel afin de voir ſi le malade pouroit être ſoulage par ce moien, puisque tous les autres avoient étés inutiles jusqu'alors, & que l'acreté, la force, & la violence du mal ſembloient les avoir tous refuſés; nous reſolumes auſſi de continuer les Emolliens & les Lénitifs qu'il avoit déja pris auparavant. Qu'on ne croie pas que nous aions omis par négligence ou par oubli les Narcotiques, il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'on pouvoit s'en ſervir dans une maladie de cette nature. Mais de très-fortes raiſon nous empêchoient de les emploier, & une des principales, c'eſt que la vertu de l'Opium aſſès connuë à coûtume d'arreter toutes les Evacuations, excepté celle qui ſe fait par une transpiration presqu'inſenſible; Elle arrête les vomiſſemens, & empêche le ventre & l'urine de ſe decharger, ici nous devions avoir une attention égale ſur toutes les parties d'un corps qui étoit rempli d'humeurs, aiant pris une ſi grande quantité de bruvages, ſans en avoir rendu aucun. Nous avions donc ſujet de croire qu'il s'étoit fait un amas de toutes ces liqueurs dans l'eſtomac

mac dont l'orifice quoiqu'étendu ſe trouvoit reſerré par une convulſion ; mais nous étions dans l'erreur à cet égard. Ce que nous avions conclu aiant été exécuté, on lui donna un Lavement qu'il rendit presqu'auſſi-tôt ſans peine & dans une aſſés grande abondance, de la même maniere que s'il eut été dans une ſanté parfaite, mais ſans éprouver aucun ſoulagement. A neuf heures du matin, & après avoir rendu le Lavément, on lui tira dix onces de ſang, & la douleur fut toûjours auſſi vive & auſſi violente; au contraire elle s'aigriſſoit toûjours de plus en plus, & les remédes les plus doux ne ſervoient qu'à l'irriter. Le Malade réflechiſſant ſur toutes ces choſes au milieu des cruels tourmens qui le déchiroient, conſervoit une préſence d'esprit admirable & une tranquilité parfaite ; prévoiant avec ſageſſe ce qui pourroit arriver, & profitant du moment qui lui réſtoit, il régla ſes affaires domeſtiques, dit le dernier adieu à ſes Amis, & aſſura que tous les ſecours humains ne pourroient apporter aucun ſoulagement à ſes maux, quoiqu'il voulut bien faire & ſouffrir tout ce que les Médecins lui ordonneroient quelque douteux qu'il fut. Lors-

Lorsque je revins ſur les trois heures après midi, il me reçut ſelon ſa coûtume avec beaucoup de douceur & d'affection, me faiſant le détail de tout ce qu'il avoit ſouffert, & ajoutant que la mort qui s'aprochoit étoit le bien le plus déſirable qu'il put ſouhaiter ; que cependant ſi l'Art de la médecine nous laiſſoit encore entrevoir quelque choſe qui put lui être utile, il étoit diſpoſé à le faire ; qu'il voioit bien que cela ne pouvoit pas durer long-tems, & qu'ainſi il conſentoit déprouver tout ce qu'il y auroit même de plus douteux, que la tendreſſe & l'affection qu'il avoit pour ſon fils & pour ſa famille le plaçoient dans ces diſpoſitions, afin qu'ils n'euſſent rien à ſe reprocher en voiant qu'on avoit tout tenté pour ſa guériſon. L'entendant parler avec tant de douceur & de tranquilité, je commençai pour lors à m'apercevoir que la mort s'approchoit ; & mon chagrin redoubla en voiant que nous ne pouvions découvrir la nature de ſon mal. Depuis quelques heures, il ne pouvoit plus lacher ſon eau, & s'il en laiſſoit tomber quelques goutes, il ne le faiſoit qu'avec de grands efforts & une douleur ſi cuiſante & ſi

vive

vive qu'elle le brûloit comme un feu ; le battement de l'Artere commençoit à s'affoiblir, la reſpiration paroiſſoit interrompuë, & tendoit à la ſuffocation ; les extrémités de ſon corps ſe réfroidiſſoient, & la mort paroiſſoit peinte ſur ſon viſage ; l'esprit toûjours préſent ſans aucune aliénation. On lui avoit donné un ſecond Lavement ſemblable au premier, qu'il avoit rendu ſans que les douleurs euſſent changé. Il ſe plaignoit d'une difficulté d'uriner, & après avoir fait des efforts incroiables, il rendit quelques goutes d'une eau groſſiere, rouge & d'une odeur très-aigre, ce qui fit croire avec certitude que de toutes les liqueurs qu'il avoit bûë, aucune n'avoit ſuivie la route des conduits ordinaires, La difficulté de la reſpiration augmentoit de plus en plus ce qui nous engagea de faire une nouvelle conſulte dans laqu'elle examinant tout avec préciſion, & ſeduits par une aparence de vérité, nous conclumes que tout ce qu'il avoit pris demeuroit dans l'eſtomac qui ſe trouvant fermé dans l'orifice inferieur, ne pouvoit rien laiſſer ſortir qu'il falloit donc emploier nôtre attention à ſoulager

cette

cette partie opprimée par le pois énorme qui l'accabloit, & rompre les barrieres qui la tenoient reſerrée. Ce qui nous parut de plus efficace & de plus ſur dans cette occaſion fut de lui faire avaler deux onces d'huile d'amande douce, & de lui procurer le vomiſſement avec une plume trempée dans l'huile, afin de voir ſi ce dernier moien de ſoulager l'eſtomac pouroit réuſſir; puisque la nature du mal ſe rendant de plus en plus impénetrable, nous ne devions eſperer de ſoulagement que par cette evacuation. Nous comptions la quantité des liqueurs qu'il avoit pris, & faiſant reflection qu'il en avoit très-peu rendu par le vomiſſement & les conduits ordinaires, auxqu'els nous avions ſujet de croire qu'elles n'étoient pas même parvenües, nous concluïons avec juſtice qu'elles étoient reſtées dans l'estomac horriblement tendu, & comprimé par une convulſion intérieure qui étoit dans l'orifice droit du ventricule inférieur; qu'il falloit donc le regarder comme le ſiege du mal & le principe des douleurs. De quelque maniere que nous priſſions la choſe, & quelque nouvelle réflection que nous fiſſions ſur ce ſujet,

la même idée ſe préſentoit toûjours à nôtre esprit. Lorsque nous nous flattions d'avoir enfin découvert le principe & la cauſe de la Maladie, une Tumeur ſenſible que s'elevoit & augmentoit continuellement dans la partie antérieure du bas ventre, nous jetta dans un nouveau doute & dans un nouvel embaras. Pendant ce tems là, nôtre malade qui avoit entendu tout ce que nous avions dit pour tenter le vomiſſement par les remédes les plus doux, approuva ce conſeil & crut que c'étoit le ſeul moien de le ſoulager; C'eſt pourquoi il avala l'huile avec beaucoup de courage, fit tous ſes efforts pour vomir, & rendit quelque peu d'une liqueur noiratre ſans huile, & ſans être ſoulagé. Les forces commencerent alors à lui manquer & s'étant épuiſé par la violence des maux qu'il avoit ſouffert, il tomba en foibleſſe & ſe coucha pour la premiere fois ſur ſon côté droit. Il devint pâle, & une ſueur froide & mortelle s'étant emparée de ſon corps & répanduë ſur toutes les parties, cet homme dont chaqu'un doit regretter la perte, mourut très-doucement.

Nous

Nous nous retirames Mr. de Bye & moi, & après nous être entretenus enſemble d'un accident ſi extraordinaire, nous avoüames n'avoir jamais découvert la cauſe de la maladie, & beaucoup moins celle d'une mort ſi promte & ſi inopinée; nous convinmes que nous ne pouvions être tranquilles ſur ce ſujet, jusqu'à ce qu'aiant ouvert le corps, nous fuſſions en état de juger ſi par ignorance, par oubli, par negligence, ou par quelqu'autre moien on ne pouroit pas nous imputer la mort d'un ſi grand homme qui nous avoit honoré de ſa confiance, ou bien ſi le principe de la maladie avoit été ſi impénétrable & ſi caché que toutes les lumieres de la médecine euſſent étés trop foibles pour y atteindre. C'eſt pourquoi je ſuppliai le Chef de cette Illuſtre famille de nous permettre de faire l'ouverture du corps, ce que ce Seigneur nous accorda vint-quatre heures après la mort du déffunt; j'ouvris le corps en préſence de Mr. de Bye, de Mr Saurin du ſavant Mr. Francken, de Mr. Nicolas Stam & de ſon Chirurgien ordinaire. Je m'atacherai a vous tracer ici avec tant de juſteſſe & de préciſion, l'or-

dre de toutes les obſervations que j'ai faites, qu'elles ſe préſenteront auſſi naturellement à vôtre esprit, que ſi vous les euſſies vûes.

1. Nous avons commencé d'abord à examiner de tous côtés le corps nud, portant nos regards par tout, & avec l'attention la plus redoublée dont nous fuſſions capables ; il étoit très-ſain marquant une complexion forte & un tempérament vigoureux ; il n'y paroiſſoit rien de gâté dans aucune partie, excepté ce que nous allons voir dans les Obſervations ſuivantes.

2. La peau paroiſſoit gatée ſur les deux côtés du corps ; on y voioit une couleur de rouge foncé tirant ſur le pourpre, avec des taches noires ſéparées par diſtance, ce qui formoit un ſpectacle ſingulier mais affreux, ſemblable à ceux qui ont quelque inflammation très-vive entre les côtes, & dont les parties extérieures deviennent livides. Cette couleur peſtilencielle regnoit ſur les parties du corps qu'on peut d'écrire en tirant une ligne droite de chaque côté de la Poitrine depuis le milieu de la Clavicule en bas, juſqu'à ce qu'elle touchat par une autre ligne

ligne paralelle au ſternum, les hypocondres; qu'enſuite prenant par derriere dans la conférence du Diaphragme elle s'étendit jusqu'aux vertebres des Reins, & remontat jusqu'aux aiſelles.

3. Dans cette partie que nous venons de décrire, & qui préſentoit à la vûë un ſi affreux objet, il y avoit dans l'Epiderme plusieurs petites veſſies blanches ſéparées les unes des autres, ſemblables à celles qu'on a coûtume de voir ſur la pélicule, lorsque ces endroits ont étés frapés de quelqu'air contagieux.

4. Lorsque je touchois doucement avec le doigt ces parties, je m'apercevois qu'elles étoient ſi molles que je ne me ſouviens pas d'en avoir vû de pareilles ni de plus ſingulieres. Car ces veſſies étoient pleines de vent qui au lieu de s'élever en haut s'étendoient en large. Elles s'abaiſſoient étant comprimées, & la preſſion venant à ceſſer elles reprenoient leurs prémiere forme; quand on les examinoit avec attention en les touchant, elles faiſoient le même bruit que celui de pluſieurs petites veſſies, qui ſe romperoient avec violence, & étoient ſemblables à ce qu'on a coûtume de remarquer dans

cette membrane que Ruyſch un des plus célébres Anatomiſtes a nommé la tunique celluleuſe, qui ſemble faire quelque bruit lorsqu'on la touche du bout du doigt, & s'étendre par l'air qui y eſt comprimé. Ainſi cette tumeur s'étendoit en large dans toutes ces parties, qui paroiſſoient d'une couleur livide & la communiquoient aux autres.

5. Le ventre étoit tendu & élevé, principalement vers les Hipocondres & l'Epigaſtre, deſorte qu'il étoit enflé par une tumeur beaucoup plus conſidérable, & qui lui étoit étrangere.

6. Toutes les autres parties paroiſſoient dans leur état naturel, aiant une couleur blanche, & ſemblable à celle d'un corps qui joüit d'une parfaite ſanté.

J'avertiſois tous ceux qui étoient préſens de ſe rendre attentifs ſur les remarques que je viens de faire, & de les bien graver dans leur mémoire. Un ſpectacle ſi extraordinaire & ſi ſingulier me frapoit, & agitoit mon esprit de millé ſoupçons quoique faux. Ainſi après avoir éxaminés des yeux, de l'esprit, & des mains la diſpoſition extérieure du corps autour de la Poitrine & du ventre;

nous

nous nous appliquames à conſidérer la diſpoſition des parties intérieures, prenant garde ſurtout de ne rien confondre dans cette Opération, crainte de ne pas découvrir avec aſſés de certitude la nature, le principe, & l'origine du mal.

1. Aiant ouvert l'Epiderme & la peau, & fait une légere inciſion que je tirai de l'extrémité du Cartilage Xiphoïde, droit au nombril, je fus ſurpris que l'ouverture s'élargit d'elle même, & me fit paroître un grand vuïde; les deux levres s'étant éloignées & déchirées avec violence, il ſortit une graiſſe prodigieuſement enflée qui s'élevoit par cette ouverture: les muscles & ce qui eſt autour du ventre paroiſſoient fort ſains, quoiqu'environnés d'une graiſſe extremement enflée & répandue partout ce qui montroit ſa dureté par ſa réſiſtance lorsqu'on la touchoit.

2. Le Péritoine dégagé de ce côté là de ſes envelopes, s'élevoit du coté de l'Epigaſtre, deſorte qu'il y paroiſſoit une tumeur fort étenduë & ſemblable à une veſſie dans laqu'elle on a comprimé l'air, ce qui frapoit d'abord la vûë en s'élevant par l'inciſion. L'on remarquoit

auſſi que dans les autres parties le Péritoine étoit extremement tendu, & enflé.

3. Si tôt que j'eus mis la pointe du ſcalpel dans la membrane du Péritoine qui étoit enflée, & que je l'eus gliſſé légérement ſans toucher aux parties de deſſous n'y en offencer aucune; le vent qui y étoit renfermé, ſortit tout d'un coup avec autant d'impetuoſité que de violence, accompagné d'un ſifflement extraordinaire. Ce nouvel objet qui me paroiſſoit ſi ſingulier donna lieu à pluſieurs penſées qui me faiſoient croire quoique mal à propos, qu'il y eut quelque choſe de rompu dans la cavité du ventre, d'où cet air comprimé fut ſorti; & mais de quelque maniere que la choſe fut; je priai ceux qui étoient préſens de ſe rendre attentifs ſur un effet ſi rare & ſi particulier.

4. Après avoir ouvert enſuite le Péritoine vers l'Epigaſtre par une inciſion fort légere; l'eſtomac ſe préſenta d'abord extrémement comprimé & enflé comme s'il eut voulu ſe rompre, & bondit auſſitôt par l'ouverture, autant que ſa capacité lui permettoit de s'etendre.

Je fis alors une inciſion cruciale au Peri-

Peritoine vers le nombril, depuis l'extremité de la Poitrine jusqu'à l'os pubis, & aux espaces, des Reins, & après avoir remis les quatre lambeaux coupés afin qu'il n'y eut rien d'endommagé ni de dérange de ſa place naturelle, nous trouvames l'intérieur du Péritoine très-ſain, & toutes les entrailles qui ſe préſentoient à la vûë, dans le même état ſans dénoter aucune inflammation, ni être atteintes de quelqu'autre mal; la ſeule choſe qu'on pouvoit remarquer c'eſt que les inteſtins & l'eſtomac remplis de vent, ſe trouvoient prodigieuſement enflés.

6. Après avoir éxaminé avec ordre l'eſtomac; l'Omentum, le foie, les inteſtins mêmes & la rate, nous n'y trouvames rien d'extraordinaire que ce que j'ai marqué auparavant, cependant on voioit un boiau du coté de l'Ileon, qui paroiſſoit fort comprimé puisque ſe dilatant il s'étendoit deſſus & deſſous, ce qui exprimoit parfaitement la forme d'un tuiau fort enflé, & fermé par un ligament très-étroit. Il n'y avoit pourtant aucun ſigne de Volvulus. Le Coëcum étoit fort enflé, mais le Colon n'avoit rien d'extraordinaire. La veſſie où l'u-

rine a coûtume de s'arrêter étoit entierement vuide, réduite à très peu de choſe & preſque deſſeichée, ce que je n'ai jamais vû & qui me parut ſingulier, puisqu'après tant de liqueurs qu'il avoit pris, & dont il n'avoit rien rendu, il ſembloit que la veſſie devoit ſe trouver toute pleine. Après avoir éxaminé avec beaucoup de ſoin le Diaphragme, nous ne le trouvames endommagé en aucun endroit & l'on ne découvroit dans le Méſentere aucun ſigne de maladie. Nous parcourions toute la capacité du bas ventre pour découvrir ſi les liqueurs qu'il avoit bû, ne s'y ſeroient point répanduës par quelque conduit imperceptible ; mais nous ne trouvions pas la moindre aparence de ce que nous cherchions, ne voiant aucune liqueur extravaſée hors de ſes vaiſſeaux naturels. L'examen que nous avions fait juſqu'ici ne nous avoit donc encore découvert aucun indice du mal, excepté la tumeur qui enfloit le ventricule & les intectins ; deſorte qu'après avoir conſidéré les moindres choſes avec l'attention la plus profonde, nôtre esprit étoit plus flottant & dans une plus grande incertitude qu'il n'avoit été avant l'ouverture

du corps. On ne découvroit aucun ſigne auquel la mort, ni même la maladie peut-être imputée avec juſtice. L'eſtomac étoit très-tendu & très-grand, mais au reſte les yeux ne pouvoient apercevoir qu'il fut endommage. Le preſſant entre mes mains, j'y trouvois quelque réſiſtance, quoiqu'il ne fût pas dur mes efforts étoient inutiles pour en exprimer ce qui le gonfloit ; il ſouffroit la preſſion jusques dans les moindres espaces, ſans que la matiere qui l'enfloit voulut ſortir, & ſi-tôt qu'on ceſſoit de le preſſer, il reprenoit ſa premiere forme. Cette tumeur étant molle donnoit lieu de croire qu'elle ne renfermoit que quelques vents, & non pas les liqueurs qu'il avoit avalé. Après y avoir fait une très-petite inciſion, l'air qui y étoit comprimé ſortit auſſi-tôt avec un ſifflement qu'on pouvoit entendre & une impetuoſité extraordinaire, deſorte que paroiſſant gonflé auparavant, il devint flasque & mou n'aiant plus d'air qui le ſoutint. Il ſembloit ne renfermer que des vents qui s'étoient diſſipés par l'inciſion ; quoiqu'il y parut un peu de liqueur d'un rouge noiratre qui y étoit tombée, ſans

qu'il y eut dans cette liqueur aucune mixtion de ſang, de bile, ni aucun reſte d'alimens corrompus ou putréfiés.

Il eſt impoſſible d'exprimer l'etonnement ou nous étions tous, ne trouvant aucune cauſe de maladie dans l'eſtomac, aucune tumeur capable de la procurer, aucune couleur indice d'un plus grand mal, ni les moindres ſignes d'une inflammation d'où vient donc qu'étant ſi ſain & dégagé de toute matiere craſſe & groſſiere, il a produit tant de vents & en ſi grande abondance? ce que la mort même qui diſſout la force des nerfs par les convulſions ne pouroit pas faire. L'on pouroit demander comment l'eſtomac ſe trouvoit vuide, après y avoir répandu tant de liqueurs, dont on ne voioit cependant aucun reſte dans le Pylore, les inteſtins, la veſſie, n'y dans toute la capacité du bas ventre? Je vous avouë que je fus ſi ſurpris que je doutois que je vëillaſſe, ne trouvant rien dans tous ces endroits où je croiois certainement que le dépot ſe fut formé. Il fallut donc chercher le principe & la cauſe du mal dans la Poitrine, & redoubler nôtre attention dans cet examen. Pour mieux réuſſir, je ran-

rangeai toutes les parties du bas ventre dans leur place ordinaire, remettant toutes leurs envelopes dans leurs ſituation naturelle par la ſuture la plus exacte, afin que le Diaphragme étant bien replace, rendit à la Poitrine toute la forme qu'elle doit avoir.

Après avoir Executé ce que je viens de dire.

1. Je commencai l'ouverture de la Poitrine, & pour le faire ſans précipitation, je coupa doucement les premieres envelopes, conduiſant la pointe du Scalpel en forme d'une ligne courbe depuis l'endroit ou les derniers os des côtes ſe joignent au ſternum, & s'en éloignent par derriere. Aiant commencé à la ſeconde côte d'enhaut, je conduiſis l'inciſion jusques dans l'endroit où les Cartilages commencent à devenir plus forts, je ne pouvois trouver de meilleur moien pour ne rien confondre, & découvrir parfaitement l'intérieur. Ne ſoiez pas ſurpris, ſi j'agiſſois avec tant de lenteur dans cette Opération, puisque je trouvois ce que nous avons déja vû, c'eſt-à-dire une graiſſe enflée, qui quoique molle de ſa nature devenoit ferme & dure. Les

levres de l'inciſion s'élargiſſoient d'elles mêmes, & j'avois deſſein de ne rien paſſer ſans y joindre des remarques. A peine avois-je découvert la pleure avec la pointe du ſcalpel, quelle ſe trouva chargée de petites bules en forme de veſcies ſemblables à celles que nous avions déja vû dans la membrane du Péritoine, deſorte que la Pleure s'élevoit comme ſi elle eut été pouſſée par un vent concentré dans le fond de la Poitrine, mais choſe ſurprenante! lorsque j'y eu fait une legere inciſion ſans toucher aux parties qu'elle renferme, il en ſortit tout d'un coup un vent impétueux, avec un bruit ſonore & qui dura fort long-tems. Il me ſembloit alors que mes ſens me faiſoient illuſion; & que mes yeux & mes oreilles me trompoient, ce qui me donna lieu de faire remarquer à ceux qui étoient préſens une choſe ſi nouvelle. Car qui a jamais vû qu'il ſoit ſorti de l'air de la Poitrine d'un homme qui n'avoit aucune bleſſure extérieure? qui avoit toûjours eu la reſpiration libre, & n'avoit dans la Poitrine aucune partie qui fut bleſſée, excepté la Pleure? Tous ceux qui par une étude appliquée ont fait de ſi heureuſes découvertes

vertes dans les choſes naturelles, & qui connoiſſent parfaitement la diſpoſition des parties du corps humain, conviennent tous que naturellement il n'y a point d'air, entre la concavité de la Pleure & la ſuperficie convexe des Poûmons. La Chirurgie enſeigne qu'il peut y en entrer; lorsque les bronches viennent à ſe déjoindre par quelque maladie; ou qu'une plaie conſidérable lui donne lieu de s'introduire dans la Poitrine; mais le Poûmon étant entier, & ne ſe trouvant offencé ici par une longue & cruelle maladie, ni par aucune force extérieure, & que cependant la Poitrine ſe trouve remplie d'un air élaſtique qui ſe répande au déla de l'Athmosphere qui le pouvoit contenir, c'eſt ce qu'on peut regarder comme une eſpece de prodige? Et qui eut jamais penſé qu'il y eut un troiſiéme moien par lequel l'air put s'y introduire?

2. Pendant que ces réflections me plongeoient dans un étonnement inconcevable, je détachai avec beaucoup de circonſpection le ſternum, l'aiant levé en haut tout doucement, afin de voir avec une chandelle allumée, ſi je ne pourois rien découvrir à travers les membranes, qui

fut

fut extraordinaire, & me rendre plus certain, que je n'avois ſéparé, que les ſeules membranes; je coupai enſuite les tendons cartilagineux, & les aiant levé ſur le ſternum, l'on vit paroitre l'intérieur de la Poitrine dans ſa diſpoſition naturelle. On ne découvroit rien dans le Médiastin, le Pericarde & la Pleure qu'on put accuſer ou ſoupçonner d'avoir endommagé ces parties, ou de leurs avoir fait ſouffrir quelque choſe. Le Diaphragme paroiſſant dans ſa ſituation naturelle ne ſembloit pas y avoir contribué; mais l'on pouroit faire une autre remarque ſur les Poûmons que je ne crois pas avoir jamais été faite dans aucun autre corps; c'eſt qu'ils étoient de chaque côté ſi petits & ſi bas, qu'ils paroiſſoient comprimés par une force-majeure, qui les réduiſoit dans de très-petits espaces; leurs couleur étoit plus pâle que la cendre, & tiroit beaucoup ſur le blanc; au reſte ils paroiſſoient très-ſains lorsqu'on les regardoit extérieurement, ce qui me ſurprit très-fort, parce qu'à la prémiere vûë, j'avois crû que nous y trouverions le conduit par lequel une ſi grande quantité de vents s'étoient coulés dans la Poitrine.

Le

Le cœur qui étoit découvert par le Péricarde étoit très-vigoureux & très-ſain, ſans qu'il y parut aucune tache.

3. Mais ſi tôt que la premiere inciſion fut faite dans la Poitrine, il en ſortit une exhalaiſon forte & brûlée, qui faiſoit ſentir très-vivement une odeur de Canard; deſorte que je ne pus m'empecher de dire. Je m'etonne d'où peut venir cette vapeur ſi particuliere, & qui n'a pas coûtume de ſe trouver dans la Poitrine? Si c'eut été dans l'eſtomac, j'euſſe cru qu'elle eut été produite par la chair de Canard; Mr. Francken qui avoit été préſent au dernier diner du Baron, me dit que cette odeur l'avoit également ſurpris & frapé, & que c'avoit été le principal mets, dont il avoit mangé dans ſon dernier repas, qu'il fit quelques heures avant que ſon mal commençat. Perſonne ne m'en avoit encore parlé juſqu'ici, mais l'aiant appris dans ce tems là je l'ai placé, ou il devoit être dans la narration que j'ai faite, en raportant ce qui avoit précédé la maladie. Ce fut le premier raion de lumiere qui commença à nous éclairer en nous perſuadant que nous devions chercher la cauſe & le principe

cipe du mal dans un ſujet tout différent de ceux ſur lesquels nous avions d'abord porté nos vûës.

4. Nous commençions à la découvrir plus clairement, lorsque voulant élever un peu les lobes des Poûmons ſitués dans la partie droite pour ſavoir s'ils n'étoient point gatés, je découvris une choſe ſi extraordinaire en elle même, que tous ceux qui étoient préſens furent ſaiſis d'un étonnement inconcevable. Qui le pouroit jamais croire? Le Poûmon nageoit dans une liqueur qui étoit deſſous, & qui rempliſſoit toute la capacité de la Poitrine, deſorte qu'étant un peu élevé, il flattoit. Chaqu'un aiant examiné & vû d'une maniere très-diſtincte ce que nous avions découvert, je levai tout doucement le Poumon de ce côté, & je le fis avec toute la delicateſſe & le ménagement poſſible, crainte de l'endommager; je tirai enſuite de ce côté là avec un vaſe de Porcelaine la liqueur, qui y étoit, & j'exprimai le reſte avec une éponge très-nette que j'avois ſoin de preſſer dans un vaiſſeau autant de fois que je la trempois, je déſſeichai cette partie de la Poitrine, ſans faire tort à aucune autre ni les déranger de leurs place.

5. A-

5. Avant d'aller plus loin, je voulus examiner le côté gauche de la Poitrine, que nous trouvames ſemblable à l'autre, & qui cauſa également nôtre ſurpriſe. Il y avoit une même liqueur repanduë hors des vaiſſeaux, de pluſieurs couleurs, de différens goûts, & dans la même quantité que celle qui s'étoit trouvé dans la concavité droite, je la tirai avec le même ſoin, & l'aiant mis avec la premiere, je deſſeichai cette partie comme j'avois fait l'autre; la couleur étoit la même qui avoit paru dans l'ouverture de l'eſtomac ſemblable à celle de la Biere de Dantzic, mêlée d'Eau infuſée de Chardon, d'un rouge foncé & tirant ſur le brun, qui exhaloit une odeur de chair de Canard; l'huile d'amande douce nageoit au deſſus, environ dans la même quantité qu'il l'avoit pris. Cette liqueur n'étoit pas plus épaiſſe que l'eau, ſinon qu'on y voioit par intervales & dans quelques endroits quelques matieres un peu plus ſolides; cependant après un examen très-attentif l'on n'y découvroit pas une ſeule goute de ſang, aucune aparence de pus, ni aucun indice d'une humeur corrompuë. Après avoir peſé toutes les liqueurs qu'on avoit

avoit tiré de la Poitrine, l'on trouva qu'il y en avoit cent & quatre onces, pois d'Amſterdam : une démonſtration ſi evidente nous donna une connoiſſance plus claire & plus diſtincte de la nature de la maladie ; il s'agiſſoit alors de trouver par quel canal cette humeur s'étoit introduite dans la Poitrine.

6 C'eſt pourquoi l'aiant déſſeichée, je levai doucement le Poûmon du côté gauche que je donnai à tenir au Chirurgien qui étoit préſent, & j'examinai avec toute l'attention poſſible cette partie de la Poitrine qui étoit ouverte ; tout y paroiſſoit très-ſain, jusqu'à ce que promenant partout mes regards, je les fixai dans un endroit proche le Diaphragme, ſavoir dans cette partie de la Pleure, qui s'applique au côté gauche de l'Oëſophage, ou j'appercus une plaie diſtinguée de toutes les autres par ſon étenduë, ſa couleur noire, & une espece de tumeur, je m'arretai là ſans toucher à rien, je redoublai l'attention de ceux, qui étoient avec moi afin qu'ils éxaminaſſent l'endroit où je croiois trouver la ſource d'une ſi grande maladie. Après que chaqu'un eut vû ce que nous avions découvert dans

dans cet endroit, dont la circonférence pouvoit avoir environ trois pouces de diametre, je découvris clairement dans le milieu une ouverture longue d'un pouce & demi, paralelle à la baſe des vertebres du dos, & dont la largueur pouvoit avoir environ trois lignes; aiant averti ceux qui étoient préſens, chaqu'un la conſidéra avec attention. Je preſſai enſuite avec le bout du doigt la ſuperficie de la tumeur, & nous vimes une humeur ſemblable à celle que nous avions déja otée, ſe couler avec précipitation dans la cavité gauche de la Poitrine, & s'inſinuer par force ſous la Pleure élevée dans cet endroit, pour penetrer la tiſſure de la membrane celluleuſe, ce qui avoit produit cette tumeur pleine de petites veſſies, & de couleur noire répanduë dans la plaie, dont nous venons de vous parler; vous pouvés croire mon cher lecteur, qu'elle ſurpriſe un pareil ſpectacle nous cauſa; nous crumes qu'il falloit redoubler nos ſoins pour aquérir de nouvelles lumieres, prenant garde ſur tout de ne point attribuer le mal à une autre cauſe ou à un autre principe qu'à celui qui lui convenoit. C'eſt pourquoi aiant mis le bout

de

de l'index dans l'ouverture qui ſe joignoit à l'orifice de la Pleure, je le gliſſai doucement & ſans violence dans la plaie. Alors je trouvai qu'elle s'étendoit jusques ſur la cavité droite de la Poitrine; Ainſi étant enflée & remplie, cette membrane ſi déliée, ſi fine & ſi celluleuſe s'étoit ſéparée des autres parties. Je fixois toute mon attention ſur une choſe ſi extraordinaire, ne trouvant aucune trace ni aucun veſtige de l'Oëſophage dans toute la plaie; mais il y avoit une eſpece de monſtre caché dans cet endroit! Car aiant tourné le bout du doigt vers le haut de la plaie, je ſentis deſſous un grand vuide, & après l'avoir rompu & retiré en haut, je touchai une partie de l'Oëſophage qui entroit dans la concavité, & ſe manifeſtoit au dehors par une tumeur conſiderable. A peine pouvois-je croire ce que je voiois; tout étonné, j'appellai ceux qui étoient dans la chambre, pour leurs montrer une choſe dont on n'avoit jamais oui parler, & qu'on ne pouvoit attendre. Chaqu'un aiant obſervé ce qui ſe paſſoit, je gliſſai le doigt dans la plaie avec beaucoup de circonſpection, & je trouvai une ouverture

re dans la cavité même de l'Eſtomac.

La partie de l'Oëſophage qui s'étoit rompuë vers le Diaphragme s'étoit un peu retirée, comme nous l'avons déja remarqués ci-deſſus ce qu'aiant découvert en y introduiſant le doigt ſans endommager la partie, j'inſinuai le ſcalpel à la diſtance de trois pouces au deſſus de la plaie, que nous avions découvert dans le côté gauche de l'Oëſophage, de maniere cependant qu'il ne paſſoit pas le conduit le plus profond, afin de faire voir diſtinctement à ceux qui regardoient qu'en y mettant le doigt & le tournant, il pouvoit ſortir par deſſous, & en effet la pointe du ſcalpel parut d'abord par l'ouverture que la force & la violence de la maladie avoit conſidérablement augmentée.

Voila, mon cher lecteur, l'hiſtoire tragique d'une funeſte & cruelle maladie, dont je n'ai donné la deſcription qu'avec douleur; quoique toûjours attentif à rapporter la vérité telle qu'elle eſt malheureuſement arrivée, deſorte que vous pouvés croire avec certitude, que je n'ai préciſement marqué, que ce ce que mes yeux ont vû, & dont j'ai été témoin oculaire, ſans

ſans avoir rien omis de ce que j'ai crû eſſentiel pour donner une idée nette & préciſe de mon ſujet. Le reſpect profond, la vénération, & la Religion même nous empêcherent de pouſſer plus loin l'opération, & de déchiqueter davantage un corps refroidi, je ne doute point qu'une matiere auſſi vaſte & auſſi étenduë ne fourniſſe à vôtre esprit une infinité de réflections ; vous en ferés ſans doute pluſieurs, qui tendront à vous découvrir la nature & la conſtitution de l'homme ; d'autres qui par l'exemple d'une maladie nouvelle mais terrible montreront la fragilité, la miſere & la caducité de nôtre foible machine, je me ſuis crû obligé avant de finir d'ajouter quelques Corollaires très-ſimples pour l'uſage de ceux qui s'appliquent à l'étude de la Médecine ; & pour ne les point ennuier par des paroles inutiles & vaines, voici ce que j'établis en conſéquence de ma narration.

1. Ce qu'il avoit mangé dans ſon dernier repas n'avoit point été la cauſe de ſa maladie, puisqu'on ne trouvoit point de matiere, qui eut ſurchargé par ſon pois, bien loin d'avoir produit les effets qu'on avoit

avoit remarqué. Tout ce qu'il avoit pris, étoit parfaitement diſſous par la force naturelle, dans une liqueur fluide. Soit que l'on conſidérat l'eſtomac, ou qu'on fit attention ſur la Poitrine. Examinant la membrane intérieure de l'eſtomac, on n'y voioit rien qui fut enflamé, rongé, ou déchiré, au contraire tout y étoit fort ſain, ſi ce n'eſt qu'il y avoit une tumeur très-étenduë.

2. Il n'y avoit point eu de poiſon qui eut rongé les parties, ou les eut diſſout, ou qui en les irritant eut procuré des Convulſions mortelles. Il ne paroiſſoit aucun venin, ni dans les parties, ni dans les liqueurs, qui y étoient répanduës. Car dans le premier éxamen que nous fimes avec tant de ſoin, & où les ſymptomes inopinés, extraordinaires & irréguliers nous rendoient auſſi attentifs ſur les moindres choſes, que ſur les plus conſidérables, nous ne trouvames jamais rien capable de nous le faire ſoupçonner; quoiqu'on puiſſe croire que nôtre attention fut d'autant plus profonde ſur ce ſujet, que nous traitions une maladie inconnuë, dont nous ne pouvions pénétrer la cauſe, & qui nous donnoit occaſion de nous

m'effier de tout; la membrane intérieure de l'eſtomac qui étoit ouverte, ne fourniſſoit aucun ſoupçon ſur ce ſujet, puisqu'il n'y avoit aucun ſigne d'inflammation, de corruption, de corroſion, ou de quelque malignité qui y fut répanduë. On n'y trouvoit aucune matiere corrompuë, putrefiée ou déſſeichée, aucune humeur affoiblie ou coagulée, qui ſont les productions ordinaires du poiſon, & qui ne ſe trouvoient point ici.

3. Je puis même aſſurer avec juſtice, qu'on ne doit pas attribuer la cauſe de cette cruelle maladie à l'ulcere engendré dans cette partie de l'eſtomac qu'on avoit trouvé déchiré; & qui avoit rongé par une lente conſomption les membranes de l'Oëſophage & de la Pleure. Je ne doute point qu'il n'y ait pluſieurs Perſonnes très ſavantes dans la Médecine qui ne ſoient de ce ſentiment. Nous crumes d'abord, je l'avouë, qu'il ne falloit point chercher d'autres principes de la maladie & de la mort, plûtôt que de ſuivre des Idées chimériques par leur impoſſibilité. Nous nous perſuadames que ce conduit ſi ferme par ſa ſolidité naturelle avoit été rompu tout d'un coup, ſans aucune ouver-

verture précedente, d'autant plus qu'il ne paroiſſoit aucune partie voiſine & contiguë, qui eut contribué à déchirer ce tuiau, qui jusques-là avoit paru ſi entier. Deplus la deſcription qu'on nous a donné des maladies, & des remarques qui ont étés faites par l'ouverture des corps rendent ce ſentiment plauſible à un Médecin. On y trouve un détail circonſtancié de pluſieurs ulceres trouvés dans l'eſtomac ou dans les inteſtins. Pourquoi les membranes de ces parties languiſſantes, affoiblies, & presque rongées par l'ulcere, ne pourroient elles pas être regardées comme la cauſe de la mort? Ce qui ſembloit encore devoir nous confirmer dans cette penſée, c'eſt que nous nous ſouvenions d'avoir ſouvent entendu plaindre le malade qu'il y avoit quelque choſe qui comprimoit par ſon pois l'orifice de l'eſtomac, ce qui l'engageoit ſi ſouvent à prendre des vomitifs pour ſe décharger de cette peſanteur. Après avoir fait ces remarques, ne négligeons pas les autres, puisque vous pouvés croire que nous n'avons pas agi négligemment ou par maniere d'aquit; mais plus nous redoublions nos recher-

ches, plus nous examinions la plaie & tout ce qui l'environnoit, moins auſſi nous pouvions croire que cet ulcere fut la cauſe de ſa mort. Car transportant par tout nos regards & nos mains, nous ne voions & ne touchions rien d'ulcéré, ni de maſſe ſpongieuſe. Les levres de la plaie n'étoient point gonflées, humides, purulentes, point de ſinus, point de conduits obliques, rien d'affoibli, ou de diminué dans les parties, ou qui fut changé en humeur putréfiée ; au contraire tout paroiſſoit auſſi vif, que ſi la ſéparation eut été faite dans l'inſtant, deſorte qu'on ne pouvoit pas les regarder comme étant rongées & corrompuës par la Gangrene. Il ne faut pas s'arreter à cette tumeur, qui avoit enflé la membrane celluleuſe dans la plaie dont j'ai parlé, puisqu'après l'avoir examiné avec ſoin, l'on peut aſſurer très-certainement qu'elle provenoit de l'humeur, qui y avoit été pouſſée, & qui après la rupture de l'eſtomac voulant continuer ſon cours, s'étoit introduite ſous la Pleure, qui étoit encore entiere, dans les petites cavités de cette partie. L'endroit comprimé faiſoit toûjours fluer la même humeur, qui

avoit

avoit paru dans l'Eſtomac & la Poitrine : peut-être viendra-t'il dans la penſée, que cette couleur noire qu'on remarquoit dans la partie affligée, étoit un marque évidente de Gangrene ; je le croiois dans le commencement, lorsque je découvris la plaie ; mais dans la ſuite je changai de ſentiment, voiant qu'il n'y avoit rien de gangrené, de rongé, ni aucun ſigne d'infection dans le corps, mais que la Biere de Dantzic & l'eau de Chardon qu'il avoit buë & qui avoient tendu les parties en demeurant dans cet endroit y avoient pris cette couleur noirâtre, puisqu'il ne s'eſt jamais plaint ni même dans le dernier repas qu'il eut aucune peine à avaler, ce qui auroit du être, ſi la maladie ſi ſubitement déclarée avoit tiré ſon principe d'un abcès caché depuis long-tems, qui s'étoit augmenté peu-à-peu & rongeoit les parties voiſines. La peſanteur ſi fréquente & ſi ordinaire dont il ſe plaignoit dans la partie ſupérieure de l'eſtomac, ne doit pas être regardée comme une choſe très-peu importante à ce ſujet, puisqu'il n'en avoit jamais parlé comme d'une douleur vive & cruelle, & qu'il n'en reſſentoit que de légeres atteintes.

4. Nous ne pouvons donc attribuer le principe & la cauſe de la maladie, qu'a la dilaceration & à la rupture de cette partie, ce qui paroit d'autant plus probable qu'aiant avallé ſept Jattes ou *Spoelkommen* pleins d'eau, dans laqu'elle on avoit infuſé du Chardon, & n'en aiant rendu que très-peu, le ventricule ſe trouvant extraordinairement tendu, & le Pylore reſerré, rien ne s'étoit écoulé par en bas. Car il ſe décharge d'autant plus difficilement qu'il ſe trouve plus gonflé, & ſe trouvant trop rempli, il comprime le Diaphragme auquel il eſt joint, & l'Estomac dont il ſort en s'allongeant. C'eſt pourquoi ſe trouvant opprimé par une ſi grande quantité d'eau qui le ſurchargeoit; tous les efforts qui pouvoient procurer le vomiſſement furent inutiles, ils ne ſervirent au contraire; qu'à irriter les parties; ainſi lorsqu'il mit ſes doigts dans le goſier, l'eſtomac ſe déchira tout d'un coup, ſe trouvant preſſé par le ventricule extraordinairement enflé. Car ce fut préciſement dans le tems qu'il redoubloit ſes efforts pour vomir, qu'on entendit un cri épouvantable, & qu'il dit à ſes Domeſtiques, qu'il y avoit quelque

choſe

choſe de rompu dans ſon corps ; quoiqu'auparavant il ne ſe fut pas plaint de ce mal. Cependant l'on peut dire que ce conduit ne ſe rompit pas alors tout d'un coup ; mais la tenſion continuelle du ventricule qui étoit prodigieuſement enflé, le mouvement du Diaphragme, l'irritation reitérée du goſier, & la contraction des nerfs avoient dilatés de plus en plus l'ouverture, qui s'étoit faite d'abord, & l'avoient déchirés dans ce tems là. Il faut remarquer qu'étant ſeul & ſans ſecours de Medecins, il avoit avalé quatre onces d'huile d'olives, & que s'étant enſuite excité au vomiſſement en mettant ſes doigts dans ſa gorge, il avoit rejetté avec des douleurs incroiables & des efforts incomprehenſibles un peu d'huile, & d'eau infuſée de Chardon benit qu'il avoit pris auparavant, qu'il avoit continué à prendre d'autres liqueurs & les avoit garde ſans aucune envie de vomir, qu'il avoit enſuite bû de la Biere de Dantzic chaude jusqu'à cinq onces Qu'on lui avoit fait avaler du bouillon de veau & d'autres potions qu'il avoit pris ſans rien rendre, ſans reſſentir aucun ſoulevément de cœur, ni aucune

envie de vomir. Il ſemble que le ventricule ſe ſoit décharge par l'orifice ſuperieur, de tout ce qui le comprimoit pour le faire paſſer dans la membrane celluleuſe par l'ouverture de la plaie, qu'enſuite, ce que je ne puis dire ſans fremir, il avoit déchiré la Pleure de ce côté, & que par ce moien aiant trouvé un paſſage, tout ce dépôt étoit tombé dans la cavité de la Poitrine, avec l'air qui s'y étoit introduit en avalant toutes ces liqueurs. Ce qui en fournit une preuve convainquante, c'eſt qu'il avoit rendu très-peu d'eau par les conduits ordinaires, qu'il n'avoit point vomi ; que l'eſtomac ſe trouvoit vuide & n'étoit rempli que de vent, & qu'on retrouva dans la Poitrine la même quantité des liqueurs qu'il avoit pris avec la couleur & le goût qu'elle avoient lorsqu'elles deſcendirent dans la cavité du ventricule, avant la dilaceration de l'Oëſophage, d'où l'on peut conclure que dans un corps ſi robuſte & qui avoit un peu plus de cinquante ans, les membranes, qui étoient fortes & vigoureuſes aiant étés déchirées, il devoit ſouffrir les douleurs les plus vives, qui augmentoient toûjours ſans interruption.

Il

Il eſt facile de comprendre que l'air qui s'étoit introduit, échauffé, rarefié & comprimé dans les reduits imperceptibles de la membrane celluleuſe, s'étoit gliſſé entre cuir & chair, & avoit pris la forme d'une tumeur, & que ſe trouvant comprimé par la circulation du ſang que les arteres ramenoient dans les veines, il avoit produit ces marques livides & meurtries qui avoient parues des deux côtés; ce qui prouve évidement que toutes ces choſes ne pouvoient lui procurer la mort, avant que cette grande quantité d'air s'étant gliſſée du ventricule & de la gorge par le moien de la plaie, qui lui en fourniſſoit le moien, dans les réſervoirs des Poûmons, & ne pouvant plus alors ſe dilater, la reſpiration ceſſa & la mort termina ſes douleurs en finiſſant ſes jours.

5. J'oſe même aſſurer avec juſtice & vérité, que quoique cette maladie ſoit a préſant connuë, & que nous en aions démontré d'une maniere très-évidente le principe & la cauſe, on ne peut y apporter aucun ſoulagement n'y concevoir aucune eſpérance de la guérir; la raiſon, c'eſt qu'il eſt indiſpenſablement néceſſai-

re de boire pour humecter la gorge, & les parties qui y ſont contiguës; mais ſi les liqueurs qu'on prend ne vont pas ſe rendre dans l'eſtomac, & qu'elles ſoient engouffrées dans la Poitrine par un conduit ouvert dans l'Oëſophage contre toutes les loix de la nature, & la ſituation ordinaire des parties, quel reméde y apporter? ſuppoſons que cette ouverture ſoit imperceptible & qu'elle n'y laiſe entrer aucune liqueur étrangere; l'air qui eſt beaucoup plus ſubtil ſe gliſſera par le moindre jour dans le fond de la Poitrine; il la remplira peu-à-peu, & y cauſera une ſuffocation, ſi l'on préſente quelques alimens, quelques potions, ou quelques remédes au malade, il faudra néceſſairement qu'ils prennent peu-à-peu la même route, & que tout cet amas tombe dans la Poitrine. Quoique plus un homme poura vivre dans cet état, plus il ſera malheureux, plus il poura reſpirer, plus il ſentira croitre & augmenter ſes douleurs. Si au contraire le malade ne prend rien, comment poura t'il ſubſiſter? & quand il ſe laiſſeroit pour ainſi dire, mourir d'inanition, il ſe ſentira dévoré par une ſoif cruelle qui le brû-

lant

lant au dedans de lui-même lui fera ſouffrir des peines inexprimables mille maux le déchireront tour-à-tour, & lui feront reſſentir leurs atteintes meurtrieres avant de terminer ſa vie; mille fois il appellera à ſon ſecours une mort qui lui paroitra trop lente à le ſoulager; cependant toutes ces choſes priſes ſéparement, ne peuvent être regardées comme le principe & la cauſe d'une langueur mortelle, mais il faut qu'elles ſe ſoient réunies enſemble dans cette occaſion. Il ſeroit inutile de vouloir faire obſerver à un malade en cet état la diéte la plus auſtere, parce qu'on craindroit que les humeurs repanduës ne trouvant plus leur place naturelle dans l'eſtomac, ne vinſſent ſe jetter dans la Poitrine pour la remplir; tout cela ne ſerviroit de rien pour ſoulager le malade, ces précautions ſeroient mal priſes. Car qui pouroit empêcher, en ſe ſervant de tout ce qu'il y & de plus expert dans la médecine, que l'air n'entre dans le ventricule. Car il s'en trouve toûjours ou dans les inteſtins, ou dans la matiere qui y eſt fort abondante, & qui en produiſant ſans ceſſe ſe gliſſera facilement dans les eſpaces du ventre ou il

y aura du vuide. Quel moien que ce vents ſoient relachés par les conduits ordinaires, lorsque l'Oëſophage ſe trouve rompu & qu'il n'y a plus de libre paſſage par en haut. On ne poura donc eſpérer de ſoulager le malade, & encore moins de lui ſauver la vie; parceque les choſes qui ſont actuellement eſſencielles pour ſa conſervation, venant à manquer, obligent la mort de précipiter ſes pas.

Qu'un ignorant Chirurgien ne vienne point objecter par un conſeil téméraire, qu'il faudroit faire une inciſion entre les côtes, & qu'il ne ſe vante point qu'on pouroit évacuer par ce moien les humeurs renfermées dans la Poitrine, je ſai qu'il poura dira que la nature a quelquefois dangereuſement chargé cette partie & que la mort paroiſſoit évidente & certaine lorsque dans une Hidropiſie, dans une Empieme, ou lorsque le ſang extravaſé étoit répandu dans la Poitrine, on a ſoulagé le malade par le moien de la Paracenteſe. Celui qui eſt capable de donner un pareil conſeil, ou de vouloir produire cette objection, découvre dans un plein jour la profondeur de ſon ignorance. Qu'il y faſſe réflection, & il verra

le

le danger qu'il y auroit eu de tenter une entrepriſe ſi perilleuſe, puisqu'on ſe trouvoit ici dans un cas tout différent. Car il ne faut pas douter que l'air ne s'introduiſe par l'ouverture de l'inciſion faite au côté, & ne pénétre d'abord jusques dans le fond de la Poitrine; alors comprimant les fibres des Poûmons, il les rendra inutiles à la reſpiration, de plus l'autre côté éxigeant la même opération, l'air y entrera également & comprimera les Poûmons de la même maniere, deſorteque ſelon toutes les loix, & les principes de la médecine dans un inſtant le malade ſera étouffé, la prudence d'un Médecin lui déffend de rien entreprendre de cette nature, & nous juſtifie de n'avoir pas emploié ce moien, n'y ſuivi un ſi pernicieux conſeil. Mais ſans m'étendre plus loin ſur ce ſujet, la ſeule choſe que je me crois en droit de faire, c'eſt de m'oppoſer à ces eſprits critiques, opiniatres & incredules, qui ſe repaiſſant de chimeres, refuſent avec audace de ſe rendre à la vérité, s'ils ne ſont convaincus par la lumiere la plus vive. Quand je leur accorderois, ce que perſonne ne fera, que par le moien de la Paracentheſe, l'on

peut evacuer toutes les humeurs de la Poitrine, il étoit impoſſible que le malade ſurvecut à une pareille operation, à moins que le Medecin n'eut trouvé quelque moien ſurnaturel pour le faire ſubſiſter ſans rien prendre, ce qui le rendroit ſemblable à Prométhée qui placoit les parties du corps humain ſelon ſon caprice, & les refondoit enſuite comme il le jugeoit à propos.

C'eſt pourquoi je conclus de cette diſſertation, *que la maladie dont j'ai parlé ne pouvoit nous être connuë par des ſignes evidens & certains ; que connoiſſant même ſa nature, & l'aiant pleinement decouverte, nous ne pouvions y apporter aucun reméde efficace ; & que ſi cette hiſtoire nous decouvre la cauſe du mal & le principe où il réſide, elle nous montre qu'il n'y a point de reméde capable de le guérir.*

FIN.

DESCRIPTION

d'une autre

MALADIE

également rare & cruelle.

Par Mr. BOERHAAVE.

LOrsqu'un Géometre ne peut tirer la ſolution d'un Probleme du fond de la propoſition même, il croit avoir rempli ſon devoir, en prouvant par une demonſtration évidente l'impoſſibilité de ce qu'on lui demandoit. Les Matématiques donnent le même prix à celui, qui par ſes recherches, ſes ſoins, & ſon étude découvre, ce qu'il y a de plus caché dans un ſujet, & à un autre qui prouve par des raiſons également ſolides & convainquantes, que la Propoſition qui a été faite, eſt abſolument impoſſible. Nous voions qu'Hippocrate qui eſt regardé comme un des plus célébres Matématiciens a obſervé cette regle, puisque dans le Traité qu'il nous a donné de la Médecine, & des devoirs de ceux qui la pro-

profeſſent, il prouve que la ſcience d'un Medecin ne brille pas avec moins déclat, lorsqu'il démontre qu'une maladie eſt incurable, que lorsque par une application redoublée, il guérit une maladie dont il avoit connu la nature; chaque ſcience étant rénfermée dans de certaines bornes au de la desqu'elles elle peut pénétrer.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eut des loix établies par le moien desqu'elles il fut facile de diſtinguer les maladies incurables de celles qui ne le ſont pas; la Médecine auroit alors un ſuccès d'autant plus heureux, qu'on ne risqueroit jamais d'aigrir la partie affligée par des remédes contraires, & oppoſés au mal. Qu'il ſeroit à ſouhaiter de pouvoir par une juſte diſtinction, ranger dans des claſſes ſéparées les maux ou il n'y a point de remédes, & ceux qui ſont ſuſceptibles de guériſon; alors on ne négligeroit point ceux-ci, & on ne risqueroit rien ſur les autres, où les ſecours de l'art deviennent inutiles, & irritent ſouvent le mal au lieu de l'adoucir. C'eſt ce qui m'a fait naître la penſée de donner au Public la deſcription d'une maladie extraordinaire,

&

& dont on ne trouvera point d'exemples dans les écrits de tous ceux qui ont traités de la médecine. Maladie qui a couché dans le tombeau Mr. Gui Papas Marquis de ſaint Auban à la fleur de ſon agé & dans une ſanté qui paroiſſoit forte & robuſte, je m'appliquerai à dépeindre la cruauté de cette maladie avec des couleurs ſi naturelles & ſi vives, que ſi dans la ſuite il arrivoit un pareil cas, toutes les reflections de l'eſprit ſe réuniront pour ſe transporter ſur la nature d'un mal qui paroitroit impoſſible, ſi une triſte expérience n'en eut fourni les preuves.

La nature lui avoit donné un corps fort, robuſte, & dont l'agilité ſembloit incompréhenſible, propre à toutes ſortes de mouvemens, & dont les parties ſe trouvant dans une juſte proportion, formoient la ſimétrie la plus réguliere; gardant un juſte milieu entre une grandeur exceſſive, une graiſſe incomode, & une maigreur décharnée, mais d'une conſtitution propre à toutes ſortes d'exercices, & depuis trois ans que je le connoiſſois, je ne me ſuis jamais appercu d'aucun ſigne qui marquat aucune irré-

gu-

gularité. Ses vaiſſeaux ſe gonfloient à la vérité quelquefois, & marquoient qu'il étoit extrémement ſanguin, ce qui lui avoit cauſé pluſieurs evacuations conſiderables par les Hémorrhoïdes. Autrement il eut été difficile de diſcerner par des ſignes extérieurs, qu'elle étoit l'humeur prédominante de quatre que les Medecins admettent dans la compoſition du corps de l'homme, tant elles paroiſſoient également partagées dans la conſtitution d'une ſanté parfaite. Les qualités de l'esprit accompagnoient la ſoupleſſe du corps, & quoiqu'il fut prompt, il ſavoit régler ſes mouvemens, & ſe modérer ſans ſe laiſſer emporter au gré de ſes paſſions. Attentif à conſerver ſon tempérament, il avoit toûjours vécu d'un très grand régime, buvant très-peu de vin qu'il avoit ſoin de tremper d'eau, & qui fut toûjours ſa boiſſon ordinaire. Au reſte il mangeoit indifféremment de toutes choſes ſans aucun choix, quoique depuis long-tems il eut contracté l'habitude de manger trop de graiſſe & de beure fraix qu'il aimoit beaucoup. Les exercices pénibles auxqu'els il s'appliquoit, montant à cheval, allant à la chaſ-

ſe

ſe & d'autres qui certainement devoient le fatiguer ne lui faiſoient aucune peine, il ne ſe plaignoit alors ni de laſſitude ni de foibleſſe. Il eſt vrai que portant quelquefois la fatigue un peu trop loin, il tomba dans quelques maladies, mais connoiſſant le principe qui les produiſoit, elles n'avoient point de ſuites facheuſes. A l'âge d'un an, il eut quelques légeres atteintes de Rachite, ou Chartre; ce qui ſe diſſipa bientôt, & à l'âge de cinq ans l'on s'apercut qu'il avoit le ventre tendu & fort dur, quoique cette tumeur ne fut produite par aucune autre maladie, & ſe diſſipat peu-à-peu ſans lui cauſer aucune peine. Sa ſanté fut toûjours parfaite juſqu'a l'âge de ſeize ans, où il fut attaqué d'une fiévre très-violente qui dura pluſieurs jours, mais qui l'aiant quitté, ne lui laiſſa plus reſſentir ſes cruelles atteintes.

Sa ſanté ne fut altérée dans la ſuite que par un mal de famille qui lui cauſa les plus vives douleurs, ſujet aux Hémorrhoïdes qui étant prodigieuſement enflées lui firent ſouffrir long-tems des peines inconcevables, lorſqu'elles ſortoient au dehors, & qu'elles lui faiſoient jetter une quan-

quantité prodigieuſe du ſang le plus pur, jusqu'à ce que les conduits de ces humeurs commençant à s'enflamer, & lui faiſant ſouffrir les douleurs les plus percantes, il fallut y apporter un remède d'autant plus promt, que la Gangrene ne paroiſſoit pas éloignée. Il me conſulta pour lors ſur l'état ou il ſe trouvoit, & lui aiant preſcrit un régime de vie très doux, accompagné de remédes externes & internes, capables d'adoucir les parties irritées en ôtant l'inflammation & le feu, il ſe trouva parfaitement guéri & ſa ſanté parut plus forte qu'elle n'étoit auparavant, ſans avoir ſenti aucun mal l'espace d'un an & demi. Après une guériſon de cette nature dans laqu'elle on n'avoit employé ni le fer, ni le feu, ni conſtriction des vaiſſeaux, qui paroiſſoient trop relachés; on obſervoit exactement ſi quelques nouveau mal ne ſuccéderoit point à la guériſon des Hémorrhoïdes, afin d'y apporter un promt reméde, précaution d'autant plus neceſſaires que tous les Médecins après le célébre Hippocrate nous avertiſſent que cette guériſon a presque toûjours été ſuivie de maux plus funeſte & plus à craindre

que

que les Hémorrhoïdes mêmes, mais parceque le Pere de notre déffunct avoit eu la même maladie, qui l'incommodoit d'autant plus, que ſa Charge l'obligeoit de monter ſouvent à chéval, aiant emploié le fer & le feu pour s'en délivrer, parut jouir d'une ſanté parfaite l'espace d'un an après cette cure, quoiqu'enſuite aiant été attaqué d'une difficulté de reſpiration, il fut ſujet à de prodigieux vomiſſemens de ſang, qui aiant durés dix jours le coucherent dans le Tombeau. C'eſt pourquoi il étoit à propos de ſe rendre attentif, mais on ne découvrit rien dans cet espace de tems qui portat la moindre atteinte aux actions vitales & aux fonctions ordinaires du corps.

Une remarque qui nous paroit ici eſſentielle ; c'eſt que dans l'espace d'un an & demi il ne parut aucun changement dans ſa voix. Car l'aiant pleine, ſonore & flexible, le ſoin qu'il avoit pris de la cultiver par la muſique, le fit exceller dans cette ſcience ; il chantoit avec beaucoup d'agrément & de juſteſſe, & pouvoit étendre & pouſſer ſa voix ſans ſe faire la moindre peine, facilité qu'il conſerva toûjours ſans aucune altération, juſ-

jusqu'au moment où le mal qui fut le principe de sa mort commenca à se manifester.

Après la guérison de ses Hémorrhoïdes, & pendant l'espace du tems que nous avons marqué, son corps fut toûjours également flexible aux exercices de la promenade, de la course, ou de la dance, & sa santé parut si bien établie qu'il n'en ressentit jamais aucune douleur dans la Poitrine ou les Poûmons. Au contraire il eut été difficile de trouver un homme qui eut la Poitrine plus libre & plus forte.

Voilà mon cher Lecteur l'etat ou s'étoit trouvé notre Marquis depuis sa plus tendre jeunesse, & que parfaitement guéri de ses Hémorrhoïdes, il avoit joui depuis ce tems-là d'une santé parfaite & entiere je ne me suis étendu sur ce sujet, & n'ai taché de vous le représenter au naturel, qu'afin de vous donner lieu de réflechir, avant d'aller plus loin, quel mal il y auroit sujet de craindre pour un homme dans cet etat, & ce qu'on pouroit soupçonner, selon les principes de l'art, pouvoir lui être funeste dans la suite. Car j'ai toûjours crû que dans la de-

deſcription d'une maladie, où l'on veut ſuivre l'ordre Anatomique pour l'uſage des Médecins, il étoit eſſentiel d'examiner avec préciſion les diſpoſitions naturelles du corps, les maladies qui ſont arrivées, & les remédes qu'on a emploié, avec le régime de vie qui a été obſervé, avant de traiter de la derniere maladie qui s'eſt terminée à la mort. C'eſt ce qui juſtifie la premiere partie de cette hiſtoire qui ne paroitra inutile qu'à ceux qui ſont très-peu verſés dans l'étude de la Médecine, & qui croioient qu'on auroit pû l'omettre. Ces ſortes de Critiques ne raiſonnant pas toûjours juſte, leurs remarques ne m'ont point arrêté, & je continuë cette hiſtoire par la deſcription de la maladie la plus tragique & la plus extraordinaire.

Notre Marquis commenca à s'apercevoir dix mois & demi avant ſa mort que ſes forces diminuoient inſenſiblement & que ſa ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour, il commencoit à ſentir une douleur très-vive qui le tenoit depuis l'epaule gauche jusqu'à l'intérieur du Diaphragme, & qui s'étendant ſur la Poitrine de ce coté-là augmentoit ſes dou-

Après avoir ſouffert pendant plus d'une heure les peines les plus cruelles, elles redoublerent leur violence ſous la mamelle gauche, & ce fut alors qu'il commenca à ſe plaindre amérement & à s'écrier que ces douleurs devenoient intolérables, & qu'il ne pouvoit plus les exprimer ni les ſouffrir. Nôtre Malade déchiré nuit & jour & navré jusqu'à l'ame, faiſoit reſſentir à ceux qui entendoient ſes gemiſſemens & ſes plaintes le contrecoup de ſes douleurs, ne pouvant avoir aucun repos, ni placer ſon corps dans aucune ſituation commode. Un ſeul inſtant de tranquilité ne pouvoit interrompre le cours de ſes douleurs, obligé d'être ſur ſon ſéant dans ſon lit, aiant le corps courbé par devant en forme de cercle, & les coudes apuiés ſur des couſſins poſés ſur ſes cuiſſes, ce qui repréſente la plus triſte de toutes les poſitions où un corps puiſſe être placé. Cependant cette ſituation lui paroiſſoit la plus favorable, parceque quelques legers intervales de ſommeil aſſoupiſſoient ſa douleur, qui un inſtant après recommencoit avec plus de violence, & le replongeoit dans le même état.

La Maladie étoit parvenuë à ce période, lorsque Mr. le Comte de *Wassenaer* seigneur de *Twikel*, qui releve l'éclat de sa naissance par une sagesse profonde & un cercle de vertus qui font l'ornement de sa conduite, me pria de la maniere la plus douce & la plus affable de conférer au plutôt avec le Médecin ordinaire, dans la crainte que le malade ne succombat sous la violence de ses douleurs.

Lorsque nous eumes commencés la consulte de cette maladie, le très-savant Mr. Jacob de Bie qui joint à une science profonde une expérience consommée, nous raporta toutes les circonstances que j'ai marqué ci-dessus, les differens remédes qu'on avoit emploié, & les moiens dont on s'étoit servi pour procurer du soulagement au malade, ajoutant qu'il voioit avec douleur que tous les remédes avoient étés inutiles, puisque le mal avoit toûjours augmenté, desorte que toutes les réflections que nous fimes alors, furent incapables de nous découvrir la nature du mal, ni l'endroit positif ou il s'étoit ataché. Le savant Medecin Mr. de Bie, voiant que le malade jettoit une pituite crasse & épaisse, crût qu'il y avoit

avoit un abcès caché dans le côté du Poûmon, & ce ſentiment étoit probable, quoiqu'on ne pût ſe convaincre qu'un mal de cette nature fut le principe des douleurs que reſſentoit le malade, toutes les autres parties paroiſſant ſaines, & le corps n'étant affligé que par les maux que produiſoient au dehors ces ſymptomes irréguliers. Aiant été prié de dire mon ſentiment ſur un ſujet ſi extraordinaire, après avoir rapellé toutes mes penſées a la contemplation d'un mal de cette nature, je répondis, que je ne ſavois que juger dans un cas dont la lecture & l'expérience ne m'avoient jamais fourni aucun exemple; qu'au reſte tous les ſymptomes ſembloient dénoter que les parties qui ſervent à dilater la Poitrine, n'avoient point la liberté de ſe mouvoir, que leur donnent ordinairement les muſcles, ce qui formoit une contraction qui empêchoit leurs fonctions naturelles; que de cette oppoſition naiſſoient ces douleurs ſi vives accompagnées d'une difficulté de reſpirer qui faiſoit craindre à tout moment la ſuffocation. Ce ſentiment aiant paru conforme à la nature du mal, nous fumes d'avis de faire bouillir des Emol-

liens, de les enfermer dans des Draps de laine, & de les appliquer sur la partie affligée, en couvrant tout ce qui peut contribuer à la respiration savoir les côtes, les cartilages qui s'y raportent & le sternum, afin d'entretenir la Poitrine par le moien de ces fomentations dans une espece de bain qui en rechauffat toutes les parties, je crus que si on lui faisoit prendre des potions émollientes, elles soulageroient l'intérieur, qu'il faudroit même les réitérer souvent & en assés grande abondance, ajoutant qu'il ne devoit vivre que de lait, de bouillon & d'herbes les plus douces en très petite quantité & en prendre souvent, aiant soin de le faire couvrir, afin que cette vapeur tiede pût s'insinuer dans les Poûmons par la voie de la respiration. Voila mon cher Lecteur tout ce que la méditation la plus attentive pouvoit fournir à l'esprit pour procurer quelque soulagement au malade. Toutes ces choses qui étoient très bonnes en elles mêmes, aiant étés fidellement executées, il se trouva si soulagé par ces fomentations, & elles eurent un si heureux succès, que l'espérance commençoit à revivre; les douleurs qui avoient

étés

étés ſi cruelles commencerent à s'adoucir & ne furent jamais ſi violentes, le malade repoſoit ſans inquiétude & avec une tranquilité parfaite : mais que ces eſpérances furent vaines, & cette joie courte & de peu de durée! Une toux violente ſurvint enſuite qui fatiguoit le malade nuit & jour, & n'arrachoit de la poitrine après de violens efforts que des flegmes gluans que l'eau ne pouvoit diſſoudre ſans qu'on pût adoucir ſa violence par les liqueurs les plus onctueuſes ; lorsqu'on croioit l'avoir aſſoupie par le moien de l'Opium elle recommencoit avec plus de force ; le malade ſe trouvoit quelquefois pret à ſuffoquer & hors de lui-même, & enſuite redoublant ſes efforts en relevant la tête & retirant la poitrine ; il faiſoit rentrer l'air dans ſes Poûmons avec un bruit affreux ſemblable à celui que fait un homme enroué, & que l'on pouvoit parfaitement comparer au cri du Butor plus affreux que le mugiſſement d'un Boeuf ſelon les Naturaliſtes. Un inſtant après il reſpiroit plus librement, quoique ces intervales qui ont durés jusqu'à la mort ne lui aient jamais laiſſés un ſeul inſtant pour pouvoir être couché ſur

dos, ſur le côté, ou dans quelqu'autre ſituation commode; la moindre inflection du corps lui ôtant la reſpiration, & donnant lieu de craindre à ceux qui étoient préſens qu'elle ne lui ôtat la vie. Il étoit dont contraint d'être aſſis nuit & jour, aiant le corps droit, le cou tendu & la tête levée. Lorsque fatigué d'une ſituation ſi génante, il faiſoit le moindre mouvement pour ſe ſoulager, ſes douleurs recommencoient avec plus de violence, ſon viſage pâle & livide ſe changeoit en une couleur noirâtre, ſes veines s'enfloient, ſes yeux étincellans repréſentoient un homme à qui on arrachoit la vie en lui ôtant la reſpiration. Il ne pouvoit repoſer qu'étant aſſis, & alors on entendoit dans la gorge un ſon enroüé, dont le moindre effort faiſoit revivre les douleurs avec plus de violence; ce qui nous fit connoitre que lorsqu'il prononcoit quelques paroles, il en réſultoit d'auſſi triſtes effects. Ce qui nous étonnoit au milieu de ces cruelles douleurs qui dechiroient le corps, c'eſt que le battement de l'artere étoit toûjours fort & régulier, n'étant ni trop élevé, ni trop foible, mais ſuffiſant pour entretenir & con-

conſerver la chaleur naturelle. Il eſt vrai que quelques jours avant la mort, le pouls changea & devint convulſif ou intermittant. Il fut dans ce triſte état juſqu'au 9. Juillet agité par de cruels & funeſtes ſymptomes, qui enerverent ſes forces l'espace d'un mois entier, ſans avoir aucun ſoulagement excepté quelquefois une petite heure. Chaque jour redoubloit ſes peines dont la violence paroiſſoit ſur ſon viſage dans l'état où nous l'avons repréſenté. La preſſion qu'il ſentoit vers le diaphragme lui fit croire qu'il y avoit des vents engouffrés dans les hipocondres, & qui occupoient la capacité de cette partie; c'eſt pourquoi il pria les Médecins de lui procurer les remédes qu'ils connoitroient les plus propres à les evacuer, ajoutant qu'il ſeroit facile de le guérir ſi l'on pouvoit ôter le principe de ſon mal. Ce qui le fortifioit dans cette penſée, c'eſt qu'il avoit une faim qui lui faiſoit dévorer les alimens dont il auroit pris une trop grande quantité, ſi ceux qui étoient autour de lui ne l'en euſſent empêchés, quoiqu'après avoir mangé, il reſſentit de cruelles douleurs. Huit jours avant ſa mort, il

s'aperçut que ſes Hémorrhoïdes commencoient à fluer & il en eut une joie incroiable ſe perſuadant que ſa guériſon dépendoit de là; il avoit demandé avec ardeur aux Medecins de les exciter par le ſecours de leur art, & quoiqu'on lui eut appliqué des fomentations pour cet effet, il ſe plaignoit de leurs négligence croiant qu'ils n'avoient pas emploiés tous leurs ſoins pour réouvrir ces conduits. Le ſeptiéme de Juillet il jetta une aſſès grande quantité de ſang, qui étoit caillé, & ſéparé en pluſieurs grumeaux, le jour ſuivant il eut une pareille evacuation & ſe ſentit très ſoulagé, puisqu'avec le ſecours de ceux qui le ſoutenoient, il fut en état de faire quelques pas dans ſa chambre, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems; mais il eut ce jour la une faim inſatiable, deſorte qu'il mangea de pluſieurs mets différens, ſans crainte d'être ſuffoqué & ſans reſſentir aucune douleur intérieure; Il ſoupa bien & parut fort gai ſe voiant en état de faire, ce qui ne lui avoit pas été permis depuis pluſieurs ſemaines, pendant lesqu'elles il n'avoit ôſé avaller un once de bouillon ſans ſe mettre en danger de perdre la reſpira-

ſpiration & d'étouffer. Enfin le 9. Juillet le ſavant Mr. Samuel du Ry Docteur en Médecine & très excellent praticien qui avoit toûjours pris un ſoin particulier de nôtre Malade, l'étant allé voir, le trouva à deux doigts de la mort après avoir paſſé une des plus cruelles nuits qu'il eut eu depuis le commencement de ſa maladie. L'oppreſſion étoit redoublée; Il le vit à dix heures du matin aſſis ſur ſon lit, & presque ſuffoqué, le viſage & le cou étoient prodigieuſement enflés, les yeux ſi gros qu'il lui ſortoient preſque de la tête, & une couleur pâle, livide & mortelle. L'eſprit ſain, la voix forte, faiſant à ſon Médecin le détail circonſtancié de ce qu'il avoit ſouffert pendant la nuit, & du danger où il s'étoit trouvé de mourir à chaque inſtant. Il le prioit enſuite de lui faire ouvrir la veine, & le Médecin l'aiant refuſé, il lui dit, vous voulés donc me laiſſer mourir ſans ſecours! Au contraire lui repondit-il, je croirois avancer vôtre mort, en vous accordant ce que vous demandés, & ce qui ne m'eſt pas permis. Dans le même inſtant la difficulté de la reſpiration augmentoit de plus en plus,

& il paroiſſoit ſur le point détouffer, quoiqu'alors il commendat à un de ſes Domeſtiques de lui préparer un bouillon. Il redoubloit ſes efforts pour ravoir ſon ſouffle, & la violence qu'il ſe faiſoit parut ſur ſon viſage, qui devint ſemblable à celui d'un More, conjurant ſa femme de prier Dieu pour lui, & ne pouvant plus reſpirer, il mourut ſa tête demeurant panchée ſur ſa Poitrine, il demeura aſſis ſur ſon lit juſqu'à ce qu'après ſa mort on le mit dans une autre ſituation.

Mr. du Ry me vint trouver auſſitôt, & me fit un détail de tout ce qui s'étoit paſſé à ſa mort, aiant coûtume de conférer tous les jours avec moi ſur cette maladie, & d'agir de concert enſemble, nous demandames permiſſion d'ouvrir le corps pour connoitre le principe & la cauſe d'une maladie ſi extraordinaire, & qui avoit produit de ſi funeſtes effects. Nous obtimmes de cette illuſtre famille, ce que nous avions demandés, deſorteque l'ouverture fut fixée au lendemain. Pendant ce tems-là je rappellai toutes mes penſées à la méditation de cette hiſtoire, & je réflechiſſois ſur toutes les circonſtances de cette maladie pour dé-

découvrir le principe de tant de maux compliqués dans un même ſujet, tachant de prévoir ce que je pourois trouver d'extraordinaire en ouvrant le corps, & qu'elle ſeroit la principale partie affligée; mais O Médecins, j'avouë ingenument que toutes mes réflections me laiſſerent dans la même incertitude. Vous mon cher Lecteur ſi vous concevés toute l'importance de ce ſujet, je vous prie avant d'aller plus loin de réfléchir ſur ce qui a précédé, médités avec attention ſi vous ne pouriés point prévoir par le récit de toutes ces circonſtances, ce qui paroitra dans la ſuite par l'ouverture du corps.

Le lendemain, le Docteur du Ry, le Chirurgien Porcher & moi, nous diſpoſames à ouvrir le corps en préſence de Mr. Arman Hardy de Vique oncle du deffunct, je commencai d'abord ſelon ma coûtume par l'examen, extérieur du corps, le viſitant de tous cotés ſans y découvrir ni tache ni aucun déffaut, qui dénotat qu'il eut été malade, puis qu'au contraire tout ſembloit marquer une ſanté parfaite, je n'apercus aucune marque de tumeur, d'enflure, de couleur étrangere, de dureté qui donnat lieu de ſoup-

connet quelque malignité cachée ; & l'aiant examiné partout, je fus d'autant plus ſurpris que je croiois devoir trouver quelque choſe d'extraordinaire vers les hipocondres, je fis remarquer à ceux qui étoient préſens l'embonpoint de ce corps qui paroiſſoit fraix, ſain & charnu après une ſi longue diette, & avoir ſouffert des douleurs ſi vives qui ne l'avoient ni amaigri ni deſſeiché, les priant cependant d'obſerver que le ventre étoit fort élevé, quoique d'une maniere égale, & que ſa tenſion paroiſſoit molle & facile à comprimer.

Cette enflure étoit ſemblable à celle d'un homme qui ſe porte bien, mais qui auroit trop mangé, ce qui me fit croire qu'il y avoit quelque cauſe particuliere & cachée qui produiſoit cette tumeur, qu'on ne pouvoit pas attribuer aux alimens qu'il avoit pris.

Après ces remarques, je fis une legere inciſion dans la peau commencant à la premiere côte droite, que je continuai juſqu'à l'endroit où l'extrémité des Os des côtes ſe joignent aux cartilages, & nous n'apercumes rien que ce qui a coutûme de ſe trouver dans un corps ſain, qui eſt gras

&

& replet ; aiant perce l'epiderme, la chair & ſeparé les Os des cartilages, j'ouvris avec toute la dextérité dont je fus capable la membrane, qui envelope la Poitrine dans cet endroit, & à peine l'inciſion fut elle faite, que je fus ſurpris de voir ſortir avec impétuoſité de cette partie une eſpece de liqueur claire, de couleur jaune, & fort abondante qui paroiſſoit avoir été comprimée, je reflechiſſois ſur cette circonſtance pour découvrir ſi l'hidropiſie preſſant la Poitrine, & reſerrant la reſpiration n'avoit point été la cauſe de tant de maux. Après avoir deſſeiché cette partie avec des éponges, & avoir ôté toute la liqueur dont je viens de parler, je continuai l'ouverture de cette membrane dont il ſortit beaucoup d'eau qui ſe répandoit d'elle même ſans aucune violence, au lieu qu'aiant été reſervée par les parties qui la comprimoient, elle étoit ſortie d'abord avec force. Regardant à travers cette inciſion qui étoit fort étroite, la Poitrine paroiſſoit remplie d'eau, mais aiant gliſſé le doigt dans l'ouverture, l'on ſentoit que le poûmon droit étoit déplacé, & elevé ſur la membrane ſupérieure de la Poitrine, qu'il

étoit considérablement augmenté le long des côtes supérieures & de leurs cartilages, & s'y étoit fixé, je ne voulus pas continuer l'incision de cette partie de la Poitrine avant d'avoir examiné l'autre; dans laquelle je fis les mêmes sections que j'avois fait du coté droit, il ne parut point d'eau, mais sous la synchondrose des côtes je trouvai le poûmon gauche, ataché à la membrane qui l'environne avec une prodigieuse étendue depuis la partie superieure de la Poitrine jusqu'au Diaphragme, desorte qu'on pouvoit sentir avec le doigt qu'il étoit adhérent depuis le conduit de la gorge proche le côté, jusqu'à la partie convexe du diaphragme.

Après avoir fait remarquer à ceux qui étoient présens, ce que je viens de raporte, je crus que le moien le plus facile d'avoir sur ce sujet une pleine & entiere conviction, c'étoit d'ouvrir la Poitrine sans déranger aucune de ses parties, je détachai donc le sternum après l'avoir séparé des cartilages & des ligamens qui s'y joignent, & je le tirai de la membrane qui l'environne des deux côtés de la Poitrine, & qui se joint au Pericarde &

au

au Médiaſtin, je tachai à ſéparer le ſternum du diaphragme & de tous les cartilages ſans qu'aucune partie fut offencée, afin qu'après avoir levé le ſternum, il fut facile de regarder dans la Poitrine.

La premiere choſe qui me ſurprit alors, fut de voir que la membrane qui eſt ſous les cartilages des côtes, paroiſſoit couvrir une maſſe fort étendue, & d'une nature differente de celle du Poûmon, qui eſt ordinairement placé dans cet endroit & qui y flotte, ce qui m'obligea d'avertir ceux qui étoient préſens qu'il paroiſſoit ici quelque choſe de fort ſingulier, ſans pouvoir déterminer préciſement ce qu'il y avoit. Aiant inſinué le doigt dans cette petite inciſion que j'avois fait auparavant, je s'eparai & j'ouvris très doucement la membrane par le moien de laqu'elle ce corps étranger ſembloit s'être inſinué, & avoir pris ſon accroiſſement ſous les envelopes des cartilages & du ſternum; & après avoir fait cette ouverture de chaque côté autant qu'il me fut poſſible, je ſéparai tout a fait le ſternum du diaphragme, le faiſant élever en haut en le tenant par la partie inférieure, pendant que je detachai la membrane celluleuſe

qui

qui y tenoit, & alors je renverſai ſur le viſage du deffunct qui étoit couvert l'Os du ſternum avec les cartilages des côtes. On pouvoit alors regarder l'intérieur de la Poitrine, qui depuis le conduit de la gorge jusqu'au diaphragme paroiſſoit remplie d'un corps de couleur blanche qui ne marquoit rien de vicié, ſinon qu'au milieu de ſa ſuperficie, on voioit un petit abces qui ſembloit adhérant au ſternum, duquel il ſortoit une matiere liquide, couleur de lait & gluante, quoiqu'il n'y eut point de pus, je montrai ce nouveau prodige à ceux qui étoient là ſans que perſonne en pénétrat la cauſe. Aiant touché cette ſuperficie de tous côtés, je trouvai une maſſe ſolide aſſés dure & qui étoit égale partout. Elle prenoit depuis le haut de la concavité de la Poitrine, deſorteque s'étant accrue juſqu'au conduit de la gorge, deſcendant par devant juſqu'au ſternum & par derriere juſqu'au médiaſtin, elle occupoit toute cette capacité de la Poitrine s'étant élargie vers les côtes de plus de quatre grands pouces. Cette maſſe paroiſſoit égale en bas quoique plus étendue, & ſembloit tenir depuis les vertebres juſqu'au diaphragme

phragme ou elle occupoit un eſpace plus conſiderable ; mais l'aiant examinés dans la ſuite avec plus d'attention, il parût que le péricarde avec le cœur & ſes plus gros vaiſſeaux l'avoient écartés par derriere, & qu'elle avoit laiſſé une partie du Diaphragme dans ſon état naturel. Vous pouvés penſer mon cher Lecteur de quel effroi nous fumes ſaiſis, de voir & de toucher un corps informe & d'une grandeur ſi prodigieuſe, qui occupoit dans ce lieu la place des parties nobles. Aiant continué nos Obſervations, nous découvrimes que cette maſſe étoit beaucoup plus groſſe du côté gauche que de l'autre ; car elle étoit tellement répanduë dans la partie gauche de la Poitrine, qu'elle l'occupoit preſque toute entiere, ce qui avoit ſi fort comprimé les lobes de Poûmons, en les ſerrant contre les membranes qui les envelopent, qu'il étoit impoſſible que l'air ou le ſang puſſent y paſſer ; compreſſion qui avoit joint cette maſſe, à la membrane deſorteque les lobes des Poûmons ſe trouvoient adhérens partout, puisque tout paroiſſoit joint enſemble juſqu'au Diaphragme.

Nous commençames alors à connoitre le

le principe & l'origine du mal, & nous vimes qu'il s'etoit d'abord étendu depuis la Poitrine jusqu'à l'épaule gauche, & que par cette extenſion déchirant les membranes, il avoit produit les douleurs les plus violentes & les plus cruelles.

Il eſt vrai que la tumeur s'étoit étenduë du côté droit de la Poitrine, quoique dans la preſſion des Poûmons, elle eut encore laiſſé quelque paſſage libre pour la reſpiration, le cœur ſe trouvant même repouſſé avec les Poûmons & les gros vaiſſeaux qui en ſortent. Or cette tumeur comprimant avec plus de force les lobes des Poûmons dans la partie ſupérieure, où ils ſont plus étroits qu'en bas, où ils ſe trouvent plus étendus, il falloit que la reſpiration vint de la partie inferieure de la Poitrine, & que l'air paſſant par les conduits ſupérieurs, qui ſe trouvoient comprimés, fit des efforts incroiables pour s'introduire dans les lobes du côté droit, qui fourniſſoient encore quelque peu de reſpiration & de circulation de ſang, d'où l'on voit que l'air ſortant avec force & heurtant contre les cartilages qui ſe trouvoient comprimés produiſoit le ſon rauque dont nous avons par-

parlés dans la deſcription de ſa maladie. Les lobes droits des Poûmons avec leurs membranes ne s'étoient accrus que dans la partie ſuperieure, au lieu que de l'autre côté s'étant unis & pour ainſi dire confondus avec la maſſe, ils ne pouvoient plus faire aucune fonction. Nous tachames enſuite de ſéparer cette maſſe de toutes les parties auxqu'elles elle s'étoit jointe en ſe formant, ce qu'il fut près-qu'impoſſible d'exécuter autour du pericarde, des poûmons & des gros vaiſſeaux, qui étant mêlés & confondus enſemble jettoient par la moindre inciſion qui les offenſoit, une quantité prodigieuſe de ſang. Après avoir ſéparés en gros cette maſſe & l'avoir mis dans une balance, nous trouvames qu'elle peſoit ſix livres & neuf onces ce qui paroiſſoit très peu en conſidérant ſa grandeur & ſon étenduë. Tout ce corps étoit blanc comme du ſuif fondu, & lorsqu'on y faiſoit quelqu'inciſion, il en ſortoit en très petite quantité une eſpece de liqueur lactée. Au reſte l'on y pouvoit diſtinguer un corps opaque & ſolide ou il ne paroiſſoit aucun vaiſſeau, excepté ceux avec leſquels il étoit cru. Il n'y avoit point d'au-

d'autre membrane que celle qui paroiſſoit au dehors, & l'aiant preſſée entre mes doigts, il en ſortoit une liqueur graſſe ſemblable à l'huile. C'eſt pourquoi l'on peut dire que c'étoit un véritable Stéatome, c'eſt-à-dire une eſpece de tumeur qui ne change pas la couleur naturelle de la Peau, & qui renferme une liqueur ſemblable à du ſuif. Il y a long-tems que le célèbre Ruyſch a démontré par une expérience ſenſible que la graiſſe étant trop abondante peut produire cet effet, & s'inſinueur à travers les membranes pour former un pareil dépôt, qui devenant dans la ſuite plus conſidérable produira une maſſe d'une grandeur enorme; cependant quelque maſſe que produiſent les Stéatomes, lorsqu'on les met dans une poële ſur un petit feu, elle ſe liquefient ſans quitter une petite membrane qui les envelope.

Rien ne nous parut plus étonnant que de voir toutes les parties nobles deplacées, parceque cette maſſe qui peſoit près de ſept livres empliſſant la capacité de la Poitrine, & s'étendant juſqu'aux Os, le Diaphragme ſe trouvoit comprimé dans la cavité du Péritoine ce qui cauſoit l'enflure

flure & la tumeur que nous avions remarqué au ventre avant d'y faire aucune inciſion. Le pericarde qui eſt contigu au diaphragme ſe trouvoit comprimé avec le cœur, & étoit hors de ſa place naturelle, car la partie du diaphragme qui joint le péricarde, ſe trouvoit pouſſée en bas à la hauteur du nombril avec le cœur qui y étoit renfermé ; la pleure étoit éloignée de l'endroit qu'elle a coûtume d'occuper, & l'on voioit les gros vaiſſeaux qui ſortent du péricarde dans le même éloignement. A l'égard des poûmons, nous avons marqué ci-deſſus la ſituation où ils ſe trouvoient.

Aiant trouvé par l'ouverture de la Poitrine tant de ſujets d'étonnement & capables d'effraier, il nous fut facile de connoitre le principe de tous les ſymptomes qui avoient parus dans le cours de la maladie ſans en excepter un ſeul, auſſi bien que la cauſe inévitable de la mort, deſorte que nous ne crumes pas devoir faire de nouvelles inciſions ſur le corps. Vous voiés ici un nouvel exemple de la fragilité humaine, & des accidens funeſtes auxquels l'homme ſe trouve expoſé, puiſqu'une humeur douce, graſſe qui paroiſ-

ſoit

ſoit incapable de nuire, n'aiant d'autres d'effauts que d'être trop abondante & trop comprimée, peut produire de ſi tragiques effets, de ſi vives douleurs & la mort même. Vous voiés par là que toutes les fois qu'il paroit des ſymptomes violens, extraordinaires & irréguliers qui ne peuvent s'appliquer à aucune maladie connuë, il faut ſe perſuader qu'il y a quelque cauſe maligne & cachée, qui ſe préſentera peut-être à ceux qui auront étudies les cas particuliers raportés par les Anatomiſtes, & pourra produire dans la ſuite un ſentiment probable.

Qu'il ſeroit â ſouhaiter que les Médecins s'appliquaſſent à éxaminer l'origine de ce mal, lorsqu'il commence à ſe former; & qu'alors ils trouvaſſent quelque moien efficace pout empêcher cette graiſſe de ſe répandre, de ſe coaguler & former un dépôt dans quelqu'endroit du corps, l'on pouroit eſpérer que la connoiſſance du mal ſeroit infailliblement ſuivie de la guériſon; car ces ſortes de dépôts étant une fois formés, ne peuvent être diſſous, ni ôtés par aucun art, à moins d'avoir un ſécret particulier ſur ce ſujet, ce qui n'a point encore paru. Il

eſt

eſt certain que jusqu'ici je n'ai point encore découvert de remédes par le moien desquels une graiſſe qui commence à ſe répandre & à ſe concentrer dans un endroit, pour y former dans la ſuite une tumeur conſidérable, puiſſe être arrêtée dans ſon cours, ni qu'on puiſſe empêcher que croiſſant chaque jour, elle ne puiſſe devenir une maſſe prodigieuſe. Si nous voions que les Stéatomes qui ſe forment ſous la peau, & qui pouvant être touchés, ſemblent devoir être guéris par les Opérations de la Chirurgie, deviennent cependant incurables, ſans qu'on puiſſe les empêcher de croitre, que doit on penſer de ceux qui ſont internes. C'eſt pourquoi lorsque j'entens des Perſonnes ſe venter de pouvoir faire de pareilles cures, je voudrois qu'ils en fourniſſent les preuves en guériſſant par des remédes efficaces les Scirrhes, les Cancers, les Carcinomes, les Mélicérides, les Athéromes, & les Stéatomes qui paroiſſent à l'extérieur; car les perſonnes les plus ſages & les plus ſenſées avoüent avec douleur, que ces ſortes de guériſons ſont impoſſibles.

Mais mon cher Lecteur avant de finir, per-

permettés que je vous demande, ſi vous croiés que la guériſon des Hémorrhoïdes a été la premiere & la principale cauſe d'une maladie ſi funeſte; car cette guériſon aiant arrêté le cours des humeurs, & le ſang qui fluoit avec abondance par ce moïen, l'on pouroit croire que c'eſt ce qui a contribué à former le dépôt, ce qui a donné lieu à la tumeur, qui s'étant augmentée dans la ſuite, a produit cette maſſe, & ce qui ſembleroit apuier ce ſentiment, c'eſt que nous n'avons point d'exemples d'une pareille maladie, l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, c'eſt qu'il eſt très rare que la guériſon des Hémorrhoïdes produiſe un Stéatome, principalement lorsqu'elles n'ont point étés guéries par le fer & le feu, par des aſtringens ou des ligamens forcés, mais par des remédes doux & ſimples, & qu'après la guériſon, il n'a paru aucun ſigne d'inégalité dans les humeurs, cependant je laiſſe à chaqu'un la liberté de réflechir ſur ce ſujet, & d'en dire ſon ſentiment; Il ſuffit que j'aie décrit & raporté cette maladie comme elle eſt arrivée.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

ANgine. *Ce que c'eſt.* 1. *Ses définitions, diviſions, & ſubdiviſions.* 2 & 3. *Sa cauſe interne* 3. *Ses cauſes externes.* 4. *Simptomes de cette maladie* 5. & ſuiv. *Sa cure.* 10. *Remédes.* 11. & ſuiv.

Apétit. (*l'*) *Ce que c'eſt.* 243. *Ce qui le cauſe.* 244. *Comment il ſe déprave.* 254.

Aſthme. *Ce que c'eſt, & ſes eſpéces.* 19. *Ses diviſions.* 20. *Ses cauſes.* 23. & ſuiv. *Ses ſignes.* 40. *Pronoſtic de cette maladie.* 44. *Maniére de la traiter* 45. & ſuiv. *Remédes.* 47. & ſuiv. *Régime.* 53.

Avortement. *Ce qui le précéde.* 375. *Sa cauſe* 376. *Ses ſuites.* ibid. *Sa cure.* ibid.

B.

BUbon Vénérien. *Ce que c'eſt.* 409. *En quoi diférent du Bubon peſtilentiel.* ibid.

ibid. *Cure, & Remédes.* 410.

C.

CArnosité. *Ce que c'eſt.* 420. *Sa cauſe* ibid. *Ses ſignes.* 421. *Ses ſuites.* 23. *Remédes.* 424.
Chancre. *Ce que c'eſt.* 412. *Ses ſuites.* 413. *Sa guériſon.* ibid.
Charbon. *Ses noms.* 429. *Sa cauſe.* ibid. *Son origine.* 430. *Ses ſignes.* 432. *Ses ſuites.* 434. *Maniére de traiter cette maladie.* ibid. & ſuiv.
Chaudepiſſe. *Voyez* Gonorrhée.
Chloroſis. *Ce que c'eſt.* 308. *Cauſes de cette maladie.* ibid. *Ses ſimptomes.* 310. *Ses effets & ſes ſuites.* 313. *Remédes pour la guérir.* ibid. & ſuiv.
Chute de la Matrice. *Sa cauſe.* 365. *Ses ſignes.* 366. *Sa guériſon.* ibid.
Coction bleſſée. *Ce que c'eſt que la Coction.* 259. *Conditions pour la rendre bonne.* 260. *Cauſes de la mauvaiſe Coction.* ibid. *Cauſes externes.* 262. & ſuiv. *Ses ſignes.* 271.
Colique Néphrétique. *Ce que c'eſt.* 442. *Ses cauſes.* 443. *Ses ſignes.* ibid. *Ses ſuites.* 445. *Sa cure.* 446.

D.

DEgout. *Ce que c'eſt.* 243. *Ses cauſes.* 247. *Ses ſignes.* 250. *Pronoſtic.* 251. *Cure.* 252.
Diabéte. *Comment ſe produit cette maladie.* 279. *Sa définition.* 281. *Sa cauſe.* ibid. *Ses eſpéces.* 284. *Ses ſignes.* 286. *Ses cauſes évidentes.* 288. *Pronoſtic.* ibid. *Sa cure* 289. *Remédes.* 290.

E.

EMpiéme. *Signification de ce terme.* 103. *Cauſes antécédentes de cette maladie.* 104. *Ses ſignes.* 106. & ſuiv. *Pronoſtic.* 114. *Maniére de traiter cette maladie.* 116. *Régime, & Rémedes.* 119. & ſuiv.

F.

FAim Canine. *Ce qui produit cette maladie.* 254. *Sa cauſe conjointe.* 255. *Ses ſignes.* 257. *Pronoſtic.* 259.
Fleurs Blanches. *Leurs eſpéces diférentes.* 330. *Leurs cauſes.* 331. *Dificultez de connoitre cette maladie.* ibid. *Ses ſuites.* 332.

332. *Remédes.* 333.
Flux Périodique immodéré. *Ses cauſes.* 324. *Ses effets.* 325. *Remédes* 326. & ſuiv.
Fureur utérine. *Sa définition.* 336. *Sa cauſe.* ibid. *Sa guériſon.* 337.

G.

GOnorrhée. *Ce que c'eſt.* 398. *Ses effets.* 399. *Sa cure.* 400. & ſuiv.

H.

HEmoptiſie. *Signification de ce mot.* 144. *Cauſes internes de cette maladie.* 145. *Cauſes externes.* 146. *Ses ſignes.* 154. *Pronoſtic.* 156. *Maniére de traiter cette maladie.* 158. *Remédes.* 159. & ſuiv.
Hidropiſie de la Matrice. *Ses eſpéces.* 361. *Comment elles ſe diſtinguent.* 363. *Ses effets, & ſa cure.* 364.
Hidropiſie de Poitrine. *Ce que c'eſt* 128. *Comment elle ſe forme.* ibid. *Ses ſignes.* 133. *Pronoſtic.* 136. *Méthode de traiter cette maladie.* 137. *Remédes.* 138. & ſuiv. *Régime.* 162.

Hiſ-

Hiſtoire d'une maladie, qui n'a point été écrite par Mr. Boerhaave 465.

—— *également rare & cruelle par le même* 515.

Hoquet. *Ce que c'eſt.* 292. *Sa cauſe immediate.* ibid. *Où commence cette maladie.* 293. *Pronoſtic.* 294. *Erreur de la plûpart des Médecins à ce ſujet.* ibid. *Sa cure.* 298.

I.

INflammation de la Matrice. *Ce que c'eſt.* 353. *Ses cauſes.* ibid. *Ses ſignes.* 354. *Ses ſuites.* ibid. *Ses effets.* 356. *Cure.* ibid.

L.

LYenterie. *Définition de cette maladie.* 272. *Ses cauſes.* 273. & ſuiv. *Ses ſignes.* 277. *Pronoſtic.* ibid. *Cure.* 278.

N.

NAuſée. *Sa definition.* 300. *Ce qui la produit.* ibid.

TABLE

P.

Pâles Couleurs. *Voyez* Chlorosis.
Palpitation de Cœur. *Ce que c'est* : & *sa cause*. 230. & suiv. *Ses signes*. 236. *Pronostic*. 237. *Cure*. ibid. *Remédes*. 238.
Paraphymosis. *Ce que c'est*. 416. *Sa cause*. 417. *Sa cure*. ibid.
Passion Hystérique. *Erreurs des Anciens au sujet de cette maladie*. 340. *Ce que c'est*. 341. *Sa cause*: 342. *Ses simptomes*. ibid. *Ses diférences de l'Apoplexie & de la Sincope*. 345. *Ses suites*. 347. *Sa guérison*. ibid.
Péripneumonie. *Cause antécédente de la Pleuréſie*. 55. *Ce que c'est*. 82. *Ses simptomes*. ibid. *Ses signes*. 87. *Autres simptomes*. 88. *Ses causes évidentes*. 91. *Pronostic*. 93. *Ses suites dangereuses*. 95. *Méthode de traiter cette maladie*. 99. *Remédes*. 101. & suiv.
Petite Vérole. *Sa cause*. 450. *En quoi elle consiste*. 451. *Ses accidens*. 453. *Ses suites*. 455. *Erreur des Anciens sur la cure de cette maladie*. 456. *Maniére de la traiter*. ibid. & suiv.

Phthi-

Phthiſie. *Ce que c'eſt.* 163. *Sa cauſe la plus ordinaire.* 164. & ſuiv. *Ses cauſes évidentes.* 171. & ſuiv. *Ses ſignes.* 181. & ſuiv. *Pronoſtic.* 190. *Maniére de traiter cette maladie.* 192. & ſuiv. *Remédes.* 198.

Phymoſis. *Ce que c'eſt.* 416. *Sa cauſe.* 417. *Sa guériſon.* ibid.

Pleuréſie. *Ce que c'eſt.* 55. *Ses ſignes.* ibid. *Erreur des Anciens à ce ſujet.* 57. *Ses cauſes éloignées & évidentes.* 64. *Fauſſe Pleuréſie.* 67. *Ses ſimptomes.* ibid. *Pronoſtic de la Pleuréſie.* 69. *Ses ſuites.* ibid. *Méthode de traiter cette maladie.* 71. & ſuiv. *Regime, & Remédes.* 76. & ſuiv.

Porreau. *Ce que c'eſt.* 415. *Sa guériſon.* ibid.

Poulin. *Voyez* Bubon Vénérien.

R.

REmédes *Contre l'Angine.* 11. & ſuiv.

——— *Contre l'Aſthme.* 47. & ſuiv.

——— *Contre la Pleuréſie.* 76. & ſuiv.

——— *Contre la Péripneumonie.* 101. & ſuiv.

——— *Contre l'Empiéme.* 120. & ſuiv.

——— *Contre l'Hidropiſie de Poitrine.* 138. & ſuiv.

——— *Contre l'Hémoptiſie.* 159. & ſuiv.
——— *Contre la Phthiſie.* 198. & ſuiv.
——— *Contre la Sincope.* 227.
——— *Contre la Palpitation de Cœur* 238.
——— *Contre le Dégoût.* 253.
——— *Contre le Diabéte.* 290.
——— *Contre le Hoquet.* 298.
——— *Contre les Pâles Couleurs.* 313. & ſuiv.
——— *Contre le Flux Périodique immodéré.* 326.
——— *Contre les Fleurs Blanches.* 333.
——— *Contre la Paſſion Hyſtérique.* 347. & ſuiv.
——— *Contre l'Inflammation de la Matrice.* 356. & ſuiv.
——— *Contre l'Avortement.* 376.
——— *Contre la Vérole.* 385. & ſuiv.
——— *Contre la Gonorrhée.* 400. & ſuiv.
——— *Contre le Bubon Vénérien.* 410.
——— *Contre le Chancre.* 413.
——— *Contre les Verrues & Porreaux.* 415.
——— *Contre les Carnoſitez.* 425. & ſuiv.
——— *Contre le Charbon.* 434. & ſuiv.
——— *Contre la Colique Néphrétique.* 446.

S.

SIncope. *Sa définition.* 202. *En quoi cette maladie difére de l'Apoplexie.* 203. & ſuiv. *Cauſe de la Sincope.* 211. *Cauſes évidentes.* 212. & ſuiv. *Signes.* 221. *Pronoſtic.* 225. *Cure.* ibid. *Remédes.* 227.

Supreſſion des Mois *Signes de cette maladie.* 317. *Ses cauſes.* 320. *Ses effets & ſes ſuites.* 323. *Cure.* ibid.

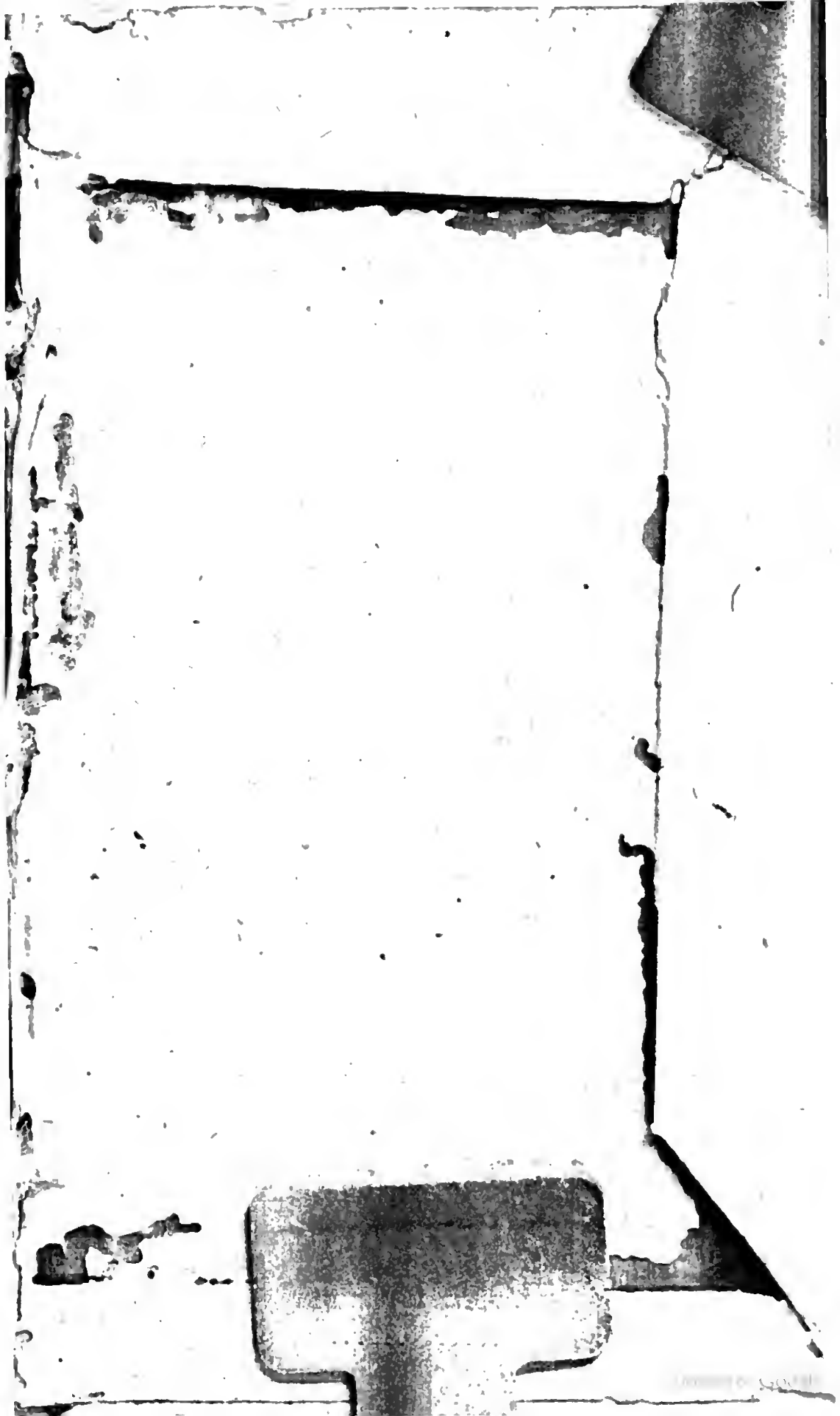
V.

VErole. *Origine de cette maladie.* 379. *Sa définition.* 382. *Sa cauſe.* 383. *Ses ſignes.* ibid. *Sa cure.* 385. *Remédes.* ibid. & ſuiv.

Verrue. *Ce que c'eſt.* 415. *Sa cure.* ibid.

Vomica du Poumon. *Ce que c'eſt.* 125. *Origine de cette maladie.* 126. *Ses eſpéces & ſes ſuites.* ibid.

Vomiſſement. *Sa définition.* 300. *Sa cauſe.* ibid. *Ses diférences.* 302. & ſuiv.

FIN.

MAC 20[illegible]